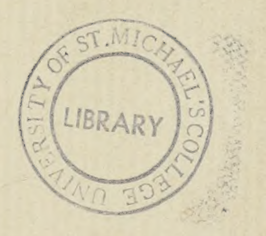

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01934298 9


P.O. BOX No 506
St HYACINTHE. P.Q.
CANADA.





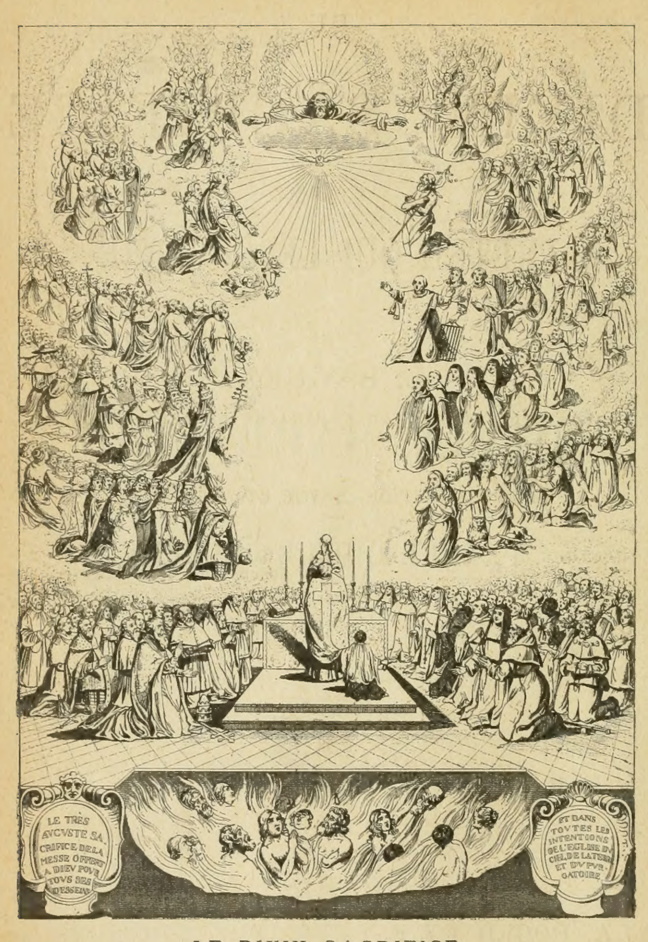


DU

DIVIN SACRIFICE

ET DU

PRÊTRE QUI LE CÉLÈBRE



LE DIVIN SACRIFICE

Idée de M. Olier, p. 257.

DU

DIVIN SACRIFICE

ET DU

PRÊTRE QUI LE CÉLÈBRE

PAR

L. BACUEZ

PRÊTRE, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

> Per Ipsum, cum Ipso et in Ipso, est tibi, Deo Patri omnipotenti, omnis honor et gloria. (Miss., *Can.*)



PARIS

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1895

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Qu'on nous permette de rappeler ici une parole de saint Joseph de Copertino, que nous avons citée ailleurs[1], et qui a toujours fait sur nous une vive impression. Un évêque récemment élu, allant prendre possession de son diocèse, lui demandait ce qu'il pourrait faire pour la sanctification de son clergé : « Monseigneur, répondit le saint religieux, obtenez de vos prêtres deux choses, qu'ils récitent bien l'Office, et qu'ils disent bien la Messe ; cela suffira pour les sanctifier. »

Ces deux choses doivent suffire, en effet ; car elles supposent ou amènent à leur suite toutes les dispositions et toutes les pratiques qu'exige la vie sacerdotale. Elles ne peuvent manquer de lui donner son véritable caractère, en en faisant une vie surnaturelle, éminemment chrétienne. Comme elles tendent toutes deux à ce

1. *Du saint Office, au point de vue de la piété.* Quatrième édition, Poussielgue.

but, qu'elles se soutiennent et se complètent dans cet œuvre, on doit attacher une grande importance à ne les pas séparer. Cependant, si le prêtre était dans la nécessité de suspendre pendant quelque temps l'exercice de l'une ou l'autre, il n'y a pas de doute qu'il ne dût garder la seconde, de préférence à la première ; car le divin Sacrifice est la fonction la plus sainte, comme la plus auguste, de son sacerdoce, celle qui doit lui obtenir le plus de grâces et contribuer le plus puissamment à sa sanctification. Un des avantages les plus précieux que lui offre la récitation du saint Office, c'est de le mettre en état de bien célébrer à l'autel.

Est-ce à dire que, dans l'institution du Sacrifice eucharistique, Notre-Seigneur ait eu pour but principal ou unique la sanctification de ses ministres ? Non, assurément : son dessein était plus vaste et sa fin plus élevée ; il se proposait par-dessus tout la gloire de son Père et le bien spirituel de toute son Église.

A ce point de vue, on ne voit pas ce qu'il aurait pu faire de plus excellent et de plus digne de sa sagesse. Quel hommage plus glorieux pour la Majesté suprême que celui d'un Homme-Dieu prosterné en sa présence, et s'immolant à ses pieds comme une hostie de louange, d'action de grâces et de supplication !

Quelle intercession plus puissante en faveur de l'Église que celle de son divin Chef, se sacrifiant pour tous ses membres et ne cessant d'offrir à son Père sa vie et son sang pour la conversion des pécheurs et la sanctification des justes ! Quel moyen plus efficace pour exciter et faire croître dans les cœurs des fidèles les sentiments d'admiration, de respect, de soumission, d'amour, dont ils doivent être animés envers le Maître souverain du ciel et de la terre !

Mais, pour produire cet effet, pour procurer tant de gloire à Dieu et tant de grâces aux âmes, une condition est nécessaire : c'est que les saints Mystères soient célébrés dignement, d'une manière qui réponde à leur excellence et à leur sainteté. Il faut que, dans le prêtre, une vertu exemplaire précède et accompagne l'exercice de son sacerdoce. Si elle manquait à la célébration de son Sacrifice, elle ne saurait en être le fruit.

Jésus-Christ est à l'autel comme il était au Calvaire, et il s'offre dans nos églises aussi réellement qu'à la croix ; mais il n'y est pas dans le même état, et il ne s'offre pas dans le même dessein. Au Calvaire, c'était une victime d'expiation, chargée des péchés du monde, qui se livrait à la divine Justice pour subir la rigueur de ses châtiments. Il consentait à mourir comme un criminel, à endurer tous les sup-

plices, à essuyer tous les opprobres, à être en butte à tous les blasphèmes[1]. A l'autel, c'est une hostie glorifiée, immortelle, impassible, qui n'a plus à payer à la Majesté de son Père qu'un tribut de louanges, de gratitude et de supplications. Il veut bien être encore immolé, mais d'une autre manière que la première fois, avec un autre appareil, par des ministres dignes de lui, choisis par lui et remplis de son esprit. Il demande qu'on l'offre avec respect et avec amour, comme il convient à sa sainteté et à sa grandeur, que ses prêtres, en l'immolant, s'immolent eux-mêmes, qu'ils s'unissent à lui comme à leur chef, qu'ils entrent dans ses intentions, qu'ils s'associent à tous ses hommages, à ses adorations, à ses prières, à ses actions de grâces. Il exige qu'ils fassent avec lui une même hostie, qu'un même feu consume l'holocauste et ceux qui y prennent part. Enfin, il veut que son Sacrifice se célèbre sur la terre avec la même religion qu'au ciel, parmi les bienheureux et les anges. De là dépend le fruit qu'il doit produire dans le prêtre comme dans les fidèles.

S'il se faisait autrement, si la divine Victime n'était pas honorée à l'autel comme elle doit

1. Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit eum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium terrestrium et infernorum. (Phil., II, 8-10.)

l'être, si elle n'y était pas entourée de foi, de pureté et d'amour, elle ne perdrait rien, sans doute, de son excellence et de son mérite, elle ne laisserait pas d'être l'objet des bénédictions des anges et des complaisances de l'auguste Trinité, mais l'offrande qui en serait faite et les prières dont elle serait accompagnée seraient loin de produire les mêmes effets. En même temps qu'il demanderait miséricorde pour les âmes fidèles et pour les pécheurs repentants, le sang du Sauveur crierait vengeance contre les profanateurs : il deviendrait un sujet de condamnation pour les ministres indignes, et pour l'Église un scandale et une calamité.

Voilà des idées que nous avons eues bien des fois au pied de l'autel, en pensant aux desseins de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, et aux afflictions de la sainte Église parmi les périls des temps présents. Voilà sur quoi nous désirons appeler les réflexions de nos frères dans le sacerdoce, et surtout éveiller de bonne heure l'attention des aspirants au divin Ministère. Si le mystère de l'autel est ce que le Fils de Dieu nous a laissé de plus auguste et de plus précieux, n'est-ce pas ce qui demande de nous les hommages les plus profonds ? Si le divin Sacrifice est la source de toute gloire pour Dieu et de toute grâce pour les âmes, qu'y a-t-il de

plus propre à enflammer notre ferveur et à soutenir notre confiance? Si la fonction la plus sublime et la plus salutaire du sacerdoce est de consacrer Jésus-Christ à l'autel et de l'immoler à son Père, qu'est-ce qu'un prêtre doit désirer avec plus d'ardeur que de se rendre digne de ce ministère et de l'exercer saintement?

Dès lors, que peut-on faire de plus excellent que de propager dans l'Église l'estime du saint Sacrifice et l'amour de la divine Victime? Quoi de plus désirable surtout que d'accroître et d'animer ces sentiments dans le cœur des ministres sacrés?

Nous sommes bien éloignés de penser que la foi aux divins Mystères s'affaiblisse parmi nous, ou que l'adorable Sacrifice soit célébré aujourd'hui avec moins de respect que dans les siècles passés. Nous voyons, au contraire, la dévotion à l'Eucharistie se manifester en beaucoup d'endroits par d'éclatants témoignages, inconnus à nos pères[1]. Mais la religion a, comme toutes les vertus, une infinité de degrés; et ce que Notre-Seigneur mérite d'hommages au saint autel est tellement au-dessus de ce qui se peut faire ou imaginer, qu'il faudrait ignorer entièrement sa grandeur et ses desseins pour ne pas souhaiter de le voir honorer de plus en plus, et ne

1. Voir le compte rendu du Congrès eucharistique tenu à Paris en 1888.

pas se faire un bonheur de contribuer en quelque chose à l'accroissement de son culte.

Tel est le sentiment qui nous a porté à composer ce petit écrit sur le divin Sacrifice et sur la manière dont il demande à être célébré.

Comme toute dévotion doit avoir pour base une foi solide et éclairée, nous commencerons par établir l'excellence infinie et l'efficacité souveraine du sacrifice du Sauveur. Nous montrerons qu'il faut reconnaître dans cette institution, non un acte religieux seulement, ou un simple exercice liturgique, semblable à beaucoup d'autres, mais une œuvre toute divine, dont nulle autre n'approche, un mystère qui renferme et qui complète tous les autres mystères, le centre et le lien de la vraie religion, de la religion éternelle et universelle dont le Fils de Dieu est l'auteur, un hommage qui a été, qui est et qui sera à jamais le principe et le complément de tous les devoirs rendus à la Majesté suprême, la source de toutes les grâces et de tous les biens surnaturels répandus dans les âmes, au ciel et sur la terre. Tel sera l'objet de notre première partie, partie dogmatique où nous tâcherons d'être bref, sans laisser d'être clair. Dans la seconde, qui sera toute pratique, après avoir dit quel est le rôle du prêtre dans l'oblation de la divine Victime, et avoir montré l'excellence, la sainteté et la valeur de

ses attributions, nous nous appliquerons à faire sentir quelles obligations sa charge lui impose, dans quelle innocence il est tenu de vivre, et quel degré de vertu il doit s'efforcer d'acquérir. Ensuite, nous indiquerons ce qu'il doit faire chaque jour, soit avant, soit pendant, soit après le saint Sacrifice, pour s'acquitter saintement de son ministère et pour exercer avec fruit le pouvoir le plus auguste qui lui ait été confié.

Il serait superflu de confesser notre impuissance à traiter dignement une pareille matière. Quiconque entreprend de parler des choses divines doit se résigner à ce tourment de sentir toujours sa pensée au-dessous de son sujet et ses expressions au-dessous de sa pensée. Pour le sacerdoce du Sauveur, en particulier, on sait que saint Paul l'a qualifié d'ineffable[1], et que les plus grands Docteurs se sont reconnus incapables d'en célébrer les merveilles. Que pourrons-nous en dire d'ailleurs qui n'ait été dit avant nous, mieux que nous ne le dirons ? Mais cette considération ne nous décourage pas. Pour être utile aux âmes, il n'est pas nécessaire de leur enseigner une doctrine nouvelle, ou de leur apprendre ce qu'elles ignorent : il suffit de leur rappeler ce qu'elles oublient ou à quoi elles ne

1. De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum. (Heb., v, 11.) Excedit enim multumque supereminet humani eloquii facultatem divini operis magnitudo, et inde oritur difficultas fandi, unde adest ratio non tacendi. (S. Léon, *serm.* 9.)

pensent pas assez. Le meilleur service qu'on puisse rendre aux ecclésiastiques comme aux fidèles, c'est de les faire réfléchir aux vérités qui les touchent de plus près, et qui leur sont le plus familières. Sur le sujet que nous abordons, en particulier, nous croirions avoir atteint notre but s'il nous était donné d'inspirer à un certain nombre de nos frères une résolution efficace de se recueillir chaque matin au pied du saint autel, de considérer avec foi la divine Victime qui se met entre leurs mains et qui descend dans leur cœur; de bien méditer l'exemple qu'elle leur donne et les leçons qu'elle leur adresse. Loin de nous de prendre sa place et de substituer notre parole à la sienne. Trop heureux le prêtre qui a pour maître la Vérité même et qui se fait disciple du Verbe fait chair! *Felix quem veritas per se docet! Beata anima quæ Dominum in se loquentem audit*[1]! S'il se rend attentif à ses instructions et docile à ses avis, il ne voudra plus d'autre Docteur; et, apprenant de lui tout ce qu'il lui importe de savoir, il dira, comme l'auteur de l'*Imitation : Taceant omnes Doctores; sileant omnes creaturæ in conspectu tuo : tu mihi loquere solus*[2]*!*

Que Dieu daigne bénir ce travail, entrepris pour sa gloire, et pour la sanctification de ses

1. Imit., I, 3; II, 11. — 2. Imit., I, 3.

ministres! Que la Bienheureuse Vierge, qui s'unit d'une manière si parfaite au sacrifice de son Fils, nous donne part à ses lumières et à son amour! Que les saints prêtres qui contemplent actuellement la divine Hostie dans la gloire, après l'avoir offerte si longtemps dans la foi, nous aident à la faire connaître, honorer et aimer sur la terre! Enfin, que les ecclésiastiques fervents qui feront usage de ce livre veuillent bien accueillir avec charité et réaliser à notre profit le vœu qu'exprime, dans un de ses derniers chapitres, l'humble auteur de l'*Imitation* : *Quicumque reverenter ac devotè altissimum hoc sacramentum celebrant, mei pauperis recordari dignentur et pro me peccatore suppliciter exorent*[1] !

1. Imit., IV, 17.

DU DIVIN SACRIFICE

ET DU PRÊTRE QUI LE CÉLÈBRE

PREMIÈRE PARTIE

DU DIVIN SACRIFICE

Ce ne serait pas avoir une juste idée du sacrifice du Sauveur, ni être en état d'en apprécier la valeur, que de le considérer comme un simple élément du culte divin, comme un rite religieux qui ne se distinguerait des autres rites que par une plus grande solennité, ou comme un genre de sacrifice, supérieur sans doute à tout autre en dignité et en vertu, mais au fond semblable à ceux qui ont été de tout temps en usage parmi les hommes, afin de rendre à Dieu certains devoirs ou d'en obtenir certaines grâces.

Pour en comprendre l'excellence, il faut voir dans ce Sacrifice une institution hors ligne, l'abrégé de toute la religion, la forme capitale et essentielle du culte positif, le vrai lien qui unit d'une manière assurée la terre au ciel et le ciel à la terre, le principe de toute gloire pour Dieu, la source de toute bénédiction pour l'homme. Il faut le regarder, non seulement comme le plus excellent des sacrifices, mais comme le sacrifice unique, seul parfait, seul efficace, seul digne de la grandeur et de la sainteté suprême : sacrifice permanent, qui

a commencé à l'origine du monde et qui se perpétue dans la suite des siècles, sacrifice universel, par lequel tous les enfants de Dieu offrent à leur Père commun l'hommage de leurs adorations, de leurs actions de grâces, de leurs expiations et de leurs prières. Ayant pour prêtre et pour victime le Fils de Dieu fait homme, ce sacrifice participe à toutes les prérogatives de cette divine personne. Comme il n'y a qu'un Homme-Dieu, égal à Dieu, il ne peut y avoir qu'un sacrifice divin en proportion avec Dieu. Comme le Verbe fait chair est l'objet de toutes les complaisances de son Père, son sacrifice est l'objet de toutes les bénédictions. Comme Jésus-Christ est le chef du genre humain régénéré, que nul ne peut ni honorer, ni invoquer dignement le Seigneur que par lui, aucun homme ne saurait intercéder efficacement auprès de la Majesté divine que par le mérite de son sacrifice et par la vertu de son sang. Enfin, comme il n'y a aucun autre nom, au ciel ni sur la terre, capable de nous justifier et de nous faire parvenir au salut, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'autre sacrifice ni d'autre acte religieux, qui ait eu ou qui puisse avoir, en soi-même et en dehors de lui, la vertu de sanctifier qui que ce soit ou de le rendre digne de la vie éternelle [1].

Quand nous disons que ce sacrifice a commencé dès l'origine du monde, nous n'entendons pas qu'il ait été célébré dès lors comme il l'est aujourd'hui. Désigné à la foi de nos premiers parents et représenté d'abord

1. Quemadmodum statutum est hominibus semel mori, sic et Christus semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata. (Heb., IX, 27, 28.) Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos. (X, 14.)

par de grossières ébauches, figuré ensuite d'une manière authentique, et avec plus de netteté dans le culte mosaïque, il s'est réalisé visiblement dans la vie de l'Homme-Dieu, pour se perpétuer ici-bas dans le mystère eucharistique et se consommer à jamais dans la gloire du ciel. Nous pouvons donc distinguer dans le sacrifice du Sauveur, comme dans son existence et dans son règne, trois phases ou états successifs : le temps de l'attente et du présage, l'heure de l'événement ou de la réalité, l'âge de l'achèvement ou de la consommation.

Ainsi l'influence du divin Sacrifice a devancé son accomplissement, et ses effets sont de tous les temps, comme de tous les lieux.

CHAPITRE PREMIER

DU DIVIN SACRIFICE AVANT LA RÉDEMPTION

Article premier.

DU DIVIN SACRIFICE DANS LES DESSEINS DE DIEU

I

Dieu eût-il pu créer le monde et nous mettre sur la terre, sans nous donner son Fils pour médiateur et pour Pontife ? Nous ne voulons pas nier cette possibilité. Il nous semble trop hardi de contrôler les plans de la divine Sagesse, et trop hasardeux de tracer des limites à une puissance infinie [1]. Qui ne sent combien il est facile de confondre, en pareille matière, la vraisemblance avec la certitude et la convenance avec la nécessité ?

A la vérité, nous ne concevrions pas l'existence d'un monde purement matériel. Ce serait, suivant nous, une œuvre sans raison, comme un livre qui ne pourrait avoir de lecteur, comme un discours ou un concert que nulle oreille ne pourrait entendre. Mais pour concevoir la création du monde, pour la trouver possible et digne de Dieu, que faut-il ? Il suffit qu'il y ait dans l'univers un être intelligent, capable d'en apprécier la beauté, d'en découvrir l'auteur et de lui en rapporter la gloire. A cette condition, n'y eût-il qu'une

1. Altiora te ne quæsieris et fortiora te ne scrutatus fueris, et in pluribus operibus Dei ne fueris curiosus. (Eccli., III, 22.) Quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit? (Rom., XI. 34.)

seule créature de ce genre et l'étendue du monde fût-elle aussi vaste qu'il est possible de l'imaginer, l'œuvre n'a plus rien qui choque nos idées. Elle semble digne d'être réalisée par la toute-puissance de Dieu, de nature à l'honorer et à être contemplée par lui avec amour.

Souvent nous nous sommes plu à considérer la nature comme un vaste temple, bâti à la gloire du créateur, et le premier homme comme le prêtre-né de la Majesté divine, occupé à bénir le Très-Haut au nom de toutes ses œuvres et à lui rendre les hommages que méritent ses perfections et ses bienfaits. Nous croyions entendre sortir de ses lèvres l'hymne du Psalmiste, offrant au Souverain auteur de l'univers mille actions de grâces pour la gloire dont il a couronné le chef-d'œuvre de ses mains et pour l'empire qu'il lui a donné sur tout ce qui existe : *Domine, Dominus noster, quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum ? Minuisti eum paulo minus ab Angelis ; gloria et honore coronasti eum et constituisti eum super opera manuum tuarum : omnia subjecisti sub pedibus ejus*[1] ; ou bien le cantique des trois enfants d'Israël, invitant toute créature à s'unir à eux, pour louer le Seigneur du prodige que sa puissance opérait en leur faveur au milieu de Babylone : *Benedicite omnia opera Domini Domino*[2] ! Il nous semblait qu'en présence de tant de merveilles, sous l'impression de tant de bonté, l'homme ne devait pas se contenter de simples paroles pour rendre ses sentiments, mais que son cœur, exalté par l'admiration et la reconnaissance, devait lui inspirer de joindre à la louange et à la prière quelque sacrifice extérieur. Nous

1. Ps., VIII, 6, 7. — 2. Dan., III, 57.

nous imaginions le voir prendre, pour l'offrir à la Majesté divine, un de ces êtres créés pour son usage et dont la vie a quelque affinité avec la sienne, *oves et boves universas, insuper et pecora campi*[1], l'immoler d'une manière ou d'une autre à la gloire du Créateur, et par cet acte religieux lui dire dans le langage le plus énergique et le plus touchant : « Seigneur, je m'offre et me consacre à vous de toute mon âme, comme je vous offre et vous consacre cette créature que vous m'avez donnée. Tout ce que j'ai et tout ce que je suis est à vous et dépend de vous, bien plus que vos dons ne sont à moi et ne dépendent de moi. Disposez donc de tout avec une liberté entière. Vous avez sur moi toute autorité et je n'ai à votre égard aucun droit. Quand vous m'ôteriez la vie et que vous me réduiriez au néant avec tout ce qui existe, quel tort nous feriez-vous ? Et que perdriez-vous en nous perdant ? Loin d'avoir à se plaindre, quelle est celle de vos créatures qui ne dût s'estimer heureuse de contribuer à votre gloire au dépens de tout ce qu'elle a reçu de vous ? Quel être raisonnable voudrait employer sa vie autrement qu'à votre service, et quel cœur hésiterait à se consumer pour vous, comme cette victime que je vous offre se consume en votre honneur et pour votre culte ? »

Telle pouvait être, ce semble, la religion de l'humanité, si l'homme avait vécu sur la terre à l'état de pure nature. Rien dans ce culte, qui dérogeât à la grandeur ou à la sainteté de Dieu, rien qui ne fût capable de lui plaire et propre à nous concilier son amour.

1. Ps., VIII, 8.

II

Mais tel ne fut jamais le plan du Créateur. Dès le commencement, ses vues furent plus élevées et son amour plus magnifique. Il voulut faire davantage pour sa gloire et pour notre bonheur. Avoir sous ses lois des créatures innombrables, recevoir de quelques-unes un culte volontaire, être l'objet de leurs hommages, de leurs adorations, de leurs sacrifices même par l'immolation de certaines victimes d'un ordre inférieur, ne lui parut pas suffire pour honorer sa grandeur et faire éclater sa souveraineté. Il désira un culte plus noble, plus saint, plus glorieux, de nature à donner une plus haute idée de son empire et de ses perfections. Il voulut voir à ses pieds plus que des hommes et plus que des anges, avoir des victimes qui s'immolassent elles-mêmes et qui ne fussent pas de purs néants, recevoir des honneurs qui fussent, autant que possible, divins par leur principe aussi bien que par leur objet.

Pour accomplir ce dessein, quel moyen avait-il à sa disposition ? Il n'y en avait qu'un qui répondît aux aspirations de son cœur : c'était d'abaisser Dieu jusqu'au niveau de l'homme, ou d'élever l'homme jusqu'à l'ordre divin, en en faisant un Dieu ou du moins l'associé, le frère, l'organe vivant d'une personne divine.

Voilà ce qui fut résolu dans le conseil de la Trinité, ce qui eut pour résultat l'Incarnation du Verbe et la formation de l'Église. Soit au premier instant, sitôt que l'homme eut sa place marquée à la tête de la création, soit en un second moment, dans la prévision du péché d'Adam et de la ruine du genre humain, il fut décidé

qu'un jour, dans le cours des temps, le Fils de Dieu se ferait homme, qu'après avoir pris sur lui notre mortalité et associé dans sa personne la nature humaine à sa nature divine, il produirait, par la vertu de son Esprit et l'infusion de sa grâce, une humanité nouvelle bien supérieure à celle dont Adam serait le père ; et qu'ainsi il deviendrait la tige, le chef, l'âme d'une nouvelle race d'hommes, à qui il communiquerait, avec la dignité d'enfants de Dieu, ses lumières, ses sentiments, sa vie surnaturelle, afin de les associer à sa religion et de leur faire rendre avec lui à la majesté divine un culte digne de sa grandeur.

Tel est le plan que Dieu s'est tracé, et dans lequel sa pensée s'est toujours complue. Au-dessus du monde matériel et sensible qu'il se proposait de créer, il voyait le monde moral, la créature spirituelle, douée de connaissance et de liberté. Mais ce n'était pas assez à son gré. Au-dessus du monde moral et des êtres raisonnables, il voulut voir un autre monde, un monde surnaturel, une humanité transfigurée et divinement glorifiée, *divinæ consors naturæ* [1], non moins supérieure à la première que l'esprit l'est au corps et que le ciel l'est à la terre. Ainsi, la créature libre et intelligente, divinisée en quelque façon, s'élevait infiniment en dignité et en perfection ; et autant l'homme était élevé au-dessus de lui-même, autant son culte gagnait en valeur et en excellence. Grâce à l'union de la nature humaine et de la nature divine dans la personne du Verbe, Dieu voyait à ses pieds un Dieu, son égal en toutes choses, éternel, infini, indépendant comme lui, offrant à sa grandeur,

1. II Pet., I, 4.

avec ses propres hommages, les devoirs de toute la création dont il était le chef et la personnification parfaite. Dès lors, la Majesté divine avait dans le Verbe incarné, non seulement un adorateur et un suppliant, mais encore une victime d'une dignité et d'une valeur infinies. Car ce Dieu, devenu homme et capable d'honorer la majesté de son Père au nom de la création, devait naturellement l'honorer en Dieu, c'est-à-dire sans mesure, avec toute la perfection dont il était capable, en donnant aux hommages qu'il lui offrirait dans sa nature créée, outre la valeur qu'ils tiraient de la dignité de sa personne, toute l'étendue et toute l'intensité que pouvaient leur donner l'ardeur de sa charité, la profondeur de ses abaissements et la générosité de ses sacrifices[1].

Évidemment le premier besoin du Verbe fait chair,

1. C'est à dessein que nous omettons ici tout ce qui a trait aux disputes des Thomistes et des Scotistes. Nous ne voyons aucun inconvénient à cette omission ; et cela pour deux raisons : 1° Nous n'avançons rien qui ne soit universellement admis ; car tous les théologiens conviennent : que Jésus-Christ est le rédempteur du genre humain tout entier ; que nul n'a jamais été sauvé ni justifié ou tiré du péché qu'en vertu de ses mérites ; que l'on ne peut honorer Dieu dignement que par lui, ni être béni de Dieu en dehors de lui ; qu'il est le chef de l'Église entière et que tous les enfants de Dieu sont ses membres, animés de son Esprit et vivant de sa vie. — 2° Nous croyons qu'on peut, sans déroger à l'autorité de saint Thomas et même sans contredire sa doctrine, penser que l'état présent du genre humain est celui que Dieu avait en vue dès l'origine, et que la condition première où il a placé Adam, l'épreuve à laquelle il l'a mis, et la faute où il a permis qu'il tombât, ont été, sans préjudice de la liberté de nos premiers parents, ordonnés ou disposés par sa Providence, dans le dessein de nous conduire à cet état. Quemadmodum malis operibus Judæorum et Judæ bene usus est ad nostram redemptionem ac salutem. (S. Aug., *Serm.* CCXIV, 3.) Nam etiam de scelere Judæ traditoris salutem operatus est. (*Serm.* X, 5.) O certe necessarium Adœ peccatum, dit l'Église, quod Christi morte deletum est. (*Off. Sabb. sanct.*). Cf. S. Th., 2ª 2ª, q. 2, a. 7. *Infra*, p. 22.)

en se voyant revêtu de notre humanité, devait être de s'anéantir devant la majesté de son Père et de se dévouer sans réserve à son service, afin de consumer pour sa gloire, fin essentielle de toutes choses, la nature créée qu'il en avait reçue et qui n'était avec lui qu'une seule et même personne. Mais un autre mouvement devait s'ajouter au premier, et le porter à compléter son sacrifice, en joignant à sa personne tout ce qui était à lui sans être lui-même : par conséquent à nous dévouer avec lui comme les membres de son corps mystique et à nous associer par sa grâce à ses sentiments de religion, d'amour et de reconnaissance pour l'auteur de toutes choses. Ce double sentiment devait être le mobile de son âme et la règle de toute sa vie.

De là l'étendue du divin Sacrifice et ses conséquences pratiques. L'immolation de l'Homme-Dieu n'est pas seulement le centre du culte chrétien : c'en est l'âme, la substance, et dans un sens la plénitude. Dans l'offrande qu'il fera de lui-même à son Père, le Sauveur comprendra non seulement tous les actes de vertu qu'il doit accomplir en sa propre personne indépendamment de nous, ses œuvres d'humilité, de mortification, d'obéissance, de zèle, mais encore tout ce qu'il inspirera et qu'il fera accomplir à ses membres d'œuvres surnaturelles dans toute l'étendue du monde et pendant la durée des siècles [1]. Il offrira tout cela avec lui, comme étant à lui, parce qu'en effet tout lui appartient, tout vient de lui en

1. Propter quam causam non confunditur fratres eos vocare, dicens : Nuntiabo nomen tuum fratribus meis : in medio ecclesiæ laudabo te. (Heb., III, 11, 12 ; Ps., XXI, 23.) Apud te laus mea in ecclesia magna. (Ps., XXI, 26.) Confitebor tibi in populis, Domine, et psalmum dicam tibi in gentibus. (Ps., LVI, 10.)

premier lieu, et rien n'aurait été fait sans lui. Et par tous ces actes réunis, par ceux qu'il nous fera produire, que nous exercerons dans sa dépendance et par sa vertu [1], aussi bien que par ceux qu'il produira lui-même et qui lui seront exclusivement propres, il rendra à la Majesté divine une gloire supérieure, non seulement à celle que lui rend la nature matérielle, avec tous les astres qui brillent au ciel et les myriades de mondes qui roulent dans l'espace, mais à celle même que pourraient lui rendre par elles seules toutes les créatures spirituelles ensemble, fissent-elles pour lui les sacrifices les plus héroïques et les actes de vertu les plus sublimes. Il l'honorera en Dieu, comme un Homme-Dieu est seul capable de l'honorer. Il offrira à sa grandeur un hommage qu'elle ne saurait dédaigner, à cause de la charité et de l'excellence infinie de celui qui en est le principe et qui le lui présente [2] !

Ainsi, pour résumer notre pensée, Dieu aurait pu mettre l'homme sur la terre sans que son Fils s'incarnât et s'offrît en sacrifice. Nous ne le contestons pas ; mais en reconnaissant cette possibilité, nous disons qu'il ne s'est jamais en réalité arrêté à ce dessein, qu'à l'instant même où il s'est déterminé à créer l'homme, ou du moins dès le moment où il a résolu de le réparer et de le rétablir dans sa grâce, il a voulu l'Incarnation du Verbe et son immolation ; et nous ajoutons qu'il a pris ce parti pour les meilleures raisons : parce que sans l'incarna-

1. Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. (I Cor., XII, 3.) Deus est enim qui operatur in nobis et velle et perficere pro bona voluntate. (Phil., II, 13.)

2. Ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia, ipsi gloria in sæcula. *Off. S. Trinitatis*. Cf. Rom. XI, 36.

tion et le sacrifice du Verbe fait chair, il eût été infiniment moins honoré et l'homme infiniment moins parfait, moins digne de son auteur. *Gratificavit nos in dilecto Filio suo,* dit l'Apôtre[1]. C'est en son Fils seulement que nous lui avons plu. C'est grâce à l'union qu'il devait mettre entre lui et nous qu'il nous a trouvés conformes à ses vues et propres à faire éclater sa gloire : *In laudem gloriæ gratiæ suæ*[2].

Le monde de la nature n'est rien en comparaison du monde de la grâce, mais le monde de la grâce, si excellent qu'il soit, serait loin d'être ce qu'il est, s'il n'avait le saint Sacrifice pour couronnement, avec le Fils de Dieu pour prêtre et pour victime. Jésus-Christ est le chef-d'œuvre de Dieu ; et le chef-d'œuvre de Jésus-Christ, le prodige de sa vertu et de sa sagesse, ce qui met le sceau à sa perfection, c'est son immolation volontaire pour la gloire de son Père et la sanctification de nos âmes.

III

Ce dessein de Dieu ne fut pas seulement pour l'homme une faveur inestimable, le témoignage d'une bonté sans limites : ce fut une œuvre de miséricorde, de la miséricorde la plus généreuse et la plus incompréhensible. Car au moment où le Seigneur prenait ce parti, quel que soit ce moment, l'avenir était devant ses yeux et déjà présent à sa pensée. Il savait que l'homme ne tarderait pas à rompre avec lui et à se livrer au péché ; que, loin de profiter de ses premiers dons pour en mériter

1. Ephes., I, 6.
2. Ephes., I, 6.

d'autres plus précieux, il s'en servirait pour offenser son bienfaiteur, et qu'il se jetterait de son plein gré dans un abîme de dépravation et de misères [1]. Ce ne fut donc pas une créature innocente, ce ne fut pas l'homme primitif, tel qu'il l'avait formé à son image et à sa ressemblance, que Dieu eut la pensée d'élever jusqu'à lui, dont son Fils se proposa d'emprunter la nature et qu'il lui plut d'associer à sa vie : ce fut une créature déchue, viciée par le péché, entraînée au mal par la concupiscence la plus perverse et la plus effrénée. Au moment où il formait définitivement la résolution de s'unir à elle et d'en prendre sur lui toutes les faiblesses, au péché près, comme le dit l'Apôtre [2], il la voyait dépouillée de toute grâce, asservie aux passions, souillée par le vice, hors d'état de se soustraire au joug du démon, et d'échapper à l'enfer : *Eramus natura filii iræ* [3]. Par le fait même de notre naissance, nous étions en opposition avec ses desseins, objets de son aversion d'abord, voués à ses châtiments ensuite.

Qu'est-ce qui toucha son cœur et l'inclina en notre faveur ? Qu'est-ce qui le porta à faire pour les enfants d'Adam ce qu'il n'avait pas fait pour ses Anges, ce qu'il ne devait faire pour aucun des êtres produits par sa puissance ? Peut-être notre misère même, et l'excès des

1. Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in illum non pereat, sed habeat vitam æternam. (Joan., IV, 16.) In hoc est caritas, quoniam ipse misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris. (I Joan., IV, 12.) Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (Rom., VIII, 32.)

2. Deus, Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, de peccato damnavit peccatum in carne. (Rom., VIII, 3.) Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato. (Heb., IV, 15.)

3. Eph., II, 3.

maux où il nous voyait plongés. Il lui sembla trop dur de nous perdre tous par le péché d'un seul. Considérant d'ailleurs qu'il glorifierait son Père à proportion de ses abaissements, et que l'homme devrait s'attacher à lui avec d'autant plus d'amour qu'il s'en verrait traité avec plus de clémence, le Fils de Dieu résolut de réparer notre chute et de nous rétablir dans un état plus heureux et plus saint que celui d'où nous étions tombés. Il fut décidé, dans les conseils de la divine sagesse, qu'il prendrait sur lui, avec notre nature, la dette que nous avions contractée par nos iniquités, qu'il deviendrait notre Sauveur en se faisant notre victime, que pour nous racheter il subirait de la part du monde, de l'enfer et du ciel même, les épreuves les plus humiliantes et les tourments les plus cruels, qu'après avoir passé sa vie dans la pratique de l'abnégation, de l'humilité, de la pauvreté et de la pénitence, il mourrait du dernier supplice, et se verrait immolé, non sur un autel comme une simple victime de la gloire de Dieu, mais sur un gibet comme le plus odieux des criminels ? *Eum qui non noverat peccatum, Deus pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso* [1].

Ainsi le sacrifice que l'Homme-Dieu devait offrir était un sacrifice d'expiation. Notre-Seigneur n'avait pas seulement à consumer sa vie au service et pour la gloire de son Père, il avait à répandre son sang pour le salut des pécheurs ; et si son immolation devait proclamer hautement la majesté infinie du Créateur et l'étendue de

1. II Cor., v, 21. Semetipsum obtulit immaculatum Deo. (Heb., IX, 14.) Nihil mundum invenit in hominibus quod offerret pro hominibus : Seipsum obtulit mundam victimam. Felix victima, vera victima, hostia immaculata ! (S. Aug., *In Ps.*, CXLIX, 6.)

son domaine sur tout l'univers, elle devait bien mieux encore faire apprécier la rigueur de la divine justice, l'horreur que Dieu ressent pour le péché et la sévérité avec laquelle il est déterminé à le punir en ceux qui l'ont commis : *Quem proposuit Deus ad ostentionem justitiæ suæ, propter remissionem præcedentium delictorum*[1]. A cette condition, le Père éternel promit au Sauveur tout ce qu'il pouvait souhaiter pour lui et pour les pécheurs dont il épousait la cause. Il s'engagea à donner à son humanité une gloire incomparable, à le placer à ses côtés, comme Roi des élus, au-dessus de tout ce qui a un nom au ciel et sur la terre, à rendre en sa considération son amitié aux âmes qu'il aurait lavées de son sang et ornées de ses vertus, enfin à glorifier éternellement avec lui dans le ciel tous ceux qui s'attacheraient à lui, et qui, le reconnaissant pour Sauveur et pour chef, s'uniraient à son sacrifice et réclameraient en son nom la divine miséricorde : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum. Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit et saturabitur*[2].

L'immolation de l'Homme-Dieu à la gloire de la Majesté suprême, et la rédemption du monde par le sang d'une Victime divine, tel fut donc le dessein capital de l'auguste Trinité[3]. Tel fut aussi, dès l'origine du monde,

1. Rom., III, 25.

2. Isai., LIII, 10. Incipiens a Scriptura ista, Philippus evangelizavit ei Jesum. Act., VIII, 35.

3. Proposuit, in dispensatione plenitudinis temporum, instaurare omnia in Christo quæ in cœlis et quæ in terra sunt, ut simus in laudem gloriæ ejus. (Eph. I, 9, 10, 12.) Ut sit in omnibus ipse primatum tenens, quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare, et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt. (Col., I, 18-20.).

l'abrégé de la religion, l'objet capital de la foi, la condition et la base de toute espérance ; car nul n'est jamais entré au ciel que par le sang du Seigneur Jésus [1], et nul n'a jamais été sanctifié que par l'invocation de son nom ou par une foi plus ou moins expresse en sa divine médiation : *Justitia enim Dei per fidem Jesu Christi quem proposuit Deus propitiationem per fidem in sanguine ipsius* [2].

Article II

MANIFESTATIONS ET VERTU DU DIVIN SACRIFICE AVANT JÉSUS-CHRIST

Comment le sacrifice de l'Homme-Dieu, qui ne s'est accompli qu'au milieu des temps, après plus de quatre mille ans d'attente, a-t-il pu sauver et sanctifier les descendants d'Adam dès les premiers jours du monde? D'où vient que le Seigneur a eu des élus à toutes les époques, avant comme après la Rédemption?

Pour le comprendre, il faut tenir compte de deux faits, qui nous sont attestés avec une parfaite certitude par la foi de l'Église et par les témoignages de l'histoire.

1° Le sacrifice du Sauveur étant décrété, d'une manière absolue, dans les conseils de la Sainte-Trinité, et ne pouvant manquer de se réaliser, Dieu le tint dès ce moment pour accompli [3]. Il agréait dès lors l'offrande qu'on lui en faisait, et il consentait à en appliquer le

1. Non per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem introivit in sancta. (Heb., IX, 12.) Quam initiavit nobis viam novam et viventem, per velamen, id est carnem suam. (X, 20. Cf. Act., IV, 11, 12.)

2. Rom., III, 22, 25.

3. Agnus occisus ab origine mundi. (Apoc., XIII, 8.)

fruit, par avance, à ceux qui avaient confiance dans les mérites du Rédempteur [1].

2° Ce sacrifice fut de tout temps annoncé et attendu sur la terre. Non seulement il fut révélé et promis à nos premiers parents, aussitôt après leur chute, mais Dieu voulut qu'il fût dès ce moment figuré par une multitude d'oblations et de sacrifices, propres à en entretenir l'idée. Les hommes religieux, qui avaient gardé un certain souvenir des révélations primitives, devaient comprendre la signification de ces mystères, et, en considérant ce qu'ils annonçaient, y adhérer par la foi et mériter d'en recueillir les fruits.

Ces faits ont une grande importance pour l'histoire de la religion. Il importe de les constater et d'en bien voir les résultats.

I

Dans le dessein que Dieu avait conçu d'envoyer son Fils sur la terre et de nous le donner pour Sauveur, nous avons la clef de sa conduite envers les hommes et la vraie raison de ses miséricordes.

Pourquoi ce Dieu si juste et si saint a-t-il permis qu'après avoir péché, Adam donnât naissance à une postérité si nombreuse et si dépravée, qu'il transmît à ses enfants, avec la souillure de sa faute, le scandale de sa révolte et la corruption de sa nature? D'où vient

1. In fide testimonium consecuti sunt senes. (Heb., XI, 1.) Quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus. (Joan., I, 12.) Alioquin oportebat eum frequenter pati ab origine mundi : nunc autem semel in consummatione sæculorum, ad destitutionem peccati, per hostiam suam apparuit. (Heb., IX, 26.)

qu'il ne cessa pas de soutenir le monde et de pourvoir aux besoins de ses habitants, lorsqu'il vit le genre humain livré à toutes les passions et souillé par tous les vices? L'ordre qui continuait à régner dans la nature matérielle et l'assujettissement forcé des êtres sans raison aux lois qu'il leur avait prescrites, étaient-ils à ses yeux une compensation suffisante au désordre moral et aux crimes de tout genre auxquels s'abandonnait la créature intelligente qu'il avait mise à la tête de ses œuvres? Non, sans doute. Quelle gloire peuvent lui rendre des créatures muettes qui s'ignorent elles-mêmes, et dont l'obéissance est l'effet nécessaire de sa volonté toute-puissante[1]? Parmi les enfants d'Adam s'en trouvait-il un certain nombre qui eussent conservé dans leur chute assez de lumière pour reconnaître leur malheur, assez de droiture pour condamner la conduite de leur premier père, assez de dignité et de vertus pour faire oublier au Créateur le grief qu'il avait contre leur nature, et les offenses dont elle les rendait si fréquemment coupables? Non encore; tous étaient non seulement déchus et portés au mal, mais encore privés de la vie de Dieu, réprouvés par sa sainteté et par sa justice. Nul d'entre eux n'était sans souillure, pas même l'enfant d'un jour. Si le péché n'infectait pas tous leurs actes, s'ils pouvaient encore se conformer, jusqu'à un certain point, aux préceptes de la loi morale que la rai-

1. Quoniam tanquam momentum stateræ, sic est ante te orbis terrarum, et tanquam gutta roris antelucani quæ descendit in terram. (Sap., xi, 23.) Ecce gentes quasi stilla situlæ reputatæ sunt; ecce insulæ quasi pulvis exiguus. Libanus non sufficiet ad succendendum, et animalia ejus non sufficient ad holocaustum. Omnes gentes, quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. (Is., xl, 15-17.)

son ou la tradition leur faisaient connaître, ils étaient dans l'impuissance la plus complète de reconquérir la divine grâce ou de produire sans elle la moindre œuvre de salut[1].

Qu'est-ce donc qui retenait le bras du Seigneur et arrêtait les coups de sa justice? Qu'est-ce qui lui inspirait tant de patience et de bonté pour cette race ingrate et pervertie?

C'est que, sur cette terre, au milieu de ces pécheurs, au delà de ces misères, au-dessus de ces iniquités, son regard découvrait le Juste par excellence et la justice même. Il voyait le Saint des saints, la sainteté par essence qui se disposait à descendre du ciel, à prendre notre nature et à se faire notre semblable. Il considérait, en la personne de son Fils, l'humanité entière et que ce Fils allait s'unir, dont il deviendrait le chef; et dans l'âme de cet Homme-Dieu il voyait réunis tous les trésors de la sagesse et de la science, toutes les merveilles de la grâce et de la sainteté, tous les mérites et toutes les vertus. Il voyait ce divin chef, avec son innocence et sa dignité infinies, lui offrir, au nom du genre humain et de toute la création, les hommages que pouvait désirer sa Majesté souveraine. Il accueillait d'avance les témoignages qu'il devait lui rendre de sa religion et de sa charité : son obéissance, ses adorations, son anéantissement. Il prêtait l'oreille à ses louanges, à ses actions de grâces, à ses supplications. Mais surtout il ne pouvait regarder sans attendrissement l'excès de sa pénitence, la douleur qu'il ressentait de nos péchés, les

1. Ecce omnes injusti et vana opera eorum. (Is., L, 5, 29.) Non est justus quisquam; non est intelligens aut requirens Deum. (Rom., III, 9.) Eramus natura filii iræ. (Eph., II, 3.)

réparations qu'il offrait à sa justice, les flots de sang qu'il répandait pour l'expiation de nos crimes et pour la purification de nos âmes.

Ainsi s'explique la conduite de Dieu dans les temps anciens et sa longanimité à l'égard de tant de pécheurs. *Prope est justus meus*, disait-il par son prophète. *Justificabit ipse servus meus multos*, *et iniquitates eorum ipse portabit*, *pro eo quod tradidit in mortem animam suam*[1]. Ce qu'il considérait dans l'avenir s'accomplit au milieu des temps. L'Homme-Dieu finit par descendre sur la terre ; et par son sacrifice, il opéra la rédemption du monde. En offrant à la divine justice la réparation de toutes les fautes et le payement de toutes les dettes, il a obtenu pour nous les grâces dont nous avions besoin et nous a rendu facile l'œuvre de notre salut et de notre sanctification[2].

II

Ce n'est pas seulement le sort du monde futur ou des générations qui étaient encore à naître, que le Sauveur a changé, en s'immolant au Calvaire : c'est celui de l'humanité entière, de tous les hommes sans exception, à commencer par notre premier père, l'auteur de notre ruine.

Comme Adam avait été pour le genre humain une cause de déchéance et de mort, Jésus-Christ est devenu pour tous les hommes un principe de résurrection et de

1. Isai., LI, 5 ; LIII, 11. Cf. Act., III, 14 ; VII, 52 ; XXII, 14.

2. Dedit semetipsum pro nobis ut nos redimeret ab iniquitate et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. (Tit. II, 14.)

vie. *Ego sum resurrectio et vita* [1], dit-il dans l'Evangile. *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* [2]. Son sacrifice nous a rendu ce que la révolte de notre premier père nous avait fait perdre : *Sicut per unius delictum in omnes homines in condemnationem, sic per unius justitiam in omnes homines in justificationem* [3]. Mais entre l'un et l'autre, il y a une différence capitale : c'est qu'Adam, ne communiquant son péché et la concupiscence, fruit de son péché, que par la génération, n'a pu nuire qu'à ceux qui sont sortis de lui et qui lui ont succédé dans le temps, tandis que le Sauveur, faisant participer à ses mérites quiconque s'attache à lui par une vraie foi, *qui credunt in nomine ejus* [4], communique sa grâce à tous les vrais croyants, à quelque époque qu'ils appartiennent [5]. L'Écriture est formelle à cet égard : *Dixit enim Scriptura : Omnis qui credit in illum non confundetur. Et erit : Omnis quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit* [6]. Or, dans tous les temps, il y a eu des hommes animés d'une vraie foi, qui ont cru en lui, qui ont espéré en sa venue, qui l'ont acclamé comme le Rédempteur des âmes et l'auteur de la vie [7]. *Et qui*

1. Joan, x, 10. Η 'Ανάστασις καὶ ἡ Ζωή (Joan., xi, 25.) — 2. Joan., x, 10. In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum ut vivamus per eum. (I Joan., iv, 9.)

3. Rom., v, 18. Quoniam per hominem mors et per hominem resurrectio. Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. (I Cor., xi, 21, 22.)

4. Joan., i, 12.

5. Et non sicut per unum peccatum, ita et donum. Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. (Rom., v, 16, 20.)

6. Rom., x, 11, 13; Isai., xxviii, 16; Act., ii, 21; Joel, ii, 32. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit vivit; et omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum. (Joan., xi, 25, 26; Rom., iii, 23.)

7. Act., iii, 15; xxvii, 8.

præibant et qui sequebantur, clamabant Hosanna, dit saint Grégoire le Grand, appliquant à ce sujet les paroles de saint Marc [1] sur l'entrée du Sauveur dans la cité sainte [2]. Non seulement il existait avant l'Incarnation, comme personne divine, non seulement il était résolu de se faire notre frère et notre victime, mais il avait révélé son dessein au monde; et partout il était attendu et invoqué sous une forme ou sous une autre, comme celui qui devait opérer la rédemption des âmes. Il n'y a jamais eu un seul juste sur la route du ciel, ni avant lui ni après lui, qui ne l'ait proclamé comme son Sauveur et qui n'ait mis en lui toute sa confiance [3].

La Genèse nous apprend que le premier homme avait connaissance de ce mystère dès avant sa chute. Nous en trouvons la preuve dans les paroles que l'Esprit saint met sur les lèvres d'Adam, à la vue de l'épouse que Dieu lui présente: *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea. Quamobrem relinquet homo patrem et matrem suam et adhærebit uxori suæ* [4]. Ces paroles, ou si on l'aime mieux, la signification que saint Paul nous y manifeste

1. Marc, xv, 9.

2. Ab ipso enim salutem et priores quæsierunt et præsentes quærunt, quoniam una spes est præcedentium et sequentium populorum. (*In Ezec.*, II, Hom., v.)

3. In eumdem Dominum Christum, non solum quod Verbum, sed quod mediator est Dei et hominum homo Christus Jesus, et patres antiqui crediderunt et ad nos eamdem fidem tradiderunt. Unde dicit Apostolus : *Habentes eumdem spiritum fidei, sicut scriptum est : Credidi propter quod locutus sum ; et nos credimus propter quod et loquimur.* (II Cor., IV, 13 ; S. Aug., *Serm.*, XIX, 3.) Christum antiqui sancti venturum cognoverunt et sic salvi facti sunt credendo quia veniet, sicut nos salvi efficimur credendo quia venit. Jam enim olim ab ineuntibus sæculis mysterii hujus altitudo præfigurari prænuntiarique non cessat. (S. Aug. *De catech. rud.*, 28.)

4. Gen., II, 23, 24.

relativement à Jésus-Christ et à son Église, *in Christo et in Ecclesia* [1], ne s'expliquerait pas, selon saint Thomas [2], si Adam n'avait pas connu dès lors l'Incarnation du Verbe et la formation de l'Église. Dès ce moment donc, le premier homme sut que le Fils de Dieu descendrait un jour sur la terre. Sans apercevoir encore toutes les circonstances et tous les résultats de sa venue, il connut et il annonça que le Sauveur donnerait naissance à une société religieuse à laquelle il s'unirait, comme un époux à son épouse, et qu'après avoir quitté son Père pour s'attacher à elle, il la rendrait mère d'une postérité nombreuse qui participerait à sa vie et hériterait de tous ses biens. Dès ce moment aussi, mais bien plus clairement après sa chute, il eut une certaine notion du sacrifice que le Verbe fait chair devait offrir à la gloire de son Père. Il sut que l'Homme-Dieu serait lui-même le prêtre et la victime de ce sacrifice, et

1. Eph., v, 31. Extasis ad hoc in Adam immissa est, ut et ipsius mens particeps fieret tanquam angelicæ curiæ, et intrans in sanctuarium Dei intelligeret in novissima. Denique evigilans tanquam prophetiæ plenus eructavit continuo quod magnum sacramentum commendat Apostolus : *Hoc nunc os, etc.* Quæ verba cum primi hominis fuisse Scriptura testatur, Dominus tamen in Evangelio Deum dixisse declaravit, ut intelligeremus propter extasim quæ præcesserat in Adam hoc eum divinitus tanquam prophetam dicere potuisse. (S. Aug., *De Gen. ad litt.*, IX, 36.)

2. Nam ante statum peccati homo habuit explicitam fidem de Christi incarnatione secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriæ, non autem secundum quod ordinabatur ad liberationem a peccato per Passionem et Resurrectionem, quia homo non fuit præscius peccati futuri. Videtur autem præscius fuisse Incarnationis Christi per hoc quod dicit : Propter hoc relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, ut habetur in Genesi, II, 24. Et hoc Apostolus dicit ad Eph., v, 32, sacramentum magnum esse in Christo et in Ecclesia ; quod quidem sacramentum non est credibile primum hominem ignorasse. (2ª 2æ, q. 2, a. 7.) Cf. q. 27, a. 11, ad 4.

que la rédemption du monde et le salut de ceux qui croiraient en lui en seraient le fruit.

C'est ainsi que l'attente du Sauveur et la foi au divin Sacrifice devinrent un des points principaux de la religion primitive, la grande espérance et la consolation suprême du genre humain. Car ceux qui attendaient l'arrivée du Messie et qui soupiraient si ardemment après sa venue ne le regardaient pas seulement comme devant opérer le salut des générations à venir : les plus éclairés du moins voyaient en lui le Sauveur du monde entier, de toute la postérité d'Adam [1], le leur, par conséquent. *Scio quod redemptor meus vivit,* disait Job dans ses épreuves [2]. Jamais, à aucune époque, les hommes de foi n'ont cru que les portes du ciel leur étaient absolument fermées, et qu'ils devaient renoncer à toute espérance. Au contraire, ils ont toujours été persuadés que le divin libérateur devait faire part de sa gloire à tous ceux qui auraient mis en lui leur confiance et leur amour. *Salutare tuum expectabo, Domine!* s'écriait Jacob, au moment même où il se préparait à quitter la terre et où il faisait à sa famille ses derniers adieux [3].

III

C'est pour perpétuer la foi au Rédempteur et l'attente du divin Sacrifice, auquel le salut du monde était attaché, que le Seigneur imposa à nos premiers parents

1. Ipsi audivimus et scimus quia hic est vere Salvator mundi. (Joan., IV, 42.)

2. Job., XIX, 25. Cf. Is., LIX, 20; Rom., XI, 26.

3. Genes., XLIX, 18.

l'obligation de lui immoler des victimes[1]. Car l'usage des sacrifices remonte à l'origine des temps, et l'on ne peut douter que Dieu lui-même en soit l'auteur. Une institution humaine, purement individuelle, si conforme qu'elle fût aux inspirations du sentiment religieux, n'aurait pu faire de cette pratique une loi aussi universelle, aussi constante et aussi respectée. Or, si c'est Dieu qui a prescrit les premiers sacrifices, quel dessein pouvait-il avoir, en les établissant, sinon celui qu'il manifeste en instituant le culte mosaïque, le dessein d'annoncer et de figurer de loin le mystère qui devait s'accomplir à l'établissement de la religion chrétienne[2] ?

Lors donc qu'Abel offrait un holocauste au Seigneur en reconnaissance de son souverain domaine[3], lorsqu'Abraham lui immolait une victime sur le mont Moria pour lui rendre grâces d'avoir conservé à sa tendresse son fils unique et bien-aimé[4], lorsque Job

1. Nihil est mirabilius quam quod pro mundo crucifixus est Christus. Huic enim sacramento universa præcedentium sæculorum mysteria servierunt : et quidquid hostiarum differentiis, propheticis signis et legalibus institutis sacra dispensatione variatum est, hoc prænuntiavit dispositum, hoc promisit implendum. (S. Leo. Serm. III, *De Passion.*, 1.) Sine fide promissionis Christi, nunquam potuit esse salus, et ideo oportuit omni tempore apud homines esse aliquid repræsentativum Passionis dominicæ. (S. Th., p. 3. q. 73, a. 5.) Omnia sacrificia in veteri lege offerebantur ut unum hoc singulare ac præcipuum Christi sacrificium figuraretur, tanquam perfectum per imperfecta. (1a 2æ, q. 102, a. 2.)

2. Quæ sunt umbra futurorum, corpus autem Christi. (Col., II, 17.) S. Paul suppose partout ce principe dans son épître aux Hébreux : Umbram habens lex futurorum bonorum. (X. 1.) Habuit quidem sanctum sæculare ; tabernaculum primum : post velamentum autem secundum ; quæ parabola est temporis instantis (IX, 1, 2, 9.), etc. Cf. Bossuet, 9e *Élév.*, IXe semaine.

3. Abel obtulit de primogenitis gregis sui. (Gen., IV, 4.)

4. Abraham arietem assumens, obtulit pro filio. (Gen., XXII, 13.)

renouvelait chaque semaine ses sacrifices en expiation des fautes dont ses fils pouvaient s'être rendus coupables [1], ces pratiques avaient pour effet d'annoncer, de représenter à l'avance et de préparer d'une certaine manière l'œuvre de sanctification que Dieu avait résolu d'accomplir dans la plénitude des temps [2]. Elles ne payaient pas à sa majesté le tribut d'honneur, de reconnaissance ou de réparation auquel il avait droit, mais elles lui montraient ce tribut dans l'avenir et lui en offraient un gage : *Erat parabola temporis instantis* [3]. *Prophetiam celebrabant futuræ victimæ quam Christus obtulit* [4]. Et comme les patriarches voyaient dans ces sacrifices un moyen d'affirmer leur foi au Rédempteur futur, une occasion de s'unir à son Esprit et de s'associer à son œuvre, ils étaient persuadés que Dieu y trouverait un motif de leur donner par anticipation une part aux mérites du Sauveur et aux fruits de la Rédemption.

Pour les confirmer dans cette conviction, aucun témoignage ne leur manqua ; car le Seigneur attesta de mille manières et dans tous les temps combien cette sorte d'hommage lui était agréable. Ceux qui faisaient profession de le lui offrir furent comblés de ses bénédictions [5]. On les vit récompensés par tant de grâces et ornés de tant de vertus, qu'ils devinrent aux yeux des

1. Dicebat enim Job : Ne forte peccaverint filii mei in cordibus suis. (Job., I, 5.)

2. In figuris præsignatur : Cum Isaac immolatur ; Agnus paschæ deputatur : datur manna patribus. (S. Thom., *Off. ss. Sac.*)

3. Heb., IX, 9.

4. S. Aug., *Cont. Faust.*, XXI, 18. O res gestas, sed prophetice gestas ; per homines, sed divinitus. (*De doct. christ.*, III, 13.)

5. In hac enim fide testimonium consecuti sunt senes. (Heb., XI, 2.)

croyants des figures de Jésus-Christ prêtre, comme leurs sacrifices étaient des images de son divin Sacrifice [1].

Parmi ces patriarches, trois surtout ont laissé de leur vertu un profond souvenir et reçu du ciel de magnifiques éloges : c'est Abel, Abraham et Melchisédech. L'Église les rappelle tous trois à ses prêtres dans le canon de la Messe, à cause du rapport particulier que leurs sacrifices présentent avec celui du Sauveur.

1° Nous voyons dans la Genèse combien les oblations d'Abel furent agréables au Seigneur ; or ce qui en faisait le mérite au témoignage de saint Paul, c'était la foi du sacrificateur [2]; sa foi en la divine providence, sans doute, mais aussi, mais surtout sa foi à la rédemption du monde et au Médiateur qu'il savait devoir écraser la tête du serpent infernal. L'Église confirme cette interprétation, en faisant demander à Dieu par ses ministres, en présence de la divine Victime, la grâce d'être accueillis favorablement comme l'a été le juste Abel [3]. Nous savons en outre que, le Seigneur ayant rendu à sa vertu un éclatant témoignage, ce digne sacrificateur [4] ne tarda

1. Apparuit Dominus Abrahæ et ait : Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, eo quod obedierit Abraham voci meæ et cæremonias legesque servaverit. (Gen., XXVI, 2-5.) Laudemus viros gloriosos...; Homines magni virtute et prudentia prædili, nuntiantes in prophetis dignitatem prophetarum. (Eccli., XLIV, 1, 2, etc.) Cf. S. Th., 1ª 2æ, q. 103, a. 1.

2. Heb., XI, 4. Per fidem testimonium consecutus est esse justus. (*Ibid.*) Non Abel ex muneribus, sed ex Abel munera oblata placuerunt. (S. Greg., *In. Job.*, XXII, 21.) In corde suo sacrificium justitiæ obtulit, quia non semetipsum sibi retinuit, sed Deo subdidit. (Rupert., *De divin. off.*, III, 13.)

3. Supra quæ propitio ac sereno vultu respicere digneris et accepta habere, sicuti accepta habere dignatus es munera pueri tui Abel justi. (*Miss.*)

4. O παρθένος ἱερεύς comme les Grecs l'appellent.

pas à périr, victime de la jalousie de son frère, et que son meurtrier, objet d'une horreur universelle, se vit forcé de mener sur la terre une vie inquiète et vagabonde : image en cela du peuple déicide, qui a mis à mort le Pontife suprême et qui est condamné à porter partout, avec la marque de son crime, la peine du sang divin qu'il a versé[1].

2° Melchisédech figurait Jésus-Christ, non comme victime du Calvaire, mais comme prêtre du sacrifice de l'autel. Le Psalmiste a signalé d'avance la conformité du sacerdoce de l'un avec celui de l'autre, et saint Paul a relevé avec soin la plupart des traits qui leur sont communs[2]. Comme le Fils de Dieu fait homme, Melchisédech est, à son époque, le seul prêtre du Très Haut, au milieu des nations[3]. Il a pour apanage la justice et la paix. Il glorifie le Seigneur sur le sol où s'élèvera son temple, longtemps avant l'existence de son peuple, dans la ville même où Jésus-Christ instituera l'Eucharistie, et s'offrira à son Père. Son histoire n'a ni commencement ni fin. Aaron et Lévi lui rendent hommage en la personne d'Abraham, leur plus glorieux ancêtre. Il n'a reçu son sacerdoce de personne et il ne le transmet à aucun descendant. Enfin son sacrifice est unique et non sanglant : le pain et le vin sont la matière de son oblation ainsi qu'ils doivent l'être de celle du Sauveur à l'autel. C'est bien là, comme le dit saint Augustin, la première apparition du sacrifice eucharistique dans le

1. S. Aug., *De civ. Dei*, XVIII, 46, *Serm.*, *De Temp.*, 77.

2. Juravit Dominus et non pœnitebit eum : Tu es sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech. (Ps. CIX, 5 ; Heb., V, 5 ; VII.) D'où Suarès conclut : Figuravit Melchisedech Christum sacerdotem eo modo quo in æternum erat duraturus. (*De Inc.*, Disp. 45. sect. 4.)

3. Præputiati sacerdotii Pontifex. (Tert., *Adv. Marc.*, V, 9.)

monde : *Ibi primum apparuit sacrificium quod nunc a christianis offertur Deo toto orbe terrarum*[1].

3° Pour le sacrifice d'Abraham, pour celui du moins dont Isaac est l'objet, il représente le sacrifice du Calvaire. Il a avec lui des rapports si nombreux et si frappants qu'il serait difficile d'en concevoir une image plus fidèle. Aussi est-ce Dieu lui-même qui en a prescrit ou suggéré tous les détails[2]. Il désigne la victime ; et cette victime, c'est le fils unique du Père des croyants, ce fils, objet de sa tendresse, qui lui est né par miracle d'une épouse stérile[3]. Il désigne l'autel ; et cet autel est une montagne, la montagne sur laquelle ses regards sont fixés[4], où le Sauveur du monde, Fils de la Vierge Marie, objet de toutes les complaisances du ciel, sera un jour immolé. C'est Abraham qui met Isaac sur le bûcher, comme c'est le Père éternel qui livrera son Fils au supplice de la croix[5]. Quoique Isaac pût se soustraire à l'immolation, il se soumet généreusement à la volonté de son père, et il porte lui-même sur la montagne le bois qui doit servir à son immolation ; de même Jésus-Christ, égal en tout au Père éternel et ne pourra être immolé qu'autant qu'il le voudra, conformera sa volonté humaine à la volonté divine, et portera lui-même au

1. S. Aug. *De civit. Dei*, XVI, 22. Ante Aaronem divinius et incruentum sacrificium erat, nimirum Melchisedech. (S. Isid. Pelus. Epist. III, 52.) Qui panibus et vino divinorum mysteriorum typum obsumbrabat. (*Ibid.* I, 431.)

2. Gen., XXII, 2, 8, 11, 12, 16, 18.

3. Tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac. (Gen., XXII, 2.) Cf. Luc., I, 31, 32 ; III, 34, 35.

4. Appellavit nomen loci illius : Dominus videt. Unde usque hodie dicitur : In monte Dominus videbit. (Gen., XXII, 14.)

5. Filius dilectionis suæ. (Col. I, 13.)

Calvaire la croix sur laquelle il sera sacrifié [1]. Isaac est lié tout vivant sur l'autel, comme s'il répugnait à l'immolation, de même Jésus-Christ sera cloué, tout vivant, à la croix, afin que son oblation volontaire ait les dehors d'un supplice forcé. Comme le sacrifice d'Isaac a pour résultat de faire connaître jusqu'où va l'amour d'Abraham pour Dieu [2], le sacrifice du Sauveur sera à jamais la preuve et la mesure de la bonté de Dieu à l'égard des hommes [3]. Ce n'est pas tout encore. Comme Isaac survit à son immolation, et obtient à son père, par son sacrifice, une postérité aussi nombreuse que les étoiles des cieux, ainsi Jésus-Christ, immolé sur la croix, sortira du tombeau, et le sang qu'il aura versé donnera au Père éternel une famille innombrable, la famille des enfants de Dieu destinée à remplir le monde et à peupler le ciel.

Sans doute, ces rapports n'éclatèrent pas d'abord. Ils ne frappaient pas l'esprit des Israélites comme ils nous frappent aujourd'hui. On avait la figure sous les yeux, mais la réalité restait voilée : *Velata sunt ista, donec appareat dies et inclinentur umbræ* [4]. Néanmoins il n'est pas douteux que Dieu n'ait fait dès lors pénétrer quelque lumière parmi ces ombres et qu'il n'ait soulevé de temps en temps le voile qui dérobait l'avenir à ses saints [5].

1. Ego pono animam meam : Nemo tollit meam a me. (Joan., x, 17, 18.)

2. Nunc cognovi quod times Deum et non pepercisti Filio tuo propter me. (Gen., XXII, 12.)

3. Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in illum non pereat, sed habeat vitam æternam. (Joan., III, 16.) Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (Rom., VIII, 32.)

4. S. Aug., *Serm.* XIX, 3.

5. Non faciet Dominus verbum, nisi revelaverit secretum suum ad

Abraham croyait au Sauveur. Il savait que le Messie naîtrait de sa race et que toutes les générations seraient bénies en lui[1]. Nous apprenons de Notre-Seigneur qu'il fut consolé par une vision dont son avènement était l'objet[2], et saint Paul nous assure que, lorsqu'Isaac lui fut rendu après son sacrifice, il le reçut en figure de l'avenir : *Eum in parabolam accepit*[3]. On peut lui appliquer, dans ces circonstances, les paroles que saint Augustin a dites de Jacob, son petit-fils : *Præsentem tangens, futura prospiciens*[4]. Nul doute qu'il n'ait transmis à ses descendants les révélations dont il fut favorisé. Les figures que les patriarches eurent sous les yeux ne furent donc pas, pour eux, de pures énigmes ; et leur foi fut surtout la foi au Messie promis, à la rédemption, à la grande victime. S'ils ne voyaient pas encore l'accomplissement des divines promesses, ils en avaient des gages certains, et ils en pressentaient l'approche. Ils saluaient dans l'avenir le Sauveur et le salut, comme le navigateur salue de loin le port qui commence à poindre à l'horizon et qui lui promet le repos et le bonheur : *Nondum acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes*[5].

IV

On a vu quels hommages Dieu recevait aux premiers

servos suos prophetas. (Amos., III. 7.) Antiqui enim celebrabant figuras sacrificii veri, multi scientes, plures ignorantes. Nam prophetæ et sancti Patriarchæ noverant quod celebrabant. (S. Aug., *In Ps.* XXXIX, 72.)

1. Gen., XXII, 18 ; XXVI, 4 ; XXVIII, 14. — 2. Joan, VIII, 56. — 3. Heb., XI, 20-23. — 4. S. Aug., *Serm.* CCLXXIX, 1. — 5. Heb., XI, 13.

âges du monde, avant qu'il se fût choisi un peuple pour être le dépositaire de sa parole et pour exercer son culte au milieu des nations. Alors les vérités révélées étaient peu nombreuses et la religion d'une grande simplicité. Mais dès que le Seigneur eut pris pour son partage les enfants d'Israël, qu'il s'en fut fait le législateur et le prince, il manifesta plus clairement ses desseins. On apprit avec précision de quelle manière il voulait être honoré jusqu'au temps où il enverrait Celui qu'il avait promis, *Donec veniret semen, cui promiserat*[1], afin de donner à la religion sa dernière forme et sa perfection : *usque ad tempus correctionis*[2].

Le majeure partie des lois qu'il prescrivit à son peuple a pour objet le culte divin. Or ce qui, dans le culte, domine tout, c'est le sacrifice, l'immolation des victimes. Les prescriptions relatives au sacerdoce, à l'ordre lévitique, au tabernacle, à la célébration des fêtes, au nombre et aux qualités des victimes, à la pureté extérieure et à la sainteté des mœurs se rattachent au sacrifice comme au centre de la religion. A la vérité, les hosties sont sans nombre. Il y en a de toute sorte : pour rendre gloire à Dieu, pour le remercier de ses bontés, pour solliciter ses grâces, pour lui demander pardon des péchés et des délits. Cette multitude et cette variété dans les oblations ont pour but de faire ressortir tout ce que l'offrande de l'Agneau divin rendra d'hommages à la Majesté suprême et ce qu'elle contiendra de valeur et d'efficacité dans son unité substantielle[3].

1. Gal., III, 19. — 2. Heb., IX, 8-10.

3. Nunc enim, carnalium sacrificiorum varietate cessante, omnes differentias hostiarum una corporis et sanguinis tui, Domine, implet oblatio. (S. Leo M., *Serm.* LIX, 7.)

Mais il n'y aura pour Israël qu'un seul sanctuaire et qu'un seul autel. Cet autel et ce sanctuaire seront à Jérusalem, à l'endroit même où Melchisédech a sacrifié au Dieu très haut, où Abraham, le grand patriarche [1], a offert son fils unique, puis immolé à sa place, *pro filio*, une victime figurative comme celles de la loi [2], où enfin le Fils de Dieu, Sauveur du monde, versera son sang et instituera l'Eucharistie [3]. Il n'y aura qu'un sacerdoce; mais ce sacerdoce aura plusieurs degrés et sera chargé de divers ministères : il aura à sa tête un Pontife suprême, et sa principale fonction sera toujours d'offrir le sacrifice. Les victimes seront de diverses natures; mais les plus excellentes seront des hosties vivantes, des victimes proprement dites, qu'on immolera d'une manière sanglante. Leur sang sera recueilli et versé autour de l'autel comme un hommage au Dieu vivant, principe et fin de toute vie [4]. L'immolation ne durant que peu de temps et le culte devant être perpétuel, les victimes se succèderont devant l'autel. Il y en aura non seulement chaque jour, matin et soir, mais à tout instant, suivant les nécessités et la dévotion du peuple. Chaque tribu, chaque famille, chaque individu devra y contribuer. Quant à la manière de faire l'oblation, elle variera, suivant la nature des victimes, l'hommage qu'on

1. Abraham, pater vester. (Joan., VIII, 56.) Ὁ πατριάρχης. (Heb., VII, 4.)

2. Gen., XXII, 14.

3. Hieronymus scripsit se certissime a Judæis cognovisse quod ibi immolatus sit Isaac, ubi Christus est crucifixus. (S. Aug., *de Civ. Dei*, XVI, 32.)

4. Anima carnis in sanguine est et ego dedi illum vobis ut super altare in eo expietis pro animabus vestris et sanguis pro animæ piaculo sit. (Levit., XVII, 11.)

voudra rendre au Seigneur et la grâce qu'on sollicitera. Si le sacrifice est destiné à honorer la grandeur de Dieu et son souverain domaine, l'hostie sera consumée entièrement par le feu de l'autel. S'il a pour but de rendre grâce, d'effacer certaines fautes, d'obtenir certaines faveurs, elle sera en partie consumée, en partie divisée entre ceux qui l'auront offerte et le sacrificateur qui l'aura immolée. Mais toujours elle devra être choisie dans ce qu'il y a de plus parfait, n'avoir, s'il est possible, aucun défaut et n'offrir aucune trace d'impureté [1]. Une fois l'année, au jour des expiations, le Grand-Prêtre offrira un sacrifice plus solennel que tous les autres. Après s'être lui-même purifié par l'immolation d'une victime, il en offrira d'autres en faveur du peuple ; puis, ayant pénétré dans le Saint des saints avec le sang qu'il aura recueilli, il en sortira pour charger des péchés de tous une victime nouvelle qu'on chassera dans le désert, comme une proie livrée aux bêtes féroces [2].

Que des hommes grossiers et charnels aient regardé ces offrandes matérielles, ces animaux égorgés comme le seul hommage que le Seigneur demandât de son peuple, et l'unique condition qu'il mît à ses grâces, le fait est possible et même trop certain ; mais il n'en pouvait être ainsi de tous les Israélites, des Israélites éclairés et religieux [3]. La raison à elle seule leur disait que

1. Immaculata offeretis omnia. (Num., XXVIII, 31.) Maledictus dolosus, qui votum faciens immolat debile Domino. (Malac., I, 14.)

2. Bossuet, *Serm. sur l'Ascension*, 1er point.

3. Quæ tunc a paucis sanctis et intelligebantur ad fructum salutis, et observabantur ad congruentiam temporis, a multitudine vero carnalium tantummodo observabantur, non intelligebantur. (S. Aug., *De catech. rud.*, 35.)

Dieu, étant esprit, veut être servi en esprit [1], que, voyant les âmes comme nous voyons les corps, il ne peut se contenter d'une justice apparente et d'une pureté tout extérieure [2]. Et, avec les lumières que la révélation avait répandues sur la faute originelle et sur la rédemption future, comment n'auraient-ils pas entendu, dans une certaine mesure, ce que chacune de ces observances semblent proclamer si hautement : Que tout le genre humain avait besoin d'être purifié ; que Dieu exigeait, pour lui faire grâce, une expiation sanglante ; que, le sang des hommes étant souillé, il fallait, pour les régénérer, un sang différent du leur, plus pur et plus saint que le leur ; enfin que Celui qui devait les sauver ne les rachèterait qu'en se faisant leur victime, c'est-à-dire en prenant sur sa tête la responsabilité de leurs fautes, en payant à leur place la dette dont ils étaient chargés, et en leur transmettant le pardon et la grâce qu'il aurait mérités pour eux [3] ?

D'ailleurs les hommes n'ont jamais été réduits là-dessus aux seules conjectures de leur raison. Les Israélites en particulier n'avaient-ils pas pour s'instruire la

1. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare. (Joan., IV, 24.)

2. Umbram habens lex futurorum bonorum, hostiis quas offerunt indesinenter, nunquam potest accedentes perfectos facere. (Heb., X, 1.) Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus, et munus non suscipiam de manu vestra. (Malac., I, 16.)

3. Illa omnia erant quasi verba promittentis. (S. Aug., *In Ps.* XXXIX, 7.) Et hoc unum per multa figurabatur, tanquam verbis multis res una diceretur, ut sine fastidio multum commendaretur. (*De civit. Dei*, X, 17.) Sic congruebat illos populos erudiri, ut quæ revelata non caperent, obumbrata susciperent : et major Evangelii esset auctoritas, cui tot signis totque miraculis et mysteriis Veteris Testamenti paginæ deservissent. (S. Leo, *De pass. Dom.* Serm. XIII.)

croyance de la synagogue, l'enseignement des prophètes et un grand nombre de témoignages très exprès et très clairs de leurs livres sacrés[1]? Est-ce qu'au lieu de se glorifier des hommages extérieurs qu'ils lui rendaient, au lieu de leur témoigner sa satisfaction pour la multitude et le choix de leurs victimes, le Seigneur ne se plaignait pas à chaque instant de la pauvreté de leurs offrandes et de l'inutilité de leurs démonstrations[2]? N'est-ce pas ce que David faisait entendre au temple dans ses psaumes[3], et ce que les prophètes répétaient avec une insistance et une clarté toujours croissante, en annonçant l'arrivée prochaine du Juste sur la terre? N'affirmaient-ils pas en termes exprès qu'une ère nouvelle allait commencer, où toutes les ombres disparaîtraient et où une Victime divine réaliserait l'œuvre

1. Quid dignum offeram Domino? Numquid offeram illi holocautomata et vitulos anniculos? Numquid placari potest Dominus in multis millibus hircorum pinguium? (Mich., VI, 6, 7.) Omnes gentes, quasi non sint, sic sunt coram eo, etc. (Is., XL, 18.)

2. Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? dicit Dominus. Plenus sum. Holocautomata arietum et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum et agnorum et hircorum nolui. Cum veneritis ante conspectum meum, quis quæsivit hoc de manibus vestris? Ne afferatis ultra sacrificium frustra. (Is., I, 11, 12.) Cf. Jerem., VI, 20; VII, 22.

3. Audi populus meus et loquar. Non in sacrificiis tuis arguam te: holocausta autem tua in conspectu meo semper. Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos; quoniam meæ sunt omnes feræ sylvarum, jumenta in montibus et boves. Cognovi omnia volatilia cœli et pulchritudo agri mecum est. Si esuriero, non dicam tibi; meus est enim orbis terræ et plenitudo ejus. (Ps., XLIX, 10. Cf. LXVIII, 32.) Sacrificium et oblationem noluisti; aures autem perfecisti mihi. Holocaustum et pro peccato non postulasti. Tunc dixi: Ecce venio. In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam. (Ps., XXXIX, 7-9.) Quando David dicebat: Si voluisses sacrificium dedissem utique: holocaustis non delectaberis; prophetabat: et præsentia spernebat et futura prævidebat. (S. Aug., *Serm.* XIX, 3.)

que toutes les cérémonies de la loi ne pouvaient que figurer [1] ? Ne lui offraient-ils pas d'avance dans cette vue leurs actions de grâces et leurs félicitations ?

V

Ainsi le sacrifice de l'Homme-Dieu est de tous les âges ; et le Sauveur aurait pu dire aux Juifs comme victime du monde, ce qu'il leur dit comme Fils unique de Dieu : *Antequam Abraham fieret, ego sum* [2]. Dès les temps les plus anciens, au sortir du Paradis terrestre, comme à l'entrée de la Terre promise, sous le règne des patriarches comme sous la loi de Moïse, au sommet de l'Ararat comme dans la vallée de Mambré, comme sur la colline de Sion, le Messie apparaissait aux yeux des vrais croyants, comme le Pontife futur, et surtout comme la grande Victime, comme l'Agneau sans tache qui devait effacer les péchés des hommes. Son sacrifice, le sacrifice divin faisait déjà le fond du culte et de la religion véritables.

1. Adhuc semel et ego movebo, non solum terram sed et cœlum. (Agg., II, 7.) Quod autem, adhuc semel dicit, declarat mobilium translationem tanquam factorum, ut maneant ea quæ sunt immobilia. (Heb., XII, 26, 27.) Hoc est autem, testamentum quod testabor ad illos : Dando leges meas in cordibus eorum et in mentibus eorum superscribam eas ; et peccatorum eorum jam non memorabor amplius. (Jerem., XXXI, 33.) Ubi autem horum remissio, jam non est oblatio pro peccatis. (Heb., X, 17.) Post hebdomadas septuaginta duas, occidetur Christus.. et in dimidio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium. (Dan., IX, 24, 27.) Dicit Dominus : Munus non suscipiam de manu vestra. Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus et offertur nomini meo oblatio munda. (Mal., I, 10, 11.)

2. Joan., VIII, 58.

Ce n'est donc pas seulement au ciel, dans les conseils de l'auguste Trinité, que l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde [1], c'est aussi sur la terre, à l'autel du vrai Dieu, et dans la foi des vrais croyants. Les adorateurs de la loi ancienne le voyaient des yeux de l'âme aussi bien que ceux de la loi nouvelle. Son immolation sanglante leur apparaissait dans l'avenir, tandis qu'elle nous est montrée dans le passé; mais ils la considéraient avec les mêmes sentiments et les mêmes dispositions que nous [2]. Ils mettaient comme nous toute leur confiance dans sa médiation et dans ses mérites. Ils se tenaient comme nous en esprit prosternés à ses pieds. Pendant que leurs mains plaçaient sur un autel matériel des victimes terrestres, leur cœur offrait à Dieu la divine Hostie, cette Hostie sans tache, seule digne de sa sainteté et de sa grandeur. Avec elle, ils s'offraient et s'immolaient eux-mêmes; et loin de croire qu'ils suppléaient par leur mérite personnel à l'imperfection de leurs victimes, ils confessaient que le divin Médiateur était seul capable de suppléer à leur indigence et de remédier à leur indignité. C'est en son nom qu'ils imploraient la divine miséricorde; c'est grâce à lui qu'ils espéraient comme nous entrer en possession de l'éternelle félicité.

Par là se réalise aux yeux du vrai fidèle la grande vision qui s'offrit aux regards de saint Jean devant le trône de Dieu; et il suffit d'avoir présente à l'esprit

1. Vidi Agnum stantem tanquam occisum. (Apoc., v, 6.) Qui occisus est ab origine mundi. (XIII, 8.) Qui tollit peccatum mundi. (Joan., I, 29.)

2. Hujus sacrificii caro et sanguis ante adventum Christi per victimas similitudinum promittebantur; in passione Christi per ipsam veritatem reddebantur; post adventum Christi per sacramentum memoriæ celebrantur. (S. Aug., *Cont. Faust.*, XX, 21.)

l'histoire du christianisme pour s'écrier comme cet Apôtre : *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus, et populis et linguis, stantes ante thronum in conspectu Agni : et clamabant voce magna dicentes : Salus Deo nostro, qui sedet super thronum et Agno*[1] *!*

1. Apoc., VII, 9, 10.

CHAPITRE SECOND

DU DIVIN SACRIFICE AU TEMPS DE LA RÉDEMPTION

Article premier.

RÉALISATION DU DIVIN SACRIFICE

I

Le temps vint où ces figures durent se réaliser, où la grande Victime eut à se sacrifier elle-même pour la gloire de la Majesté divine et pour le salut du monde. Après plus de quatre mille ans d'attente, le rédempteur promis, le Fils unique de Dieu, descendit sur la terre. S'étant fait homme, enfant d'Adam comme les autres hommes, il vint s'offrir en personne à la justice de son Père, aux lieux mêmes où les prophètes avaient prédit sa venue et où ils avaient décrit par avance, d'une manière si précise, sa vie et sa mort, dans ce temple où il était immolé en figure depuis tant de siècles, et où tout un peuple témoignait de sa foi en son avènement et en son œuvre : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est* [1]. *Operatus est salutem in medio terræ* [2].

Si l'on ne connaissait pas l'histoire évangélique, on s'imaginerait qu'un événement d'une telle importance, le plus prodigieux qui se soit jamais accompli, dut frapper tous les esprits et fixer l'attention du monde entier. Il n'en fut rien cependant. Quoique l'univers soit moins qu'un atome en comparaison de l'Homme-Dieu, quoique l'humanité du Sauveur soit à elle seule infini-

1. Baruch, III, 38. — 2. Ps., LXVIII, 12.

ment plus admirable et plus parfaite que toutes les merveilles de la création réunies, ce fait passa presque inaperçu[1]. A peine la naissance du Verbe fait chair fut-elle connue de quelques personnes, ignorées elles-mêmes et enveloppées dans l'obscurité du mystère[2].

Saint Jean dit bien qu'il vit ici-bas la gloire du Fils unique de Dieu[3] : mais cette gloire n'éclata pas aux regards des hommes ; c'est par la foi seulement que les disciples du Sauveur l'ont connue, comme une conséquence de la doctrine qu'il annonçait et des prodiges dont il était l'auteur. Non seulement il s'est humilié, en se faisant homme, dit l'Apôtre[4], mais il s'est caché et anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave. Sa vie commence comme la nôtre par le sentiment du besoin et de la souffrance ; elle se continue dans la faiblesse, dans l'assujettissement, dans l'indigence, dans le travail ; elle finit dans l'opprobre et la douleur ; de sorte que, pour ceux même qui étaient avertis de son origine et de sa venue, il était plus difficile de reconnaître sa venue ici-bas et son union avec notre humanité, qu'il ne l'a jamais été de découvrir sa présence et son action dans la profondeur des cieux.

Pourquoi cette conduite ? D'où vient que le Verbe

1. Appende cum Christo Romam ; appende cum Christo totam terram ; appende cum Christo cœlum et terram : nihil creatum cum creatore pensatur. (S. Aug., *De Urb. excid.*, XI.)

2. Dum medium silentium tenerent omnia et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens Sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus venit. (Sap., XVIII, 14. Missale, *In Vigil. Epiphan.*)

3. Vidimus gloriam ejus. (Joan., I, 14.) Et vidimus et testamur. (I Joan., I, 2.) Et hæc est annuntiatio quam annuntiamus vobis. (I Joan., I, 5.)

4. Qui cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, etc. (Phil., II, 7.)

increé, descendant ici-bas pour glorifier la majesté de Dieu, commence par l'abaisser dans sa propre personne, en l'assujettissant à toutes nos infirmités et à toutes nos misères? C'est une conséquence du dessein qu'il a conçu et qu'il vient exécuter sur la terre.

II

Le dessein du Sauveur, en prenant notre nature, était de glorifier son Père; mais c'est au nom et en faveur de l'humanité qu'il le voulait glorifier. Il était arrêté qu'il se substituerait à nous pour payer à notre place les dettes dont il nous voyait chargés. Son œuvre devait donc être avant tout une œuvre de pénitence, d'humiliation, d'expiation. C'eût été peu pour lui d'être hostie de louanges, d'action de grâces, de supplication; il fallait qu'il se fît victime de propitiation, qu'il s'immolât dans le sens le plus rigoureux du mot, qu'il donnât sa vie et répandît son sang pour satisfaire à la justice divine, purifier nos âmes et nous remettre dans la voie du salut [1]. Tel est le caractère du sacrifice qu'il venait accomplir sur la terre et dont il commença l'offrande avec sa vie [2].

David avait annoncé au peuple ancien quelle serait la première parole du Sauveur en entrant dans le monde,

1. Misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris. (I Joan., III, 10.) Decebat enim eum propter quem omnia et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummare. (Heb., II, 10.)

2. Ad destitutionem peccati per hostiam suam apparuit. (Heb., IX, 26.) Ad ostensionem justitiæ suæ propter remissionem præcedentium delictorum. (Rom., III, 25.) Cf. Heb., V, 1; IX, 13-15; I Pet., II, 21, 24.

et saint Paul a redit aux chrétiens quel fut le premier mouvement de son cœur dans le sein de sa très sainte Mère : *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam*[1]. « Il a dit à son Père : Vous n'avez pas agréé jusqu'ici les holocaustes que les hommes vous ont offerts. Les hosties que vos prêtres vous immolent pour les pécheurs ne satisfont pas votre justice : elles ont trop peu de valeur devant vous. Eh bien ! me voici. Moi, votre égal, je viens me faire votre victime et me dévouer pour votre gloire. Vous m'avez donné un corps et une nature sensibles. Vous m'avez mis dans un état où je puis, non seulement vous bénir, vous rendre grâces, vous prier pour mes frères, mais encore m'humilier, souffrir et m'immoler à vos pieds. Je veux faire pour votre gloire tout ce dont je suis capable, vous rendre tout ce que vous m'avez donné[2]. Je me livre à vous sans réserve, à la place de toutes ces hosties impuissantes. Disposez à votre gré de moi et de tout ce qui est à moi. Je renonce pour vous, non seulement à mon honneur, à mon bien-être, à toutes les jouissances les plus légitimes et les plus chères, mais à moi-même, à ma vie et à mon sang. Je ferai tout ce que vous désirerez pour honorer votre grandeur et apaiser votre justice. Je le ferai pleinement, généreusement, comme il convient à votre gloire et à mon amour. C'est dans ce seul dessein que j'entre en ce monde et que je prends rang parmi

1. Heb., x, 5-7. Cf. Ps., xxxix, 8.

2. Quia pueri participaverunt carni et sanguini, et ipse participavit eisdem, ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium. (Heb., ii, 14.)

vos créatures : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* »

Ainsi le Sauveur commence à s'immoler en commençant à vivre[1]. Il s'offre d'abord à son Père dans le secret de son âme; mais il ne tarde pas à manifester cette oblation et à la réaliser, d'abord à la Circoncision, où il prend le nom de Jésus en répandant pour notre salut les prémices de son sang, ensuite à la Présentation, où il est porté au temple par sa sainte Mère et reçu par Siméon, comme la gloire d'Israël et le rédempteur de l'humanité.

III

Dès ce moment le Dieu du ciel ne vit plus uniquement des pécheurs sur la terre. Il y vit l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie sans tache, qui devait rendre à sa sainteté et à sa justice des hommages proportionnés à sa grandeur infinie. Le genre humain avait dans son sein la victime et la rançon qu'exigeait son salut. Il comptait dans ses rangs un homme capable de satisfaire à la majesté suprême pour tous les descendants d'Adam, assez généreux pour se charger à lui seul du payement de toutes leurs dettes et assez saint pour couvrir par ses mérites toutes leurs iniquités. *Sanctus, innocens, impollutus, segregatur a peccatoribus et excelsior cœlis factus*[2]. Voici mon serviteur, s'écriait le Seigneur par la bouche d'Isaïe : *Ecce servus meus, electus meus : complacuit in*

1. Ipsa Verbi incarnatio oblatio est; cumque se hominem ostendat, humanitatis suæ mysterio perenne sacrificium immolat. (S. Greg. M., *In Job*, I, 24.)

2. Heb., VII, 26.

illo anima mea [1]. « Voici l'Agneau de Dieu, répétait Jean Baptiste; voici notre victime et notre rédempteur : *Ecce Agnus Dei : ecce qui tollit peccatum mundi* [2]. » En prenant la place des hosties figuratives, l'Homme-Dieu avait annoncé qu'il allait mettre fin à l'ancien culte et faire cesser toutes ses ombres : *Dicens : Ecce venio, aufert primum, ut sequens statuat* [3]; il avait à remplir cet engagement et à couronner son œuvre. Après s'être offert à la Majesté divine et dévoué en faveur des pécheurs, il devait s'immoler pour leur salut, expier leurs péchés et régénérer leurs âmes par la vertu de son sang [4].

C'est ce qu'il eut constamment dans l'esprit tout le temps qu'il fut sur la terre. Jamais, depuis la prophétie de Siméon, ou plutôt depuis la parole que lui-même avait dite à son Père en son incarnation, il ne perdit de vue le sacrifice auquel il était voué. Comme il a protesté en entrant dans la vie qu'il ne venait au monde que pour accomplir la volonté divine par notre rédemption : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [5], il répète à chaque instant que tel est bien le vœu de son cœur et qu'il n'a d'autre désir que de tenir sa parole et de réaliser sa promesse : *Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei* [6].

Commencé avec sa vie, le sacrifice de l'Homme-Dieu n'a donc pas été suspendu un seul instant jusqu'à l'heure de sa mort. Tout ce que le Sauveur eut à souffrir durant les trente-trois années qu'il a passées ici-bas, ses fatigues, ses privations, ses austérités, ses périls, ses opprobres, tout cela fut la suite de sa première

1. Is., LII, 1. — 2. Joan., I, 29, 36. — 3. Heb., X, 9. — 4. Is., LIII, 11. — 5. Ps., XXXIX, 8. — 6. Ps., XXXIX, 9.

oblation et fit partie du même calice. Il a tout accepté, tout souffert dans les mêmes dispositions et pour la même fin que sa Passion. Et sa Passion elle-même avec tous les outrages et tous les tourments dont elle fut remplie, on peut dire qu'il l'a ressentie et endurée sans interruption pendant toute la durée de sa vie. Car ce n'est pas seulement dans son agonie, la veille de sa mort, qu'il en eut une vue claire et distincte, et qu'il commença d'en ressentir la douleur : c'est chaque jour et à tous les instants. Depuis le moment où il s'est fait homme et où il a pris sur lui tous nos péchés, il n'a jamais cessé d'embrasser sa croix et de la porter, la lumière dont son âme était éclairée ne lui permettant pas d'ignorer les moindres circonstances de l'immolation qui l'attendait, ni d'en perdre le souvenir ; et la charité qu'il avait pour son Père lui faisant accepter d'avance tout ce qu'il savait être conforme au bon plaisir divin : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta*[1]. La prédication même de son Évangile ne peut en distraire sa pensée ni en détacher son cœur. Il s'en entretient au Thabor avec Moïse et Élie[2] ; il en parle à ses disciples en toute occasion : *Dicebat illis : Oportet Filium hominis multa pati et occidi*[3]. *Et sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis*[4]. « C'est au haut d'une croix, comme un supplicié, que je dois être bientôt montré au monde. » Toujours sa pensée regarde l'avenir et ses démarches comme ses désirs tendent vers le Calvaire : *Dum complerentur dies assumptionis ejus, ipse firmavit faciem suam in Jerusalem*[5]. *Dixit autem :*

1. Heb., XII, 2. — 2. Luc., IX, 32. — 3. Luc, IX, 22.
4. Joan., III, 14. Cf. Num., XXI, 9 ; Joan., VIII, 28 ; XII, 32, 36.
5. Luc., IX, 51.

Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur[1] ? Plus le jour de son sacrifice approche, plus il se plait dans cette vue ; plus il montre d'ardeur pour l'exécution de ce dessein : *Ecce Filius hominis tradetur gentibus ad crucifigendum*[2]. *Eamus in Judæam iterum*[3]. *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*[4].

IV

Enfin l'heure fixée de toute éternité pour son immolation arrive. Il marche au devant du sacrifice et se livre de plein gré à ceux qui veulent lui enlever la vie : *Tradidit semetipsum oblationem et hostiam Deo*[5]. Reconnu innocent et néanmoins condamné à mourir, il sort de Jérusalem, portant sur ses épaules, comme un autre Isaac, le bois sur lequel il va être immolé[6]. Il gravit la montagne qu'il doit rougir de son sang ; et à la vue de tous, sur le théâtre des exécutions publiques, il est élevé sur une croix par la main des bourreaux, et meurt après avoir épuisé dans sa personne toutes les douleurs du corps et toutes les afflictions de l'âme : *Nova victima novo imponitur altari*, dit saint Léon : *Crux Christi non templi fuit ara, sed mundi*[7].

1. Luc., XII, 50. — 2. Math., XX, 28. — 3. Joan., XI, 7. — 4. Joan., XII, 32.

5. Eph., V, 2. Cf. Matth., XXVI, 46 ; Marc., XIV, 42 ; Joan., XV, 31.

6. Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum. Sicut ovis ad occisionem ducetur. (Is., LIII, 5, 7.)

7. S. Leo, *Serm.* VIII, de Pass. — Et cur, inquies, non in templo hostia offertur, sed extra urbem et mœnia ? Ideo non in templo Judaico, ne sibi Judæi hostiam vindicarent, neve putares pro illa gente tantum

La foule, qui ne réfléchit pas et qui juge sur l'extérieur, n'aperçoit dans cette mort que le supplice d'un condamné vulgaire; mais le ciel qui connaît la dignité et le dessein de la Victime voit dans son immolation volontaire l'acte du dévouement le plus sublime et de la charité la plus héroïque. Il y voit l'hommage le plus parfait qui puisse être rendu à la Majesté suprême, l'accomplissement du grand sacrifice dont toutes les oblations antérieures étaient l'annonce et le gage : *quasi verba promittentis*[1], l'immolation de l'Agneau divin dont le sang devait effacer toutes les iniquités, payer toutes les dettes, apaiser toutes les colères et obtenir toutes les grâces. Il y voit enfin la réalisation de la promesse faite par le Seigneur à nos premiers parents, la fin du triomphe de Satan sur la terre, la régénération de l'humanité, le point de départ d'une nouvelle ère, d'une ère de grâces et de salut dans le temps, de gloire et de béatitude dans l'éternité[2].

Sans doute, pour découvrir ces merveilles, pour croire qu'elles seraient le résultat de la mort du Sauveur, il fallait une autre lumière que celle des sens et de la simple raison. Cependant le spectacle de cette mort suffisait pour frapper tous ceux qui en furent témoins et surprendre ses ennemis même les plus prévenus. Pour un esprit intelligent, que la passion n'aveuglait pas,

hanc offerri. Idcirco extra urbem et mœnia, ut discas universale sacrificium esse, quia pro universa terra erat oblatio. (S. Chrys., *Hom. de Cruce et Latrone.)*

1. S. Aug., *In Ps*. XXXIX, 12.

2. Si enim sanguis hircorum et taurorum inquinatos sanctificat ad emundationem carnis, quanto magis sanguis Christi emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi! (Heb., IX, 14, 15).

il était manifeste que la victime du Calvaire n'était pas un criminel, ni un supplicié ordinaire. Jamais on n'avait vu dans les accusateurs, dans les juges, dans les bourreaux une malice si profonde, une haine si atroce, une telle recherche d'outrages, de dérisions, de tourments. Jamais on ne vit, dans un accusé, ni dans une victime, une telle possession de soi-même, une telle constance, une telle sérénité. La Providence veille à ce que ses tortures ne lui fassent rien perdre de sa dignité et laissent à son immolation l'aspect qu'elle doit avoir. Dieu veut qu'il soit mis à mort en public, le jour même de Pâques, c'est-à-dire de la grande délivrance, où le sacrifice d'un Agneau figuratif a mis fin à la première captivité des enfants d'Israël, devant une multitude immense de tout pays et de toute nation, au milieu du jour, sur une éminence qui l'expose à tous les regards. L'instrument de son supplice, choisi pour l'humilier et le faire souffrir davantage, l'approche du ciel en arrosant la terre de son sang[1]. Lui-même du haut de sa croix semble veiller à l'accomplissement de toutes les prophéties[2]; et il prend soin de signaler, en se l'appropriant, le psaume[3]

1. Dominus crucifixi corporis elevatione sublimis, reconciliationem mundi exequitur in quadam arce supplicii. (S. Leo, *Serm.* x, de Passion.)

2. Sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dicit : Sitio. Cumque accepisset acetum, dixit : Consummatum est. (Joan., XIX, 28, 30.) Cf. Joan., XVII, 4; Heb., X, 14. Quis ita proficiscitur, sicut ille defunctus est ? (S. Aug., *Serm.* CCC, 4.)

3. Clamavit Jesus voce magna, dicens : Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me ? (Matth., XXVII, 16 ; Ps., XXI, 1.) Vox ista doctrina est, non querela. Ideo voce magna clamabat, ut notam omnibus faceret quare oportuerit eum non erui, non defendi, sed sævientium manibus derelinqui, hoc est Salvatorem mundi fieri et omnium hominum redemptorem. (S. Leo, *Serm. de Pass.*, XVII, 2.)

qui contient les plus étonnantes de ces prédictions [1]. Les plaies qu'on lui inflige, bien qu'inspirées par la haine, semblent faites à dessein de toucher les cœurs et de faire penser à son amour. Enfin, quand il voit son œuvre achevée, il met tranquillement un terme à ses souffrances, en remettant son âme entre les mains de son Père : *Inclinato capite, tradidit spiritum* [2]. A ce moment la terre tremble, les rochers se fendent; le voile du temple se déchire [3]; le ciel se couvre de ténèbres; des morts se raniment et sortent de leurs tombeaux; et l'on entend un officier romain s'écrier que ce n'est pas là une mort ordinaire, et que ce juste est bien réellement le Fils de Dieu [4].

Article II

ÉTENDUE DU SACRIFICE DU SAUVEUR

I

Mais si l'on veut se faire une juste idée du sacrifice de l'Homme-Dieu, on ne doit pas se borner à en considérer l'extérieur. Il faut appliquer au plus grand de ses mystères ce qui est écrit de l'humanité qu'il s'est unie : « Toute son excellence et toute sa perfection viennent du dedans : *Omnis gloria ejus ab intus.* »

1. Foderunt manus meas et pedes meos ; dinumeraverunt omnia ossa mea. Diviserunt sibi vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem. (Ps., XXI, 17-19.) Omnes videntes me diviserunt me : locuti sunt labiis et moverunt caput. Speravit in Domino : eripiat eum ; salvum faciat eum, quoniam vult eum. (8, 9.) C'est la Passion du Sauveur décrite mille ans à l'avance, dit saint Augustin. (*In Ps.*, XXI, Enarr., II, 2 ; *De Civit. Dei*, XVII, 17.)

2. Joan., XIX, 30.

3. Matth., XXVII, 51. Cf. Heb., IX, 2-12 ; X, 19, 20.

4. Videns centurio glorificavit Deum, dicens : Vere hic homo justus erat. (Luc., XXIII, 47.) Vere Filius Dei erat iste. (Math., XXVIII, 54.)

Que voulons-nous dire par là ? Entendons-nous seulement que la valeur des œuvres répond à la dignité de la personne, que les actes du Sauveur, ayant la personne du Verbe pour principe et pour support, sont d'une valeur infinie, supérieure aux mérites de toute créature, excédant toute mesure et toute conception ? Non ; ce n'est pas notre pensée. Le principe, ainsi entendu, est hors de doute, assurément, et d'une importance capitale ; mais les paroles que nous avons citées peuvent aussi s'entendre, et nous les entendons en cet endroit dans un autre sens, qui n'est pas moins incontestable, à savoir que la source de tout mérite est dans l'âme, que ce mérite dépend du libre exercice de la volonté, des fins qu'elle se propose, des motifs dont elle est animée ; qu'il se mesure, enfin, sur l'intensité, la ferveur et la durée des dispositions. L'œuvre extérieure, disent les théologiens, est indifférente de sa nature ; elle n'ajoute rien par elle-même à la bonté ou à la malice de la volonté.

Ce qui honorait la majesté divine sur le Calvaire, ce en quoi sa grandeur trouvait un digne hommage et sa sainteté une juste satisfaction, ce n'était pas précisément les blessures dont le Sauveur était couvert, ni le sang qui en découlait, ni la douleur qu'il devait en éprouver[1]. S'il n'avait pas accepté ses souffrances au fond du cœur, s'il ne les avait pas endurées pour l'amour de son Père, s'il ne s'était pas conformé intérieurement à ses desseins, quel hommage lui eût-il rendu et quels mérites aurait-il acquis ? « Dieu est esprit, dit le divin Maître, et il ne veut être adoré qu'en esprit et en vé-

1. Non mors, sed voluntas placuit sponte morientis, S. Bern. *De err. Abæl.*, VIII, 21.

rité[1]. » Qu'est-ce donc qui faisait de l'immolation du Sauveur le principe de tant de gloire pour Dieu, et pour nous la source de tant de grâces ? C'était, avant tout, le sacrifice intérieur qui accompagnait et vivifiait son sacrifice extérieur[2]. C'étaient les dispositions de son cœur, ses anéantissements, ses supplications, son dévouement en faveur de nos âmes. C'était l'excès de sa charité, qui lui faisait désirer de souffrir davantage encore, afin de nous toucher et de nous faire sentir ce que nous avons tant de peine à comprendre : le néant de toute créature en présence du Créateur, l'indignité et la culpabilité du pécheur devant la grandeur et la sainteté de Dieu, le prix auquel la grâce mérite d'être achetée, le malheur d'une âme hors d'état d'arriver au salut[3]. C'était, enfin, la satisfaction qu'il éprouvait au fond de son âme, de se voir abaissé, brisé, anéanti à ce point, dans sa nature mortelle, pour honorer la souveraineté de son Père, pour attester qu'il devait à la Majesté divine tout ce qu'il possédait comme homme, pour lui rendre grâce de ses dons et pour en obtenir les secours dont nous avions besoin afin de nous sanctifier et de le bien servir. Car tels étaient les sentiments dont son âme devait être remplie. Quant à l'ardeur, à la pureté, à l'excellence de ces dispositions, il faudrait, pour s'en faire une idée,

1. Joan., IV, 24.

2. Sacramentum visibile invisibilis sacrificii sacramentum, id est sacrum signum est. (S. Aug., *De doct. christ.*, X, 5.) Sacrificium quod offertur exterius significat interius spiritale sacrificium, quia anima seipsam offert Deo. (S. Th., *2a 2æ*, q. 85, a. 2.) Nam cum ex duabus naturis, id est ex corpore et anima homo subsistat, visibile per invisibile mysterium consecratur. (S. Amb., *In Luc.*, II.)

3. Expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem. (Is., LXV, 2.)

savoir de quelles lumières son intelligence était éclairée, quelles étaient la noblesse et la générosité de son cœur, quel sentiment il avait de la grandeur de Dieu et du néant de ses créatures, enfin quels étaient son zèle pour la perfection, son horreur du péché, sa compassion et sa tendresse pour les âmes destinées à partager sa gloire, et encore exposées au péril de la réprobation.

A ce point de vue, comme à mille autres, les sacrifices de la Loi étaient à une distance infinie de celui du Sauveur. Les sentiments qu'ils exprimaient étaient sans doute du même genre, car il n'y a que ces sentiments qui puissent être agréés de Dieu et en obtenir quelque bénédiction [1] ; mais quel mérite et quelle dignité avaient ces dispositions mêmes, et quels étaient ceux qui les offraient au Seigneur ? Il ne faut pas penser aux victimes. Outre que c'étaient de simples créatures, et par conséquent de purs néants devant la majesté divine, elles n'avaient ni pensée, ni volonté, ni âme. Elles ne pouvaient, en réalité, reconnaître aucun droit, ni accomplir aucun devoir. Ce n'est pas de leur propre mouvement qu'elles s'offraient à Dieu pour être sacrifiées en son honneur. Si leur immolation contribuait à son culte, si elles rendaient hommage à sa grandeur, à sa bonté, ou à sa justice, par l'effusion de leur sang, c'était comme le reste de la nature, comme les astres du firmament, d'une manière inconsciente, en ce sens seulement que ceux qui les voyaient présentées à l'autel étaient portés à réfléchir sur la grandeur infinie de Dieu et sur les obligations de ses créatures envers lui. Mais ce qui faisait défaut dans les sacrifices figuratifs, ce qu'on

1. S. Th., 1a 2æ, q. 102, a. 3, 4.

n'y voyait qu'en image, sé trouve réellement et éminemment dans le sacrifice du Sauveur. Là, l'oblation n'est pas une manière d'être purement passive, un signe mort, un langage sans âme. Non seulement la victime est offerte et immolée, mais elle sait qu'elle l'est, et elle le veut être ; c'est elle-même qui s'offre et qui s'immole[1]. Elle surmonte pour cela toutes les répugnances de sa sensibilité. Elle se sacrifie elle-même avec tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle aime et tout ce qu'elle est, afin de glorifier Dieu, de lui rendre grâce, d'implorer ses miséricordes et d'avoir part à ses bienfaits[2].

Présentée à l'autel, une créature inanimée ou privée de raison semble dire au Souverain Maître avec celui qui l'immole : « Seigneur, n'étant rien en votre présence, je ne mérite pas de partager avec vous l'attention ni l'estime de qui que ce soit. N'ayant rien qui ne vous appartienne, je dois m'estimer heureuse de vous rendre tout ce que je tiens de vous. Agréez le sacrifice que je vous fait de tout mon être, comme un hommage à votre grandeur, à votre justice et à votre munificence. » Mais ce que semble dire cette victime, ce qu'elle dit, sans le savoir, ce qu'une pure créature, si intelligente qu'elle soit, ne saurait exprimer ni concevoir que d'une manière très imparfaite, la victime du Calvaire le ressent profondément. Elle le proclame de toute son âme, avec tout son esprit et tout son cœur : « O mon Dieu et mon Père ! s'écrie-t-elle, je ne saurais vous honorer à mon gré, ni vous rendre grâce, comme j'en sens le besoin, ni implorer votre pitié pour ceux que je repré-

1. Oblatus est quia ipse voluit. (Is., LIII, 7.) Cf. Joan., X, 18.

2. Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante te. (Matth., XI, 26.) Non sicut ego volo, sed sicut tu. (XXVI, 39.)

sente, qu'en m'immolant devant vous et en m'anéantissant à vos pieds. Que cette immolation à laquelle je me dévoue, que cet anéantissement, dû à votre grandeur et librement accepté pour votre amour, apprenne à tout être intelligent dans quels sentiments une créature doit se tenir à votre égard. Si moi qui suis votre Fils unique, infiniment élevé au-dessus de vos œuvres les plus parfaites, je ne mérite pas de subsister en votre présence en tant qu'homme, et que le plus grand honneur auquel je puisse prétendre soit de m'immoler plus parfaitement que personne pour exalter vos perfections et reconnaître vos bontés, quel sera l'être assez aveugle ou assez téméraire pour se croire quelque chose en face de vous, pour oser s'égaler à vous ou se révolter contre vous? Qui ne confesserait la justice de vos châtiments, si énormes qu'ils soient, sur celui qui aurait l'audace de se faire votre ennemi? Qui ne serait disposé à tout entreprendre et à tout souffrir pour désarmer votre colère et pour obtenir votre miséricorde? »

Qu'on ne s'imagine pas que Notre-Seigneur n'a eu ces sentiments qu'au moment de sa mort, et qu'il ne les a exprimés à son Père qu'en lui remettant son âme entre les mains. Ce furent ses dispositions les plus constantes aussi bien que les plus intimes durant tout le cours de sa vie[1]. Comme nous l'avons dit, son sacrifice extérieur, son immolation sanglante s'est consommée en un seul jour, mais son sacrifice intérieur, l'oblation qu'il a faite de tout son sang à la Majesté divine, ses adorations, ses louanges, ses supplications n'ont jamais cessé, non plus que la vue de sa croix et le sentiment an-

1. Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. (Ps., xv, 1.)

ticipé des douleurs de sa Passion. Il n'y a pas eu un moment où il n'ait voulu endurer tout ce qu'il a souffert et tout ce qu'il était capable de souffrir[1]. Si donc Isaac a rendu tant de gloire au Seigneur et lui a été si agréable, pour lui avoir offert un jour, dans la sincérité de son cœur, la vie qu'il avait reçue de sa bonté, s'il s'est vu comblé de tant de bénédictions pour avoir été en ce moment soumis à l'ordre qu'il avait reçu du ciel et avoir offert sa tête au glaive sur le bûcher du Moriah, combien le Fils de Dieu n'a-t-il pas rendu plus de gloire à l'auguste Trinité, combien n'a-t-il pas acquis plus de mérites et obtenu plus de grâces, en vouant à son Père sa propre vie, aussitôt qu'il fut sur la terre, et en renouvelant du fond du cœur ce sacrifice à tous les instants, jusqu'à sa trente-troisième année où il lui fut donné de voir enfin sur l'autel du Calvaire ses désirs accomplis, sa chair brisée, son côté ouvert et son sang répandu jusqu'à la dernière goutte.

II

Mais c'est peu de dire que Notre-Seigneur s'est immolé dans son cœur dès son premier instant et que son sacrifice s'est étendu à toute sa vie. Pour n'en rien retrancher, il faut dire que son oblation s'étend à son Église, à tout son corps mystique[2] et que chacun de ses membres participe à sa qualité de victime aussi bien qu'à son sacerdoce[3].

1. Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar. (Luc., XXII, 15.) Cf. XII, 50.

2. Sacrificium illud offerimus de quo martyrium sumpsit omne principium. (*Orat. eccles.*, Hebd. III, Quadrag.)

3. Vos genus electum, regale sacerdotium... Ipsi superædificamini

Jésus-Christ devait s'immoler avant nous; car il est notre aîné et il doit nous précéder en toutes choses. Son sang devait commencer par nous réconcilier avec Dieu et nous obtenir le don de son Esprit[1]. Mais son dessein n'a jamais été de s'immoler seul ou d'offrir son sacrifice isolément. En prenant notre nature et en la sanctifiant dans sa personne, il s'est proposé de nous offrir avec lui et de nous sanctifier nous-mêmes. Il voulait nous associer à ses mystères, et nous donner part à ses dispositions. Le Sauveur et ceux qu'il a rachetés n'ayant qu'un même Père, dit l'Apôtre, sont les membres d'une même famille. C'est pourquoi il ne dédaigne pas de les appeler ses frères. « J'annoncerai, Seigneur, votre nom à mes frères. Nous formerons ensemble une Église nombreuse et je vous honorerai au milieu d'eux[2]. » A ses yeux, cette Église était un développement de son humanité, une extension de sa propre personne. Il la considérait comme un corps dont il était le chef; comme une personne morale dont il était l'âme; et ce grand corps, cette personne morale, il voulait l'offrir tout entier à la Majesté divine, comme une hostie et comme une victime : comme une hostie de louange pour

sacerdotium sanctum offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Christum. (I. Pet., II, 9, 5.) Cf. S. Aug. *De civ. Dei*, X, 6.

1. Ipse est caput corporis ecclesiæ qui est principium, primogenitus ex mortuis, ut sit in omnibus ipse primatum tenens, quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare, et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt. (Col., I, 18-20.)

2. Qui enim sanctificat et qui sanctificantur, ex uno omnes. Propter quam causam non confunditur fratres eos vocare, dicens : Nuntiabo nomen tuum fratribus meis; in medio Ecclesiæ laudabo te. (Heb., II, 11-13.) In Ecclesia magna. (Ps., XXXIV, 18.) In Ecclesia sanctorum. (Ps., CXLIX, 1.)

exalter sa grandeur infinie, comme une victime d'immolation pour satisfaire à sa justice et apaiser sa sainteté[1] ? *Christus semel mortuus est, justus pro injustis ut nos offerret Deo, mortificatus quidem vivificatus autem carne spiritu*[2].

Il ne devait donc y avoir ici-bas qu'un seul adorateur, qu'un seul suppliant, qu'un seul pénitent ; et ce pénitent, ce suppliant, cet adorateur, c'était Jésus-Christ lui-même : mais ses adorations, ses prières, ses expiations devaient se communiquer à tous les membres de son corps mystique[3], et tous les chrétiens étaient destinés à y prendre part aussi bien qu'à son oblation. Ainsi, indépendamment de l'Eucharistie l'immolation du Calvaire devait s'étendre, se multiplier, d'une certaine manière devenir universelle et perpétuelle dans l'Église. Au sacrifice de la croix, seul capital et essentiel, chaque chrétien devait joindre son propre sacrifice, non en s'offrant, de lui-même, par son propre mouvement, comme un disciple qui, ayant devant les yeux l'exemple de son maître, s'efforcerait d'imiter son modèle, mais en se mettant à la disposition de ce maître, en agissant sous son influence et avec son secours, comme un organe intelligent qui, connaissant sa dépendance à l'égard du chef auquel il est soumis, se tiendrait sous sa main pour exécuter ses volontés et réaliser ses desseins[4]. « Je

1. Ipsum dedit caput supra omnem ecclesiam, quæ est corpus ejus et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur. (Eph., I, 22, 23.) Etenim in uno spiritu omnes nos in unum corpus baptizati sumus. (I Cor., XII, 13.)

2. I Pet., III 18.

3. Ego sum vitis, vos palmites. Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum ; quia sine me nihil potestis facere. (Joan., XV, 5, 6.)

4. Joan., XVII, 19.

vais me sacrifier, disait ce divin chef, afin qu'eux-mêmes soient sacrifiés avec moi, c'est-à-dire afin qu'ils puissent être associés à mon immolation et avoir part au mérite de mon sacrifice. » *Pro eis ego sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in veritate*[1].

Tel est le dessein de Notre-Seigneur et telle est l'œuvre qu'il cherche à accomplir en tous ses membres, dès l'instant qu'ils lui sont unis. Autant ses disciples veulent être à lui, autant il leur donne part à son Esprit; et autant ils participent à son Esprit[2] autant ils sont sont portés à s'immoler comme lui, à se détacher d'eux-mêmes, autant il les anime à réprimer leurs passions, à étouffer leurs convoitises, à crucifier la chair, à mortifier la nature, en un mot à offrir à Dieu toutes sortes de sacrifices, soit pour réparer les péchés qu'ils ont commis, soit pour lui assujettir entièrement leur cœur et assurer leur persévérance dans sa grâce. *Ut peccatis mortui, justitiæ vivamus*[3].

Or l'Esprit de Notre-Seigneur ne varie pas. Ce qu'il désire aujourd'hui, il l'a désiré dans tous les temps. Ce qu'il fait en ce moment, il s'est toujours proposé de le faire[4]. Il le voulait au Calvaire, comme il le veut à l'autel. Lors donc qu'il était attaché à la croix, ce n'étaient pas seulement ses souffrances et ses dispositions personnelles, ses adorations, ses actions de grâ-

1. Joan., XVII, 19.

2. Qui adhæret Domino unus spiritus est. (I Cor., VII, 17.) Si quis spiritum Christi non habet, hic non ejus. (Rom., VIII, 9.)

3. I Pet., II, 24. Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. (Gal., V, 24.) Teipsum vult Dominus hostiam vivam, placentem Deo, te inquam, non tua. (S. Hiéron. *Epist.* LI.) Cf. Rom., XII, 1.

4. Ipse enim sciebat quid esset facturus. (Joan., VI, 6.)

ces, ses louanges, ses supplications qu'il offrait à la Majesté divine : c'étaient encore les sentiments et les œuvres que ses membres devaient, qu'il devait leur suggérer dans la suite du temps ; c'étaient nos pénitences volontaires, nos privations, nos mortifications, nos bons propos, nos dispositions saintes. C'étaient les travaux des Apôtres, le sang des martyrs, les épreuves des confesseurs, les tribulations des justes, le dévouement de tous ses ministres. C'était l'abnégation des religieux, l'austérité des anachorètes, les macérations des pénitents, la vie humble et mortifiée des vierges, les austérités, l'obéissance, les supplications de tous. En un mot, c'étaient tous les sacrifices intérieurs et extérieurs dont sa croix allait donner l'idée et que sa grâce ferait accepter et pratiquer par tous les vrais fidèles jusqu'à la fin des siècles[1]. Le fils de Dieu voyait dans l'avenir tous les actes de religion, de patience, d'humilité, de pénitence, de charité, de zèle que sa grâce produirait dans les chrétiens, et les unissant aux siens, il les faisait agréer à son Père, comme les fruits d'un même esprit et les éléments d'un même sacrifice.

Nous n'entendons pas, assurément, que les mérites des membres aient rien ajouté au mérite du chef. Qui ne sait qu'ils en découlent et qu'ils lui doivent toute leur valeur ? Mais ils en montrent la richesse, de même que les ruisseaux font connaître l'abondance de leur source. Les vertus des chrétiens, ayant pour principe l'esprit du Sauveur, témoignent du zèle qu'il a pour la gloire de son Père, de l'ardeur et de l'énergie de sa charité. Il

1. Quod est spiritus noster, id est anima nostra ad membra nostra, hoc est spiritus sanctus, ad membra Christi, ad corpus Christi, quod est Ecclesia. (S. Aug., *Serm.* CCLXXVII, 4.)

ne lui suffit pas de bénir seul, d'aimer seul l'auteur de tous les biens : il veut des milliers de cœurs et des milliers de lèvres pour l'aimer et le bénir avec lui[1]. Il ne se contente pas d'immoler son corps et son âme en réparation des crimes commis contre la Majesté divine : il lui faut des millions d'âmes et des millions de corps à immoler avec lui dans un même holocauste. C'est ainsi qu'il est l'unique adorateur et l'unique victime, sans que nous laissions d'adorer et d'expier comme lui.

On voit quelle est l'unité que Jésus-Christ a mise en son Église, et quelle union doit régner entre ses membres et lui[2]. Nul ne va au Père que par lui ; nul ne l'honore sans lui ou indépendamment de lui. Pour ce qui est des vertus et des œuvres surnaturelles, c'est lui qui possède tout : il est le principe de tout[3]; nous ne faisons avec lui qu'une seule et même personne[4]. Il agit en notre nom et nous agissons au sien. Nous prions, nous adorons, nous expions; et c'est son esprit qui prie, qui adore et qui satisfait en nous. Il meurt pour nous et nous mourons en lui[5]. Il s'offre, il se consacre, il s'immole à Dieu, et nous sommes offerts, consacrés, immolés avec lui. En réalité, il n'y a pour Dieu qu'un seul hommage, un seul culte, un seul sacrifice, celui de l'Homme-Dieu notre prêtre et notre victime ; et c'est ce sacrifice, pris

1. Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum. (Ps., XXXIII, 4.)

2. Bossuet, *Lettre sur le mystère de l'unité de l'Église,* III.

3. *Id., Serm. sur la Toussaint,* 1er et 3e point. — Sine me nihil potestis facere. (Joan., XV, 5.)

4. Omnia et in omnibus Christus. (Col., III, 11.).—Christo confixus sum cruci. (I Gal. II, 18.)

5. Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt. (II Cor., V, 14, 17.) Consepulti enim sumus cum illo in baptismo, ut

dans sa totalité, en joignant les membres avec le chef, qui rend à la Majesté divine tout honneur et toute gloire, et qui met le sceau à notre sanctification[1].

quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. (Rom., vi, 3.)

1. Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos. (Heb., x, 14.) Unus homo cum capite et corpore Jesus Christi. Si Christum intelligas, et caput et corpus, passiones Christi nonnisi in Christo; si autem Christum intelligas solum corpus, passiones Christi non in solo Christo. (S. Aug., *In Ps.* XLI, 86.)

CHAPITRE TROISIÈME

DU DIVIN SACRIFICE DEPUIS LA RÉDEMPTION

Article premier.

APRÈS S'ÊTRE IMMOLÉ AU CALVAIRE, JÉSUS-CHRIST CONTINUE DE S'IMMOLER A L'AUTEL

I

La Rédemption du monde était accomplie. La grande Victime, prédite et figurée depuis tant de siècles, venait d'être immolée à la justice et à la majesté suprêmes. Le Fils de l'homme, fixé, suivant sa parole, au haut d'une croix, avait été offert aux regards du monde entier. Si les hommes pouvaient toujours se perdre, en lui refusant leur foi, si l'on n'en voyait encore qu'un petit nombre qui fussent réellement sortis de l'esclavage de Satan et entrés dans la liberté des enfants de Dieu, la rançon de tous n'en avait pas moins été payée. Le sang du Calvaire étant plus que suffisant pour réparer toutes les offenses, apaiser toutes les colères, effacer toutes les souillures et éteindre toutes les dettes [1]. Il était au pouvoir de chacun de se soustraire au joug de l'enfer et de recouvrer ses droits à la possession du ciel.

Sans raison désormais, les sacrifices figuratifs, ceux de la loi mosaïque comme ceux qui tiraient leur origine

1. Sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel. (Heb., x, 10.)

du culte primitif, allaient donc cesser[1]. Mais le grand Sacrifice, le sacrifice divin qui mettait un terme à tous les autres, en accomplissant ce qu'ils promettaient, devait-il cesser en même temps? Allait-il aussi disparaître et s'évanouir dans le passé, sans laisser de lui-même autre chose qu'un vague souvenir?

Tel n'était pas le dessein de la divine Sagesse. Il ne convenait pas que l'Homme-Dieu reléguât dans l'ombre le prodige le plus admirable de sa charité, ni qu'il parût rougir de sa miséricorde envers l'homme. Son sacrifice n'avait pas été un simple incident dans sa vie, ou une circonstance accessoire de sa mission en ce monde. C'était le but de son existence et le couronnement de tous ses mystères. C'était son œuvre par excellence, la plus sublime et la plus parfaite de toutes ses œuvres[2].

De même donc que le Fils de Dieu ne cessera jamais d'être homme et qu'il restera éternellement uni à notre nature, il ne cessera jamais d'être victime et de s'immoler pour nous à la majesté de son Père. Loin de passer en un clin d'œil et de se dérober aux yeux de ses créatures, son sacrifice s'étendra et se perpétuera sans fin comme son royaume. Il remplira l'espace et le temps, le ciel aussi bien que la terre. Au ciel, il sera, comme sa personne, visible, glorieux, permanent. Si l'Agneau ne

1. Reprobatio quidem fit præcedentis mandati propter infirmitatem ejus et inutilitatem; nihil enim ad perfectum adduxit lex. (Heb., VII, 18.) Huic summo veroque sacrificio cuncta sacrificia cesserunt (S. Aug., *De civit. Dei*, X, 20.) Quia illa omnia erant quasi verba promittentis. Verba promissiva, cum venerit quod promittunt, jam non enuntiantur. (*In Ps.* XXXIX, 12.)

2. Heb., X, 5, 8. Domine, opus tuum in medio annorum vivifica illud; in medio annorum notum facies. (Heb., III, 2.) Alia non fuit Dei Filio causa nascendi quam ut cruci possit affigi. (S. Leo, *Serm. in Pasc.*, LVI, 1.)

s'immole plus, il restera comme immolé, *tanquam occisus*. Il continuera d'offrir sur sa personne, comme sur un autel sublime qui relève tous les dons et qui communique aux moindres offrandes une excellence infinie, les plaies qu'il a reçues pour la gloire de son Père et pour notre salut; et ses élus ne cesseront jamais de s'unir à cette incessante oblation. Sur la terre, où le Sauveur restera présent au milieu des siens, son sacrifice se multipliera d'une certaine manière; il se réitérera, afin de se perpétuer et de s'étendre. Quant à la victime, à ses sentiments intérieurs, à ses intentions, à sa valeur, le sacrifice de l'Église sera le même que celui du Calvaire; il n'en différera que par l'appareil extérieur et par la nature de l'immolation. Il n'y aura plus de souffrance, de séparation de l'âme et du corps, d'expiation proprement dite[1]; mais il y aura anéantissement visible dans l'extérieur de la victime, acte d'abnégation, par conséquent, et au fond du cœur, adoration, action de grâces, supplication comme à la croix. La différence entre l'une et l'autre immolation a pour cause principale le changement survenu dans l'humanité du Sauveur, que la Résurrection rend impassible et qui est entrée dans la gloire.

1. Évidemment nous ne voulons pas contredire ce qu'enseigne le concile de Trente, que le sacrifice eucharistique est propitiatoire : *in remissionem peccatorum*. (Sess. XXII, 2.) Il y a dans ce sacrifice une vertu spéciale pour appliquer aux pécheurs les expiations du Calvaire, en leur obtenant de Dieu la contrition de leurs fautes et la rémission de leurs péchés; mais il n'y a pas d'expiation nouvelle, pas de nouvelle Passion, ni de nouvelle mort : Quemadmodum statutum est semel mori, sic et Christus semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata. (Heb., IX, 27, 28.) Vade et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum, semper vivens ad interpellandum pro nobis. (VII, 25.)

II

Voilà le dessein que le Fils de Dieu a conçu ; voilà l'œuvre qu'il a accomplie par l'institution de la sainte Eucharistie. Le récit de ce grand fait nous a été tracé par trois Évangélistes d'abord, puis développé avec une certaine étendue par l'apôtre saint Paul, à qui il avait été divinement révélé.

Comme ce mystère doit être le grand mémorial de l'immolation du Calvaire, et qu'il est destiné à consoler ses disciples de la privation de sa présence sensible, Notre-Seigneur attend pour l'instituer la nuit même où il va être livré à ses ennemis et entrer dans la carrière de sa Passion : *In qua nocte tradebatur*[1]. Étant à table avec ses apôtres, après avoir mangé avec eux l'agneau pascal, au jour et à l'heure où cet agneau libérateur a été immolé, et où le peuple de Dieu a été délivré de la captivité d'Égypte, ce divin Sauveur prend du pain entre ses mains saintes et vénérables, et s'attribuant visiblement, selon la remarque du concile de Trente[2], la

1. I Cor., XI, 23.

2. Deus et Dominus noster, etsi semel seipsum in ara crucis, morte intercedente, Deo Patri oblaturus erat, ut æternam illic redemptionem operatur, quia tamen per mortem sacerdotium ejus extinguendum non erat, in cœna novissima, qua nocte tradebatur, ut dilectæ sponsæ suæ Ecclesiæ visibile, sicut hominum natura exigit, relinqueret sacrificium, quo cruentum illud, semel in cruce peragendum, repræsentaretur, ejusque memoria in finem usque sæculi remaneret, atque illius salutaris virtus in remissionem eorum quæ a nobis quotidie committuntur peccatorum applicaretur, sacerdotem secundum ordinem Melchisedech se in æternum constitutum declarans, corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit, ac sub earumdem rerum symbolis, apostolis quos tunc Novi Testamenti sacerdotes constituebat,

dignité de prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech[1], que le Psalmiste signalait dans la personne du Messie, il bénit ce pain, et après avoir rendu grâces à son Père en son nom et au nom de son Église, il le rompt et le donne à ses apôtres, en disant : « Prenez et mangez, car c'est mon corps, le corps qui va être livré et immolé pour vous[2]. » Puis, ayant pris une coupe et l'ayant bénie, il la leur présente de même, en disant : «Buvez-en tous, car c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance[3], répandu pour la rémission des péchés. » Ensuite voulant assurer la perpétuité de son œuvre et faire de son sacrifice une institution durable, il ajoute : « Ce que je viens de faire, faites-le vous-mêmes en mémoire de moi. Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce vin, vous publierez d'une manière sensible la mort du Sauveur. »

La raison de ce récit et la portée de ces paroles sont

ut sumerent, tradidit, et eisdem eorumque in sacerdotio successoribus ut offerrent præcepit per hæc verba : Hoc facite in meam commemorationem. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, c. 1.)

1. Jésus-Christ témoignait par là qu'il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; néanmoins le sacrifice eucharistique figuré spécialement par celui de ce patriarche ne devait être en usage dans l'Église qu'après sa résurrection. Il a donc commencé par accomplir au Calvaire ce qu'il y avait de figuratif dans les sacrifices d'Aaron ; et ce n'est qu'après nous avoir réconciliés visiblement avec son Père par son immolation sanglante, qu'il a voulu répandre son Esprit dans les âmes par l'oblation et la manducation sacramentelle de son corps et de son sang. Cf. De Condren, *Du Sacerdoce*, II, 31 ; Cf. Olier, *Saints Ordres*, III, 2, part. III, ch. 2, 5 passim.

2. Quod pro vobis datur. Τὸ ὑπὲρ ὑμῶν διδόμενον. (Luc., XXII, 19.) Quod pro vobis et pro multis tradetur. Τὸ ὑπὲρ ὑμῶν κλώμενον. (I Cor., XI, 24.) Notre-Seigneur ne dit pas : Quod *vobis* datur, quod traditur aut frangitur *vobis*, » mais « quod datur, traditur, frangitur *pro vobis*, » ce qui indique nettement un sacrifice.

3. Dicendo Novum (Testamentum), veteravit vetus. (Heb., VIII, 13.)

manifestes, elles n'ont jamais été mises en doute dans l'Église[1]. On a toujours reconnu dans l'Eucharistie un sacrement où sont contenues réellement et substantiellement l'humanité et la divinité du Sauveur ; et l'on a toujours vu dans sa consécration un sacrifice : le sacrifice non sanglant, représenté par celui de Melchisédech, offrant à la foi et aux adorations des chrétiens le corps et le sang de l'Homme-Dieu, et les leur présentant comme immolés, comme anéantis, comme subsistant séparément sous les apparences du pain et du vin. On n'a jamais douté de l'un ni de l'autre de ces mystères, pas plus qu'on ne doutait de celui de l'Incarnation, dont ils semblaient être la suite et le couronnement naturel. De là vient qu'on a toujours vu un autel dans nos sanctuaires, qu'il y a toujours eu un sacerdoce reconnu et honoré dans l'Eglise, que les principaux ministres de Jésus-Christ ont toujours porté le nom de prêtres ou de sacrificateurs, et que dans tous les temps leur fonction la plus auguste a été de consacrer et d'offrir le corps et le sang du Fils de Dieu sous le voile des saintes Espèces[2].

La réalité du Sacrifice de l'autel ne peut donc être

1. Qui potestate sua cuncta disponit, non expectat ut Judæorum malitia sit communis hominum salutis principium et causa, sed consilio suo antevertit, et arcano sacrificii genere quod hominibus cerni non poterat, seipsum pro nobis hostiam offert et victimam immolat, sacerdos simul existens et Agnus Dei ille qui mundi peccatum tollit. Quomodo id præstitit ? Cum corpus suum discipulis congregatis edendum et sanguinem bibendum præbuit, tunc aperte declaravit Agni sacrificium jam esse perfectum. (S. Greg. Nyss., *In Christi resurr.*, I.)

2. Quid est altare, nisi sedes Corporis et Sanguinis Domini ? (Optat Milev. *Cont. Parment*, II.) Cf. S. Cypr., *Epist.*, LXIII, écrit que S. Augustin appelle *Liber de sacramento calicis*.

révoquée en doute[1]; et à quoi servirait de la démontrer à ceux qui en sont déjà les ministres ou qui vont l'être prochainement? Ce qu'ils ont besoin d'apprendre, ce qu'il leur sera utile de méditer, ce sont les motifs qui ont porté Notre-Seigneur à établir ce sacrifice, et le dessein qu'il a eu en en faisant une institution permanente, la pratique la plus essentielle comme la plus auguste de la religion. Rien n'est plus propre à leur faire apprécier la dignité dont ils sont revêtus et l'excellence des dispositions qui leur sont nécessaires pour la bien remplir.

Article II

RAISONS DE L'INSTITUTION DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE

§ Ier. Première raison :
Il complète et il honore le sacrifice du Calvaire.

I

Que manquait-il au Sacrifice de la croix, et en quoi celui de l'autel a-t-il pu le compléter? Du côté de l'immolation, rien ne manquait assurément. Jamais victime n'a versé son sang avec plus d'abondance, ne s'est anéantie si complètement, n'a consumé sa vie dans des tourments si cruels. Rien ne manquait non plus du côté des dispositions. Qui s'est jamais dévoué avec autant de générosité que le Fils de Dieu à ce que demandaient la gloire et la justice de son Père? A l'intérieur donc et par

1. Si quis dixerit in Missa non offerri Deo verum et proprium sacrificium, aut illis verbis : Hoc facite in meam commemorationem, Christum non instituisse apostolos sacerdotes, aut non ordinasse ut ipsi aliique sacerdotes offerrent corpus et sanguinem suum, anathema sit. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, can. 1, 2.)

rapport à la Majesté divine, le sacrifice était parfait. Mais au dehors et par rapport aux hommes, il ne répondait pas de tout point à l'idée qu'on devait en avoir et que ses figures en avaient donnée. Plusieurs conditions importantes faisaient défaut. On n'y voyait ni prêtre ni appareil religieux, ni communication ou assimilation de la victime avec qui que ce soit. Les spectateurs auraient pu croire à une exécution judiciaire plutôt qu'à un sacrifice.

1° Dans tout sacrifice offert au Seigneur, on voit un sacrificateur qui prend possession de la victime, qui l'offre et qui l'immole. Rien de semblable au Calvaire. Nous savons que Notre-Seigneur s'est livré volontairement, qu'il s'est offert lui-même à son Père, et qu'ainsi il a été prêtre en même temps que victime[1]. Mais c'est par la foi que nous le savons. Au dehors, que voyons-nous? Des ennemis furieux qui le poursuivent, des juges qui le condamnent, des bourreaux qui le frappent. Il souffre avec patience; mais qui ne croirait qu'il se soumet par nécessité, et qu'il meurt en se résignant, comme un supplicié ordinaire?

2° Un sacrifice a toujours été considéré comme un acte religieux, et même comme l'acte de la religion le plus auguste et le plus sacré. Pour s'en bien acquitter, on convient qu'il y a des observances à garder et des règles à suivre. On prend une victime dont l'offrande soit de nature à glorifier la Divinité, en qui on ne voie, autant que possible, aucun défaut[2]. On la place sur un

1. Isai., LIII, 7. Cf. Matt., XXVI, 53 ; Joan., X, 17, 18.

2. Si habuerit maculam, vel claudum fuerit, vel cæcum, aut in aliquo deforme vel debile, non immolabitur Domino Deo tuo. (Deut., XV, 21 ; Lev., I, 10 ; III, 6, etc.)

autel, dans une assemblée sainte, en un lieu destiné au culte divin. Or qu'aperçoit-on à la croix ? Presque tout le contraire. Le Sauveur n'est pas élevé sur un autel, mais attaché à un gibet. On ne l'offre pas à la Divinité comme une hostie innocente, digne de son amour et propre à attirer sur nous sa miséricorde : on le met à mort comme un criminel dont le contact souille la terre, comme un objet d'anathème et d'exécration : *Scriptum est enim : Maledictus omnis qui pendet in ligno* [1]. Il expire entre deux scélérats sur le lieu même des exécutions publiques. Sa mère et quelques disciples sont les seuls qui voient en lui autre chose qu'un condamné ordinaire. Étrangers d'ailleurs à son immolation, et abhorrant les coups qui le frappent, ils se contentent de s'unir à ses sentiments et de l'offrir à Dieu dans leur cœur.

3° Les sacrifices, ayant pour fin d'unir les hommes avec Dieu, se terminaient d'ordinaire par une communion, c'est-à-dire par une participation simultanée à la victime immolée [2]. Dieu était censé y communier, en acceptant la vie qui lui était offerte, le sang qu'on répandait autour de son autel et l'odeur des chairs consumées en son honneur; et ceux qui faisaient l'oblation y communiaient réellement en s'en assimilant quelque partie par la manducation [3]. Le Lévitique l'ordonnait expressément pour les sacrifices pacifiques qui avaient pour fin l'action de grâces ou la supplication. Si celui qui offrait une victime pour l'expiation d'une faute était exclu de la communion, comme indigne d'y participer, sa part

1. Deut., xxi, 28 ; Gal., iii, 13.
2. Lev., vii, 34 ; etc. Cf. S. Th., 1a 2æ, q. 102, a. 3, ad. 8, 10.
3. Videte Israel secundum carnem. Nonne qui edunt hostias participes fiunt altaris ? (I Cor., x, 18.)

revenait au prêtre qui avait sacrifié en son nom [1] ; et si l'holocauste, ou la victime d'adoration, immolée pour la seule gloire de Dieu, était consumée tout entière par le feu de l'autel [2], il était d'usage d'y joindre l'offrande d'un pain sacré ou de quelque aliment, au moyen duquel la communion pouvait encore avoir lieu [3]. Aussi était-ce une règle que les sacrifices fussent suivis de festins religieux [4], et voit-on saint Paul donner aux autels le nom de tables, aussi bien que les anciens prophètes [5]. Sous ce rapport encore, rien de semblable au Calvaire : le sacrifice de la croix contraste de la manière la plus complète avec les sacrifices de la loi. Pas un spectateur n'a soin de recueillir le sang du Sauveur. Personne ne pense à s'unir à lui en aucune manière. Aussitôt qu'il a rendu son âme à son Père, ceux qui ont concouru à son immolation l'abandonnent, et il est enseveli à la hâte, presque furtivement, par le petit nombre de disciples qui lui sont restés fidèles.

On s'explique ces particularités. Elles sont conformes au caractère que le sacrifice de la croix devait avoir et en harmonie avec le dessein de la Providence. C'était pour l'expiation de nos péchés que le Sauveur voulait être immolé d'une manière sanglante. Plus on le verrait humilié, outragé, délaissé, plus il satisferait à la divine

1. Levit., VII, 7. — 2. Levit., I, 6-8. — 3. Levit., VI, 12, 15, 16. Cf. Pelissier. *Traité de l'Eucharistie.*

4. Immolabis hostias, et comedes ibi et epulaberis coram Domino. (Deut., XXVII, 7.)

5. Non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ dæmoniorum. (I Cor., X, 41.) Mensa Domini despecta est, mensa Domini contaminata est. (Mal., I, 7, 12.) Apostolus Paulus dicit non posse eos qui participatione mensæ dœmoniorum polluti sunt, mensæ Domini participes fieri : per mensam altare intelligens. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, 1.)

justice, plus l'aspect de sa croix serait propre à nous faire sentir la gravité de nos fautes et l'étendue des divines miséricordes. Néanmoins, comme il voulait nous acquitter en même temps de toutes nos dettes, qu'il se proposait de rendre grâce à son Père et de solliciter sa bonté, aussi bien que d'apaiser sa justice, on devait s'attendre à voir réunis et réalisés dans son sacrifice tous les caractères qui l'avaient figuré. Par conséquent, il y avait lieu de se demander pourquoi l'un des plus saillants faisait défaut, et ce qui pouvait suppléer à l'absence de toute communion dans son immolation sanglante [1].

II

La réponse à cette question est facile et ne laisse rien à désirer. Le sacrifice du Calvaire et celui de l'Eucharistie sont au fond un seul et même sacrifice : le second est la reproduction et le prolongement du premier [2]. Or ce qui semble manquer dans l'un apparaît dans l'autre ; le prêtre, le culte religieux, la communion, invisibles à la croix, sont visibles et manifestes au Cénacle et à l'autel [3].

1° Au Cénacle, c'est-à-dire dans l'institution même du mystère eucharistique où le sacrifice de l'autel est célébré pour la première fois, c'est le Sauveur lui-même qui l'offre à son Père en présence de tous ses apôtres.

1. Cf. Heb., IX, etc.

2. Una enim eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio qui seipsum tunc obtulit, sola offerendi ratione diversa. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, 2.)

3. Dominus qui est plenitudo veritatis, veritatem præfiguratæ imaginis adimplevit. (S. Cyp., *Epist.* LXIII, 4.)

On lui voit remplir l'office de prêtre aussi bien que le rôle de victime. Lui-même prend du pain et du vin, fait la consécration de son corps et de son sang et s'offre à la Majesté divine pour la rédemption du monde. Puis, montrant à ses apôtres ce qu'il a fait, il leur ordonne, comme à ses ministres et à ses représentants, de le faire à leur tour. Leurs successeurs l'accompliront après eux, par les mêmes paroles et avec la même efficacité, jusqu'à la fin des siècles.

2° Le divin Sacrifice s'opère ainsi de la manière la plus religieuse sous le voile de l'Eucharistie. Autant le Fils de Dieu a été humilié et outragé au Calvaire, autant il est honoré au Cénacle et sur nos autels. Le respect et les adorations des chrétiens le dédommagent des blasphèmes et des imprécations des Juifs. Tout ce qu'il y a de plus éminent par l'autorité et par la vertu s'incline partout devant l'auguste victime, et lui offre, comme au ciel, les mêmes hommages qu'au Père éternel : *Sedenti in throno et Agno, benedictio et honor et potestas in sæcula sæculorum.*

3° Enfin nous voyons qu'au Cénacle, notre divin Sauveur, Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, ne se borne pas à bénir et à consacrer le pain et le vin. Après les avoir changés en son corps et en son sang et les avoir offerts en sacrifice à son Père, il donne ce corps et ce sang en nourriture à ses apôtres : *Accipite et manducate. Bibite ex eo omnes.* Ce n'est pas lui seul qui participe à la victime : ceux en faveur desquels elle est offerte y prennent part également. Et n'est-ce pas ce qui a lieu encore tous les jours à la Messe? Au pied de chaque autel est une table, la Table sainte, à laquelle tout fidèle est convié et où la même victime devient

l'aliment de tous ceux qui désirent s'en nourrir[1]. Quiconque s'approche de cette table, reçoit des mains du prêtre le corps et le sang du Sauveur : il s'assimile sa chair, une chair de même origine que la nôtre, mais sanctifiée et divinisée par son union avec le Verbe[2], immolée pour nos péchés, ressuscitée pour notre justification ; il se pénètre de son esprit, il s'anime de sa vie[3]. C'est là le banquet annoncé par le prophète, le festin opulent que le Seigneur avait promis de donner sur la sainte montagne à tous les peuples du monde, après avoir défait leur ennemi commun et mis fin à l'empire de la mort[4]. C'est l'aliment incomparable où l'on trouve le mémorial de toutes ses merveilles et l'abrégé de tous ses mystères. C'est la nourriture céleste qui donne à tous les enfants de Dieu le courage et la force dont ils ont besoin pour recouvrer leur liberté et triompher de leur mortel ennemi. *O sacrum convivium,* s'écrie la sainte Église, *in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur*[5].

1. Habemus altare de quo edere non habent potestatem qui tabernaculo deserviunt. (Heb., XIII, 10.)

2. Rom., IV, 21.

3. Calix benedictionis cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est ? Et panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est ? (I Cor., X, 16.)

4. Faciet Dominus omnibus populis in monte hoc convivium pinguium, convivium vindemiæ, pinguium medullatorum, vindemiæ defœcatæ ; et præcipitabit faciem vinculi colligati super omnes populos, et præcipitabit mortem in sempiternum. (Is., XXV, 6-8.) Memoriam fecit mirabilium suorum : escam dedit timentibus se. (Ps. CX, 3.) Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me. (Ps. XXII, 5.)

5. Antienne du S. Sacrement. Magnum est dare se in socium, dit S. Thomas, majus in pretium, summum autem cum datur in cibum. (Opusc. LVIII, 5.)

Ainsi l'Homme-Dieu, après avoir racheté le genre humain et être rentré dans le sein de son Père, nourrit et vivifie de sa propre substance tous ceux qui croient en lui. Après avoir mérité la grâce aux âmes, il la leur communique; et son sacrifice, le Sacrifice par excellence, réunit tous les caractères des sacrifices figuratifs qui l'annonçaient.

III

N'est-ce pas ce que l'Esprit-Saint avait prédit de la manière la plus frappante, dans ce psaume vingt-et-unième que nous citions plus haut et que Notre-Seigneur s'est appliqué expressément sur la croix? Le Psalmiste commence par faire le tableau des souffrances et des ignominies de l'Homme-Dieu dans sa Passion. Mais après avoir dit dans une première partie tout ce que la divine Victime devra souffrir de la justice de Dieu et de la fureur des hommes, son délaissement, son crucifiement, le partage de ses vêtements, les insultes et les dérisions des Juifs, l'effusion de tout son sang [1], il s'arrête tout à coup, et parlant au nom du Sauveur expirant, il demande à son Père de l'arracher à la mort et de le tirer du tombeau : *Tu autem, Domine, ne elongaveris auxilium tuum a me! Erue a framea, Deus, animam meam, et de manu canis unicam meam. Salva me ex ore leonis* [2]. Et aussitôt, assuré de n'avoir pas prié en

1. Ps. xxi, 8, 9, 13-19. Cf. Matth., xxvii, 35, 39-42; Luc., xxiii, 37; Joan., xix, 23, 24; xx, 20, 25, 27.

2. Preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (Heb., v, 7.)

vain, il se met à annoncer, dans le reste du psaume, ce qu'il fera après sa résurrection, pour achever de glorifier la Majesté divine et de sanctifier nos âmes : « Je ferai connaître, Seigneur, votre nom à mes frères, et les réunissant à mes côtés dans une même Église, je leur apprendrai à vous bénir : *Narrabo nomen tuum fratribus meis : in medio Ecclesiæ laudabo te*[1]. Je serai votre louange dans la société des justes. Je vous offrirai en leur présence un sacrifice d'action de grâces : *Apud te laus mea in Ecclesia magna : vota mea reddam in conspectu timentium eum*[2]. Les pauvres et les humbles se nourriront de l'aliment que je leur offrirai ; ceux qui cherchent le Seigneur le béniront, et leur cœur vivra d'une vie qui ne finira pas : *Edent pauperes et saturabuntur ; et laudabunt Dominum qui requirunt eum ; vivent corda eorum in sæculum sæculi*[3]. Alors tous les peuples se souviendront du vrai Dieu ; et les nations les plus éloignées, reconnaissant sa souveraineté, lui offriront leurs adorations et accepteront son empire : *Adorabunt in conspectu ejus omnes familiæ gentium.* Les riches et les puissants du monde viendront eux-mêmes au banquet du Seigneur ; ils fléchiront le genou devant

1. Ps. XXI, 23. Non confunditur Jesus fratres eos vocare, dicens : Narrabo nomen tuum fratribus meis. (Heb., II, 11, 12.) Cf. Matth., XXVIII, 16 ; Joan., XX, 17 ; I Cor., XV, 16.

2. Ps. XXI, 26. Cf. CXV, 19. Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus : in atriis domus Domini, in medio tui, Jerusalem. Vota sua sacrificium vult intelligi corporis sui, quod est fidelium sacramentum. (S. Aug., *Epist.* CXL, 62.)

3. Ps. XXI, 27, 30. Ego sum panis vitæ. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum, (Joan., VI, 48, 50, 52.) Istæ epulæ celebrantur per orbem terrarum. Vitulus enim ille in corpore et sanguine dominico et offertur Patri et pascit totam domum. (S. Aug., *quæst. evang.*, De reditu Prodigi, lib. II, 33.)

lui. Le peuple nouveau, celui que le Sauveur doit substituer au premier, apprendra du ciel cette œuvre de justice et de sanctification : *Annuntiabitur Domino generatio ventura, et annuntiabunt cœli justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus.*

Voilà comment le Fils de Dieu devait achever sa mission. Il était écrit que l'immolation du Calvaire serait couronnée par un sacrifice d'action de grâces, auquel toutes les nations seraient conviées et qui durerait jusqu'à la conversion du monde entier.

§ II. Seconde raison de l'institution du Sacrifice eucharistique. Il donne à l'Eglise un culte digne d'elle.

I

Le concile de Trente indique une autre raison qui a porté le Fils de Dieu à établir le sacrifice de nos autels : ç'a été d'honorer la sainte Église, en la rendant capable de rendre à la Majesté divine un culte digne d'elle : *Ut illi visibile, sicut hominis natura exigit, relinqueret sacrificium*[1].

L'Église chrétienne, formant ici-bas une société visible, devait avoir un culte public, des assemblées religieuses, des solennités, des cérémonies, des prières communes[2]. Surtout elle devait avoir un sacrifice ; car le sacrifice est l'expression la plus parfaite des sentiments dont les hommes doivent être animés envers Dieu. Il résume tous les hommages qui peuvent être rendus au Seigneur, et nous savons que dans tous les temps, sous

1. Conc. Trid., *Sess.* XXII, cap. 1.

2. Mens humana indiget, ut conjungatur Deo, sensibilium manuductione. (S. Th., 2ª 2æ, q. 81, a. 7.)

la loi de nature comme sous la loi de Moïse, il a été le principal tribut payé à la Divinité, le centre de la religion, le foyer et l'aliment de la piété. Mais quel sacrifice la sainte Église pourrait-elle offrir convenablement à la Majesté suprême, si ce n'est celui que son divin chef lui a offert : le sacrifice divin dont lui-même était l'Hostie, le seul en rapport avec son divin Sacerdoce, le seul digne du Très-Haut, celui dont il était prédit qu'il couronnerait et remplacerait un jour tous les autres ? Quelle autre victime pouvait être agréée du Père éternel que celle dont la dignité était proportionnée à sa grandeur et en qui il avait déclaré si hautement qu'il prenait toutes ses complaisances [1] ?

Les protestants, ne pouvant croire au prodige d'amour dont l'Eucharistie est le gage, ont imaginé qu'après s'être immolé en personne au Calvaire, le Fils de Dieu voulait qu'on l'immolât seulement en effigie dans son Église, comme on faisait dans la synagogue, et qu'ainsi le souvenir de la Rédemption s'entretînt parmi les chrétiens, de la même manière qu'on en entretenait l'espérance parmi les Israélites. Mais cette idée n'est pas seulement contraire à la foi de l'antiquité chrétienne, elle est encore opposée à tous les principes et démentie par tous les faits : elle ne s'accorde ni avec les desseins de la Providence, ni avec l'amour du Sauveur pour ses disciples. Depuis que le Fils de Dieu est venu sur la terre et qu'il y a réalisé son œuvre, le temps des symboles est passé : *Vetera transierunt*[3]. *Nox præcessit; dies autem appropinquavit*[2]. L'Église qu'il a établie sur les ruines de la synagogue est en possession de tous les

1. Matth., III, 17; XII, 18; XVII, 5. — 2. II. Cor., V, 17. — 3. Rom., XIII, 12.

biens dont celle-ci avait la promesse[1], et ce que l'ancienne loi offrait et immolait en figure, la nouvelle doit l'offrir et l'immoler en réalité : *Quia lex per Moysen data est, gratia autem et veritas per Jesum Christum facta est*[2]. C'est donc Jésus-Christ lui-même, en sa propre personne, avec sa chair et son sang, qui devait se faire notre victime ; et pour mettre en harmonie tous ses plans, il fallait qu'il trouvât le moyen de s'anéantir encore après sa Résurrection, et de s'immoler sans cesse sur la terre, tout en restant glorieux et impassible dans le ciel.

Le problème a été résolu, et les figures se sont réalisées : *Deus providit sibi victimam holocausti*[3]. Le Sauveur a aimé son Épouse jusqu'à se sacrifier pour elle sans réserve et sans mesure. Au Calvaire, il s'est immolé d'une manière sanglante pour la délivrer de l'esclavage du péché et la purifier de toutes ses souillures. Sur nos autels, il se sacrifie d'une autre façon et pour une autre fin : il s'immole, sans répandre son sang, pour la rendre sainte et l'orner de ses vertus : *Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret, ut sit sancta et immaculata*[4]. Comme il avait pris dans l'Incarnation la forme d'un esclave, afin de nous soustraire au joug de l'enfer, en se livrant pour nous à la mort, il prend dans l'Eucharistie l'apparence d'un aliment matériel, afin de nous communiquer sa propre vie et de nous conduire au ciel. Cachant son humanité sous les

1. Nemo vos judicet in cibo vel in potu, quæ sunt umbra futurorum, corpus autem Christi. (Col., II, 14, 17.) — Veritatem novitas, Umbram fugat veritas : Noctem lux eliminat. (S. Th., *Off. SS. Sac.*)

2. Joan., I, 17. Necesse est enim exemplaria cœlestium his mundari, ipsa autem cœlestia melioribus hostiis quam istis. (Heb., IX, 23.)

3. Gen., XXII, 8, 14. — 4. Eph., V, 25-27.

espèces du pain et du vin, et s'offrant ainsi à son Père devant les fondateurs et les représentants de son Église, réunis en cénacle, comme Melchisédech, prêtre du Très-Haut, l'a offert en figure devant Abraham, le père des croyants et la personnification du peuple de Dieu, il leur dit, et en leur personne il dit à tous ceux qui leur succèderont dans le sacerdoce : « Voici ma chair et mon sang. C'est la matière du sacrifice que je vais offrir pour votre salut. Je veux que cette oblation se perpétue d'une manière non sanglante dans la société que vous allez fonder. Ce que vous me voyez faire, vous le ferez vous-mêmes. Faites-le chaque jour en mémoire de moi, jusqu'à ce que je revienne : *Hoc est corpus meum. Hic est sanguis meus. Hoc facite in meam commemorationem*[1]. »

Cette institution est la base, le centre et l'âme du culte chrétien. Grâce à elle, l'Église a son autel : *Habemus altare*[2]. Elle a un sacrifice et une communion. Et le sacrifice qu'elle offre, et l'aliment qu'elle donne sont dignes d'elle, dignes du Sauveur et dignes de Dieu : c'est un sacrifice surnaturel et divin[3], c'est le corps et l'âme du Verbe incarné. *Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea*[4]. Jésus-Christ continue à se dévouer, à s'offrir, à s'immoler pour son Épouse. Comme il est son époux et son chef, il veut être aussi son hostie et sa vie : *Nutrit et fovet eam ; quia membra sumus corporis ejus et de ossibus ejus*[5].

1. Matth., XXVI, 26 ; I Cor., XI, 24, etc. — 2. Heb., XIII, 10.

3. Noverunt qui legunt quid protulerit Melchisedech, quando benedixit Abrahæ, et vident tale sacrificium nunc offerri toto orbe terrarum. (S. Aug., *Cont. adv. leg.*, I, 39.)

4. Jean, IV, 23, 24. — 5. Eph., V, 29, 30. Caput est Ecclesiæ, ipse salvator ejus. (V. 23. Col. I, 18.)

II

Mais quand il se dévoue ainsi en faveur de l'Église, quand il se fait son hostie, l'Homme-Dieu veut l'offrir elle-même et en faire une même victime avec lui; car c'est comme son chef qu'il s'offre, c'est comme son époux qu'il s'immole; et l'on ne peut douter qu'il ne s'offre et ne s'immole à la Majesté divine sans aucune réserve, par conséquent en joignant à lui dans son cœur celle qu'on ne peut séparer de lui, qui est avec lui un seul et même corps, l'os de ses os et la chair de sa chair, et tous ceux qui sont devenus en elle ses membres mystiques[1]. C'est par ce moyen, c'est grâce à cette oblation incessante et à cette immolation commune, qu'il veut la sanctifier, la détacher du monde, l'unir à son Père et attirer sur elle toutes sortes de bénédictions.

Déjà quand Notre-Seigneur s'immolait sur la croix, il nous associait à lui et nous immolait en esprit avec lui. Mais c'est à notre insu, quand nous n'existions pas encore, que Jésus-Christ s'offrait alors pour tous ses membres. De nous-mêmes, par notre volonté, nous ne pouvions prendre aucune part à son oblation. Aujourd'hui, au saint autel, il en est autrement. C'est en notre présence, c'est sous nos yeux, par le ministère d'un prêtre, pris du milieu de nous et qui nous représente en même temps qu'il le représente lui-même, qu'il réitère son immolation. Nous savons qu'il se sacrifie pour nous, c'est-à-dire qu'il fait en notre faveur et à notre place ce que nous serions hors d'état de faire

1. Eph., v, 30.

dignement par nous-mêmes. Nous le voyons s'anéantir aux pieds de son Père, non plus pour expier les péchés du monde, puisque l'expiation du Calvaire a été complète et que l'état de gloire où se trouve son humanité exclut toute souffrance : mais pour s'acquitter en notre nom de tous nos autres devoirs. Par son exemple, en même temps que par sa parole, il nous invite à nous unir à lui, à nous anéantir comme lui, à rendre grâces, à adorer, à prier avec lui et par lui. Et tandis que sa grâce agit en nous pour nous faire entrer dans ces sentiments et nous déterminer à prendre part à son sacrifice, il agit auprès de son Père par l'ardeur de ses désirs et la dignité de sa personne, afin de lui faire agréer son oblation et celle de tous ses membres. Ajoutez que l'Église n'omet rien pour nous pénétrer de ces pensées, pour ne pas nous laisser oublier que le plus cher désir de notre Sauveur est de nous offrir avec lui comme une partie de lui-même, et de nous donner part aux mérites et aux fruits de son immolation. Elle nous fait une loi de nous rassembler fréquemment autour de ses autels. Elle nous presse de nous approcher de sa Table sainte, et elle nous exhorte sans cesse à nous animer de son esprit et à nous tenir en société de grâce et de vie avec lui [1].

1. Ipsum sacrificium corpus est Christi. S. Aug., *De civ. Dei*, XXII. Cum ipsius capitis Ecclesia corpus sit, seipsam per ipsum discit offerre. (X. 20.) Profecto efficitur ut tota ipsa redempta civitas id est congregatio societasque sanctorum universale sacrificium offeratur Deo per sacerdotem magnum qui etiam seipsum obtulit in Passione pro nobis ut tanti capitis corpus essemus. (X, 6.)

III

Jugeons par là combien Jésus-Christ nous aime et jusqu'à quel point il a daigné honorer son Église[1]. Quand il s'est donné à elle, ç'a été sans réserve et sans retour[2]. Non seulement elle n'a rien à envier à la synagogue, mais entre le culte de la synagogue et le sien, il y a la différence qu'il doit y avoir, une différence immense, celle de l'ombre à la réalité[3] : *Dilexit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob*[4]. Comme le Père éternel ne saurait recevoir un hommage plus glorieux que de voir l'Homme-Dieu anéanti à ses pieds et immolé à sa grandeur, l'Église ne pouvait être plus honorée que d'avoir à lui offrir en sacrifice le Verbe fait chair, égal en tout à son Père. Si le second temple, malgré sa petitesse et sa pauvreté, l'emportait de beaucoup dans l'esprit des prophètes et des vrais croyants sur celui de Salomon, par cette seule raison qu'il devait recevoir le Messie dans ses murs et être témoin des premiers hommages qu'il rendrait à la Majesté divine, quelle estime et quel respect ne mérite pas l'Église chrétienne, dans le sein de laquelle le Sauveur du monde renouvelle chaque jour son sacrifice, où il habite continuellement, avec

1. Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam neque rugam aut aliquid ejusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. (Eph., v, 25-27.)

2. Sine pœnitentia enim sunt dona Dei. (Rom., xi, 29.)

3. Umbram habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum. (Heb., xi, 1.)

4. Ps. lxxxvi, 2.

son humanité comme avec sa divinité, où il veut être tout à la fois notre holocauste, notre action de grâces, notre prière, notre aliment et notre vie [1] !

Qualis ara, quanta sedes
Ipsius capax Dei.
Incruenta morte jugis
Hic amor litat Deum ;
Hic sacerdos, ara, templum,
Hic Deus fit hostia !

N'est-ce pas à ce point de vue que se plaçait saint Jean, lorsque nous montrant, dans ses révélations, la nouvelle Jérusalem, comme une cité sainte, toute céleste et toute divine, il disait : Voici le sanctuaire de Dieu sur la terre : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis* [2] ? N'est-ce pas ce qui ravissait Isaïe, lorsqu'il s'écriait dans ses visions prophétiques : *Surge illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est* [3] ? Oui, c'est l'Eucharistie, c'est la présence réelle de l'Homme-Dieu, c'est son sacrifice et son sacrement qui font l'honneur de l'Église et la dignité de son sacerdoce. Elle n'a pas à envier la clarté du soleil, ni l'éclat emprunté des astres. C'est Dieu lui-même, l'agneau de Dieu qui fait sa splendeur et sa gloire : *Non eget sole neque luna ; nam claritas Dei illuminavit illam, et lucerna ejus est Agnus* [4]. Mais qu'elle serait pauvre et qu'elle nous semblerait triste,

1. Satis mirari fideles nunquam poterunt sanctæ Ecclesiæ perfectionem, ejusque gloriæ altitudinem, cum inter eam et cœlestem beatitudinem unus tantum gradus interesse videatur. Hoc enim nobiscum cœlestibus commune est ut utrinque Christum Deum et hominem præsentem habeamus. (*Catec. Conc. Trid.*, II, 80.)

2. Apoc., XXI, 2, 3. — 3. Is., LX, 1. — 4. Apoc., XXI, 23.

si nous n'y voyions plus d'autel, ni de table sainte, ni de tabernacle ! Que serait notre ministère, si nous n'avions pas la sainte Hostie à consacrer, si nous ne pouvions offrir à Dieu, comme les prêtres de la loi ancienne, que des êtres créés, des éléments matériels, les fruits des champs ou la chair d'animaux égorgés ! Béni soit le Fils de Dieu de l'honneur qu'il a fait à son épouse et de l'amour qu'il témoigne aux ministres de ses autels [1] !

§ III. Troisième raison de l'institution du Sacrifice eucharistique : Il procure à Dieu la plus grande gloire possible.

Dieu pouvait-il voir à ses pieds un adorateur plus grand que l'Homme-Dieu, son égal en toutes choses par sa nature divine ? Et l'Homme-Dieu pouvait-il offrir à la Majesté divine un hommage plus parfait que celui qu'il lui avait rendu, en s'immolant à sa gloire sur le mont du Calvaire ? Non, cela n'était pas possible. Quel moyen restait donc à Notre-Seigneur pour accroître encore la gloire de son Père et pour la porter à son comble ? Un seul. C'était de renouveler ce sacrifice, de le multiplier sans fin, de l'étendre à tous les lieux et à tous les temps. C'était d'en faire un sacrifice universel et perpétuel, le sacrifice de toutes les générations et de tous les peuples au sein de l'Eglise catholique. Voilà en effet le parti qu'il a pris. Tel est le dessein qu'il a accompli, avec autant de simplicité que de grandeur,

1. Nunc autem et ordo clarior levitarum et dignitas amplior et sanctior est unctio sacerdotum. Nunc etiam, carnalium sacrificiorum varietate cessante, omnes differentias hostiarum una corporis et sanguinis tui implet oblatio. (S. Leo, *Serm.* LIX, 7.)

en donnant à ses apôtres et à leurs successeurs dans le sacerdoce le pouvoir de consacrer son corps et son sang, ou d'offrir aux adorations des fidèles, sous les espèces du pain et du vin, non une représentation mystique seulement, mais une reproduction réelle et substantielle de son immolation sanglante.

I

C'est là le pouvoir le plus auguste que le Fils de Dieu ait confié à ses ministres : c'est aussi celui qu'ils ont exercé avec le plus d'amour. Tandis que leur Maître entrait en triomphe dans le ciel, avec les justes de l'ancienne loi, et qu'il présentait aux regards de son Père, dans son humanité glorifiée, les traces de son immolation sanglante, tandis que la Cour céleste l'acclamait comme le Pontife éternel et la digne Victime de la Majesté divine, ses apôtres s'empressaient de porter en tous lieux, d'abord dans la Judée et dans les contrées voisines, puis dans les régions les plus reculées, avec le flambeau de la foi, le trésor des divins mystères dont ils étaient les dispensateurs. *In illa die, erit altare Domini in medio Ægypti,* avait dit Isaïe[1], *et cognoscent Ægyptii Dominum, et colent eum in hostiis et in muneribus.* La liturgie de l'Eglise se répandit dans le monde avec la même rapidité que l'Évangile; et après un siècle ou

1. Is., XIX, 10, 21. Mittam ex eis qui salvati fuerint ad Gentes in mare, in Africam et Lydiam, tendentes sagittam, in Italiam et Græciam, ad insulas longe, ad eos qui non audierunt de me; et assumam ex eis in sacerdotes et levitas; quia sicut cœli novi et terra nova, dicit Dominus. (LVI, 19, 21.)

deux, il n'y avait presque pas de pays connu où Jésus-Christ n'eût des prêtres et des autels. *Aperite oculos*, disait saint Augustin, *et videte non in uno, sed in omni loco offerri sacrificium christianorum*[1]. Aujourd'hui c'est bien réellement en tout lieu, sur toute la face de la terre, à toutes les latitudes comme sous tous les méridiens, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, dans les îles les moins hospitalières comme dans les déserts les plus brûlants, dans nos hameaux comme dans nos cités, sur la cime des montagnes comme au fond des vallées, sur le vaisseau qui fend les mers et qui porte le missionnaire, comme sur les plages où il aborde et sous la hutte où il rassemble ses néophytes, que le divin Sacrifice se célèbre et que la sainte Victime est offerte au Seigneur. Ce n'est plus le temple de Salomon, ce n'est plus la montagne de Sion ou la Judée seulement, c'est la terre entière qui est remplie de la gloire du Très-Haut, de sa véritable gloire, de celle que l'Homme-Dieu pouvait seul lui rendre, et qu'il lui a rendue en lui sacrifiant sa vie. *Plena est omnis terra gloria ejus*[2]. Les hommes ont beau être pécheurs, et s'obstiner à transgresser sa loi; les peuples ont beau frémir et tramer contre lui des complots sacrilèges : rien ne peut empêcher que la Majesté divine ne reçoive en tout lieu un hommage incessant, d'une valeur sans bornes. Là où le péché abondait, la charité du Sauveur surabonde. Pas une contrée dans le monde, pas un îlot au milieu des

1. *Tract. adv. Jud.*, 13. Cf. Act., II, 43; XIII, 2; I Cor., II, 1; XI, 20-36; Heb., III, 10.

2. Ps., VI, 5. Venit hora et nunc est, quando neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare. (Joan., IV, 20, 24.)

mers qui ne soit teint et sanctifié par le sang de l'Agneau divin. « Depuis les contrées où le soleil se lève, jusqu'à celles où il se couche, mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur. Partout est offert et immolée à ma gloire une hostie digne de moi, l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie sans tache que j'ai attendue si longtemps : *Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda, dicit Dominus exercituum* [1].

Qu'y a-t-il en effet qui honore davantage la Majesté de Dieu, et qui donne une plus haute idée de son domaine souverain ? Même à ne regarder que la superficie des choses, en faisant abstraction de la dignité de la Victime, y a-t-il jamais eu, à aucune époque, un rite comparable à celui-là pour la grandeur et la solennité ? Qu'on cherche tant qu'on voudra, on ne trouvera rien qui en approche. L'homme le moins intelligent est forcé de reconnaître et d'admirer ce qu'annonçait le Psalmiste : la gloire de Dieu égale à sa grandeur et son culte aussi répandu que son nom : *Secundum nomen tuum, Domine, sic et laus tua in fines terræ* [2]. Mais qu'il est beau de voir ce divin Sacrifice annoncé avec tant de clarté, six siècles à l'avance dans les livres des prophètes ! Qu'on est heureux d'avoir sous les yeux l'accomplissement de leurs oracles et d'en constater l'exactitude ! Nul autre que le Seigneur n'était capable

1. Mal., I, 1, 2, 11. Et hæc quidem munda oblatio, quæ nulla indignitate aut malitia offerentium inquinari potest, quam Dominus per Malachiam nomini suo quod magnum futurum esset in gentibus, in omni loco mundam offerendam prædixit. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, c. 1.)

2. Ps. XLVII. 11.

de faire de telles prédictions et d'opérer de tels prodiges[1]. *O Israel! quam magna est domus Domini et ingens possessio ejus! Magnus est et non habet finem, excelsus et immensus*[2].

On sait avec quelle majesté et quel enthousiasme le Martyrologe romain, ayant à annoncer la fête de la Nativité, proclame que le Fils de Dieu est venu dans la plénitude des temps sanctifier ce monde par sa présence et qu'il en a fait la demeure et le temple de sa divinité : *Jesus Christus, æternus Deus, æterni Dei Filius, mundum volens adventu suo piissimo consecrare, in Bethleem Judæ nascitur factus homo*[3]. Que faisait cependant le Verbe incarné au moment de sa naissance que de commencer son œuvre ? Et à quel instant l'a-t-il terminée ? Quand peut-on dire avec une entière vérité qu'il a fait de cette terre un lieu sacré et un temple divin? N'est-ce pas au moment où il a institué le sacrement de l'autel ; c'est-à-dire lorsqu'il a étendu à tous les lieux et à tous les temps les mystères opérés à Bethléem et au Calvaire ? Oui, c'est dès ce jour qu'il a commencé à remplir toute l'étendue du monde, qu'il en a sanctifié toutes les parties par son humanité comme par sa divinité : *Qui descendit ipse est et qui ascendit, ut impleret omnia*[4]. *Implevit majestas Domini templum Domini*[5]. C'est à partir de cet instant qu'il est devenu impossible au Père éternel de porter le regard sur notre globe sans

1. Quis auditum fecit hoc ab initio, ex tunc prædixit illud ? Numquid ego Deus, et non est Deus absque me ? (Is., XLV, 21.) Aperite oculos et videte ab oriente soli usque ad occidentem in omni loco offerri sacrificium christianorum non cuilibet Deo, sed ei qui ista prædixit Deo Israel, secundum ordinem Melchisedech. (S. Aug., *De civ. Dei*, XVIII, 35.)

2. Habac., III, 24, 25. — 3. 25 décemb. — 4. Eph., IV, 10. — 5. II Paral., VII, 2.

avoir devant les yeux le spectacle qui le ravissait au Thabor, et sans répéter intérieurement ce qu'il dit alors aux apôtres : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*[1].

II

Mais le divin Sacrifice n'est pas seulement de tous les lieux : il est aussi de tous les temps, de tous les jours et de toutes les heures : *Juge sacrificium*[2]. Il n'y a pas un instant où la divine Victime ne soit immolée au Seigneur dans une multitude d'endroits. Sans cesse, des milliers de prêtres montent à l'autel pour consacrer le corps et le sang du Sauveur et l'offrir à son Père ; et quand ils en descendent, des milliers d'autres leur succèdent pour reproduire ailleurs la même oblation. Dieu voit à tout moment l'Hostie trois fois sainte élevée vers lui depuis un pôle jusqu'à l'autre, et à tout moment il entend son divin Fils lui redire, ce qu'il disait devant ses Apôtres, la veille de sa Passion : *Hoc est corpus meum. Hic est sanguis meus. Pro eis ego sanctifico meipsum. Serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi*[3]. C'est un des résultats les plus remarquables de la diffusion de l'Église sur toute la face du monde et du mouvement continuel de notre globe autour de son axe. Comme la terre présente à chaque instant au soleil une nouvelle portion de sa surface, à chaque instant aussi il y a, d'un pôle à l'autre, des contrées nouvelles qui entrent dans la lumière et pour qui sonnent les premières heures

1. Matth., xxvi, 26, 28.
2. Dan., xii, 11.
3. Joan., xvii, 11.

du jour. Bientôt après, chaque église ouvre ses portes ; les fidèles se réunissent autour des tabernacles, et les prêtres montent à l'autel pour consacrer et offrir la divine Victime. Tous les continents, toutes les îles, toutes les régions du monde voient ainsi se renouveler successivement la célébration des divins mystères. Lorsque le soleil atteint chez nous le milieu de son cours, et que la divine Hostie cesse d'être présentée à nos yeux, on commence à l'offrir au Nouveau Monde, dans toute l'étendue des deux Amériques. Lorsqu'il s'incline sur notre horizon, on la consacre dans l'Océanie et sur toutes les îles de la mer Australe. Tandis que la nuit nous couvre de ses ombres, l'Asie s'éveillant aux clartés de l'aurore, voit ses prêtres immoler à leur tour l'Agneau divin. Ainsi le sacrifice du Sauveur ne cesse jamais sur la terre. Suivant la marche du jour, il ne finit en un lieu que pour commencer en un autre [1], et l'on peut dire de lui ce que saint Jean a dit des quatre animaux symboliques qu'il vit rangés autour du trône de Dieu : « Ils ne cessaient de louer le Seigneur ; et la nuit comme le jour, ils célébraient par leurs chants sa Majesté trois fois sainte : *Requiem non habebant die ac nocte, dicentes : Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est*[2] *!*

Le Psalmiste est ravi d'admiration en pensant à la gloire que les cieux rendent au Très-Haut, et à l'hymne qu'ils chantent à la louange du Créateur : *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in uni-*

1. Concentum cœli quis dormire faciet ? (Job., XXXVIII, 57.)

2. Apoc., IV, 8. Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus sabaoth ! Pleni sunt cœli et terra gloria tua : hosanna in excelsis. (*Missal.*)

versa terra[1] ! C'est un cantique perpétuel, dit-il, et que tout le monde entend. Le jour le dit au jour, et la nuit le redit à la nuit : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam*[2]. Mais qui oserait comparer l'hommage que peut offrir à Dieu une créature insensible et muette, et la gloire que lui offre le sacrifice volontaire et sans cesse renouvelé du corps et du sang de son Fils? Indépendamment de sa perpétuité et de son universalité, le sacrifice du Fils de Dieu a une valeur infinie. Ce qui le met au-dessus de tout, ce qui rend impossible toute comparaison, c'est la dignité de la Victime et l'excellence de ses dispositions ; c'est son anéantissement devant son Père ; c'est la profondeur de son adoration et l'ardeur de ses actions de grâces ; c'est la vivacité de son amour et la ferveur de ses supplications. Entre la gloire qui revient au Créateur de l'étendue du firmament, de la splendeur des astres, de l'harmonie des cieux, et celle qu'il reçoit chaque fois qu'un prêtre lui offre le divin Sacrifice, il y a autant de distance qu'entre la terre et le ciel, ou plutôt entre une créature matérielle et le Fils de Dieu fait homme[3].

§ IV. Quatrième motif de l'institution du Sacrifice eucharistique : l'intérêt de nos âmes.

Nous avions à la croix le témoignage de charité le plus touchant, l'intercession la plus efficace et l'exemple le plus parfait; mais pour produire tout son effet sur

1. Ps. VIII, 1.
2. Ps. XVIII, 2.
3. Ita magnum novum et jucundum tibi videri debet, cum celebras,

nos cœurs, cet acte de dévouement, cette intercession, ce prodige de vertu, demandait à se rapprocher de nous et à demeurer, autant que possible, toujours présent sous nos yeux.

I

Qui ne sent combien on serait moins touché, si Notre-Seigneur nous avait soustrait sa présence en remontant à son Père, et qu'il y eût entre lui et nous la distance du ciel à la terre! Il ne nous aurait pas moins rachetés, sans doute; ce ne serait pas moins à son sang que nous devrions toutes les grâces qui nous seraient données pour arriver au ciel; mais il s'en faudrait que la pensée de notre rédemption et le souvenir de ses souffrances fissent la même impression sur nos cœurs. On lirait dans l'Evangile le récit de sa Passion; on saurait quels ont été ses tourments et sa patience; mais quel regret au fond des cœurs de n'en avoir pas été témoin? Qui n'envierait à saint Jean l'avantage qu'il a eu de se trouver au pied de la croix, au moment où le Sauveur consommait son sacrifice et remettait son âme à son Père? Jugeons de nos sentiments par ceux des anciens justes qui avaient dans les prophètes l'annonce du Messie et la description de son règne, mais qui se voyaient si éloignés de son avènement[1].

Êtres sensibles, qui n'avons qu'un instant à passer sur la terre, nous ne sommes guère touchés que de ce qui

ac si eodem die Christus, primum in uterum Virginis descendens, homo factus esset, aut in cruce pendens pro salute hominum pateretur et moreretur. (Imit., IV, 2.)

1. Videbo eum, se disaient-ils, sed non modo; intuebor illum sed non prope. (Num., XXIV, 17.)

est actuel et présent, de ce qui se rencontre avec nous sur le même point de l'espace et du temps. Si le Fils de Dieu ne s'était pas fait homme, s'il n'avait pas vécu ici-bas, quelle idée aurions-nous pu nous faire de sa personne, de ses dispositions, de sa bonté à notre égard? Et s'il n'avait fait qu'apparaître un instant, s'il n'avait eu de relations qu'avec un petit nombre d'hommes et qu'il fût éloigné de nous depuis des milliers d'années, combien peu seraient aujourd'hui émus à sa pensée! Pour ceux mêmes qui croiraient en lui, il serait comme un de ces personnages de l'antiquité, dont on a lu l'histoire, mais à l'égard desquels on est presque insensible, et avec qui personne ne songe à se mettre en rapport.

N'est-ce pas ainsi que l'envisagent nos rationalistes, qui prétendent l'honorer comme un réformateur et un sage? Et ces demi-chrétiens séparés de l'Église, qui tiennent pour incroyable l'immolation de l'autel, tout en confessant celle du Calvaire, sont-ils à son égard dans des dispositions meilleures [1]? *Non sunt recordati manus ejus in die qua redemit eos de manu tribulationis et eduxit eos in montem sanctificationis suæ, montem quem acquisivit dextera ejus* [2]? « Ils se félicitent de la liberté qu'ils ont recouvrée, et ils ne songent pas au prix que leur

1. Aufer a cœtu Ecclesiæ Salvatoris nostri exequias; et vide quam merito dicat ipse Salvator : *Quæ utilitas in sanguine meo?* Refrigescente enim ea quæ hoc modo ubique calet ejus memoria, refrigescet universa caritas, muta erit fides, claudicabit spes, conticescet magnus ille clamor sanguinis justi Abel, maledictum arguens Cain, et maturam indigne fusi sanguinis vindictam reposcens. (Rupert., *De divin. offic.*, II, 10.)

2. Ps. LXXVII, 42-54. Obliti sunt Deum qui salvavit eos, qui fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terra Cham, terribilia in mari rubro. (Ps. CV, 21.)

affranchissement a coûté à leur libérateur! » Qu'un certain nombre se rappellent avec quelque gratitude ce qu'ils doivent à sa Passion et à sa mort, nous ne voulons pas le contester; mais n'est-il pas manifeste qu'en général leur dévotion est froide et sèche, qu'elle tient de l'esprit plus que du cœur, qu'elle respire plutôt le respect que la confiance et l'amour? S'il en est qui s'attendrissent aux tourments de l'Homme-Dieu, on n'en trouve guère qui se plaisent à y penser longtemps, qui mettent leur bonheur à les contempler, à y compatir. Où en trouve-t-on qui fassent profession d'être crucifiés avec Jésus-Christ comme l'Apôtre, et dans la chair desquels lui-même se plaise à imprimer l'image de ses plaies? Cela ne se voit que dans l'Église et n'est pas possible ailleurs, parce que, hors de l'Église, on n'a de la croix qu'une représentation; on ne possède le Crucifié qu'en souvenir; on ne découvre son sacrifice que de loin, dans un passé plus ou moins obscur, que la fiction seule peut rapprocher de nous.

II

Si donc Notre-Seigneur n'était pas resté sur la terre, s'il avait cessé d'offrir son sacrifice au milieu de nous, nous pourrions nous croire excusables, je ne dis pas de rester indifférents à ses souffrances et à sa mort, mais d'y être peu sensibles, de n'y compatir que faiblement. « Nous savons bien, dirions-nous, ce qu'il a enduré pour notre salut, nous croyons au récit de sa Passion, tel que l'Évangile l'a tracé; mais nous n'y avons pas assisté. Nous n'avons pas vu le gibet sur lequel il est mort. Ah! s'il nous avait été donné, comme à Jean et à

Madeleine, d'approcher de sa croix, de voir couler son sang, de nous tenir à ses côtés pendant son sacrifice, quelle part nous aurions prise à ses douleurs! On n'aurait pas eu besoin de nous exhorter à mourir au monde, à détester le péché, à vouer à la croix notre chair corrompue et toutes ses convoitises. Avec quelle componction et quelle humilité nous nous serions tenus aux pieds de notre Sauveur et unis à son immolation! Avec quelle reconnaissance et quel amour nous aurions recueilli les gouttes de son sang! Nos hésitations, nos infidélités, notre froideur eussent cessé pour toujours. Au lieu d'être des chrétiens faibles, inconstants, pusillanimes, nous serions devenus des saints, comme les apôtres et les martyrs; et nous écririons comme eux : *Charitas Christi urget nos, æstimantes hoc, quoniam pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit*[1]. »

Voilà ce que nous pourrions dire avec quelque fondement. Mais Notre-Seigneur n'a pas voulu nous laisser ces excuses, ni fournir aucun prétexte à de semblables regrets. Lui qui a fait notre nature et qui connaît tous nos besoins, a eu soin que rien ne nous manquât de ce qui pouvait toucher et émouvoir nos âmes. Non seulement il est resté présent au milieu de nous par son sacrement, mais encore il a voulu que son Sacrifice, se reproduisît continuellement sous nos yeux. Comme l'immolation de l'Agneau pascal se renouvelait tous les ans chez l'ancien peuple, et que la victime qui avait procuré sa délivrance en conserva aussi le souvenir, ainsi Jésus-

1. II Cor., v, 14, 15.

Christ, le véritable Agneau de Dieu, est immolé tous les jours dans nos églises, et le même sacrifice qui a opéré la Rédemption de nos âmes, étant renouvelé devant nous, nous en rappelle la mémoire et nous sert à en rendre grâces. Comme tout Israélite pouvait dire, en voyant le sang des victimes répandu dans le temple, ce que Moyse a dit au pied du Sinaï : *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus nobiscum* [1], ainsi et avec bien plus de vérité, chaque chrétien peut dire à la vue du calice consacré sur l'autel : *Hic est calix sanguinis, novi et æterni Testamenti* [2]. Il n'est pas une province, presque pas une bourgade où ce sang divin ne coule chaque matin aussi réellement qu'il a coulé à la Cène et au Calvaire. Il n'est pas une église où le prêtre ne puisse répéter aux fidèles ce que saint Paul disait à ses disciples de la Galatie : « Jésus-Christ est immolé sous vos yeux et vous assistez à son crucifiement. » *Ante quorum oculos Christus præscriptus est, in vobis crucifixus* [3].

III

Voici comment Notre-Seigneur attendrit le cœur de ses disciples. Il anime en même temps leur confiance en exerçant pour eux et devant eux son office de médiateur.

« On ne voit pas, disait saint Vincent de Paul, que le Fils de Dieu ait jamais rebuté aucun de ceux qui ont eu recours à lui durant sa vie mortelle [4]. » Mais c'est sur-

1. Exod., XXIV, 8. — 2. Matth., XXVI, 28. — 3. Gal., III, 1.
4. Matth., XV, 22, 23 ; XX, 31 ; Marc., II, 4 ; X, 48, 49 ; Luc., XIX, 2-6 ; Joan., XII, 21.

tout au Calvaire, au moment de son immolation, que son cœur dut être incliné à la pitié et disposé à exaucer toutes les prières ! Quelle n'eût donc pas été notre confiance, si nous avions été alors au pied de la croix avec les lumières et les sentiments que la foi nous donne aujourd'hui ? En l'entendant prier pour ses bourreaux et promettre le ciel au larron repentant, en nous rappelant ce qu'il venait de dire pour nous à son Père : *Pater, pro eis rogo : volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* [1], et la recommandation qu'il nous a faite : *Petite et accipietis ; quærite et invenietis. Amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* [2], quelles grâces n'aurions-nous pas réclamées en son nom et attendues de son intercession ? Qui n'eût été convaincu qu'avec un tel médiateur, en retour d'une telle offrande, en considération d'un pareil sacrifice, il dépendait de lui de tout obtenir ?

Eh bien ! Notre-Seigneur a voulu que nul ne fût privé de ce secours et de cette consolation. Il a fait en sorte que tout fidèle, même le plus imparfait, même le plus coupable, pût venir quand il lui plairait au pied de sa croix, et offrir avec lui à son Père son corps et son sang en échange des grâces dont il aurait besoin : *Filioli, si quis peccaverit*, nous dit la sainte Église, *advocatum habemus apud Deum Jesum Christum justum*. Le Fils de Dieu est à l'autel comme il était à la croix, victime comme à la croix, aussi puissant, aussi charitable, aussi généreux qu'à la croix. S'il n'a plus le sentiment de ses souffrances, il en a toujours le mérite, et il est toujours prêt à le faire valoir en notre faveur : *Et ipse est propitiatio pro pec-*

1. Joan., XVII, 1, 9, 24. — 2. Joan., XVI, 23, 24.

catis nostris : non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi [1]. Son Père lui dit toujours, comme en sa résurrection, en lui montrant ses trésors : *Postula a me et dabo tibi* [2]; et lui, répète toujours à son Père en lui montrant ses disciples : *Ego pro eis rogo. Serva eos in nomine meo. Sanctifica eos in veritate* [3].

Il est vrai que pour avoir droit à ses grâces on doit s'unir à son esprit et prier avec confiance. Mais quelle difficulté y peut-on trouver quand on est à ses côtés et qu'on le voit offrir son sang en faveur de nos âmes? Aussi est-ce à l'autel que l'Église convoque ses enfants, et au saint Sacrifice qu'elle fait pour eux ses prières les plus touchantes. C'est là que son ministre récite en leur nom l'Oraison dominicale, qui comprend tout ce qu'ils peuvent désirer : le règne de Dieu sur eux et sur tous, le pardon de leurs péchés, la persévérance dans la divine grâce. Comment douter que Notre-Seigneur ne fasse agréer à son Père cette prière qu'il leur a enseignée et que son esprit leur suggère? Fût-on encore pécheur, comme le larron crucifié, si l'on prie comme lui, ne sera-t-on pas exaucé comme lui [4]?

IV

Enfin, en mettant sous nos yeux à l'autel les vertus qu'il a pratiquées au Calvaire, Notre-Seigneur donne à ses exemples tout l'ascendant qu'ils peuvent avoir.

Il a réuni et porté au plus haut degré dans sa Passion

1. I Joan., II, 1. — 2. Ps. II, 2. Cf. Act., XIII, 23. — 3. Joan., XVII, 9, 11, 17.

4. Dicebat : Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum. Et dixit illi Jesus : Hodie mecum eris in paradiso. (Luc., XXIII, 43, 44.)

toutes les vertus qu'il a fait paraître dans le cours de sa vie. Saint Paul, parlant de son obéissance, dit qu'il l'a pratiquée jusqu'à la mort et à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* [1] ; c'est-à-dire que pour n'y pas manquer, pour l'exercer d'une manière plus parfaite, il n'a pas hésité à verser son sang et à se laisser attacher à une croix. Et quelle est celle de ses vertus dont on ne doive dire la même chose ? N'est-ce pas aussi jusque-là, jusqu'à cet excès, qu'il a porté son dévouement pour nos âmes, sa patience, sa mortification, son zèle, son horreur du péché? C'est donc en sa Passion qu'il nous a donné les exemples de perfection les plus capables de faire impression sur nos cœurs.

Mais il en est des exemples comme des miracles, comme des bienfaits. Pour en être touché, il ne faut pas les voir de trop loin. Les vertus dont on est le plus frappé, sont celles qu'on a sous les yeux et qu'on touche pour ainsi dire de la main. Aussi le Sauveur a-t-il voulu que nous puissions considérer les siennes, non comme de simples souvenirs dans l'éloignement du passé, mais d'aussi près que possible, comme des réalités présentes et vivantes, dans toute leur activité et toute leur ardeur. Car, il est à l'autel, quand il s'offre à à son Père, tel qu'il était au Calvaire. C'est avec les mêmes dispositions, la même générosité, la même religion, le même amour qu'il continue à s'y sacrifier. Non seulement il a conserve ses vertus au fond de son cœur, mais pour nous toucher davantage, il se plaît à s'en vêtir et à les faire paraître au dehors. Impassible et glorieux en réalité, il ne laisse pas de paraître dans un état

1. Phil., II, 8.

de victime, aussi anéanti, aussi obéissant, aussi pauvre, aussi zélé pour l'œuvre de notre sanctification qu'il l'était au Calvaire[1]. C'est ainsi qu'il s'offre à nos regards. Il n'y a pas de jour, pas de semaine au moins, où il ne convoque autour de lui tous ses disciples, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, religieux et hommes du monde, pour le contempler en cet état. *Venite ad me omnes*[2], leur dit-il, comme à ses premiers disciples. *Venite et videte*[3].

L'Homme-Dieu nous montre donc, à l'autel, l'éclat de ses vertus. Bien plus, il vient en nous avec elles par la sainte Communion. Il apporte en nos cœurs, avec son humanité immolée, toutes les dispositions que cette immolation suppose; et il nous les apporte pour nous les communiquer. Son corps sacré devient notre nourriture. Ce n'est pas seulement un levain céleste, destiné à produire en notre âme une fermentation salutaire : c'est un aliment, c'est une nourriture véritables : *Vere est cibus*[4]. Et pourquoi nous nourrir ainsi de lui-même; pourquoi se donner ainsi tout entier comme aliment à chacun de nous, sinon parce qu'il veut nous associer à sa vie et nous communiquer son esprit[5] ? Que dis-je ? Quand la Communion est fréquente, quand elle est quotidienne

1. Apoc.., v, 6. — 2. Matth., xi, 28.

3. Joan., i, 39. Venerunt et fuerunt cum illo. Quam beatam diem duxerunt ! Quis est qui nobis dicat quid audierint illi a Domino ? (S. Aug., *In Joan.*, xiii, 9.)

4. Joan., vi, 56.

5. Joan., vi, 53. Sapientia ædificavit sibi domum; immolavit victimas suas ; miscuit vinum et proposuit mensam suam. Et insipientibus locuta est : Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod misc u vobis. Relinquite infantiam et vivite et ambulate per vias prudentiæ. (Prov., ix, 1-6.)

et que rien ne met obstacle à son action, elle fait plus que de nourrir et de fortifier : elle transforme, elle produit sur l'âme un effet analogue à celui que produit sur une tige d'une nature commune une greffe d'une qualité supérieure, *insitio spiritualis*[1], elle l'ennoblit, elle la rend féconde. *Christus credentibus per carnem suam se inserit,* dit un saint docteur[2]. Ou, si l'on veut, elle fournit à la divine greffe que la grâce a mise en nous au saint baptême une sève si abondante et si exquise, une fécondité si puissante et si merveilleuse, qu'elle arrive presque à supplanter notre humanité[3], et que, les fruits que nous produisons étant tout surnaturels et tout célestes, nous aurions droit de dire dans le même sens et avec le même sentiment que l'Apôtre : Je vis maintenant d'une vie nouvelle, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est le Fils de Dieu qui vit et qui agit en moi : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*[4].

Ainsi c'est par l'Eucharistie que le Sauveur fait régner son esprit dans les âmes, qu'il les réforme, qu'il les anime et qu'il les sanctifie. Reconnaissons qu'il ne pouvait rien faire de plus avantageux pour son Église ; et que le sacrifice de l'autel, si désirable pour compléter celui du Calvaire et rendre à Dieu la plus grande gloire possible, n'était pas moins nécessaire pour nous faire apprécier la valeur de la Rédemption et nous en communiquer les fruits. C'est par lui le que Fils de Dieu devait terminer sa vie et couronner son œuvre[5].

1. S. Dion., *De Hierarch. eccl.*, III.

2. S. Greg. Nyss. *Orat. catech.*, 37. S. Thomas applique ici les paroles d'Ezéchiel : Sumam de medulla cedri sublimis, et de vertice ramorum ejus tenerum distinguam et erumpet in germine et faciet fructum. (*Opusc.* LVII, 20.)

3 Gal., IV, 19. — 4. Gal., II, 20. — 5. Joann., XIII, 1.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

DE LA PREMIÈRE PARTIE

I

Ce que nous avons dit suffit pour faire comprendre ce qu'est le divin Sacrifice dans les idées de Dieu et dans la vie de l'Église.

Que le premier homme ait reçu ou non la vie de la grâce en même temps que l'existence, qu'il se soit vu dès son premier instant en état de plaire à Dieu et de mener une vie surnaturelle, indépendamment du Verbe incarné, ou que la grâce ne lui ait été donnée qu'en vertu de l'Incarnation future, ou quelque temps après sa création, peu importe : ce qui est certain, c'est qu'Adam n'a pa su apprécier ce don et que sa chute l'a suivi de près. Dès lors, nous avons le droit de dire que Dieu n'a jamais vu sur la terre qu'un seul adorateur, un seul prêtre, une seule victime qui répondît à ses aspirations, qui fût capable de lui rendre l'honneur qui lui était dû et de mériter pour nous les grâces de sanctification et de salut dont notre condition nous faisait un besoin. Cet adorateur parfait, cet intercesseur tout-puissant, cet unique prêtre et cette unique victime, c'est l'Homme-Dieu, le Verbe fait chair, qui, réunissant dans sa personne la nature humaine avec la nature divine, a tout à la fois, comme homme, la petitesse et la dépendance nécessaires pour honorer la Majesté divine, et comme Dieu, une dignité infinie qui donne à ses moindres hommages un mérite

sans bornes. Aussi le Père éternel lui a-t-il décerné l'honneur du Sacerdoce, comme une prérogative personnelle, comme un bien propre et inaliénable, et a-t-il déclaré de la manière la plus solennelle qu'il n'accepterait jamais d'autre sacrifice que le sien : *Dixit Dominus Domino meo... : Tu es sacerdos in æternum* [1].

Comme le Fils de Dieu désire infiniment la gloire de son Père et qu'il ne peut rien faire de plus excellent, pour le glorifier, que de s'immoler en son honneur, la première inspiration de son cœur est pour le sacrifice ; c'est pour lui un besoin de faire, de sa vie, de son être, de tout ce qui est à lui, l'holocauste le plus complet de la Majesté divine. Et comme il désire en même temps et par le même motif le salut et la sanctification des hommes, et que les hommes n'ont d'autre moyen de se sanctifier que de s'immoler avec lui à la sainteté de Dieu, il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de les associer à son immolation, de leur en faire partager le mérite et de leur en communiquer les fruits. C'est pourquoi il cherche à se les attacher par la foi et à se les unir par la charité. Il s'efforce de les soumettre à son esprit et de les animer de ses dispositions. Il s'applique à leur inspirer ses sentiments d'abnégation, de pénitence, de dévouement, de reconnaissance ; et les offrant à son Père avec leurs dispositions et leurs actes, il les lui fait agréer, comme n'étant avec lui qu'une seule Hostie et ne formant qu'un même Sacrifice : le Sacrifice unique, mais total, universel et permanent de l'humanité

1. Ps. CIX, 1, 4 ; Heb., V, 5, 6 ; VII, 21. Alii quidam plures facti sunt sacerdotes, idcirco quod morte prohiberentur permanere : hic autem, eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. (Heb., VII, 23, 24.)

pénitente et fidèle, sous l'influence et par la vertu de celui qu'elle a reçu pour chef.

Ainsi, nous le répétons, parce que cette vérité est capitale, Dieu n'a ici-bas qu'un adorateur, mais cet adorateur est d'une dignité infinie et il a une infinité d'organes qu'il anime de son esprit. Jésus-Christ honore son Père d'une manière parfaite et le fait honorer par tous ceux qui sont à lui ; de sorte qu'il lui rend à la fois mille hommages en mille endroits divers, qu'il le loue par mille bouches et qu'il l'aime par mille cœurs, qu'il remplit l'univers et toute la suite des siècles de ses louanges, de ses prières, de ses actions de grâces, de ses expiations : *Vox ejus ut vox multitudinis*[1]. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'un sacrifice agréable à la Majesté suprême ; mais ce sacrifice s'étend à tous les temps comme à tous les lieux ; il comprend toutes les oblations et toutes les victimes ; et dans tous les lieux comme dans tous les temps, il est le fruit d'un même amour, celui que le Fils de Dieu est venu allumer sur la terre et dont il voudrait voir le monde embrasé. *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus*[2]. *Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus*[3].

II

Voilà ce qu'on peut dire du divin Sacrifice, en le considérant dans son essence intime, c'est-à-dire tel qu'il

1. Dan., x, 6. Hæc omnia operatur unus atque idem spiritus dividens singulis prout vult. (I Cor., xii, 11.)
2. Tim., ii, 5 ; Luc., xii, 49. — 3. Éph., i, 22, 23.

est dans le cœur de l'Homme-Dieu et dans ses membres[1]. A ce point de vue, il ne change pas, il n'admet aucune transformation. Que si on l'envisage par le dehors, dans sa forme extérieure, nous avons vu qu'il a varié avec les temps ou qu'il a eu diverses phases. Il en a été du sacrifice du Sauveur, comme du Sauveur lui-même. Jésus-Christ est de tous les temps : il était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles des siècles. Il a toujours eu et il aura toujours, jusqu'à la fin des temps, des membres vivants sur la terre. Mais il n'a pas toujours agi et toujours manifesté son action de la même manière. Il y eut un temps d'attente et de préparation, où l'on n'avait guère ici-bas que l'idée de sa personne et la promesse de sa venue. On croyait en lui, on espérait en sa médiation, on s'unissait à son esprit. On l'offrait d'avance comme victime, et quoiqu'on ne pût l'offrir qu'en figure ou par la foi, on ne laissait pas de participer aux fruits de son sacrifice. Après le temps des figures et de la préparation, vint le temps de la réalité ou de l'accomplissement des promesses. *Venit hora, et nunc est*, disait le divin Maître à la Samaritaine[2]. Cette heure, était le temps de sa vie sur la terre, c'était surtout le moment de son Immolation. Après avoir fait éclater quelques rayons de sa gloire pour affermir la foi de ses disciples, le Fils de Dieu s'est livré, pour l'expiation de nos péchés, au sacrifice le plus humiliant et le plus cruel : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[3]. En même temps qu'il se

1. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare. (Joan., IV, 23, 24.)
2. Joan., IV, 23. Cf. VII, 20; XIII, 1.
3. Phil., II, 8.

dévouait à la mort, et à la mort de la croix, il offrait à son Père et lui faisait agréer tous les actes d'abnégation, toutes les œuvres de pénitence, tous les sacrifices accomplis par ses membres en union avec le sien. « Me voici, mon Père, lui disait-il, comme au jour de son Incarnation, et voici avec moi tous les miens : *Ecce ego, et pueri mei mecum*[1]. Ce temps a été court. Sa vie mortelle n'a duré qu'un petit nombre d'années, et sa Passion s'est consommée en quelques heures ; mais sa mort et sa résurrection ne l'ont pas empêché de continuer à s'offrir ici-bas et à s'immoler avec son Église. Loin de là : son sacrifice est devenu dès lors incessant et universel. Chaque jour il se renouvelle et se multiplie davantage. Si l'autel de la croix est le seul où le Fils de Dieu ait été immolé d'une manière sanglante, il en est une infinité d'autres, où, sans verser son sang, il s'anéantit, il se fait victime, il se communique aux âmes qui veulent s'unir à lui, entrer dans ses sentiments et participer à ses mérites. Ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin des siècles : *donec veniat*[2].

III

Alors apparaîtra dans le ciel son sacrifice glorieux. Le Roi de gloire, avec toute la cité des élus, rachetée par son sang et sanctifiée par ses mérites, se tiendra éternellement dans la vénération et dans la louange,

1. Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem, ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium. Decebat enim eum propter quem omnia et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummare. (Heb., II 10, 14.)

2. I Cor., XI, 26.

devant le trône de son Père, comme l'adorateur et la victime de la Majesté infinie. Il ne s'immolera plus, mais il restera *comme immolé* [1], avec les blessures qu'il a reçues et qui sont pour lui la source d'une gloire sans fin. De même en sera-t-il des élus. Ils n'auront plus à souffrir ni à expier [2], mais on reconnaîtra en eux les membres de la grande Victime, à la vertu et aux mérites de laquelle ils devront leurs victoires et leurs couronnes [3].

Eh ! que dis-je ? ce spectacle, ce triomphe glorieux n'est plus simplement à venir : il est commencé pour un grand nombre. Si nous n'en jouissons pas encore, d'autres, plus heureux, l'ont en ce moment devant les yeux. Déjà l'Église est en partie glorifiée. Son chef et l'élite de ses membres, les premiers nés de ses élus [4] sont depuis longtemps en possession du ciel : *Dominus Jesus in gloria est Dei Patris* [5]. Saint Jean nous a tracé le tableau de leur gloire et de leur béatitude. « Je vis, dit-il, l'Agneau de Dieu devant le trône de la Majesté divine. Il était dans un état d'immolation, comme une victime sacrifiée, ainsi qu'il est sur la terre ; mais il se tenait debout, ferme et inébranlable, comme il convient à son état de résurrection et de gloire [6] : *Vidi Agnum*

1. Apoc., v, 6.

2. Et audivi vocem de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus. Et ipsi populus ejus erunt ; et ipse Deus erit eorum Deus. Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra. (Apoc., xxx, 4.)

3. Fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo : ipsi gloria et imperium in sæcula sæculorum. (Apoc., I, 6.)

4. Ecclesia primitivorum qui conscripti sunt in cœlis. (Heb., XII, 33.)

5. Phil., I, 11.

6. Τῶν ἁγίων λειτουργὸς, sacrorum minister. (Heb., VIII, 2.)

stantem tanquam occisum[1]. Autour de lui étaient des prêtres, tenant en main une coupe d'or, pleine de parfums, symbole des prières des saints ; et tous ces prêtres chantaient prosternés devant lui : Vous êtes digne de toute louange, ô Seigneur ! parce que vous vous êtes livré pour nous à la mort, que vous nous avez rachetés au prix de votre sang, et que, nous ayant choisis de toute nation, de tout peuple et de toute tribu, vous avez fait de nous des rois et des prêtres du Dieu très haut : *Dignus es, Domine... quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo, et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes*[2]. Des millions d'anges, rangés autour du trône, répétaient d'une commune voix : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. Puis toute créature au ciel et sur la terre s'écriait de concert : A celui qui est sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles[3]. Et la multitude des élus, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main, répétait : Gloire à notre Dieu, qui règne sur son trône et à l'Agneau. Et les anges redisaient en chœur : Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles : *Benedictio et charitas et sapientia et gratiarum actio, honor et virtus et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum*[4] *!* »

Telle est la religion du ciel. Telle est la gloire de l'Agneau, ou de la divine Victime dans la cité permanente.

1. Apoc., v, 5. — 2. Apoc., v, 9.

3. Sedenti in throno et Agno, benedictio et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum. (Apoc., v, 13.)

4. Apoc., vii, 12.

Voilà avec quel accord les élus et les anges chantent sans cesse devant son autel sublime les louanges de son Père et les siennes[1]. Au fond, cette religion n'est-elle pas la nôtre, la religion de tous les temps et de tous les lieux ? Partout le même culte, exprimé par le même sacrifice, le Sacrifice divin. L'Agneau qui se cache ici-bas sous les voiles de la foi remplit le ciel des clartés de sa gloire[2]. Jésus-Christ, sauveur du monde, pontife et médiateur de genre humain, est, d'un côté comme de l'autre, le seul objet des complaisances divines, la source de toutes les grâces, le principe de tous les mérites et de toutes les vertus. Le reste, tout ce qui existe en dehors de lui, tout ce qui se fait sans rapport avec lui, n'a aucune valeur devant Dieu et ne peut nous être d'aucun secours. C'est par lui, avec lui et en lui que tout don parfait est descendu dans l'humanité; c'est aussi par lui, avec lui et en lui que tout honneur et toute gloire seront à jamais rendus à la Majesté divine : *De plenitudine ejus omnes nos accepimus et gratiam pro gratia*[3]. *Quoniam ex Ipso et per Ipsum et in Ipso, sunt omnia : Ipsi gloria in sæcula*[4]; *ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum*[5].

1. Qui orat pro nobis orat in nobis et oratur a nobis. Orat pro nobis ut sacerdos noster ; orat in nobis ut caput nostrum ; oratur a nobis ut Deus noster. (S. Aug. *In Ps.* LXXXVIII, 1.)

2. Et civitas non eget lumine solis, nam lucerna ejus est Agnus. (Apoc., XXI, 23.)

3. Joan, I, 16. — 4. Rom., XI, 35. — 5. I Pet., IV, 11.



... OMNIS HONOR ET GLORIA! *Missal.*

SECONDE PARTIE

DU PRÊTRE QUI CÉLÈBRE LE DIVIN SACRIFICE

Un sacrifice divin, qui a pour victime un Homme-Dieu, doit avoir ausi un Homme-Dieu pour prêtre, soit parce qu'une simple créature ne peut naturellement posséder d'autorité ni exercer de pouvoir que sur des créatures, soit parce qu'un sacrifice ne saurait avoir toute sa valeur, si la victime ne s'offre spontanément, si elle ne se sacrifie elle-même, avec la conscience et le sentiment de son immolation. Aussi est-ce Jésus-Christ même qui s'est offert à son Père sur le Calvaire et qui s'offre encore aujourd'hui sur nos autels : *Est victima sacerdotii sui et sacerdos suæ victimæ*[1].

A la croix, les juifs qui avaient obtenu sa condamnation, les juges qui l'avaient livré au supplice, les bourreaux qui le crucifiaient, n'étaient que les instruments de sa providence et les exécuteurs inconscients de ses décrets. Nul d'entre eux ne pensait offrir un sacrifice ; nul ne voyait une victime dans celui qu'ils immolaient ; nul ne pouvait lui faire souffrir que ce que lui-même avait de son plein gré résolu d'endurer. Il s'était mis entre leurs mains ; et quand il expira, c'est lui-même

1. Ipse est hostia simul et sacerdos : hostia secundum carnem, sacerdos autem secundum spiritum. (S. Aug., *Serm.* CLV, 2. App.) Secundum hominem Christus et Rex et Sacerdos effectus est. (Id., *De cons. evang.* I, 3.)

qui renonça à la vie et qui remit librement son âme à son Père [1]. A l'autel, c'est lui encore qui change le pain et le vin en son corps et en son sang, qui s'offre avec tous ses membres à la Majesté divine, qui s'abaisse et qui s'anéantit pour l'adorer. Quel autre qu'un Homme-Dieu pourrait opérer de semblables merveilles, faire au Seigneur une pareille offrande et lui rendre un tel hommage ? Ainsi, comme il n'est qu'une victime digne de Dieu, il n'y a qu'un prêtre capable par lui-même de le lui offrir : le Fils de Dieu fait homme, prêtre éternel, suivant l'oracle de Dieu même : *Sacerdos in æternum* [2], prêtre catholique, personnifiant dans sa personne l'Église universelle, suivant le mot de Tertullien : *Catholicus Dei sacerdos* [3].

Mais Notre-Seigneur ayant voulu que son sacrifice fût reproduit et perpétué dans son Église, en ayant fait un rite sacré, le rite principal du culte divin, il fallait que tous les éléments de ce sacrifice fussent rendus visibles, et que lui-même fût représenté aux yeux des fidèles, comme prêtre aussi bien que comme victime. Aussi, après avoir dit au Cénacle en montrant le pain et le vin : « Ceci est mon corps, » « Ceci est mon sang, » ajoute-t-il en s'adressant aux apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. C'est vous qui exercerez désormais mon sacerdoce sur la terre; c'est vous qui parlerez et qui agirez pour moi à l'autel, comme vous m'avez vu parler et agir. »

1. Nul évangéliste ne dit simplement que Jésus-Christ mourut. Le terme dont chacun se sert indique un trépas volontaire, un sacrifice.

2. Ps. CIX, 4. Tanta est dignitas sacerdotalis ut ea sublimari voluerit Filium suum divinus Pater. (Conc. Trid.)

3. *Adv. Marcion.*, 9. Cf. Mat., VII, 24; S. Thom., p. 3, q. 63, a. 6.

Voilà comment le divin Sacerdoce a été communiqué aux ministres de l'Église, et de quelle manière l'ordre sacerdotal a été fondé : ordre unique qui participe à la grandeur de son Chef divin et auquel aucun autre ne mérite d'être comparé. Celui des prêtres lévitiques n'en approche pas. Comme les sacrifices qu'ils offraient n'étaient que des figures de celui de Jésus-Christ, leur sacerdoce n'est lui-même qu'une ombre de son pontificat. Pour la dignité, pour les obligations, pour les fruits à recueillir, aussi bien que pour les pouvoirs, il y a entre l'un et l'autre la distance du ciel à la terre, de l'ombre à la réalité [1].

Cessent figuræ : non litet impares
Impar sacerdos amplius hostias...
Se manu nostra litat incruento
Funere Christus [2].

1. S. Th., p. 3, q. 21, a. 1 ad. 1. — 2. *Hymn. Off. San-Sulp.*

SECTION I

DE L'OFFICE DU PRÊTRE A L'AUTEL

CHAPITRE PREMIER

NATURE DE CET OFFICE

I

Le grand office du prêtre à l'autel, c'est de consacrer les saints Mystères, ou de changer le pain et le vin au corps et au sang du Sauveur ; car c'est dans ce changement ou dans cette consécration que consiste le Sacrifice eucharistique, c'est-à-dire l'offrande et l'immolation de l'Homme-Dieu à la majesté de son Père.

Comment la consécration du corps et du sang du Sauveur sous les espèces sacramentelles équivaut-elle à son immolation, et peut-elle constituer un sacrifice véritable? Cette question demande quelque éclaircissement, et les théologiens donnent, pour la résoudre, diverses explications.

Tous posent en principe qu'une immolation peut être réelle sans être sanglante, ou qu'on peut sacrifier véritablement une victime au Seigneur sans la mettre à mort; et tous conviennent qu'il en doit être ainsi dans le Sacrifice de l'autel ; car Notre-Seigneur, étant ressuscité, est par là même immortel. Son âme ne peut plus être séparée de son corps : *Christus resurgens jam non moritur* [1]. Il

1. Rom. VI, 9.

ne saurait donc être question pour lui que d'une mort mystique ou d'une immolation morale, symbolique. Mais où trouver dans la consécration de l'Eucharistie cette sorte d'immolation ? C'est là-dessus que se sont produites, entre les docteurs, certaines divergences.

Plusieurs disent : Notre-Seigneur, tout ressuscité qu'il est, n'a pas cessé d'être la victime du Calvaire. Il l'est encore à l'intérieur, car il a toujours dans son cœur les sentiments avec lesquels il est mort; et il l'est aussi à l'extérieur, puisqu'il porte dans sa chair les marques de son immolation sanglante. Pour être sacrifié à l'autel, il suffit qu'il s'y rende présent et qu'il y soit offert par les mains de ses prêtres. Son oblation actuelle équivaut à son immolation d'autrefois. Ainsi le sacrifice du Sauveur n'est pas multiplié, ni renouvelé à proprement parler : la divine Victime et l'immolation du Calvaire sont simplement rendues présentes sur l'autel où se fait la consécration [1].

D'autres pensent qu'il faut à l'autel quelque chose de plus que cette sorte d'évocation ou cette offrande nouvelle de la victime immolée; et ils croient voir une nouvelle immolation, une immolation mystique dans la manière dont la victime est produite à l'autel [2]. Ils disent : Non seulement la mort du Fils de Dieu ou la séparation de son corps et de son sang est représentée à l'autel par la différence et la séparation des espèces, mais encore elle est opérée en principe d'une manière symbolique par les paroles sacramentelles ; ces paroles produisant par elles-mêmes le corps du Sauveur sépa-

1. Vasquez, De Condren, *Sacrifice*; Thomassin, *De Inc.* x. Cf. Catech. Conc. Trid., p. II, *De Euch.* 83, etc.

2. Lessius, Bossuet, etc.

rément de son sang, et son sang séparément de son corps; le corps et le sang n'étant réunis et vivants qu'en vertu de leur état ressuscité, qui les soustrait, pour ainsi dire, au glaive du sacrificateur.

Enfin d'autres, en plus grand nombre, trouvant la première explication insuffisante, et la seconde plus spécieuse que solide, disent que l'immolation du Sauveur à l'autel consiste dans l'anéantissement auquel il se réduit pour être offert à son Père [1]. Pour être immolé mystiquement, disent-ils, il suffit que le Sauveur soit moralement anéanti. Or, quel anéantissement plus grand que celui où il se met en vertu des paroles sacramentelles? Lui qui règne au ciel dans l'éclat de sa gloire, avec le plein exercice de ses facultés humaines et la jouissance de ses perfections divines, le voilà dépouillé de toutes ses prérogatives, privé de l'usage de toutes ses puissances, sans action, sans mouvement, sans étendue, sans dimension, sans aucune figure sensible. L'acte qui le produit sous les espèces sacrées le réduit au dernier état d'impuissance et de petitesse. Sa majesté est voilée sous les apparences les plus chétives. Au regard des hommes, il n'est plus qu'un corps inanimé à la disposition des êtres les plus faibles, naturellement incapable de se défendre contre un outrage ou de se soustraire à aucune profanation. Le voile sacramentel sous lequel il se cache est comme un linceul qui le tient enseveli. S'il conserve encore sous ces apparences de mort la substance de son être et l'essence de sa vie, nos sens n'en découvrent aucun indice, et il n'en saurait donner aucun signe sans recourir au miracle et

1. De Lugo, etc.

mettre en œuvre sa toute-puissance. Encore faut-il ajouter qu'il n'est dans cet état que pour peu de temps et d'une manière précaire. L'existence qu'il a reçue dans son sacrement, il la perdra aussitôt que les espèces qui le voilent seront altérées ou corrompues, de sorte qu'il dépend des moindres accidents ; et l'on peut dire que les fidèles, comme les prêtres, ont sur lui un véritable pouvoir de vie et de mort. Conçoit-on un état qui, sans lui faire perdre absolument l'être et la vie, le fasse disparaître plus complètement du monde et semble le rapprocher davantage du néant [1] ?

Cette explication, très satisfaisante à divers égards, ne nous semble pas exclure absolument celles qui précèdent, ni leur ôter toute valeur. Si nous avions à émettre un sentiment, c'est dans leur réunion, c'est-à-dire dans l'état où Notre-Seigneur se trouve en l'Eucharistie et dans le rapport de cet état avec celui où il était au Calvaire, que nous aimerions à voir la raison et les marques de son immolation mystique à l'autel.

Quoi qu'il en soit, il faudra toujours reconnaître dans le prêtre de la sainte Église, dans le représentant officiel du Sauveur, le ministre du saint Sacrifice, et confesser qu'il a réellement et proprement le pouvoir de produire, d'immoler et d'offrir à la Majesté divine le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Évidemment, ce pouvoir n'est que délégué : il ne saurait être exercé sans la volonté et le concours souverain du Pontife éternel, source de tout sacerdoce. Ce n'est pas un homme qui peut opérer de tels prodiges,

1. S. Denys d'Alexandrie applique déjà au Sacrement de l'autel les paroles de S. Paul sur le Fils de Dieu fait homme : Exinanivit semetipsum. (*Epist. cont. Paul. Samos.*)

mais celui-là seul qui est l'auteur de toute sanctification : *Sacerdos minister est Dei, per jussionem et institutionem Dei : Deus autem est principalis actor et invisibilis operator*[1]. Le prêtre n'est pas sans action, à la vérité, et son action n'est pas sans efficacité ; mais il agit comme ministre de Dieu et organe de son Fils, comme ne formant avec Jésus-Christ qu'une seule et même personne. Peu importe, disait saint Augustin, quel est celui qui verse l'eau et qui prononce les paroles dans le baptême : c'est toujours Jésus-Christ qui baptise[2]. De même à l'autel, peu importe quel est celui qui célèbre, c'est toujours Jésus-Christ qui consacre[3]. Le Sauveur tient tant à ce qu'on le reconnaisse ici pour le principal agent ou pour le véritable prêtre, que, non content d'ordonner à son représentant de faire à l'autel ce qu'il a fait : *Hoc facite in meam commemorationem*, il exige encore absolument qu'il dise ce qu'il a dit : *Hoc est corpus meum ;*

1. Imit., IV, 4. Quomodo potest qui panis est corpus esse Christi ? Consecratione. Consecratio igitur quibus verbis est et cujus sermonibus ? Domini Jesu. Nam non suis sermonibus sacerdos utitur, sed sermonibus Christi. Ergo sermo Christi hoc conficit sacramentum. Qui sermo Christi ? Nonne is quo facta sunt omnia ? (S. Amb., *De Sacram.*, IV, 4.) Quando Christus offertur, ipse offerre manifestatur in nobis. cujus sermo sanctificat sacrificium. (*In Ps.* LXXXVIII, 25.)

2. Petrus baptizet : hic est qui baptizat ; Paulus baptizet : hic est qui baptizat ; Judas baptizet : hic est qui baptizat. (S. Aug. *In Joan.*, VI, 7.)

3. Christus qui mensam illam apparavit, ipse hanc nunc exornat. Non enim homo est qui facit ut proposita efficiantur corpus et sanguis Christi, sed ipse Christus qui pro nobis crucifixus est. Verbum Christi : « Hoc est corpus meum » transformat ea quæ proposita sunt. Quemadmodum vox illa : « Crescite et multiplicamini et replete terram, » semel quidem prolata est, omni vero tempore naturæ nostræ vim præbet ad filiorum procreationem, ita et vox hæc semel prolata in ecclesiis ad unamquamque mensam, ab illo ad hodiernum usque tempus et usque ad adventum ejus, sacrificium perfectum efficit. (S. Chrys., *De prodit. Jud.*, Hom., I, 6.)

Hic est sanguis meus; tellement que s'il usait d'autres paroles qui n'exprimassent pas, comme celles-ci, l'identification du ministre avec celui dont il tient la place, l'effet ne serait pas produit et la consécration serait nulle.

Il est de foi que le Sauveur a conféré ce pouvoir à ses apôtres à la dernière Cène, et que les prêtres l'exercent réellement et efficacement dans la célébration de la Messe [1]. *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo*, dit le pontife à ceux qu'il a choisis pour le sacerdoce. Ce pouvoir, venant directement du ciel, est inamissible, aussi bien que le caractère sacerdotal d'où il dérive et qui en est inséparable. L'évêque, qui a prêté son ministère pour le conférer aux prêtres, a droit d'en surveiller l'usage. Il peut en réprimer l'abus et en interdire l'exercice; mais il n'a le pouvoir ni de le révoquer, ni de le suspendre, ni même de le restreindre. Le prêtre lui-même ne saurait l'abdiquer validement.

II

S'il représente le Sauveur dans la consécration des saints Mystères et dans l'oblation du divin Sacrifice, le prêtre représente aussi la sainte Eglise ; il est son organe dans la récitation des prières liturgiques et dans l'accomplissement des cérémonies. La plupart du temps, en effet, il parle et il agit comme une personne publique

1. Si quis dixerit illis verbis : Hoc facite in meam commemorationem Christum non instituisse Apostolos sacerdotes, aut non ordinasse ut ipsi aliique sacerdotes offerrent corpus et sanguinem suum, anathema sit. (Conc. Trid., *Sess.* XXII. De Sacrif. Missæ, can. II.)

chargée des devoirs et des intérêts de la société chrétienne. Il loue, il bénit, il rend grâces au nom des fidèles; il offre à Dieu leurs hommages, leurs adorations, leurs actions de grâces, leur repentir, leurs supplications; il intercède en faveur de tous. A ce titre, il jouit de certains privilèges : ses prières ont une valeur qu'elles n'auraient pas, si elles lui étaient toutes personnelles. Mais aussi il est assujetti à certaines règles : l'Église, intéressée à ce que le divin Sacrifice soit dignement et fructueusement célébré, lui trace la voie à suivre et les formules à observer. C'est un devoir pour lui de se conformer à ces prescriptions.

CHAPITRE DEUXIÈME

EXCELLENCE DU POUVOIR QUE LE PRÊTRE EXERCE A L'AUTEL

Après l'Incarnation du Verbe et la Maternité de la très sainte Vierge, il n'est rien qui ait excité à un plus haut degré l'admiration des saints Docteurs, rien qui leur ait inspiré de plus belles pages que le pouvoir exercé par le prêtre dans la célébration du divin Sacrifice. Ne pouvant transcrire ici ce que saint Ephrem, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Bernard, ont écrit de plus magnifique sur ce sujet, nous nous bornerons à en extraire quelques pensées.

I

Ce n'est pas sur une simple créature, sur un être dépendant et borné, comme tout ce qui est de ce monde, que le pouvoir du prêtre s'exerce à l'autel. C'est sur une personne divine, sur Dieu lui-même, auprès duquel ce qu'il y a de plus grand dans la création, et la création même tout entière, n'est qu'un néant. Quoi de plus incompréhensible ! On admire qu'un prophète ait fait par sa parole descendre le feu du ciel sur la terre, que Josué ait commandé au soleil et l'ait arrêté dans sa course : combien ne doit-on pas trouver plus merveilleux que le Fils de Dieu soit soumis à la voix de ses prêtres et que la parole d'un homme ait la vertu de le faire

descendre en personne ici-bas ! C'est ici qu'il faut redire et prendre à la lettre la parole de l'Esprit-Saint sur le miracle de Gabaon : *Obediente Domino voci hominis*[1]. Dieu obéit réellement à la voix de son ministre. Il ne se borne pas à faire fléchir à la prière d'un homme une loi de la nature : c'est lui-même qui s'assujettit à la volonté de sa créature et qui en fait la règle de sa conduite.

Mais comment le prêtre exerce-t-il son pouvoir et commande-t-il à l'Homme-Dieu ? De la manière la plus absolue : en le rendant présent devant lui, en le revêtant des apparences les plus chétives, en l'immolant comme une victime à la majesté suprême. Par cet acte divin, l'autorité du prêtre s'élève au-dessus de tout pouvoir créé. Elle lui donne avec la Mère du Verbe incarné, eh ! que dis-je ? avec les personnes divines elles-mêmes, avec le Père et le Fils en particulier, une ressemblance et une conformité d'action qui lui permettent de s'appliquer à la lettre les paroles de saint Jean : *Societas nostra cum Patre et Domino nostro Jesu Christo*[2]. « Notre sacerdoce nous associe à Dieu le Père et à Jésus-Christ son Fils. »

II

Quel est en effet le caractère personnel du Père dans la Trinité ? Et dans le temps, quel est l'acte principal qui lui est attribué par l'Écriture et par l'Église ? Le caractère personnel du Père consiste dans la génération du Verbe. Son caractère distinctif, c'est d'avoir

1. Jos., x, 14. — 2. I Joan., I, 3. Cf. S. Th., p. 2, q. 63, a. 6.

éternellement pour Fils un Dieu éternel et infini comme lui. Voilà ce qui fait son caractère et sa gloire essentielle. Quant à ses œuvres extérieures, la plus excellente qui lui soit attribuée, celle qui porte au plus haut degré l'empreinte de sa grandeur, c'est d'avoir envoyé et produit ici-bas son Fils unique en notre chair mortelle. Comme la génération éternelle d'un Dieu est le terme le plus élevé auquel puisse atteindre une personne divine, agissant en elle-même selon toute l'énergie de sa nature, la production temporelle d'un Homme-Dieu est la dernière limite de ses opérations dans la sphère des choses contingentes et libres. Dès lors comment ne pas voir le rapport que le sacerdoce établit entre la première personne et nous, et la gloire qui en rejaillit sur notre ministère ?

Que fait le prêtre au saint autel ? Qu'a t-il à faire pour offrir à Dieu le Sacrifice eucharistique ? N'est-ce pas d'abord de produire et de mettre sous les espèces sacramentelles ce même Fils de Dieu que le Père éternel a la gloire de produire dans l'éternité, ce Verbe divin qui est venu sur la terre dans la plénitude des temps, qui s'est revêtu de notre humanité pour rendre à la Majesté divine les hommages qu'elle attendait, et dont les beautés infinies, aussi bien que les grandeurs, méritent les adorations et les actions de grâces de toutes les créatures ? *Sacerdos corpus Christi sacro ore conficit*[1].

Il n'est pas besoin de rien exagérer, ni de se faire illusion, en confondant des choses essentiellement distinctes. Nul ne prétend qu'une créature puisse donner l'existence au Créateur. Qui ne sait qu'un être créé, si

1. S. Hieron., *Epist.* XIV, 8.

favorisé qu'il soit, reste toujours à une distance infinie de Dieu et comme un néant devant lui? Mais si convaincu que nous soyons de cette vérité, nous n'en sommes pas moins autorisé à dire ce que l'Église nous enseigne et ce dont la foi nous assure, qu'un prêtre, par cela même qu'il est prêtre, a le pouvoir de faire descendre sur la terre et de rendre présent à l'autel celui que le Très-Haut reconnaît pour son Fils, et à qui sont dus, aussi bien qu'à son Père, tout honneur et toute bénédiction dans les siècles des siècles : *Qui est Deus benedictus in sæcula*[1].

Et le Verbe qu'il produit, dit M. Olier, n'est pas un Verbe humilié, un Verbe dans la faiblesse et l'infirmité de la chair, qui porte au dehors les traits et la ressemblance du péché : c'est un Verbe glorieux dans la splendeur des saints, dans l'éclat de sa Majesté éternelle, figure de la substance du Père et image de sa gloire : *Qui, cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ, sedet ad dexteram majestatis in excelsis*[2]. Aussi a-t-on appliqué justement au prêtre les paroles de l'Apôtre : *Quis ascendit in cœlum, id est Christum deducere?* Qui montera au ciel pour en faire descendre le Christ? Vous seul en êtes capable, Prêtre; et un mot de votre bouche suffit pour opérer ce prodige. *Prope est verbum in ore tuo*[3]. Il ne faut qu'un mouvement de vos lèvres pour donner au Verbe de Dieu une nouvelle existence ici-bas : *Ad cujus pene libitum descendit de cœlo in carne Verbum*[4]. Chaque jour vous pouvez dire du Sauveur dans le temps ce que le Père éternel en dit dans l'éternité : *Ego ero illi in*

1. Rom., IX, 5. — 2. Heb., I, 2. — 3. Rom., X, 8. — 4. S. Laur. Justin., *Serm. de Euch.*, 27.

Patrem et ipse erit mihi in Filium[1]. Chaque matin vous avez droit de lui répéter à lui-même la parole que son Père lui a dite à l'aurore des siècles et au jour de l'Incarnation : *Ego hodie genui te*[2].

III

Comme il est l'image du Père produisant son Fils, le prêtre est aussi à l'autel l'image du Fils glorifiant son Père et s'immolant pour lui.

Le propre du Fils dans l'éternité, c'est de retracer l'image de son Père, et d'exposer à ses regards, comme un miroir fidèle, ses perfections et ses grandeurs. Tel est le sens de ces mots que nous venons de citer : *Splendor gloriæ et figura substantiæ ejus*[3]. Il est la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance. Or, ce qu'il fait de toute éternité dans sa nature divine, il a voulu le faire aussi dans le temps en sa nature humaine. La gloire de son Père a été la fin de toute sa vie. Ç'a été surtout la raison de sa mort, le but de son immolation, de son sacrifice sanglant. *Propterea veni in horam hanc*[4], disait-il. Il n'a pris notre humanité que pour l'offrir comme victime à la Majesté divine.

Le sacerdoce catholique participe à cette gloire ; et c'est par là surtout que le prêtre s'identifie, pour ainsi dire, avec le Fils de Dieu fait homme. Car ne se conduit-il pas à l'autel comme un autre Jésus-Christ ? Il exerce le même ministère ; il se propose la même fin ; il immole la même victime ; il rend à Dieu le même hon-

1. Heb., I, 5. — 2. Ps. II, 7. — 3. Heb., I, 2. — 4. Joann., XII, 27.

neur; il en sollicite les mêmes grâces. Ce n'est pas en son nom, sans doute, ni par sa propre vertu qu'il agit, puisqu'il n'est de lui-même qu'un néant et un pécheur; mais pourtant il agit; il coopère à l'œuvre de l'Homme-Dieu; il ne fait avec lui, pour ainsi dire, qu'une même personne. C'est par son ministère que le Sauveur continue à rendre à la Majesté suprême une gloire infinie. C'est par lui que le nom du Seigneur continue d'être exalté au milieu des peuples, qu'il reçoit en tous lieux de dignes adorations et que, du couchant à l'aurore, on immole à sa grandeur l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie sans tache qu'annonçait le dernier des prophètes et dont les figures d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech n'étaient que d'impuissantes figures [1].

IV

Qu'elle est donc grande la dignité du prêtre, et quelle vénération on aurait pour son ministère, si l'on se faisait du Sacrifice et de la divine Victime l'idée qu'on en doit avoir! Il faudrait entendre saint Jean Chrysostome développer ce sujet avec les lumières et la ferveur de sa foi. « Quand vous voyez, dit-il, le Sauveur du monde immolé sur l'autel au saint Sacrifice, le sacrificateur penché sur la victime, et tous les fidèles prosternés à l'entour, les lèvres teintes du sang précieux, vous croyez-

1. Nam si Jesus Christus, Dominus et Deus noster, ipse est summus sacerdos Dei Patris et sacrificium Deo Patri ipse primus obtulit et hoc fieri in sui commemorationem præcepit, utique ille sacerdos vice Christi vere fungitur, qui, id quod Christus fecit, imitatur. (S. Cypr., *Epist.* III, lib. II.)

vous encore sur la terre au milieu des mortels? Ne vous semble-t-il pas plutôt être transporté au ciel, dans la société des bienheureux et des anges? Représentez-vous Élie sur le mont du Carmel, au jour où il sacrifia publiquement au Seigneur, et où il ramena à son Dieu tout un peuple infidèle. Une foule immense l'environne dans l'attitude la plus religieuse et le silence le plus profond. La victime est étendue sur le bûcher. Tout à coup, le prophète élève la voix pour invoquer le Seigneur, le feu du ciel tombe sur l'holocauste et le peuple s'écrie tout d'une voix : *Dominus ipse est Deus* [1] ! Voilà un prodige, assurément, un prodige ineffable, qui saisit l'âme tout entière. Mais si vous êtes chrétien, n'avez-vous pas à admirer dans nos églises un autre prodige mille fois plus étonnant et plus sublime encore? Joignez-vous à vos frères à l'heure des saints Mystères et réveillez votre foi. Voyez-vous le sacrificateur debout à l'autel, appelant sur la terre, non un feu matériel qu'un souffle peut éteindre, mais l'Esprit du Dieu vivant? Il prie, non pour qu'une flamme consume son holocauste, mais pour que la divine grâce, descendant ici-bas avec la victime, embrase les cœurs de tous les fidèles. Dieu prête l'oreille à la prière de son ministre; les cieux s'inclinent à sa voix, et le mystère de la foi s'accomplit [2]. »

Intuemini quantus sit hic [3] ! s'écriait l'Apôtre, en parlant de Melchisédech, en considérant ce grand personnage comme la figure du Pontife éternel, et en reconnaissant dans son sacrifice de pain et de vin l'image de celui qui s'offre sur nos autels. *Erat enim sacerdos Dei*

1. III Reg., XVIII, 20-39. — 2. S. Chrys., *De Sacerd.*, III, 3. — 3. Heb., VII, 4.

altissimi[1]. Qu'aurait-il dit s'il avait voulu nous faire admirer le prêtre de la nouvelle alliance, le ministre et le représentant du Fils de Dieu, celui qui perpétue au milieu de nous le Sacrifice divin, dans sa réalité et sa grandeur infinies! Ne se serait-il pas écrié, comme le prophète de Pathmos, dès sa première vision: *Vidi similem Filio hominis*[2]?

O prêtre! s'écrie à cette vue un saint Docteur, que vous êtes donc grand et que votre dignité est sublime! *Quantam dignitatem contulit vobis Deus!* Le Seigneur ne vous a pas seulement élevé au-dessus des princes et des rois; il vous a placé dans un rang supérieur à toutes les grandeurs de la terre. Que dis-je? il vous a mis au-dessus des Anges et des Archanges, au-dessus des Trônes et des Dominations : *Prætulit vestrum ordinem omnibus ordinibus.* De même que pour opérer la rédemption il ne s'est pas uni à la nature angélique, mais à la nature humaine, selon la remarque de l'Apôtre, ainsi n'est-ce pas à des anges, mais à des hommes et à ses prêtres exclusivement, qu'il a confié le pouvoir de consacrer son corps et son sang et de les offrir en sacrifice : *Sicut enim non Angelos, sed semen Abrahæ apprehendit ad faciendam redemptionem, sic non Angelis sed hominibus, solisque sacerdotibus, dominici corporis et sanguinis commisit consecrationem*[3].

1. Gen., XIV, 18. Secundum similitudinem. (Heb., VII, 15.)

2. Apoc., I, 13.

3. S. Bern., *Serm. in Synod.* I. (Apocr.) Un jeune homme qui avait reçu le sacerdoce avant l'âge requis, et qui n'avait pas tardé à le profaner, vint un jour, sous un vêtement laïque, demander un secours à saint Philippe de Néri. Le saint, l'ayant considéré fixement, lui dit : « Mon fils, vous n'avez pas l'habit de votre ordre : vous êtes prêtre. » Le jeune homme avoua la vérité et fit connaître son état. Quelqu'un ayant ensuite

Christum, sacerdos, cœlitus evocas :
Per te creatur qui creat omnia...
Sacras ad aras imperantes
Nos docilis Deus ipse sentit [1].

V

Si quelque chose doit étonner après cela, n'est-ce pas de voir des ecclésiastiques estimer peu l'honneur que Dieu leur a fait en les appelant au saint autel, attacher peu d'importance à la célébration du divin Sacrifice, s'en priver facilement et sans regret, s'en acquitter avec négligence, en perdre le souvenir aussitôt qu'ils ont quitté les vêtements sacrés ? A quoi songent donc ces prêtres ? Qu'est-ce qui leur paraît mériter davantage leur affection et leur estime ? Pour quelles fonctions réservent-ils leur application et leurs soins ? Chacun a ses attraits, et trop souvent obéit aux inspirations de la nature. Celui-ci a le zèle de la prédication ; celui-là le goût des affaires extérieures. Un autre aspire au gouvernement des paroisses, à la direction des âmes, à l'enseignement des sciences, aux relations particulières avec telle ou telle classe de fidèles. On poursuit dans le ministère ce qu'on admirait de loin en ceux qu'on voyait l'exercer et ce qu'on se flattait d'y trouver. L'un veut devenir un homme d'œuvres, l'autre un homme de parole, l'autre un homme d'étude, d'administration, de conseil, d'autorité. Mais avant tout, et par-dessus tout, est-ce que tous les ministres de Dieu ne

demandé à saint Philippe comment il avait appris ce qu'il en était : « J'ai vu, répondit l'homme de Dieu, le caractère du Sacerdoce rayonner sur son front. »

1. *Hymn. San-Sulp.*

devraient pas s'efforcer d'être des hommes de Dieu [1], dévoués à sa gloire, affectionnés à son culte, remplis de son esprit, brûlants de son amour? N'est-ce pas ce que chacun devrait estimer et désirer en premier lieu [2]? Ah! si l'on consultait la foi, au lieu d'écouter la nature! Si l'on voyait les choses à la lumière du ciel, on n'estimerait plus que Dieu, la gloire de Dieu, le service de Dieu. On se féliciterait, non de s'élever devant les hommes et de s'attirer leur admiration, mais de s'approcher de la Majesté suprême et de lui rendre de dignes hommages. On se tiendrait trop honoré de pouvoir dire, comme les Anges : Nous sommes de ceux qui approchent de son trône et qui se tiennent en sa présence : *Unus ex septem qui astamus ante Dominum* [3]. On s'écrierait avec le Psalmiste : *Altaria tua, Domine virtutum! Melior est dies una in atriis tuis super millia* [4]. On dirait avec l'Apôtre : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei* [5]. « Notre titre au respect des fidèles, c'est d'être les ministres du Sauveur et les dispensateurs de ses mystères. » Nous ne voulons pas qu'ils considèrent en nous d'autres qualités ni d'autres avantages. Que le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, source de toute grâce, fasse abonder en nous sa lumière, afin qu'estimant notre

1. Tu autem, o homo Dei! (I Tim., VI, 11; II Tim., II, 17.) Cf. I Reg., IX, 7, 8, etc.

2. Notez qu'en agissant ainsi, nul office ne serait négligé, et chaque emploi tiendrait son rang. « Il n'est rien, dit un pieux ecclésiastique dont on a écrit la vie, qui plaise plus à Notre-Seigneur, qui procure à la sainte Trinité plus de gloire, aux anges plus de joie, aux justes plus de grâces, aux pécheurs plus de secours, aux âmes du purgatoire plus de consolation, qu'une Messe dignement célébrée. » (*Vie de M. Renard, prêtre,* par Abelly.)

3. Tob., XII, 15. — 4. Ps. XXIII, 6, 11. — 5. I Cor., IV, 1.

vocation autant qu'elle le mérite, nous mettions, comme les saints, tout notre bonheur à connaître l'étendue de sa charité envers nous, à nous remplir de l'abondance de ses grâces! *Deus Domini nostri Jesus Christi, pater gloriæ, det vobis spiritum sapientiæ, illuminatos oculos cordis, ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus... Ut possitis comprehendere, cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo et longitudo et sublimitas et profundum, scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei*[1] !

1. Eph., I, 17; III, 18, 19. Nos autem, non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis. (I Cor., II, 12.)

CHAPITRE TROISIÈME

SAINTETÉ DU POUVOIR QUE LE PRÊTRE EXERCE A L'AUTEL

I

Un ministère est d'autant plus saint qu'il se rapporte plus directement à Dieu, qu'il nous unit plus étroitement à Notre-Seigneur et qu'il est de nature à leur procurer, à l'un et à l'autre, plus de gloire. Ce principe est incontestable, il ne s'agit que de l'appliquer à la célébration du divin Sacrifice.

1° Le prêtre est à l'autel dans le rapport le plus direct et le plus intime avec Dieu. Ce n'est pas à une créature, en effet, à un saint ou à un ange, si élevés qu'ils soient au ciel, que le sacrifice peut être offert, mais à Dieu seulement : *Quis enim audivit aliquando sacerdotem dicere in precibus : Offero tibi sacrificium, Petre, vel Paule, vel Cypriane*[1] *?* Quand la victime n'aurait rien que de terrestre, quand ce serait l'être le moins parfait et le plus chétif, on ne pourrait l'immoler qu'à la Majesté suprême, parce que tout sacrifice est de sa nature un acte de *latrie* ou de culte divin, l'oblation de la victime et son immolation ayant essentiellement pour but de reconnaître, dans celui à qui cet hommage est rendu, la souveraineté absolue, le droit de vie et de mort, avec une grandeur et une perfection telles que l'existence lui appartient en propre et que tous les autres êtres, ne subsistant que par lui, sont

1. S. Aug., *De civ. Dei*, VIII, 27.

comme des néants devant lui[1]. Combien plus l'oblation se rapporte-t-elle directement et uniquement à Dieu, quand la victime est une personne divine, consubstantielle à Dieu, quand c'est un Homme-Dieu qui immole à l'autel la nature humaine à laquelle sa nature divine est hypostatiquement unie!

2° En même temps qu'il s'adresse à la Majesté suprême pour lui offrir le divin Sacrifice, le prêtre s'unit à l'Homme-Dieu de l'union la plus étroite qu'on puisse concevoir. Tout chrétien qui veut plaire à Dieu et faire un acte de vertu méritoire pour le ciel doit agir en chrétien, comme membre de Jésus-Christ. Il doit donc lui être uni comme le bras l'est à la tête, agir dans sa dépendance, sous l'influence de sa grâce[2]. C'est la condition de tout acte surnaturel.

Voilà une première union que le prêtre doit avoir avec Notre-Seigneur, s'il veut célébrer dignement. Mais le ministère qu'il remplit en exige une autre, plus spéciale et plus intime, qui le mette en état d'agir, non comme un membre de son corps mystique seulement, mais comme son représentant, comme un autre lui-même. Car, que faut-il pour que l'Hostie soit consacrée et que la divine Victime devienne présente sous les espèces eucharistiques ? Il faut que le prêtre fasse à l'autel ce que l'Homme-Dieu a fait au Cénacle, qu'il prononce les mêmes paroles : *Hoc est corpus meum ; Hic est sanguis meus*, avec la même efficacité. Par conséquent, il faut que le prêtre suprême s'identifie, pour ainsi dire,

1. Qui immolat, præterquam Deo cœli, occidatur. (Ex., XXII, 20.)

2. Ipse Christus Jesus tanquam caput in membra et tanquam vitis in palmites virtutem influit, quæ bona eorum opera semper antecedit et comitatur et subsequitur. (Conc. Trid., *Sess.* VI, De Just., 6.)

avec son ministre à ce point que la volonté de l'un et de l'autre ne soit qu'une seule et même volonté et leur action qu'une seule et même action. Comme l'ange qui parlait aux Israélites au nom du Seigneur, pour leur faire ses communications et leur intimer ses ordres, se disait le Seigneur qu'il représentait : *Ego Dominus*, ainsi le prêtre représentant le Sauveur dans l'exercice de son sacerdoce, pourrait dire avec vérité : *Ego Christus*. « Ce n'est pas moi, enfant d'Adam, ou simple fidèle, qui parle, qui agis, qui consacre, qui offre mon corps et mon sang ; c'est Jésus-Christ vivant, agissant, parlant en moi ; ou bien c'est Jésus-Christ et moi tout ensemble, c'est le Pontife éternel et son vicaire, c'est un homme animé et soutenu par l'esprit de l'Homme-Dieu, n'ayant avec lui qu'une même vertu et n'opérant qu'une même œuvre[1]. » Comment concevoir entre le prêtre et Notre-Seigneur une union plus complète et plus merveilleuse ?

Cependant il faut encore en reconnaître une autre, plus étonnante, s'il est possible : celle qui résulte de la consommation du Sacrifice eucharistique ou de la participation du prêtre au corps et au sang du Sauveur. Car il ne peut se borner, comme le diacre et les ministres inférieurs, à s'approcher de la victime, à la prendre entre les mains ou à l'offrir à Dieu : il faut qu'il la reçoive en son cœur, qu'il s'en nourrisse, qu'il y communie. Cette union n'est pas morale seulement, mais réelle et substantielle. C'est comme un sceau que le Sauveur ajoute aux unions précédentes, afin de les rendre plus solides et plus intimes. « Celui qui se nourrit de ma chair et de

1. Quod dabatur a Paulo et quod dabatur a Petro, Christi erat. (S. Aug., *In Joan.*, v, 18.)

mon sang, dit-il, demeure en moi et je demeure en lui. Or, celui qui demeure en moi participe à ma vie. Il n'a qu'à se laisser animer et conduire par moi pour s'enrichir de mérites et de vertus surnaturelles [1]. » Aussi est-ce après le saint Sacrifice et grâce à la Communion surtout que le prêtre peut dire dans le sens le plus étendu : *Vivo, jam non ego ; vivit vero in me Christus* [2]. « Jésus-Christ n'est plus en moi seulement pour un instant, pour exercer certains actes et remplir certaines fonctions ; il y est pour y demeurer, pour y produire des fruits de vie, pour être le principe de ma conduite, surnaturaliser mes œuvres et diviniser en quelque sorte tout mon être. »

3° L'acte que le prêtre fait à l'autel tend de sa nature à procurer à la Majesté divine une souveraine gloire. En effet, si l'on considère cet acte en lui-même comme immolation et oblation d'une personne divine, ce n'est pas assez de dire qu'il honore Dieu essentiellement, il l'honore infiniment. Il rend à la Majesté divine et à toutes ses perfections, à sa sainteté, à sa justice, à sa bonté, à sa souveraineté, un hommage tel que, non seulement nous ne pouvons en concevoir de plus parfait, mais que Dieu lui-même ne pourrait en désirer de plus glorieux. De même en est-il, si nous le considérons dans ses effets, si nous envisageons les fruits qu'il doit produire. Il faut reconnaître qu'il n'en est pas qui puisse honorer Dieu davantage, puisqu'il n'est pas de moyen plus puissant, soit pour communiquer aux âmes la grâce du ciel, soit pour les exciter à l'amour du Sauveur et à la pra-

1. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in eo. (Joan., vi. 57.) Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum. (xv, 5.) — 2. Gal., ii. 20.

tique des grandes vertus d'abnégation, de générosité, de zèle, de pénitence et de mortification.

Rien donc de si auguste, même parmi les fonctions sacerdotales, que le divin Sacrifice : Dieu ne saurait confier à personne un ministère plus saint[1] !

II

De là une conséquence aussi importante que pratique : c'est qu'il n'est pas de fonction qui demande du prêtre des dispositions plus parfaites, ou dont la profanation le rendrait plus coupable et pourrait lui devenir plus funeste.

Nous exposerons bientôt les autorités et les raisons qui font, non seulement de l'état de grâce, mais encore de la pratique de la perfection, une condition nécessaire pour mériter d'offrir chaque jour le divin Sacrifice ; mais en attendant, nous croyons devoir faire remarquer ici une chose : c'est l'énormité du péché dont un prêtre se rendrait coupable, s'il montait même une seule fois à l'autel en mauvais état, c'est-à-dire sachant bien qu'il a offensé Dieu d'une manière grave et n'ayant pas de sa faute la contrition qu'il doit avoir.

Quand un prêtre célèbre ainsi en état de péché et avec l'affection volontaire au péché, on peut dire qu'il y a en lui deux hommes qui agissent à la fois en sens contraire, l'homme du dehors, l'homme officiel, qui suit le cérémonial, et l'homme du dedans, l'homme privé, qui agit

1. Necessario fatemur nullum aliud opus adeo sanctum ac divinum tractari posse quam hoc tremendum mysterium. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, Decret.)

suivant ses vues personnelles et ses dispositions. Entre l'un et l'autre, c'est une opposition flagrante et une contradiction continuelle. Le premier proclame la souveraineté de Dieu sur tout ce qui existe et reconnaît que les hommages et les adorations des pures créatures ne suffisent pas pour honorer sa grandeur infinie ; le second refuse de se soumettre à son autorité ; il transgresse sa loi, résiste à ses représentations et brave ses châtiments. L'homme officiel prête au Fils de Dieu son ministère et sa parole, pour rendre à son Père la gloire que méritent ses perfections ; l'homme privé, loin de s'unir à la divine Victime, refuse de faire pour Dieu le moindre sacrifice ; il veut se tenir dans l'indépendance, satisfaire la passion qui le possède, son orgueil, son ressentiment, son ambition, sa luxure. L'homme officiel dit à Dieu du bout des lèvres, au nom du Sauveur anéanti à ses pieds : « A vous tout droit, toute puissance et toute gloire. Tout ce qui n'est pas vous est néant devant vous. » L'homme privé lui dit en son propre nom, par ses actes aussi bien que par les dispositions de son cœur : « Ma satisfaction et mon honneur avant tout. Peu m'importe qu'il y ait un Dieu, un Sauveur, une loi, un enfer, une éternité : je veux me contenter et agir comme il me plaît. » Quand le Sacrifice touche à sa fin et que le moment de la Communion arrive, l'homme officiel, le représentant de Jésus-Christ prenant l'Hostie, témoigne qu'il s'associe à ses sentiments et qu'il veut être à Dieu avec elle et par elle ; il reçoit le Sauveur en son cœur comme pour lui en céder l'empire et se laisser animer de son Esprit. Mais ce ne sont là que des démonstrations. L'homme privé, lui, l'homme réel ne participe à la Victime que pour la consumer ; il reçoit son

Sauveur en sa poitrine, comme un hôte qui n'a aucun droit à exercer chez lui. Son dessein n'est pas de se soumettre à son esprit, mais de l'assujettir à sa volonté propre, ou à la passion qui est son idole. Le lieu où il l'introduit n'est pas un trône où il désire le voir régner : c'est une prison où il veut le tenir captif, un sépulcre où il a dessein de l'ensevelir. Ainsi rien ne touche, rien n'arrête, rien ne désarme ce malheureux pécheur. Ce que le Sauveur fait en sa faveur, en raison de son caractère, le pouvoir qu'il lui permet d'exercer, la confiance qu'il lui témoigne, il en profite pour cacher son indignité et offenser Dieu avec plus d'audace. Ce n'est pas dans un moment d'oubli, par inadvertance, par un mouvement subit qu'il pèche; c'est de sang-froid, au mépris des plus vives lumières. Il porte son péché en présence du Saint des saints; et ce qu'il voit faire au Sauveur pour honorer le Roi du ciel, l'hommage infini qu'il lui voit rendre à la Majesté divine et auquel il prête son ministère accroît encore la malice de son acte et lui sert à l'outrager davantage. Comment concevoir un crime plus odieux et qui mérite un châtiment plus sévère ?

Saint Paul enseigne que le fidèle qui ne s'est pas éprouvé avant la communion et qui participe indignement à la sainte Eucharistie mange et boit sa propre condamnation, parce qu'il se rend coupable de la profanation du corps et du sang du Sauveur[1]. Que faut-il donc penser du prêtre coupable qui ne se contente pas de communier à l'autel, avec le sentiment de son indignité, mais qui ose encore, en dépit de sa conscience et

1. I Cor., XI, 27-29.

en présence de la Majesté suprême, consacrer, offrir, immoler et distribuer aux fidèles la Victime du salut? *Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem Testamenti pollutum duxerit, et spiritui gratiæ contumeliam fecerit*[1]! N'est-ce point là renouveler le crime de Judas, trahissant son Maître par un baiser, et le livrant à la mort pour quelques pièces d'argent[2]? N'est-ce pas imiter les Juifs qui le vouent à la mort, et les bourreaux qui lui percent les mains et les pieds, au moment où il s'offre à son Père pour le salut de leurs âmes? *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes*[3].

III

Est-il étonnant d'entendre le divin Sauveur se plaindre de ces outrages à des âmes saintes, dignes d'être les confidentes de ses pensées, et s'y montrer plus sensible qu'aux tourments les plus douloureux de sa Passion?

Un jour, dit sainte Marguerite de Cortone, Notre-Seigneur daigna se manifester à moi dans une Hostie consacrée. Les mains du prêtre qui la tenait étaient sales et dégoûtantes. Comme j'en témoignais mon horreur : « Tu vois, Marguerite, me dit le divin Maître, comment me traite ce malheureux! Et tant d'autres!... »

Ce qui doit étonner davantage, c'est qu'après avoir enduré avec patience de pareils outrages, ce doux Sau-

1. Heb., x, 29.

2. Nullus esto Judas, nullus improbus, nullus alia in ore versans, alia in mente retinens. (S. Chrys., *De prod. Jud.*, Hom., I, 6.)

3. Heb., VI, 6.

veur ait encore pitié de ses ministres indignes et qu'il ait quelquefois recours aux moyens les plus extraordinaires pour leur ouvrir les yeux, les faire rentrer en eux-mêmes et les forcer à lui demander miséricorde. Nous en citerons un exemple, entre beaucoup d'autres, emprunté à un auteur digne de foi, qui s'en fait le garant.

« Il y avait naguère, dit-il, au monastère de Sainte-Catherine, à Naples, une religieuse d'une grande sainteté, nommée sœur Paule de Sainte-Thérèse. Voici un fait qui lui était arrivé peu de temps avant de quitter le monde, et dont elle a rendu témoignage depuis son entrée au monastère. Comme elle entendait la Messe un matin dans une église, elle vit, au moment de l'Élévation, la sainte Hostie, couverte de taches, noircie et toute difforme, comme ce pain que le prophète Malachie reprochait aux prêtres juifs de présenter à l'autel : *panem pollutum*[1]. Cette vue la fit trembler de tous ses membres. Sa crainte et sa tristesse augmentèrent encore lorsqu'elle découvrit le mauvais état où se trouvait l'âme du prêtre qui célébrait, Dieu lui montrant à la fois le péché dont il était souillé et le châtiment prêt à tomber sur sa tête. Pénétrée de compassion et enflammée de zèle, elle se mit à implorer en sa faveur la divine miséricorde ; et le Seigneur, habitué à ne rien refuser aux prières de sa servante, lui inspira de tenter elle-même la conversion de ce malheureux, en lui adressant de sa part une admonition charitable. L'ayant donc attendu au sortir de la sacristie et ayant demandé à lui parler en secret, elle commença par s'humilier et lui faire des excuses, de ce qu'elle, pauvre femme, se permettait de

1. Offertis super altare meum panem pollutum, et dicitis : In quo polluimus te ? (Mal., I, 7.)

donner un avis à un prêtre du Très-Haut; puis elle lui représenta que ce qu'elle voulait lui dire était dans l'intérêt de son âme, qu'elle n'avait pour s'adresser à lui aucun autre motif que celui de la charité. Enfin, prenant confiance, elle lui dit ouvertement : « Sachez que « Dieu m'a révélé le mauvais état où vous êtes en ce « moment et où vous ont mis tel et tel péché. Lorsque « vous éleviez l'Hostie pour la faire adorer du peuple, « je l'ai vue entre vos mains toute souillée et couverte « de taches noires. Cette vue m'a remplie d'horreur, au « point que mon sang se glaçait dans mes veines. Com« ment donc osez-vous monter au saint autel dans un « pareil état? Ignorez-vous quelle pureté est requise « dans un prêtre qui doit tenir dans ses mains et rece« voir en sa poitrine le Fils unique de Dieu et de la « Vierge immaculée? Oh! je vous en conjure, détestez « votre péché, rejetez-le de votre cœur, et purifiez votre « conscience par une bonne confession! Ne différez pas, « si vous voulez éviter le châtiment suspendu sur votre « tête et apaiser le juste Juge des vivants et des morts. » Le malheureux prêtre resta d'abord interdit et muet. La pâleur couvrait son visage. Ce qui l'atterra surtout, ce furent les taches que cette personne lui dit avoir vues dans l'Hostie, et où il reconnut les traces de ses mains impures. Enfin, touché de confusion et tombant à genoux à côté du Tabernacle, il arrosa le pavé de ses larmes, demanda pardon à Dieu, de tout son cœur et, après avoir remercié sa bienfaitrice, il se mit en devoir de se conformer à ses charitables avis. »

SECTION II

OBLIGATIONS DU PRÊTRE A L'ÉGARD DU DIVIN SACRIFICE

CHAPITRE PREMIER

DES QUALITÉS QU'IL DOIT AVOIR

Article premier.

PURETÉ DE VIE : EXEMPTION DE TOUT VICE ET DE TOUTE ATTACHE AU PÉCHÉ

I

Quand nous disons que la vie du ministre des autels doit être innocente et pure, entendons-nous que, pour être élevé au sacerdoce et offrir le divin Sacrifice, il faille absolument avoir conservé l'innocence du baptême et s'être toujours conservé dans l'amitié de Dieu ? Non. Nous n'ignorons pas la prédilection du Seigneur pour les âmes pures ; nous savons quelle innocence il a voulu voir en la bienheureuse Vierge pour se faire son Fils, et quel ornement c'est pour le sanctuaire qu'une vertu qui ne s'est jamais démentie. Néanmoins, pour ne rien exagérer, nous devons dire que, dans le choix de ses ministres, l'Église consulte bien plus les dispositions où elle voit ceux qu'on lui présente que celles où ils ont pu se trouver, et que souvent elle n'hésite pas à fermer les yeux sur quelque faiblesse ancienne, parfois même sur des fautes nombreuses et prolongées, pourvu qu'elles

aient été dignement expiées et que le scandale ait été réparé par une pratique courageuse et soutenue des vertus contraires.

Sans doute les péchés commis ont toujours été commis; et si l'Esprit Saint ne venait à son aide, le pénitent aurait peine à recouvrer, dans son intégrité, la première horreur que le saint baptême lui avait donnée pour le mal. Le vase garde longtemps l'odeur du poison qui y a séjourné, et quand l'acide a pénétré l'intérieur du métal, il est difficile d'en enlever toute trace. Mais ce que la nature ne saurait faire, est possible à la grâce. *Aufer rubiginem de argento*, dit l'Esprit Saint, *et erit vas mundissimum* [1]. Comme un vase d'argent ou d'or, qu'on jette de nouveau en fusion, s'épure en s'embrasant, l'âme se dégage par une pénitence sincère de tout ce qui la viciait, et sa ferveur lui rend son premier éclat. Saint Paul, saint Jérôme, saint Augustin n'ont pas rendu moins de gloire à Dieu, après les égarements de leur jeunesse, que saint Jean, saint Philippe de Néri, saint François de Sales, qui ont toujours marché dans la bonne voie. L'important, c'est que les chutes, s'il y en a eu, aient été bien réparées, qu'on ne soit pas moins ferme dans le bien que si l'on avait toujours ignoré le mal, et que les vertus dont on est orné aient fait oublier les défauts auxquels on était sujet : *Si quis se emundaverit ab istis*, dit l'Apôtre, *erit vas in honorem sanctificatum et utile Domino, ad omne opus bonum paratum* [2].

D'ailleurs notre dessein n'est pas d'exposer ici les conditions nécessaires pour entrer légitimement dans les saints ordres. Nous supposons un ecclésiastique ho-

1. Prov., xxv, 4. — 2. II Tim., ii, 21.

noré du caractère sacerdotal, qui a reçu le pouvoir de célébrer les saints Mystères, et qui est disposé à user de ce pouvoir autant que les lois ecclésiastiques le lui permettent. Or nous disons que pour le faire dignement, il lui faut un certain degré de perfection supérieur à l'état de grâce pur et simple, ou que, pour monter chaque jour à l'autel sans manquer de respect à la sainte Hostie, avec profit pour soi-même et édification pour les fidèles, il doit se tenir exempt de toute affection volontaire au péché, même véniel, et avoir à cœur de diminuer de plus en plus le nombre des infidélités auxquelles il est sujet.

II

Ce que nous demandons ici du prêtre pour célébrer chaque jour le divin Sacrifice, on l'exige communément des fidèles pour faire la communion fréquente, c'est-à-dire pour se présenter à la sainte Table une fois ou deux chaque semaine. Les théologiens et les directeurs des âmes, les hommes d'étude et les hommes de pratique s'accordent à dire que, pour ceux dont l'état serait moins parfait, des communions si fréquentes, sans être gravement répréhensibles, témoigneraient peu de respect pour la sainte Eucharistie, et ils appliquent à ces cas la parole de saint Chrysostome : *Frigida ad Eucharistiam accessio est periculosa*[1]. Tel est le principe qui

1. I Cor., *Hom.*, xxiv. Qu'il suffise de citer à l'appui saint François de Sales, *Vie dévote*, II, 21, et saint Liguori, *Praxis*, II, 149-155. Non est dubium, dit-il, quin error sit, ut advertit Benedictus XIV, *De Synodo*, concedere communionem frequentem iis qui sæpe in peccata gravia labuntur, nec solliciti sunt de sua emendatione, aut iis qui accedunt ad communionem cum affectu ad peccata venialia, sine ullo desiderio se ab iis liberandi.

sert de règle aux confesseurs dans la direction des âmes. Sur quoi donc se fonderait un ministre de Dieu pour refuser de s'y soumettre, ou pour prétendre que la célébration quotidienne des saints Mystères n'exige pas une préparation si soigneuse? Ne doit-on pas plutôt penser le contraire, et ne semblerait-il pas juste de demander de lui des dispositions d'autant plus parfaites, que la faveur à laquelle il aspire est plus précieuse et que l'acte qu'il veut faire est plus excellent et plus saint[1]?

Assurément ce serait une prétention étrange de la part d'un fidèle de s'arroger une place privilégiée à la Table eucharistique, de se placer de lui-même parmi les convives les plus assidus du Sauveur, quand il est encore si peu habitué à l'observation des devoirs communs, qu'on a lieu de craindre de les lui voir bientôt enfreindre sur des points importants, quand il a peine à se faire la moindre violence pour y être fidèle, quand il lui arrive souvent de préférer au bon plaisir de Dieu, et même à sa volonté formelle, une inclination déréglée, une fantaisie, une satisfaction déraisonnable. Si son confesseur le savait dans cet état et qu'il le vît user de la sainte Communion avec si peu de retenue, il n'hésiterait pas à lui dire qu'il apprécie mal ses dispositions, que l'amour dont il se croit animé envers Notre-Seigneur, ne pouvant le décider à faire pour lui le plus léger sacrifice, n'est pas un véritable amour, que c'est, à son insu,

1. Pourquoi demanderait-on moins d'un prêtre, dit encore saint Liguori, pour dire la messe tous les jours, que d'une religieuse pour la communion quotidienne? Qu'y a-t-il de plus excellent que le divin Sacrifice? (*Salva*, III, 10, 11.) Necessario fatemur nullum aliud opus adeo sanctum ac sacrificium altaris... Et satis apparet omnem operam in eo ponendam esse ut quanto maxima fieri potest interiori cordis munditia et puritate peragatur. (Conc. Trid., *Sess.* XXIII.)

un motif moins pur et moins parfait qui l'attire à la sainte Table. Y aurait-il donc un moindre désordre dans la conduite d'un prêtre qui, tout en montant chaque jour à l'autel, continuerait à se donner les mêmes licences que ce fidèle et persisterait dans les mêmes infidélités? S'il n'avait aucun désir de changer de vie, s'il refusait de veiller sur sa conduite, sur ses inclinations, sur son humeur, s'il était disposé à accroître plutôt qu'à diminuer le nombre de ses infidélités et la gravité de ses fautes, n'aurait-on pas également sujet de mettre en doute la pureté de son attrait pour le divin Sacrifice? Ou plutôt son irrévérence envers les saints Mystères ne serait-elle pas aussi manifeste que choquante? Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement pour lui de participer à l'Eucharistie. Avant de prendre la sainte Hostie et de s'en nourrir à l'autel, le célébrant la consacre, il l'immole, il l'offre solennellement, sous l'une et l'autre espèce, à la Majesté divine. Or, chacun de ces actes n'est-il pas aussi excellent et ne demande-t-il pas autant de préparation que la communion elle-même? Ayant comme elle le Saint des saints pour objet, peuvent-ils ne pas exiger le même degré de grâce et de sainteté ?

Aussi voyez les prières que l'Église nous met sur les lèvres dans la célébration du divin Sacrifice. Que nous fait-elle demander à Dieu, tout d'abord, en montant à l'autel? Une entière pureté de cœur, qui nous rende digne des fonctions que nous avons à remplir : *Aufer a nobis, Domine, omnes iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire*. Et à l'Offertoire, quelles paroles nous fait-elle prononcer? Elle nous oblige à nous humilier de tous nos manquements

et de toutes nos négligences, même les plus légères : *Suscipe, sancte Pater, hanc immaculatam hostiam pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis.* Nous devons donc nous en repentir, et ne conserver à cet égard aucune attache volontaire. Et plus tard, à l'approche de la Communion? *Libera me ab universis malis et fac me tuis semper obedire mandatis ; et a te nunquam separari permittas.* Ne serait-ce pas de la duplicité et une sorte d'hypocrisie d'adresser à Dieu solennellement de telles prières et de garder sciemment dans le cœur une volonté arrêtée, ou du moins une disposition positive à l'offenser encore? Quelle inconséquence et quelle indignité, de venir ainsi chaque jour exprimer au Seigneur un si ardent désir d'une entière pureté, d'une union intime et constante avec lui, et de s'obstiner néanmoins à résister à sa grâce, en continuant à l'offenser par des fautes réfléchies et des infidélités délibérées ?

Non, Dieu ne saurait voir avec indifférence dans le cœur de ses prêtres un pareil partage, une affection si persistante pour ce qui lui déplaît. Lorsqu'ils vont à l'autel pour sacrifier à sa gloire, il veut que leur cœur soit à lui tout entier, qu'il n'y ait ni souillure dans leur âme, ni rapine dans leur holocauste, ni réserve dans leur volonté : *Omnis qui habuerit maculam, non accedet offerre hostias Domino, nec panes Deo suo*[1], disait-il à la tribu de Lévi. Pourquoi exigeait-il si rigoureusement des sacrificateurs de la loi ancienne l'exemption de toute souillure légale? N'était-ce pas surtout pour enseigner aux prêtres de la loi nouvelle quelle doit être la pureté

1. Lev., XXI, 17.

de leur vie, et avec quel soin ils doivent tenir leur âme exempte des taches même les plus légères[1] ?

III

« Il ne s'agit pas, dit-on, de religieux, vivant dans la retraite, sans aucune charge, à l'abri des distractions et des surprises : il s'agit d'hommes en rapport continuel avec le monde et dans une sorte de nécessité de célébrer tous les jours. Pour eux du moins, on ne voit pas que l'Église ait jamais mis une autre condition à la célébration quotidienne que l'état de grâce, ou l'exemption du péché mortel : pourquoi demander davantage ? »

Il est vrai que la pratique commune dans le clergé est d'offrir chaque jour le saint Sacrifice et que les besoins du saint ministère en font une sorte de nécessité au plus grand nombre des ministres. Il est vrai aussi que l'Église est loin de les détourner de cet usage ; et que pour les dispositions elle se borne généralement à leur rappeler qu'ils commettraient un sacrilège en montant à l'autel sans être en état de grâce. Mais en quoi cette pratique contredit-elle le principe que nous avons établi ? Est-ce que l'Église ne tient pas à l'égard des fidèles, sur le sujet de la sainte Communion, une con-

1. Quæcumque enim scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. (Rom., xv, 4.) Scripta sunt autem ad nostram correptionem, in quos fines sæculorum devenerunt. (1 Cor., x, 11.) Tantum interest inter Propositionis panes et corpus Christi, quantum inter umbram et veritatem. Quomodo itaque mansuetudo, patientia, sobrietas, etc., præcipue debent esse inter cunctos eminentia, sic et castitas propria, et ut ita dixerim pudicitia sacerdotalis, ut non solum ab opere se immundo abstineat, sed etiam a jactu oculi et cogitationis errore mens Christi corpus confectura sit libera. (S. Hieron., *In Tit.*, I, 9.)

duite semblable à celle qu'elle tient à l'égard des prêtres par rapport à la célébration de la Messe ?

Elle appelle les fidèles à la sainte Table ; elle les exhorte à s'en approcher fréquemment ; elle emploie tous les moyens pour les y attirer ; et tout en les exhortant à s'y préparer avec le plus grand soin, elle se borne pour l'ordinaire à dire qu'ils profaneraient le Sacrement et se rendraient coupables de sacrilège, s'ils le recevaient en péché mortel. Cela empêche-t-il les théologiens et les moralistes d'enseigner que, pour plaire à Dieu et pour être profitable à l'âme, la sainte communion demande des dispositions d'autant plus parfaites qu'elle est plus fréquente, que ce qui suffit pour communier chaque mois ou chaque semaine serait insuffisant pour communier avec fruit tous les jours [1] ? Pourquoi devraient-ils parler autrement quand ils traitent de la célébration des divins Mystères ? ou plutôt comment pourraient-ils demander moins, puisque cette célébration implique de la part du prêtre, non seulement la communion, mais encore l'offrande du divin sacrifice, acte qui n'est pas moins saint, et qui n'exige pas une moindre pureté de conscience ?

La nécessité où sont la plupart des prêtres de célébrer chaque jour est réelle, mais que doit-on en conclure ? Ce n'est pas qu'ils sont autorisés à le faire avec moins de préparation qu'on n'en exige des fidèles pour communier fréquemment : c'est que leur état demande une plus grande pureté de vie, et qu'en y entrant de leur plein gré, ils se sont imposé à eux-mêmes l'obligation d'acquérir un degré de vertu supérieur à celui des chrétiens ordinaires.

1. Cf. S. Lig. *Praxis,* 149.

Qu'on ne prétende pas que cette perfection est au-dessus des forces communes. Il n'en peut être ainsi pour ceux qui ont une vocation véritable ; car Dieu qui est la sagesse et la bonté mêmes rend possibles et même faciles à remplir toutes les obligations qu'il impose : *Mandata ejus gravia non sunt*[1]. *Sed unusquisque proprium donum habet*[2]. Ce principe est incontestable ; et pour les prêtres en particulier, l'expérience fait voir de quelle manière il se vérifie. Le saint autel lui-même fournit le moyen d'acquérir la perfection qu'il demande : *Sarcina Christi alas habet*[3]. Une Messe bien dite donne à celui qui la célèbre la ferveur et la pureté nécessaires pour en renouveler la célébration, de même qu'une bonne communion apporte aux fidèles les dispositions dont ils ont besoin pour communier une autre fois. *Ego Dominus qui sanctifico eos*, disait le Seigneur dans l'Ancienne Loi[4]. C'est dans son sacrifice surtout, avec le feu même de l'autel qu'il embrase et qu'il purifie le cœur de ses ministres. *Ipse enim quasi ignis conflans et emundans*, dit Malachie, le dernier des Prophètes, en annonçant l'Ange du Nouveau Testament et la sainteté des ministres qu'il devait donner au Seigneur ; *et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum et argentum ; et erunt Domino offerentes sacrificium in justitia*[5].

Un jour qu'on parlait devant saint François de Sales d'un prêtre qui venait de célébrer sa première Messe : « Ah ! Seigneur, dit-il, que ce jeune homme est heu-

1. Joan., v, 3.

2. I Cor., vii, 7, 17. Omnia facilia sunt caritati. Cui gravia sunt præcepta, petat quo destituitur et impleat quod jubetur. (S. Aug., *De nat. et grat.*, 83.)

3. S. Aug., *In Ps.*, lix, 8. — 4. Levit., xx, 8. — 5. Malach., iii, 2, 3.

reux! Désormais il ne vivra plus que pour Dieu, et il lui est comme impossible de l'offenser. — Eh quoi! lui dit-on, est-ce que l'autel rend impeccable? Ce prêtre est toujours homme; il peut pécher comme auparavant. — Non pas comme auparavant, reprend le Saint. Ceux qui parlent ainsi ne savent pas ce que c'est qu'être prêtre, qu'offrir le divin Sacrifice, que toucher et recevoir chaque jour le corps et le sang de Jésus-Christ. On ne mérite pas le nom de prêtre si l'on n'a la pureté d'un ange. » Quelle serait en effet la vertu du sacrifice s'il ne pouvait faire régner, quelques heures seulement, dans le cœur du ministre qui l'a offert l'amour de Dieu et la haine du péché? Quelle efficacité aurait le sacrement du corps et du sang du Sauveur, si la grâce qu'il confère ne pouvait préserver celui qui l'a reçue de toute chute volontaire jusqu'à la fin du jour[1]?

On ne prétend pas que la vie d'un ministre des autels doive échapper à toute surprise et être à l'abri de toute faiblesse. La condition humaine ne le permet pas. Mais on entend que des prêtres qui offrent tous les jours le divin Sacrifice, qui s'unissent chaque matin par la communion à l'Agneau sans tache, peuvent et doivent avoir en horreur toute faute délibérée, veiller sur leurs sentiments et leur conduite pour ne pas offenser Dieu, exclure avec soin de leur cœur toute intention déréglée, et faire souvent des actes d'humilité et de repentir sur les infidélités qui leur échappent[2]. Qui pourrait demander moins d'hommes qui vivent dans

1. Quomodo morietur, cujus vita cibus est? (S. Amb., *In Ps.* LXVIII.)

2. Jam non dicam vos servos sed amicos meos, quia omnia cognovistis quæ operatus sum in medio vestri. (Pontif., *Ordin. presbyt.*) Cf. Joan., XV, 15.

l'état le plus saint, et qui ont contracté avec Notre-Seigneur la plus intime union? N'est-ce pas parce qu'il voulait l'élever au Sacerdoce que Notre-Seigneur disait à saint Pierre, à sa dernière Cène : *Nisi lavero te, non habebis partem mecum* [1] ?

Article II

VERTU POSITIVE, DANS UN DEGRÉ PLUS QU'ORDINAIRE

La première qualité qu'on exige des vases sacrés, c'est qu'ils soient nets ou exempts de toute souillure. Cette condition est essentielle, mais on ne s'en contente pas. On demande en outre qu'ils soient d'un métal précieux, travaillés avec art et richement ornés. Or, les prêtres ne sont-ils pas, comme les vases de l'autel, destinés à recevoir et à présenter aux fidèles le corps et le sang du Fils de Dieu? Le Sauveur ne daigne-t-il pas habiter en eux, et faire de leurs cœurs ses ciboires et ses ostensoirs vivants [2] ? Il faut donc qu'ils se distinguent aussi par un mérite positif, qu'ils soient ornés de vertus plus qu'ordinaires, et que leur perfection, les élevant au-dessus du vulgaire, leur concilie l'estime et le respect de tous les fidèles.

1. Joan., XIII, 8, 10. Hæc nemo contemnat; quoniam, ut audivit Petrus, nisi laverit ea Christus, non habemus partem cum eo. (S. Bern. *In Cœn. Dom.*)

2. Sacerdos magnus quasi vas auri solidum ornatum omni lapide pretioso; in ascensu altaris sancti gloriam dedit sanctitatis amictum. (Eccli., L, 10. 12.)

I

On trouve ce sentiment chez tous les peuples, à toutes les époques et dans toutes les contrées : *Sancta sanctis.* Jamais on n'a séparé l'idée du sacerdoce de l'idée de sainteté. Adam n'a pas offert de sacrifice proprement dit, ou du moins l'Écriture n'en a pas fait mention, parce qu'il ne convenait pas, disent les saints Docteurs, que le nom de prêtre fût donné au premier des pécheurs : *Ne primus peccator primus sacerdos diceretur.* Caïn et Abel offrent à la fois des victimes; mais Dieu, qui découvre le fond des cœurs, fait une différence entre leurs oblations, et l'on voit aussitôt auquel des deux sont réservées ses bénédictions. Dans la suite des temps, tous ceux que nous voyons honorer la Majesté divine par de dignes sacrifices, Hénoch, Noé, Abraham, Jacob, se distinguent par leurs vertus et sont entourés de vénération : *Omnes isti gloriam adepti sunt,* dit le Sage, *et in diebus suis habentur in laudibus*[1]. Lorsqu'il plaît au Seigneur de réunir les enfants d'Israël en corps de nation et de leur donner un culte particulier, il désigne pour pontife le frère du libérateur, Aaron, en récompense du courage qu'il a montré devant Pharaon et de la fidélité avec laquelle il a exécuté jusque-là tous les ordres du ciel : *Excelsum fecit Aaron... fungi sacerdotio et habere laudem in nomine ejus*[2]. Mais il a soin d'avertir ceux de sa famille qui sont appelés à lui succéder que, s'ils héritent de sa dignité, ce sera à condition d'hériter

1. Eccli., XLIV, 7.
2. Eccli., XLV, 7. 19. Cf. Levit., VIII-X.

de sa vertu et de mettre comme lui leur conduite en harmonie avec leur vocation[1]. Telle est la raison pour laquelle il dicte à Moïse le livre du Lévitique : un code de lois qui règle dans les moindres détails non seulement les cérémonies que ses ministres auront à exercer dans le temple, mais encore la vie qu'ils auront à mener au milieu du peuple. Il veut qu'ils soient des modèles de perfection pour tous leurs frères, que, renonçant à posséder quoi que ce soit de la terre de Chanaan[2], ils se contentent du Seigneur pour héritage, qu'ils aient le courage de commander à leurs sens, de réprimer les instincts de la nature et de mener une vie austère[3], qu'ils se privent, au moins par intervalles, des jouissances de la famille, afin de mieux s'acquitter de leurs saintes fonctions et d'offrir au Seigneur de plus dignes hommages, qu'ils fassent régner parmi leurs enfants la pureté des mœurs et le respect de la loi[4]. Ainsi Dieu veillait dès lors à ce que la personne de ses ministres fût entourée d'une auréole de sainteté[5], et il faisait en sorte que le peuple respectât en eux la gloire de son nom : *Sanctificabor in iis qui appropinquant mihi*, disait-il, *et in conspectu omnis populi glorificabor*[6]*! Quemcumque eligerit erit sanctus*[7].

II

Mais sous le rapport des obligations, comme sous celui de la dignité et des pouvoirs, quelle comparaison

1. Levit., x, 3. — 2. II Paral., xxxi, 5. — 3. Levit., x. 9. — 4. Levit., xxi.

5. Facies laminam de auro purissimo in qua sculpes : Sanctum Domino ; et erit imminens fronti Pontificis. (Exod., xxviii, 36. 38.)

6. Levit., x, 3. — 7. Num., xvi, 17.

y a-t-il à faire entre le sacerdoce de la loi ancienne et celui de la loi nouvelle ? *Si enim quod evacuatum est, per gloriam est*, dit saint Paul, *multo magis quod manet, in gloria est*[1]. Inauguré dans l'Église par Jésus-Christ même, celui-ci a été non seulement glorifié, mais divinisé d'une certaine manière en la personne de son fondateur; et comme les prêtres de la loi de Moïse, succédant à Aaron et continuant ses fonctions, devaient avoir la même grâce qu'Aaron et imiter ses vertus, les prêtres de la loi nouvelle, représentant le Fils de Dieu fait homme et perpétuant son ministère, doivent être animés de l'Esprit de Jésus-Christ et participer à sa sainteté.

C'est pour cette raison qu'avant de revêtir ses apôtres de la dignité sacerdotale, le divin Maître les prend à son école, et qu'après avoir employé trois années entières à les instruire et à les former par sa parole et par ses exemples, il veut encore qu'ils attendent, pour commencer l'exercice de leur ministère, la venue de son Saint-Esprit et la communication pleine et entière qu'il veut leur faire de ses dons. C'est pour le même motif que le Sauveur a laissé à son Église un sacrement particulier, le sacrement de l'Ordre, afin de sanctifier d'une manière plus parfaite ceux qui leur succéderaient dans le service de son Père et qui auraient à exercer après eux le divin sacerdoce. C'est par suite du même dessein

1. II Cor., III. 11. Nam si ministratio mortis litteris deformata in lapidibus fuit in gloria, ita ut non possent intendere filii Israel in faciem Moysi, propter gloriam vultus ejus, quæ evacuatur quomodo non magis ministratio spiritus erit in gloria? Nam si ministratio damnationis gloria est, multo magis abundat ministerium justitiæ in gloria. Nam nec glorificatum est quod claruit in hac parte propter excellentem gloriam. (*Ibid.*, 7-10.)

qu'il veut que ses ministres ne reçoivent pas leur dignité par héritage, qu'ils ne la tiennent pas de la chair et du sang, comme les enfants de Lévi, mais qu'ils soient choisis librement entre tous les fidèles pour leur seul mérite[1]. C'est pour cela enfin que son apôtre, désignant à Tite et à Timothée ceux qui sont dignes d'être appelés au divin ministère, exige pour la prêtrise et la dignité pastorale les mêmes conditions et les mêmes vertus que pour l'épiscopat : *Oportet esse prudentem, ornatum, pudicum, sobrium, doctorem, benignum, justum, sanctum, non neophytum, exemplum fidelium in verbo, in caritate, in fide, in castitate*[2].

III

Mais si l'on veut apprendre d'une manière plus précise les dispositions nécessaires aux représentants de Jésus-Christ, et la perfection que demande l'office de prêtre au divin Sacrifice, c'est à l'Église qu'il convient de s'adresser. Chargée de choisir ses ministres, de les disposer à leur état, elle n'épargne rien pour les instruire et les sanctifier : ni les avis, ni les exhortations, ni les consécrations, ni les prières.

D'abord elle cherche à discerner ceux que Dieu destine au sacerdoce. Elle les prépare de bonne heure à leur vocation, en leur donnant, autant qu'elle peut, une éducation spéciale, des mœurs plus austères et plus saintes, une instruction plus solide et plus religieuse. Il ne suffit pas de s'offrir à elle pour être reçu dans le

1. Non secundum legem mandati carnalis, sed secundum virtutem vitæ insolubilis. (Heb., VII, 16.)
2. I Tim., III, 2; IV, 12; Tit., I, 7.

sanctuaire : elle étudie ses candidats et elle les éprouve : *Probentur primum*, dit l'Apôtre [1]. Elle veut que ses clercs se séparent du monde, qu'ils prennent le Seigneur pour unique partage, qu'ils mènent une vie régulière et édifiante. Dès leur entrée dans les premiers ordres, elle exige que leur conduite puisse servir d'exemple et d'édification à tous les fidèles : *Ut cunctis cœlestis vitæ formam præbeant... Ut sanctæ Ecclesiæ exemplo sanctitatis suæ consulant... Ut se et alios et Dei Ecclesiam illuminent...* Quand l'âge des Ordres majeurs arrive, elle les avertit de ne pas s'engager inconsidérément, mais de bien examiner les obligations attachées à ces Ordres et les vertus dont il faut être orné pour s'en montrer digne. « Désormais, leur dit-elle, ayant à paraître à l'autel pour aider le prêtre dans l'oblation du divin Sacrifice, vous devrez montrer en votre personne toute la perfection d'un ministre sacré, joindre à une foi vive et ferme un grand amour pour les saints offices, une sobriété irréprochable, et une chasteté sans tache : *Amodo debetis esse vigiles ; amodo sobrii, amodo casti, in vera et catholica fide fundati.* » Avant de les élever au rang de diacres, sa sollicitude et ses prières redoublent. Elle s'informe de la conduite qu'ils ont tenue dans les ordres précédents et de l'opinion qu'on a de leur vertu. Elle leur fait remarquer que, n'ayant plus seulement à servir le prêtre à l'autel, mais devant coopérer à l'oblation du divin Sacrifice et à la distribution des saints Mystères, ils devront honorer leur état par une sainteté plus parfaite : *Estote ergo nitidi, mundi, puri, casti, sicut decet ministros Christi et cooperatores mysteriorum Dei.* Puis,

1. I Tim., III, 10.

par l'organe de l'évêque qui la représente, en même temps qu'il représente Jésus-Christ son divin chef, elle leur impose les mains pour leur communiquer l'esprit de force et de sainteté. Enfin elle demande pour eux une vertu assez pure, assez élevée et assez ferme pour édifier, réjouir et sanctifier toutes les âmes fidèles : *Abundet in eis, Domine, totius forma virtutis, pudor constans, innocentiæ puritas, ut suæ castitatis exemplo imitationem sanctam plebs acquirat*[1].

Après cela, on pourrait croire qu'il ne lui reste rien à faire pour être assurée de voir à la tête de son clergé des prêtres exemplaires et parfaits. Néanmoins, ce n'est qu'une préparation ; et quand le moment arrive de conférer le sacerdoce, elle recommence, avec de nouvelles instances, ses informations, ses avertissements, ses invocations et ses prières. Accroître le nombre de ses ministres n'est pas, à ses yeux, un grand avantage ; ce qu'elle souhaite, ce dont elle sent la nécessité, c'est de donner à Jésus-Christ des représentants animés de son esprit et remplis de sa grâce. Elle regarderait comme un malheur d'élever au sacerdoce des sujets d'une vertu douteuse ou médiocre. Pour une si haute dignité, elle veut une sagesse supérieure à celle de la terre, une sainteté depuis longtemps affermie, une probité au-dessus de tout soupçon : *Cœlestis sapientia, probi mores et diuturnæ justitiæ observatio*. Elle exige que leur intérieur réponde à leur caractère aussi bien que leur conduite : *Ut gravitate actuum et censura vivendi probent se seniores;* qu'ils mettent en pratique les avis que saint Paul adressait à Tite et à Timothée,

1. Pontif. *De ordin. confer.*

ses plus chers disciples, *his instituti disciplinis quas Tito et Timotheo Paulus exposuit;* qu'ils s'appliquent à cultiver dans leur cœur, à montrer dans leur personne et à propager dans l'Église les plus hautes vertus : *Ut in lege Domini die ac nocte meditantes, quod legerint credant, quod crediderint doceant, quod docuerint imitentur ; ut justitiam, constantiam, misericordiam, fortitudinem, cæterasque virtutes in se ostendant, exemplo præbeant, admonitione confirment.* Enfin, comme elle sent que la sagesse humaine ne saurait se maintenir, ni à plus forte raison s'élever d'elle-même à une telle perfection, elle multiplie ses vœux et ses supplications; et, appliquant à ses nouveaux prêtres les suffrages dont elle dispose et les grâces du Sauveur dont elle est la dispensatrice, elle les bénit, les consacre et leur donne à eux-mêmes le pouvoir de bénir et consacrer efficacement les personnes et les choses pour le service et la gloire du Seigneur : *Ut quæcumque benedixerint benedicantur, et quæcumque consecraverint consecrentur in nomine Domini*[1] ?

IV

« La célébration du saint Sacrifice n'est pas, dira-t-on peut-être, la seule fonction du prêtre ni le seul motif qu'on ait de désirer sa sanctification : il est appelé à conduire et à diriger les fidèles aussi bien qu'à honorer Dieu et à l'invoquer en leur nom. L'Église, qui le destine presque toujours au saint ministère en même temps qu'au Sacerdoce, ne doit-elle pas tenir compte

1. Pontif. *De ordin. confer.*

dans ses avis de toutes les charges qu'elle lui réserve et des devoirs qui en seront la suite? »

— Il est vrai que le ministère ecclésiastique impose de nombreuses obligations, et il importe extrêmement que toutes soient bien remplies. C'est pour l'Église, sans aucun doute, une raison de souhaiter à ses prêtres de hautes vertus et de demander pour eux de grandes grâces. Néanmoins, si l'on réfléchit et qu'on étudie son langage, on reconnaîtra que ce n'est pas là sa grande préoccupation au jour de l'ordination, ni la raison principale de ses avertissements et de ses prières. Car enfin elle sait bien qu'un certain nombre de ses ministres n'auront pas à s'occuper de la conduite des âmes ou du gouvernement des paroisses; et les prières qu'elle fait, elle les fait pour tous, et les avis qu'elle donne, elle les adresse à tous sans exception. Elle les croit donc nécessaires à tous, indépendamment du saint ministère.

D'ailleurs qui peut ignorer, ce qu'enseigne le concile de Trente, que, de toutes les fonctions qu'un prêtre peut remplir, il n'en est aucune qui soit aussi auguste et qui demande des dispositions aussi excellentes que le divin Sacrifice? L'Église tient donc pour certain que si ceux qu'elle va ordonner ont la perfection nécessaire pour s'en bien acquitter, ils auront également celle qu'ils devront porter dans leurs autres emplois. Aussi en revient-elle toujours à la pensée des divins Mystères, et semble-t-elle borner ses vœux à ce que ses ministres s'en acquittent avec tout le soin et toute la sainteté possibles : *Ut purum et immaculatum ministerii sui donum custodiant, ac panem et vinum in corpus et sanguinem Filii Dei immaculata benedictione confirment.* C'est ainsi qu'elle parle en toute occasion. Lorsqu'elle veut inculquer à ses

prêtres l'obligation qu'ils ont d'être saints ou leur en faire sentir la gravité, elle ne voit pas de moyen plus efficace pour les convaincre, que de leur montrer l'autel et de leur faire considérer l'office qu'ils y remplissent : *Sacerdotes incensum Domini et panes Dei sui offerunt, et ideo sancti erunt Deo suo et non polluent nomen ejus*[1]. Les prêtres ont à monter à l'autel du Très-Haut. Ils doivent lui offrir l'encens et le pain consacré, une prière sainte et une hostie sans tache. Comment ne seraient-ils pas saints, d'une vraie et complète sainteté ? Ils le doivent à la dignité qu'ils exercent, à la victime qu'ils immolent, à la divinité qu'ils invoquent. Le péché qui souillerait leur conscience avilirait leur ministère et ferait injure au Saint des saints : *Sancti erunt Deo suo, et non polluent nomen ejus*[2].

V

Rien ne fait mieux connaître le sentiment de l'Eglise à cet égard, que les insignes qu'elle donne à ses ministres et dont elle les revêt le jour de leur ordination.

Ces ornements n'ont par eux-mêmes aucune valeur. Qu'elle qu'en soit la magnificence, ils ne sauraient accroître notre mérite ni augmenter notre crédit auprès de Dieu. « Seigneur, disait le Psalmiste, c'est la sainteté qui doit être la parure de vos prêtres; sanctifiez-les; ornez-les de justice et de vertus; et vous mettrez la joie au cœur de tous vos saints[3] ! » Mais aux yeux de

1. Isai, LII, 11. Cf. Pontif.

2. Levit., XXI, 6. Cf. Missale, *In fest. SS. Sacram.*

3. Sacerdotes tui induantur justitiam, et sancti tui exultent. (Ps. CXXXI, 9.)

l'Eglise, nos insignes sont des symboles de perfection : ils représentent les vertus du Sauveur, que nous devons pratiquer dans l'exercice de nos fonctions. En nous en revêtant, elle a soin de nous indiquer la signification de chacun.

Or, il faut le remarquer : elle n'exige pas de ses ministres qu'ils en soient toujours ornés, ni qu'ils les portent tous dans chacune de leurs fonctions. S'il s'agit des actes les plus simples du ministère, comme d'instruire et de catéchiser les fidèles, il leur suffit d'avoir l'habit clérical, par lequel ils font profession de n'être plus du monde et d'appartenir au clergé. Pour l'administration des sacrements, quelques ornements sont requis, mais les premiers ou les moindres suffisent. C'est tout autre chose dans la célébration du divin Sacrifice. Là, il est indispensable que le prêtre les ait tous, sans aucune exception, quelle que soit son indigence et celle de son église. Il lui faut le vêtement blanc, symbole de l'innocence et de la virginité : non le surplis qu'il a reçu à la tonsure et qui ne le couvrait qu'en partie, mais l'aube avec l'amict qu'on lui a donnés au sous-diaconat, pour le revêtir en entier et lui rappeler que la vie d'un ministre sacré doit être parfaitement pure, qu'on ne doit plus apercevoir dans sa personne le plus léger défaut. Il lui faut ensuite la ceinture, symbole de la continence et de la mortification, sous l'empire desquelles il doit tenir tous ses sens. Mais c'est peu. A ces premiers ornements, qui signifient surtout l'exemption du péché, il faut joindre des insignes plus précieux qui figurent les mérites et les vertus du Sauveur : le manipule, emblème de la vie laborieuse, partage des bons ouvriers,

et de la récolte qu'ils doivent tâcher de faire à la moisson du divin Maître ; puis l'étole, symbole du ministère évangélique et du zèle que demande la prédication de la sainte parole. Ce n'est pas encore assez. Pour célébrer les divins Mystères, il faut, au-dessus de tous ces insignes, un vêtement plus riche et plus brillant que tous les autres : c'est la chasuble, le symbole de la charité, le vêtement sacerdotal par excellence, *vestis sacerdotalis, per quam caritas intelligitur.*

Pourquoi ce nouvel ornement, et d'où vient qu'un prêtre ne peut monter à l'autel sans en être revêtu ? Parce qu'il ne s'agit plus simplement pour lui de distribuer la sainte Eucharistie, ou de l'exposer aux adorations du peuple : il s'agit de la consacrer et de l'offrir à Dieu pour sa gloire et pour le salut des âmes ; il s'agit d'immoler le Verbe fait chair, c'est-à-dire de renouveler le sacrifice du Calvaire, l'acte de charité le plus prodigieux qui se soit jamais accompli et qu'aucune intelligence puisse concevoir. Cet acte de charité, dont un Homme-Dieu était seul capable, son ministre le reproduit d'une manière mystérieuse, mais aussi réelle et aussi efficace que pourrait le faire l'Homme-Dieu lui-même. Or, pour que cet acte se fasse, d'une manière digne et religieuse, il faut que le prêtre l'accomplisse saintement, de tout son cœur et de toute son âme, en s'unissant au Sauveur qu'il représente et dont il est l'organe, en entrant dans ses vues et ses dispositions. Il doit donc être animé du même esprit et rempli de la même charité. Et c'est pour le faire réfléchir à cette obligation, ou plutôt pour le mettre dans l'impossibilité d'en perdre le souvenir que l'Eglise l'oblige à porter au-dessus de ses autres insignes un vêtement parti-

culier, destiné à lui rappeler cette sublime vertu et à le faire penser au besoin qu'il en a : *Accipe vestem sacerdotalem, per quam caritas intelligitur.* Comme la charité, reine des vertus, doit tenir le premier rang dans son cœur, dominer sur toutes ses dispositions, diriger toute sa conduite et orner son âme d'une beauté toute divine, ce saint habit le revêt entièrement; il s'ajoute à tous ses autres insignes; il les recouvre et fixe sur lui tous les regards. Comme la charité a un double objet ou se divise en deux parties, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, la chasuble a deux faces, l'une qui regarde l'autel et la victime, l'autre qui est tournée du côté des fidèles. Comme la charité inspire le dévouement, fait accepter toutes les peines et produit le sacrifice, la chasuble est marquée d'une double croix ; elle semble unir celle du Calvaire, où l'Homme-Dieu a été immolé d'une manière sanglante, et celle de l'autel, sur laquelle il continue d'être offert chaque jour, d'une manière mystérieuse, mais non moins réelle, avec tous ses membres.

Que conclure de là, si ce n'est ce qu'enseigne l'auteur de l'*Imitation*, que pour mériter d'offrir les saints Mystères, il ne suffit pas d'être exempt de péché : qu'il faudrait être parfait et orné de toutes les vertus : *Sacerdos omnibus virtutibus debet esse ornatus.* Quand le peuple voit à l'autel le représentant du Sauveur, paré des ornements sacrés, invoquer le Seigneur et implorer ses bénédictions pour ses frères et pour lui, il lui semble avoir devant les yeux Jésus-Christ lui-même : *Sacris vestibus indutus vices Christi gerit, ut Deum pro se et pro populo humiliter roget.* Il porte sur lui la croix de Jésus-Christ. Cette croix est sur sa poitrine et sur ses épaules.

Elle est devant lui pour le faire réfléchir aux péchés dont il s'est rendu coupable, et à la mort de l'Homme-Dieu, qui a été nécessaire afin de lui en obtenir le pardon; elle est derrière lui, pour lui rappeler qu'il est chargé du salut de ses frères, et qu'il doit intercéder en leur faveur devant la Majesté divine : *Ante se crucem portat, ut propria peccata lugeat; post se, ut aliorum etiam commissa defleat et se medium inter Deum et peccatorem constitutum esse sciat*[1]. Comment concevoir que ces leçons soient sur lui sans effet ? Comment imaginer que son âme reste étrangère à ces sentiments, et que ses aspirations devant le saint autel se bornent à l'exemption du péché et au degré le moins élevé de la grâce sanctifiante?

VI

Non, il n'est pas permis au prêtre de se tenir, par la vulgarité de ses dispositions, au niveau de la multitude. La vertu même des âmes pieuses ne lui suffit pas. Il doit à sa dignité, au ministère qu'il exerce, aux rapports que Dieu daigne avoir avec lui, de s'élever à une perfection plus haute. « N'avez-vous pas remarqué, dans l'Ancien Testament, dit saint Ambroise, la distance que le Seigneur met entre le peuple et ses prêtres lorsqu'il les appelle pour leur donner sa loi sur le Sinaï ? A la foule, il ordonne de demeurer au loin et de se tenir dans la plaine; mais pour ses prêtres, il leur donne une place plus élevée; il veut qu'un certain nombre au moins se tiennent sur le versant au sommet duquel il doit se mon-

1. Imit., IV, 5.

trer à Moïse [1]. D'où vient cette différence ? Ne voit-on pas qu'elle en suppose une autre semblable dans les dispositions et dans les mérites? » A qui appartient-il, dit le Psalmiste, de s'approcher du Seigneur et de se tenir sur la sainte montagne, sinon à ceux que leur innocence et leur sainteté élèvent au-dessus du vulgaire ? Qui sera digne de franchir le seuil du sanctuaire et de monter à l'autel, sinon celui qui a les mains pures et le cœur sans tache [2] ?

A plus forte raison les ministres de l'Église et les représentants du Sauveur ont-ils besoin d'une haute vertu et d'une sainteté éminente. Appelés à offrir tous les jours le Fils de Dieu en sacrifice, ayant avec le Saint des saints des relations incessantes, ils devraient être, dit saint Chrysostome, aussi purs que les Bienheureux et les Anges [3]. C'est pour cette raison et par le désir qu'il a de leur sanctification que le Sauveur les comble de ses dons et qu'il met à leur disposition tous ses trésors.

« Un prince qui est en campagne ou qui voyage, a dit un pieux ecclésiastique du dix-septième siècle [4], loge sans difficulté dans la première maison venue. La moindre

1. Non poterit vulgus ascendere in montem Sinaï... Ascende ad Dominum tu et septuaginta senes Israël. (Ex. xix, 24 ; xxiv, 1). Vides nihil in sacertotibus plebeium requiri, nihil populare, nihil commune cum moribus inconditiæ multitudinis. Supergrediamur igitur plebeias opiniones ; sit gressus ad superiora. Væ iis qui descendunt in Ægyptum. (S. Amb., *Epist.* I, xxviii, 2.) Cf. Imit., iv, 5.

2. Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus ? Innocens manibus et mundo corde. (Ps. xxiii, 34.) Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo ? Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam. (xiv, 1, 2.)

3. Sacerdotium in terra peragitur, sed cœlestium ordinum classem obtinet. Idcirco sacerdotem ita purum esse decet ac si in cœlis inter potestates illas collocatus esset. (Chrys., *De Sacerd.*, iv, 3.)

4. A. Bourdoise.

chaumière lui suffit; et si pauvre qu'elle soit, il ne se plaint pas de son dénûment, après y avoir reposé la nuit. C'est en passant qu'il s'y arrête ; il n'y demeure que peu d'instants. Mais dans son palais, il a d'autres exigences. Comme c'est le lieu où il habite, où il exerce son autorité, où il se fait voir à ses sujets, il tient à ce que tout soit magnifique, et il emploie de grosses sommes et des années entières à s'y construire des appartements somptueux. De même en est-il du Fils de Dieu, notre souverain Maître. Obligé de loger en passant dans une étable, il ne prend pas garde au dénûment d'un si pauvre réduit, et il se contente du peu que peuvent faire, pour le préparer, sa très sainte Mère et son Père nourricier. Mais pour la bienheureuse Vierge, comme il veut faire en elle un long séjour, qu'elle doit devenir sa demeure habituelle, comme son palais, son tabernacle, le trône de sa gloire, le lieu de ses délices, il agit tout autrement. Il la prépare lui-même, durant de longues années, à l'honneur qu'il lui destine. Il la comble de ses grâces, il l'orne de ses vertus, il emploie, pour la sanctifier, toutes les industries de sa sagesse, tous les trésors de son amour.

« O prêtres ! ô ministres de ce grand Dieu ! pensez que le cœur d'un simple fidèle est pour le roi du ciel, présent dans l'Eucharistie, ce que l'étable de Bethléem lui fut au jour de sa naissance. Il ne veut y loger qu'en passant, sans dépense comme sans appareil. Il se contente de ce que vous pourrez faire pour qu'il y soit reçu le plus décemment possible. Mais vous, chez qui il vient tous les jours, vous en qui il désire faire son séjour habituel, pour se laisser voir et se faire honorer de tous, vous devez être plus purs, plus ornés, plus brillants que les

cieux. C'est pour cela qu'il s'applique avec tant de soin à vous rendre saints et qu'il verse sans mesure ses grâces dans votre âme. Il veut que, par l'innocence et par la vertu, vous ressembliez à Celle qui a mérité d'être sa mère. Approchant d'elle de si près par votre dignité, serait-il dans l'ordre que vous en fussiez si éloignés par vos dispositions et par vos mérites? *Domum Dei decet sanctitudo. Confessio et pulchritudo in conspectu ejus : sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* [1]. »

Ainsi, Dieu nous aide à nous sanctifier, et plus il nous demande de vertus, plus il a dessein de nous accorder de grâces. Le divin Maître veut que nous soyons parfaits; mais il est la perfection même, et il ne désire rien tant que de se donner à nous. Il suffit de s'attacher à lui pour participer à son esprit de charité et de sacrifice : *Pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati* [2]. C'est là ce qui doit nous donner confiance, malgré notre pauvreté et notre faiblesse. Humilions-nous; désirons; demandons : *Petite; quærite; pulsate* [3]. Notre-Seigneur nous donnera ce qui nous manque. Il fera en nous ce que nous ne saurions faire; il élèvera notre vertu à la hauteur de notre dignité; et tout en nous laissant le sentiment de notre misère, il nous montrera de quoi nous pouvons devenir capables par le secours de sa grâce : *Unicuique gratia secundum mensuram donationis Christi* [4]. *Vos cognoscetis quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis* [5].

1. Ps. XCII, 5; XCV, 6. — 2. Joan., XVII, 19. — 3. Matth., VII, 7; Luc., XI, 9. — 4. Eph., IV, 7. — 5. Joan., XIV, 20.

Article III

VERTUS SPÉCIALES QUE DEMANDE LE SAINT AUTEL : FOI ET RELIGION

I

La vertu la plus nécessaire pour célébrer les saints Mystères, comme la plus importante pour acquérir la perfection sacerdotale, c'est la foi, ou plutôt une fermeté et une vivacité de foi plus qu'ordinaires.

Tous les fidèles croient au divin Sacrifice et à la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie. Du côté de l'objet, par conséquent, la foi est la même en tous ; mais quant à l'ardeur, à la fermeté, à la vivacité, quelle différence ! Dans les uns, elle est faible, languissante et sans chaleur. C'est un flambeau entouré d'un voile, comme un soleil d'hiver noyé dans les brouillards. Dans les autres, elle est vive, active, lumineuse, pénétrante ; c'est le soleil du printemps avec son ardeur et son éclat. Les premiers ne voient que peu de chose à l'autel. Ce qu'ils remarquent, ce sont les dehors du mystère, les vases du sacrifice, les ornements, les cérémonies, les ministres sacrés. Le mystère lui-même les frappe peu. Ils savent bien que Jésus-Christ est présent sous les Espèces eucharistiques, et que partout où il se trouve il est leur Seigneur et leur Dieu ; mais ils n'y pensent guère. Ils ne réfléchissent, ni sur sa grandeur, ni sur son état, ni sur ses dispositions : leur cœur n'en est pas touché. Pour eux, Jésus-Christ est dans l'hostie, à peu près comme il était dans le sépulcre, sans pensée, sans action, sans vie au dedans. Il ne leur apparaît que comme un être mystérieux, éloigné, appartenant à un

autre monde, s'occupant d'eux presque aussi peu qu'ils s'occupent de lui. Sa présence les laisse froids, insensibles, sans émotion et presque sans idée. Mais il en est autrement des seconds. Ce que les premiers croient, ceux-ci semblent le voir. Ils en sont touchés, frappés, ravis à tel point, qu'ils se sentent impuissants à rendre leur admiration et leur amour. Leur foi peut pénétrer jusqu'au dedans du voile : *Usque ad interiora velaminis*[1]. Sous les saintes Espèces, ils découvrent le ciel tout entier et plus que le ciel, le Dieu même du ciel, avec sa grandeur, ses perfections, sa charité, ses amabilités et tous ses desseins. Ils voient le Verbe fait chair, principe de toute grâce, centre de toute religion, chef et âme de la sainte Église, résumant dans sa nature créée l'humanité entière, la divinisant en sa personne, l'offrant avec lui en sacrifice à la Majesté divine, remplissant les âmes des fidèles de sentiments d'adoration, de louange, d'action de grâces, de pénitence, de supplication, se faisant leur interprète et leur médiateur auprès de celui qui est leur Maître suprême et leur souverain bienfaiteur, leur unique principe et leur terme commun. Ils le voient, possédant dans son sein tous les trésors du ciel, objet constant de l'amour du Père céleste, toujours brûlant de charité et de reconnaissance, toujours en action de grâces et en supplication pour lui et pour ses membres. Et la vue de toutes ces merveilles, jointe au sentiment de sa présence, les pénètre d'une telle admiration et d'un tel respect qu'ils sont comme anéantis au dedans d'eux-mêmes ; et que, toute créature disparaissant à leurs yeux, ils semblent n'avoir plus de pensées et d'affections que

1. Heb., VI, 19.

pour louer, bénir et exalter celui qui daigne leur manifester ainsi d'une manière presque sensible sa présence, sa grandeur et sa tendresse. Parfois, il leur semble n'être plus guère de ce monde. L'autel est devant eux comme le trône où l'Homme-Dieu est assis pour recevoir les adorations des anges et des hommes. Ils voient ces multitudes innombrables d'esprits célestes qui le contemplent et qui l'adorent. Ils entendent leurs bénédictions et leurs hommages ; et s'unissant à ce concert, ils mettent leur bonheur à répéter avec eux ce chant de gloire et de bonheur qui ne cesse de retentir au ciel : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus omnipotens*[1] !

Telles étaient les adorations du saint curé d'Ars, au divin Sacrifice et devant le Saint Sacrement, durant les longues heures qu'on lui voyait passer dans sa pauvre église au pied du tabernacle. « On croirait qu'il voit Dieu de ses yeux, » disaient ses paroissiens en le regardant de loin. Et lui-même, il leur disait : « Pour l'homme charnel, le monde est tout et Dieu n'est rien ; mais pour l'homme de foi, c'est le contraire : Dieu est tout et le monde entier est moins que rien. » Quelquefois il ajoutait : « Si nous avions une foi vive, pénétrante comme celle des saints, nous verrions Notre-Seigneur comme eux. Il est des prêtres qui le voient chaque jour à l'autel. »

Mais cette foi est loin d'être commune, même dans le sanctuaire. *Non omnium est fides*, dit saint Paul[2]. On croit bien à la vérité du mystère, et ce serait exagérer de dire que la foi du grand nombre est morte ; elle produit encore, par intervalles, certains sentiments et cer-

1. Apoc., IV, 8. — 2. II Thess., III, 2.

taines œuvres ; mais elle languit ou elle sommeille. Prenons un exemple. « Je vais à l'église, dit saint Jérôme, pour prier ou offrir le saint Sacrifice. Cet acte suppose la foi. Je n'irais pas, si je ne croyais pas. Mais si ma foi était telle qu'elle devrait être, si je croyais fermement et ardemment, comme ont cru les saints, comme croyait Moïse, n'agirais-je pas bien différemment? Oui, je purifierais mon cœur afin de voir Dieu ; je frapperais ma poitrine en demandant pardon de mes fautes ; je répandrais des pleurs ; je me jetterais aux pieds de mon Sauveur pour les arroser de mes larmes ; je m'attacherais au pied de sa croix et je ne la quitterais pas que je n'aie obtenu miséricorde : *Non orarem si non crederem : sed si vere crederem, jacerem ad Domini pedes, eosque fletu perfunderem, hærerem certe trunco crucis; nec prius amitterem quam misericordiam impetrarem*[1]. »

C'est cette ardeur de foi pourtant qu'il faudrait à l'autel pour avoir l'intelligence et le sentiment des saints Mystères; car ce n'est plus aux sens comme à Jérusalem, comme au Sinaï, que Dieu veut manifester ses grandeurs : *Non enim accessistis ad tractabilem montem*, dit l'Apôtre, *et accensibilem ignem et turbinem et caliginem et procellam et tubæ sonum; sed accessistis ad Sion montem et civitatem Dei viventis, Jerusalem cœlestem, et multorum millium Angelorum frequentiam, et ecclesiam primitivorum qui conscripti sunt in cœlis, et Testamenti novi mediatorem Jesum, et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel*[2]. Comme il ne se révèle à nous que par sa parole, nous ne pouvons nous approcher de lui que par la foi.

1. *Dial. cont. Lucif.*
2. Heb., XII, 12, 22-24.

A mesure que la foi s'affermit, la piété s'anime et la religion devient active et profonde. Les prêtres qui honorent Dieu davantage sont ceux qui croient plus vivement aux divins Mystères[1]. Ce sont eux aussi qui touchent et qui édifient le plus les âmes. La parole a peu d'efficacité à elle seule. Elle peut donner une notion des choses invisibles ; mais elle ne les fait ni voir, ni toucher, ni sentir. Ce qui les rend évidentes, ce qui fait qu'on en est frappé, c'est l'impression qu'on leur voit produire sur ceux qui les prêchent. Quand on voit un prêtre recueilli et pénétré devant la sainte Hostie, quand on le voit absorbé et anéanti au pied du Saint Sacrement, il semble qu'on ait soi-même devant les yeux celui qui y est caché. On reconnaît sa présence au respect qu'il inspire à son ministre ; on s'unit à la vénération, à l'amour, à l'admiration dont on est témoin ; et c'est par ce moyen surtout que la foi et la ferveur se propagent dans l'Église : *Oculis magis quam auribus credunt*[2].

II

Après la foi, la vertu la plus essentielle pour le ministre des autels, c'est la religion ; c'est-à-dire une estime souveraine de la majesté de Dieu, un respect sans bornes pour sa grandeur infinie, un zèle ardent pour l'honorer et le faire honorer dans toutes ses perfections et dans toutes ses œuvres.

1. Fide plurimam hostiam obtulit quam Cain. (Heb., XI, 4.) Fide tangitur Deus, dit S. Augustin sur cette parole : Quis me tetigit? (Luc, VIII, 45).

2. S. Franç. de Sales, *Lett. à l'arch. de Bourges*.

En effet, quelle est la vocation du prêtre et pour quel motif renouvelle-t-il chaque jour à l'autel le sacrifice du Calvaire ? Quelle est la vérité qu'il proclame et qu'il répète sans cesse devant toute l'Église en immolant la divine Victime à la Majesté divine et en offrant au Père éternel le corps et le sang de son Fils ? C'est que Dieu est l'Être des êtres, le principe et la fin de toutes choses ; que tout, venant de lui et étant à lui, doit vivre et mourir pour lui ; que l'acte le plus juste et le plus parfait dont une créature soit capable, quelle que soit sa perfection, c'est de s'anéantir devant la Majesté infinie et de s'immoler pour sa gloire ; qu'aucun homme ni aucun être créé ne saurait mériter, au prix même de son sang, la rémission du moindre péché ni le don de la moindre grâce. Telles sont en effet les conséquences à tirer du sacrifice de l'Homme-Dieu. Voilà ce que le Verbe fait chair dit à son Père et nous dit à nous-mêmes, dans l'immolation de l'autel comme dans celle du Calvaire ; et c'est ce que comprennent toutes les âmes qui ont quelque intelligence de l'une et de l'autre : *Glorificantes Dominum quantumcumque potueritis, supervalebit adhuc ; major est enim omni laude*[1]. *Omne lignum montis Libani non sufficiet ad succendendum, et animalia ejus non sufficient ad holocaustum*[2].

Comme représentant le Sauveur dans son sacerdoce, et avec son corps et son sang pour victime, le prêtre fait ce que nulle créature ne saurait faire, ce dont la création tout entière est radicalement incapable. Il rend à Dieu une gloire proportionnée à sa grandeur et à sa bonté. Il lui offre une réparation supérieure à tous les

1. Eccl., XLIII, 32.
2. Is., XL, 16.

outrages dont il peut être l'objet. Il lui fait un don plus précieux que toutes les grâces qu'on peut solliciter de sa miséricorde. La divine Victime lui rend tous les hommages possibles, et les lui rend continuellement, de la manière la plus parfaite.

Mais doit-il suffire au prêtre de penser que Notre-Seigneur s'acquitte à sa place de ces devoirs, et qu'il veut bien suppléer à l'impuissance de son ministre? S'il ne fait pas de son côté ce qui est en son pouvoir, s'il n'entre pas dans les dispositions de la divine victime, s'il ne s'unit pas à son acte, offre-t-il le divin Sacrifice comme il devrait l'offrir? Est-il prêtre comme il devrait l'être? Est-ce bien représenter le Sauveur que d'exercer son sacerdoce sans en avoir l'esprit, de répéter ses paroles et de reproduire ses mystères, en restant étranger à ses sentiments et à ses desseins? Non, ce n'est pas répondre à ses intentions. Quand il a donné à ses ministres le pouvoir de consacrer son corps et son sang, et qu'il leur a dit : « Faites vous-mêmes désormais ce que je viens de faire, » le Fils de Dieu ne leur a pas demandé seulement de lui prêter leurs lèvres et leurs mains : son dessein était qu'ils perpétuassent dans l'Église ses sentiments aussi bien que son œuvre; il a voulu qu'ils eussent comme lui au fond du cœur le respect, l'adoration, l'amour, la louange, l'action de grâces dont son sacrifice est l'expression; il leur a fait un devoir de le représenter réellement ici-bas, c'est-à-dire d'être autant que possible d'autres lui-même, et non pas de se borner à remplir un rôle, en redisant ses paroles et en reproduisant ce qu'il y a de sensible dans ses œuvres. C'est pour cette raison qu'après leur avoir donné ses pouvoirs à la Cène, il leur a envoyé son Esprit à la Pente-

côte, et qu'après s'être mis dans leurs mains au saint autel, il est toujours prêt à descendre dans leur cœur. L'âme du prêtre doit donc être, comme celle du Sauveur, toute pénétrée de respect, de reconnaissance, de dévouement envers Dieu ; et quand il offre en sacrifice la divine Hostie, ce doit être pour les mêmes fins et avec la même religion que Notre-Seigneur à la Cène et au Calvaire.

III

Mais pour avoir ces dispositions à l'autel, pour pouvoir dire à Dieu du fond du cœur pendant le saint Sacrifice ce que Jésus-Christ lui disait à la Cène et au Calvaire, que faut-il ? Il faut que ces dispositions nous soient habituelles, qu'elles aient leur racine au fond de notre âme, qu'elles soient conformes à notre manière ordinaire de penser et d'agir. S'ils ne nous sont pas devenus familiers, ordinaires et en quelque sorte naturels, des sentiments si élevés et si purs ne naîtront pas tout d'un coup, au moment où il faudra en prononcer la formule. Nos expressions manqueront de vérité. Nous pourrons bien avoir le désir d'être vrais, d'éprouver en nous-mêmes les dispositions que notre ministère suppose et que l'Église nous suggère, mais en réalité nous n'en aurons que le désir. Et si ce défaut n'empêche pas la validité du sacrifice, s'il ne lui ôte rien de son mérite et de son efficacité intrinsèque, si la divine Hostie ne laisse pas de fixer sur elle toutes les complaisances du ciel, il n'en est pas moins vrai que le Seigneur, qui veut être honoré en esprit et en vérité, et qui regarde le cœur et non les mains de ceux qui l'invoquent, ne

pourra agréer, autant qu'il le désire, l'hommage de son ministre, qu'il lui reprochera au fond du cœur d'être si différent de celui qu'il représente et qu'il fera sentir combien il est messéant d'être si froid et si insensible au moment même où son Fils lui témoigne tant de dévouement et tant d'amour.

Eût-on du reste à l'autel tous les sentiments dont le saint Sacrifice est l'expression, si on ne les a que là, ne voit-on pas combien on sera loin d'être en réalité ce qu'un prêtre doit être dans l'Église, une image vivante de l'Homme-Dieu, un autre Jésus-Christ? Ce n'est pas au moment d'expirer seulement, lorsqu'il consomma son sacrifice, que Notre-Seigneur éprouva les sentiments que son dévouement suppose, il les a eus durant toute sa passion ou plutôt pendant toute sa vie, puisque sa vie n'a été qu'une longue immolation[1]. Son corps n'a été attaché que quelques heures à la croix; mais son esprit et son cœur y furent toujours fixés. Pour lui ressembler et être animé de ses sentiments, il faut pouvoir dire, comme l'Apôtre, qu'on est toujours avec lui en esprit sur la croix : *Christo confixus sum cruci*[2].

Article IV

INSTRUCTION SUFFISANTE PAR RAPPORT AU DIVIN SACRIFICE

La disposition du cœur est la plus excellente et la plus indispensable pour célébrer dignement; néanmoins, on aurait tort de négliger celle de l'esprit. Il est des connaissances tout à fait nécessaires pour offrir le divin

1. Tota vita Christi crux fuit et martyrium. (Imit., II, 12.)
2. Gal., II, 19.

Sacrifice; il en est d'autres qui aident à remplir dignement cette fonction, et sans lesquelles il serait difficile de l'exercer avec la ferveur, la consolation et le profit désirables.

I

Les connaissances indispensables ne sont pas étendues. Elles ont pour objet le cérémonial et la partie de la théologie qui concerne l'Eucharistie. Il est rare qu'elles fassent défaut au moment où l'on reçoit le sacerdoce; seulement, elles pourraient s'effacer ou s'obscurcir avec le temps. Les règles liturgiques, comme toutes les prescriptions du droit positif, s'oublient peu à peu. Il peut arriver qu'on n'en garde pas un souvenir bien précis, et qu'après les avoir pratiquées quelques années au hasard, on se forme des habitudes d'irrégularité plus ou moins fâcheuses.

L'Église, instruite par l'exemple que le Seigneur lui a donné dans l'institution de l'ancien culte, a cru devoir régler avec le plus grand détail la conduite que le prêtre et les ministres sacrés doivent tenir dans la célébration du divin Sacrifice. Elle n'a rien laissé à l'arbitraire, ni aux inspirations personnelles. Les prières à dire, les signes à faire, l'attitude à garder, les gestes mêmes et jusqu'aux moindres mouvements, elle a tout déterminé, avec la plus grande précision et la plus parfaite sagesse; et elle est persuadée que l'accomplissement fidèle de ses règles est d'une grande importance, soit pour entretenir dans les prêtres le respect des saints Mystères, soit pour donner au peuple une haute idée de leur excellence et de leur sainteté : *Ut majestas tanti sacrificii commen-*

daretur, et mentes fidelium per hæc visibilia religionis signa ad rerum altissimarum quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem excitentur[1]. Mais pour observer le cérémonial, il faut que ses ministres le connaissent, par conséquent qu'ils l'aient étudié. Aussi a-t-elle soin de recommander à ses prêtres, le jour même de leur ordination, de ne pas monter à l'autel avant de s'être bien instruit des rubriques du Missel et de s'être exercé à les exécuter : *Ut diligenter totius Missæ ordinem ab aliis doctis sacerdotibus discant, priusquam ad celebrandam missam accedant*[2]. Et comme il ne suffit pas de les avoir apprises une fois pour être en état de s'y conformer toujours, chacun doit se faire une règle de les revoir de temps en temps, pour prévenir les oublis ou réparer les manquements auxquels il pourrait s'être laissé aller.

Ajoutons qu'on aurait tort de ne penser qu'à l'extérieur et de se borner à apprendre la lettre des rubriques. On ne fera jamais bien les cérémonies, si on ne les fait avec piété ; et on ne les fera jamais avec une grande piété si l'on n'en voit pas la raison, si l'on n'en connaît pas le sens et si l'on ne s'y rend pas attentif. Il faut donc tâcher d'acquérir cette connaissance et de s'en pénétrer. Ce n'est pas l'acheter trop cher que d'y consacrer quelques heures, fallût-il prendre ce temps sur des études plus agréables ou même sur certaines dévotions.

II

Ce qu'il importe de connaître par dessus tout, et ce

1. Conc. Trid., *Sess.* XXII, 5. — 2. Pontif., *De presbyt.*

qu'on ne connaît jamais assez, c'est la nature même du divin Sacrifice, ses raisons, sa grandeur, sa sainteté, son mérite, ses fruits. Un pieux Docteur, expliquant ces paroles de l'Apôtre : *Rationabile obsequium vestrum* [1], « Que votre culte soit intelligent, » fait cette réflexion : *Quomodo rationabile erit obsequium, ubi is qui offert oblationis suæ non capit intellectum* [2] *?* Comment rendre à Dieu le culte qu'il demande, un culte intelligent et spirituel, si l'on n'a pas l'intelligence du sacrifice qu'on célèbre? C'est donc là ce qu'il faut étudier plus que tout le reste. « Jamais, dit saint Liguori, un prêtre ne célébrera la Messe avec une dévotion convenable, s'il n'a pas du divin Sacrifice une souveraine estime. » Or pour l'estimer comme il convient, que faut-il ? Il est nécessaire de le bien connaître, et pour le bien connaître, il faudrait avoir étudié et approfondi tout ce qui s'y rapporte, c'est-à-dire ce qui fait le fond du christianisme : Dieu, ses perfections, son souverain domaine, sa justice, sa sainteté, son amour, ses desseins ; Jésus-Christ, sa personne, sa mission, son œuvre, ses vertus, son sacrement, sa vie dans l'Église et dans ses membres ; les âmes, leur valeur, leur destinée, leur dépendance de l'Homme-Dieu, le besoin qu'elles ont de sa grâce, l'union continuelle qu'elles doivent avoir avec lui, le fruit qu'elles en doivent retirer. C'est la science des saints tout entière qu'il faudrait ; c'est la connaissance de tout le monde surnaturel. Encore laisserait-elle à désirer; car lors même qu'un prêtre pourrait acquérir en plénitude la science que possédait saint Paul, *eminentem scientiam Jesu Christi Domini nostri* [3], que dis-je? lors même qu'il

1. Rom., XII, 1. — 2. Pet. Bles., *Opusc.* XXIV. — 3. Phil., III, 8.

aurait dès cette vie la claire vue des bienheureux et que son intelligence égalerait en étendue et en pénétration celle des anges et des archanges, il ne pourrait encore comprendre qu'imparfaitement l'excellence de l'œuvre qu'il accomplit à l'autel, et jamais il ne pourrait l'estimer et l'honorer autant qu'elle le mérite : *Magnum enim est sacramentum, supra omnem æstimationem, supra omnem intelligentiam, supra omnem eminentiam, in quo salus est mundi, pretium sæculi* [1]. Mais enfin, plus il acquerra de lumières sur ce sujet, et plus ses sentiments s'élèveront, s'ennobliront, s'enflammeront. Plus l'excellence de son ministère le ravira, plus il se sentira anéanti en présence de la divine Victime; plus aussi il aura d'ardeur et de confiance à solliciter les grâces du ciel; plus il éprouvera le besoin et il sentira le désir de mourir à lui-même, afin de servir d'organe à la charité du Sauveur dans l'oblation de son sacrifice et dans le soin des âmes rachetées par son sang.

Qu'y a-t-il à faire si l'on veut acquérir ces connaissances? Par quel moyen parviendra-t-on à se pénétrer de ces sentiments et à s'éclairer de ces lumières? Par l'étude en partie, mais principalement par la méditation et par la prière.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine [2] *!* Heureux les cœurs purs, parce que Dieu leur révèlera ses secrets! Heureux ceux qui sont humbles et qui sentent leur impuissance à s'éclairer eux-mêmes, parce que l'Esprit-Saint se fera leur maître, et que par les clartés qu'il répandra dans leur âme, il leur découvrira souvent, en un

1. Pet. Bles., *Epist.* CXXIII, à l'évêque de Londres, pour se défendre d'accepter l'honneur du sacerdoce.

2. Ps. XCIII, 12.

jour, plus de vérités salutaires et sublimes qu'ils n'en auraient appris dans de longues années de travail! *Qui a Christo didicerunt mites esse et humiles corde, plus cogitando et orando proficiunt*, dit saint Augustin, *quam legendo et audiendo*[1]. N'est-ce pas ce qu'enseigne aussi l'expérience? Considérez quels sont les prêtres qui trouvent leur bonheur au saint autel ou au pied du tabernacle, qui ne cessent de remercier Dieu de leur vocation, qui sont persuadés qu'il a plus fait pour eux, en mettant entre leurs mains le sang de son Fils qu'en leur donnant l'empire de l'univers et tous les trésors du monde, qui ont peine à terminer leur action de grâces après le saint Sacrifice, ou plutôt qui ne la terminent jamais, parce qu'ils gardent toute la journée le souvenir de l'Agneau divin qu'ils ont offert à l'autel, qui sentent leur esprit trop faible et leur cœur trop petit pour comprendre et goûter la grâce que Dieu leur fait dans la célébration des divins Mystères. Ne sont-ce pas les prêtres fervents, les saints prêtres, appliqués à l'oraison et habitués au recueillement, comme saint Philippe de Néri, comme saint Pierre d'Alcantara, comme saint Jean de la Croix, bien plutôt que les prêtres qui ne sont que savants et appliqués à l'étude[2]?

Qu'on s'instruise donc par ces exemples! Qu'on s'applique à vivre comme les saints, dans le recueillement, dans l'humilité, dans une grande pureté de cœur; qu'on

1. S. Aug., *Epist.* CXLVII, 1. Ego sum qui humilem in puncto elevo mentem, ut plures æternæ veritatis capiat rationes quam si quis decem annis studuisset in scholis. Ego doceo sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine fastu honoris, sine pugnatione argumentorum. (Imit., III, 44.)

2. Nos non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis. (I Cor., II, 12.)

se tienne le plus possible uni à Dieu et occupé de Dieu, qu'on aime à contempler les grands objets que supposent les divins mystères, la présence réelle du Sauveur, sa vie intime au saint Tabernacle, l'amour dont il brûle pour son Père et pour les âmes, l'offrande incessante qu'il lui fait de sa personne et de tout ce qu'il possède, la joie qu'il éprouve de s'anéantir à tout instant pour sa gloire, le désir qui le presse, quand il descend en nous, d'unir notre cœur au sien et de l'embraser de sa charité. A force de méditer, de prier, de contempler, on verra, comme les saints, le jour se lever parmi toutes ces ombres. Tous ces mystères se dégageront de leur obscurité et s'éclaireront les uns les autres. Bientôt on aura assez de lumière et l'on sentira assez d'amour pour mettre son sacerdoce et le bonheur qu'on a d'offrir le divin Sacrifice infiniment au-dessus de toutes les gloires du monde, pour se croire plus honoré au saint autel que Moïse ne l'était au Sinaï et que saint Pierre ne le fut au Thabor, enfin, pour n'avoir plus au cœur qu'un seul désir, mais un désir incessant, insatiable, toujours croissant, celui d'offrir dignement à la Majesté suprême, avec une pureté de plus en plus grande et un amour de plus en plus parfait, l'Hostie trois fois sainte, la Victime adorable qu'on tient entre les mains et devant laquelle la création tout entière disparaît comme un néant.

Nous ne voulons pas dire que toute lecture et toute étude soient superflues ou inopportunes pour les âmes recueillies. On n'a pas toujours la lumière et l'attrait nécessaires pour contempler. Il est des livres qui peuvent fournir des idées précieuses et faire naître de pieux sentiments. Nous nous bornerons à citer le quatrième

livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont il est difficile de lire une page sans éprouver pour la sainte Eucharistie une foi plus vive, un amour plus tendre, une religion plus profonde. C'est manifestement l'œuvre d'un prêtre et d'un saint prêtre, d'un cœur humble, sincère, fervent, à qui Notre-Seigneur s'est plu à se communiquer et qui avait au plus haut degré l'intelligence et l'amour du divin Sacrifice. Rien de mieux que d'y recourir quand la piété languit, qu'on sent le besoin de se ranimer ou de se soutenir · mais il faut lire lentement, avec réflexion, en priant plutôt qu'en étudiant, *inhiando et ruminando* [1], en considérant ce qu'on lit comme une communication de l'Esprit de Dieu, plutôt que comme le fruit du travail et de l'invention humaine.

O veritas latens
Sub velo corporis,
Sed oculis patens
Mundati pectoris,
Tu nos illumina !

III

Une autre connaissance à acquérir, si l'on veut porter à l'autel une préparation parfaite, c'est celle des prières liturgiques dont le Missel se compose.

S'il y a eu et s'il y a encore diverses liturgies, ce n'est pas qu'il ait jamais été permis à tout prêtre ou à tout évêque de célébrer le saint Sacrifice, d'une manière arbitraire ou selon ses inspirations personnelles. Les

1. S. Aug., *Epist.* CXI.

Apôtres ont eux-mêmes tracé, selon toute apparence, les premières formules de prière publique pour la Messe et pour les autres fonctions sacrées, en les accommodant, jusqu'à un certain point, au génie des peuples parmi lesquels ils vivaient[1]. On peut du moins faire remonter jusqu'à eux l'origine des principales variétés liturgiques qui se sont établies et perpétuées dès le commencement du christianisme dans les diverses parties de l'Église. Mais, à cet égard, il y a deux observations à faire.

1° Quelques différences qu'on trouve entre ces liturgies, il est impossible de ne pas remarquer l'unité de pratique et même de langage qui existe entre toutes sur les points capitaux, comme l'oblation, la consécration, la communion de la divine Victime[2]. Cette unité nous donne droit d'affirmer, non seulement qu'il n'y a jamais eu dans l'Église catholique qu'un seul sacrifice, mais encore que ce sacrifice a toujours été et est encore partout identique, non seulement pour la victime immolée, mais encore pour les actes essentiels du sacrificateur, et pour les prières et les paroles dont ces actes sont accompagnés.

2° Dans tous les pays où la liturgie se célèbre selon le rite latin, c'est-à-dire dans la plus grande partie de

1. Cf. I Cor., xi, 34.

2. Sunt quædam in omnibus liturgiis, in quibus omnes Ecclesiæ conveniunt, utpote sine quibus sacrificii ratio nullo modo subsisteret, cujusmodi sunt panis et vini præparatio, oblatio, consecratio, consummatio et distributio. Aliæ item præcipuæ partes sunt, quæ licet ad sacrificii integritatem non spectent, in omnibus tamen liturgiis reperiuntur, psalmorum scilicet modulatio, lectio sacræ scripturæ, ministrorum apparatus, fractio hostiæ, precatio pacis, preces diversæ, gratiarum actio et si quæ aliæ sunt ejusdem generis. (Card. Bona, *Rerum liturgic.*, I, vi, 1.)

l'Église sans comparaison, le Canon et même l'Ordinaire de la Messe tout entier se sont conservés, depuis les premiers siècles jusqu'à nous, sans aucun changement notable. Jamais les prêtres n'ont récité à l'autel, comme faisant partie de la Messe, aucune formule de prière qui n'eût pour elle la sanction, l'approbation et le consentement de l'autorité pontificale. Le Missel dont nous nous servons a donc en sa faveur le suffrage et l'autorité de l'Église romaine, et nous sommes assurés d'y trouver sa doctrine et son esprit. Pour professer sa foi et entrer dans ses sentiments, il suffit au prêtre d'entendre les prières qu'il récite et de les adresser au ciel de tout son cœur. Il dit ainsi à Dieu, au nom de son épouse, tout ce qu'elle désire lui dire, il l'honore, comme doit le faire un de ses ministres, en esprit et en vérité.

Nous venons de nommer l'Ordinaire de la Messe. Cette expression fait entendre que le Missel contient deux sortes de prières ou de formules liturgiques, les unes qui se récitent toujours et partout à chaque messe, et qu'on nomme *ordinaires* ou *communes ;* les autres qu'on ne dit qu'en certains temps et qu'en certains lieux, et qu'on appelle *propres*. Les unes et les autres méritent d'être étudiées. Néanmoins les premières, revenant tous les jours, sont celles qu'il importe le plus de bien entendre et auxquelles il faut donner le plus d'attention.

IV

L'Ordinaire de la Messe est la partie du Missel la plus ancienne et la plus vénérable. Le Canon, qui en est comme le cœur, a tous les caractères des temps apostoliques :

la majesté dans les pensées, la sobriété dans les sentiments, la simplicité dans l'expression. Tout y respire l'esprit des premiers fidèles, tout y porte l'empreinte de leurs vertus, de leur foi, de leur humilité, de leur confiance, de leur charité. Tout rappelle les instructions que le divin Maître leur avait données, les souvenirs qu'il avait laissés dans les esprits, les grands mystères de sa vie et de sa mort, la pensée du monde invisible, des anges et des saints, du ciel et du purgatoire, les passages les mieux connus de l'Ancien Testament, et les exemples les plus frappants de l'histoire du peuple de Dieu. Chaque mot porte à réfléchir, et la réflexion trouve partout des sens profonds et d'une grande étendue. C'est à cette partie surtout que convient la parole du concile de Trente : *Missa magnam continet eruditionem*[1], et celle du Docteur séraphique : *Tam plena est mysteriis, sicut mare guttis, sicut sol atomis, sicut firmamentum stellis, sicut cœlum empiricum angelis*[2].

On en trouvera à la fin de ce volume un commentaire aussi détaillé et aussi précis qu'il a été possible de le faire en un petit nombre de pages. Les jeunes prêtres, comme les aspirants au sacerdoce, feront bien de le lire avec attention, et de le relire de temps en temps jusqu'à ce qu'il leur soit devenu familier. On verra que cet Ordinaire fournit matière à des remarques importantes, qu'il est propre à suggérer bien des pensées et des affections salutaires. Il ne faut pas se contenter d'en entendre les termes : on doit tâcher d'en sonder les idées, d'en

1. Conc. Trid., *Sess.* XXII, Decret. 8. Nihil in eo Canone continetur quod non maxime sanctitatem ac pietatem quamdam redoleat, mentemque offerentium ad Deum erigat. *Cap.* 4.

2. S. Bonav., *Compend. theol.*, VI, 28

saisir les motifs, d'en mesurer toute la portée. Ce serait peu de remarquer les citations : il faut en rechercher les moindres allusions, ne pas laisser passer une formule sans l'éclairer, un nom sans bien connaître le personnage qu'il désigne, etc.

Nous croyons devoir signaler, comme ayant une valeur spéciale et méritant une attention particulière, les paroles qui se répètent ou qu'on trouve placées en plusieurs endroits de la Messe[1]. La répétition de ces mots indique, à elle seule, que l'Église y voit une signification importante sur laquelle elle désire attirer l'attention; car elle n'a pas de moyen plus énergique pour faire ressortir une pensée ou inculquer un sentiment[2]. Si nous avons à cœur de ne rien dire sans le comprendre, à plus forte raison devons-nous tâcher d'acquérir l'intelligence de ce que nous avons à répéter tant de fois.

Le mot *Oremus* rappelle aux fidèles le but des assemblées saintes, et leur fait entendre quel prix l'Église attache aux prières faites en commun. Il leur suggère la pensée qu'ils doivent prier avec confiance aussi bien qu'avec amour, qu'ils ne prient pas seuls, mais en union avec leurs frères, comme les membres d'un corps dont Jésus-Christ est le chef, que le célébrant va prier avec eux et pour eux, comme représentant du Sauveur et de l'Église. Le prêtre ne dit qu'une seule fois *Orate* : c'est au moment où il va prier lui-même à voix basse, avec

1. In nomine Patris... Introibo ad altare Dei... Mea culpa... Kyrie, eleison... Dominus vobiscum... Oremus... Amen... Per Dominum nostrum Jesum Christum... Alleluia... Sanctus, sanctus... Agnus Dei... Domine, non sum dignus...

2. Mos est sacri eloquii ut res semel dicta pro confirmatione replicet. (S. Greg. M., *In Job.*, xxv, 19.)

plus d'insistance et d'humilité ; et il dit ce mot aux assistants, en se retournant vers eux, pour exciter davantage leur attention, comme Notre-Seigneur le dit aux apôtres, dans le jardin des Olives.

La conclusion des oraisons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*... signifie qu'en priant, nous mettons tout notre espoir dans le mérite de Notre-Seigneur et dans son intercession. Le prêtre semble dire à Dieu : « Ce n'est pas en notre nom, ni au nom d'aucune créature que nous sollicitons vos grâces, comme si nous avions quelque mérite de notre fond ; nous n'avons de confiance qu'en votre divin Fils, dans son crédit auprès de vous, et dans les promesses qu'il a daigné nous faire. »

Le *Dominus vobiscum* sert de prélude aux diverses parties de la Messe ou aux principales prières qui s'y doivent faire. Le prêtre le répète huit fois, quatre fois tourné vers l'autel et quatre fois en regardant le peuple, afin de réveiller la piété des fidèles et de les porter à s'unir à l'esprit du Sauveur. « Que le Seigneur soit avec vous », c'est-à-dire : Puisse-t-il vous faire sentir sa présence, sa vertu, sa bonté ! En répondant à ce souhait, le peuple ne dit pas : Qu'il soit aussi avec vous, mais « Qu'il soit *avec votre esprit* », pour faire entendre que celui qui célèbre ne doit plus être comme les autres hommes, une créature de chair et de sang, mais un ange, un pur esprit animé de l'esprit de Dieu, la fonction qu'il exerce étant toute spirituelle et toute divine, et les sens n'y ayant rien à faire ni à voir [1].

1. Qui adhæret Domino unus spiritus est. (I. Cor., VI, 17.)

V

Le Propre du Missel est un ensemble de prières et de leçons qui se joignent à l'Ordinaire suivant les temps et les lieux, comme on joint un cadre à un tableau, ou un exorde et une péroraison à un discours. Il a pour but d'adapter les prières quotidiennes et communes aux circonstances particulières où l'on se trouve et d'approprier la Messe aux mystères ou aux fêtes que l'on célèbre.

En général, rien de mieux choisi, de plus touchant, de plus propre à nous faire entrer dans les sentiments de l'Église et à nous disposer aux grâces dont elle désire nous mettre en possession. Rien aussi de plus intéressant et de plus digne de notre application.

Qu'on ouvre le Missel, au jour des grandes solennités, à la fête de Noël, par exemple. Quoi de plus sublime, de plus délicieux, de plus ravissant que la Messe de ce jour ! Au point de vue de l'art et du goût seulement, n'est-ce pas une œuvre merveilleuse, une poésie du caractère le plus élevé et de l'effet le plus saisissant ? On voit comme d'un coup d'œil ce grand mystère, prédit dès l'origine du temps, se préparer, se réaliser, éclater au milieu du monde et s'imposer à sa foi. Le prophète l'annonce ; le psalmiste l'acclame ; l'apôtre l'explique et le publie. Enfin le Sauveur lui-même se montre et fait entendre sa voix ; l'Église le reconnaît, se soumet à son enseignement, lui rend grâces, lui offre ses adorations et ses prières. On croirait avoir sous les yeux les personnages et les faits, être sur la scène, au cœur même du mystère. Et en effet, il en est ainsi, pour l'essentiel du moins. Car le Sauveur est bien

sur l'autel ; il repose dans le tabernacle, aussi réellement que dans sa crèche. Sa présence vérifie tous les oracles et ravive tout le passé. Comment chanter devant lui le cantique des anges, sans s'unir à leur amour, sans partager leur bonheur, sans contempler avec eux le divin berceau ?

A l'Épiphanie, le mystère a changé, la scène est différente ; mais c'est la même poésie, la même élévation de sentiments et d'idées, les mêmes transports d'admiration et de joie. Malachie prophétise la venue du grand roi ; David, le chantre inspiré des deux Testaments, appelle de ses vœux l'établissement de son règne ; Isaïe en dépeint l'éclat, l'étendue, la magnificence. Sion se réveille, étonnée du rayonnement de sa gloire, et voit aux pieds de l'Enfant-Dieu les premiers-nés des Gentils. L'Église, calme et recueillie, médite le mystère et en sonde la profondeur. Elle se réjouit de ce que le ciel lui annonce et se prépare à recueillir le fruit des promesses. Mais quelle majesté dans son langage ! quelle élévation dans ses vues ! quelle ferme assurance dans sa foi [1] !

La Messe de Pâques, celle de l'Ascension, celles de la Pentecôte et du Saint-Sacrement n'offrent pas moins de beautés. Quand on n'y verrait qu'une représentation de ces mystères, l'image aurait déjà de quoi ravir : qu'est-ce donc quand cette représentation se fait à l'autel, c'est-à-dire quand Celui que représentent les actes et les paroles de la liturgie, l'Homme-Dieu, le ressus-

1. Illa hodie concipienda sunt gaudia, quæ in trium magorum fuêre pectoribus, quando Regem cœli et terræ, signo et ductu novi sideris incitati, quem crediderant promissum adoravere perspicuum, cum multiplicato munere Dei etiam quotidie nostra experiantur tempora quidquid illa habuere primordia. (S. Leo, *Serm.* XXXVI, in Epiph. 6.)

cité des morts, le vainqueur de l'enfer, le roi glorieux du ciel, est là réellement présent, présent et vivant, dans sa double nature, avec ses perfections comme Dieu, avec ses vertus, ses mérites et ses desseins comme homme? Au fond, c'est sa présence, la réalité de sa divine présence qui donne à la célébration de nos mystères sa vraie valeur, son charme incomparable et son ineffable grandeur [1].

Cet Homme-Dieu ne fait jamais défaut dans nos cérémonies. Il les préside toujours en personne. Chaque fois que son sacrifice est renouvelé, il descend sur l'autel; et aux fêtes de sa Mère ou de ses saints aussi bien qu'aux siennes, il réalise devant nous, en l'accomplissant ou en le renouvelant sous le voile du sacrement, tout ce qui est prédit ou rapporté de lui. C'est ainsi qu'il anime et qu'il réjouit toutes nos solennités.

Pour les fêtes de la sainte Vierge, il n'en peut être autrement, car la vie de cette divine Mère est inséparable de celle de son Fils. Comme elle tient de lui toutes ses grandeurs et toutes ses perfections, on ne saurait la louer sans le voir et le glorifier en elle : *Salve, sancta parens, enixa puerpera regem,* lui disons-nous en montant à l'autel ; *De cujus solemnitate gaudent Angeli et collaudant Filium Dei.* Mais ne doit-on pas dire à peu près la même chose de chacun des saints et des messes composées en leur honneur? Ce que l'Église a intention de célébrer et de bénir en eux, c'est surtout le Saint des saints, de qui ils tiennent toute leur vertu, tous leurs mérites, toute leur récompense.

1. Quoties Pascha celebratur, toties anniversariæ ejus recordatio sic nos facit moveri tanquam videamus in cruce pendentem Dominum. (S. Aug., *In Ps.* xxi, Enarr., ii, 3.)

Ils ont été humiliés comme lui et sacrifiés avec lui, ils sont maintenant glorifiés par lui. Et tandis que nous leur rendons nos hommages, Jésus-Christ est là dans son tabernacle, en même temps qu'au ciel, sur son trône, se complaisant en eux comme dans son œuvre la plus parfaite, aimant à nous voir honorer leurs vertus, et nous offrant ses grâces pour imiter leurs exemples : *Dominus regnavit, decorem indutus est, ut ait Psalmista. Zona aurea, caterva sanctorum* [1].

Nous ne voulons pas entamer ici le commentaire d'un livre dont nous recommandons l'étude assidue. Ce que nous avons dit nous semble suffire pour en donner une idée et pour en faire deviner l'intérêt qu'un ecclésiastique y pourrait trouver.

Après les Messes des grandes fêtes, qui se répètent toute une octave, ce qui nous semblerait le plus utile à étudier dans le Missel, ce sont celles du Commun des saints, pontifes, docteurs, confesseurs, vierges. Il est telle de ces Messes qu'on dit chaque semaine, quelquefois plusieurs jours de suite. Ne serait-il pas regrettable de les avoir dites pendant des années entières, assez souvent pour les savoir par cœur, et de n'avoir jamais pris la peine d'éclaircir les obscurités qu'elles peuvent offrir, de n'avoir jamais remarqué de quel endroit sont

1. Pontif., *De Subd.*, *confer.* C'est pour cette raison que ce qui est dit à la louange des saints convient toujours éminemment à Notre-Seigneur, le Saint des saints, comme cet offertoire qu'on récite si souvent : « Veritas mea et misericordia mea cum ipso, et in nomine meo exaltabitur cornu ejus » (*Ps.* LXXXVIII, 25) ; et ce verset du psaume LXXXVIII : « Inveni David servum meum ; oleo sancto meo unxi eum. » On peut appliquer ces mots à tous les saints Pontifes, mais ils conviennent surtout au Sauveur qui est nommé Messie, *Christus, unctus*, par excellence, parce qu'il a reçu comme Pontife et comme Roi la plus sainte et la plus glorieuse de toutes les onctions. (Heb. I, 8, 9.)

tirés les épîtres, les évangiles, etc., quel est, dans les livres saints, l'objet précis et la signification littérale des passages que le Missel leur emprunte, ou bien si telle parole de l'introït, du graduel, de l'offertoire, de la communion, est une citation du texte inspiré, une accommodation ou une simple allusion[1] ? N'est-ce pas par là qu'il faudrait commencer ? Après le Commun, on étudierait ce qui est tout à fait propre, c'est-à-dire ce qu'on ne dit qu'une fois l'année. L'Église ne modifiant sa liturgie que pour des causes sérieuses et dans des occasions importantes, on doit s'attendre à recueillir aussi, sur cette partie, des observations notables et édifiantes.

Il ne faut pas se borner à voir le sens originel des passages qu'on étudie ; mais on doit tâcher de saisir en même temps le motif qui les a fait choisir et la portée qu'ils acquièrent par l'emploi qu'ils ont reçu. C'est à quoi il faut surtout s'appliquer pour les évangiles et pour les épîtres. La plupart du temps, il est facile de voir le rapport qu'ont ces passages au mystère ou à l'objet de la fête. Quelquefois, l'évangile en retrace l'histoire, comme aux fêtes de Notre-Seigneur, à Noël, à l'Épiphanie, à Pâques, à l'Ascension, à la Décollation de saint Jean-Baptiste, etc. D'autres fois, c'est une allusion à la solen-

1. Par exemple, l'Introït des Confesseurs Pontifes : *Sacerdotes tui.* Pour le bien entendre, il faut savoir que ces premières paroles furent adressées au Seigneur par le roi Salomon à la consécration du temple, afin d'attirer les grâces du ciel sur les prêtres, sur le peuple et sur lui-même : II Paral. VI, 41. C'est au nom de David, en considération de ses mérites et de ses vertus, qu'il sollicite ces grâces : « Propter David servum tuum. » Le verset *Memento, Domine, David,* est tiré du Ps. CXXXIII, dans lequel est insérée cette prière de Salomon. En plaçant ces paroles dans le Missel, l'intention de l'Eglise est de nous faire demander au nom de Jésus-Christ, le vrai David, *Dilectus* (Ezech., XXXIV, 23, 24; XXXVII, 24, 25), ce que Salomon sollicitait au nom de son père.

nité, ou une allégorie comme à l'Assomption. Dans certaines fêtes, il n'y a qu'un verset ou deux qui y aient rapport, comme à celle de saint Michel et des Anges gardiens ; dans d'autres, c'est l'évangile tout entier, comme aux fêtes des apôtres.

L'épître devant se rapporter au même objet que l'évangile, a pour l'ordinaire avec cet évangile un rapport visible[1]. Quelquefois l'un et l'autre décrivent également le mystère, comme à l'Ascension et à la fête du Saint-Nom de Jésus. Quelquefois, l'épître contient une prophétie, et l'évangile en montre l'accomplissement, comme à la Purification de la sainte Vierge, où l'épître est tirée de Malachie, comme à l'Épiphanie et à la Nativité de saint Jean-Baptiste, où elle est empruntée à Isaïe. D'autres fois, mais plus rarement, c'est le contraire : on voit dans l'épître l'accomplissement de la prophétie rapportée dans l'évangile, comme aux fêtes du Saint-Sacrement et de saint Étienne, premier martyr, dont les épîtres sont prises aux Actes des apôtres. A certaines fêtes, ni l'épître ni l'évangile n'ont un rapport direct à l'objet de la solennité, mais on les y rapporte par accommodation, comme à l'Assomption de la très sainte Vierge, où l'épître, qui s'entend dans le sens littéral de la Sagesse divine, est appliquée à la Mère du Sauveur, et où l'évangile, qui a pour objet Marthe et Marie-Madeleine, s'entend de l'Église de la terre et de la très sainte Vierge montant au ciel. En certains jours, l'épître démontre par un exemple ce que l'évangile enseigne en parabole, par exemple le dimanche de la Sexagésime : le dévouement, les travaux et les succès de

1. On fera cette remarque surtout dans les féries de Carême.

saint Paul, opposés à la malveillance jalouse des prédicants juifs, nous montrent la bonne terre de l'évangile qui porte du fruit au centuple en opposition avec le sol pierreux, endurci, stérile de l'ancien peuple, objet de la réprobation du ciel. En d'autres jours, c'est l'épître qui contient une figure et l'évangile qui en fait voir la réalisation, comme en la fête de saint Matthieu, évangéliste. Parfois enfin, l'épître ne parle de l'objet de la fête qu'en termes généraux, comme aux messes des Docteurs, des Confesseurs, etc., ou bien même il n'y a qu'un verset qui y ait rapport, comme à la Messe des Vierges, où l'épître s'adresse dans le sens littéral à l'église de Corinthe ; l'apôtre disant à cette église qu'il l'a fiancée à Jésus-Christ, et qu'il désire pouvoir la présenter à son Époux comme une vierge toute pure et toute sainte [1].

1. Le texte des Évangiles qui se lit à la Messe est tel qu'il se voit dans le Nouveau Testament, sauf les premiers mots : *In illo tempore*, ou *In illis diebus*. On les y ajoute, à moins que ce ne soit le début d'un évangile, comme à la Messe de l'Immaculée-Conception ou à la troisième Messe de Noël, ou bien qu'on n'y trouve insérée la date du fait qui y est rapporté, comme au quatrième dimanche d'Avent ou au dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. Cette formule indique simplement que ce qu'on va lire se rapporte à la même époque que les autres faits évangéliques, lorsque Notre-Seigneur prêchait en personne sur la terre. Comme les épîtres ne sont pas pour l'ordinaire des récits, mais des instructions ou des exhortations, au lieu de cet en-tête qu'on y voit rarement (par exemple fête de S. Michel et du S.-Nom de Jésus), on lit *Fratres*, si l'épître est de S. Paul, parce qu'il répète souvent ce mot, ou *Carissimi*, si elle est des autres apôtres, à qui cette appellation est plns familière. On remarquera aussi qu'on désigne tous les livres sapientiaux, les Proverbes, les Cantiques, l'Ecclésiaste et l'Ecclésiastique sous le titre général de *Liber sapientiæ*, suivant l'ancien usage, et que dans le cours de certaines épîtres, par exemple celles qui sont extraites de l'Ecclésiastique, au Commun des Confesseurs et des Vierges, on a supprimé certains versets ou changé quelques mots.

VI

On dira peut-être que ces connaissances ne sont pas essentielles, que le temps dont beaucoup de prêtres disposent ne suffirait pas pour les acquérir, que les auteurs liturgiques ne sont pas entre les mains de tous, enfin, que tout le monde ne goûte pas les sens accommodatices et mystiques dont le Missel est rempli.

— Qu'on n'exagère pas la portée de nos paroles : nous n'exigeons rien de plus en fait d'étude, pour le Missel comme pour le Bréviaire, que ce qu'exige l'Église. Nous nous bornons à conseiller aux ecclésiastiques, pour leur instruction comme pour leur édification, les lectures qui sont de nature à les faire entrer dans l'esprit de leurs fonctions. Nous les exhortons à prendre connaissance du Missel et des autres livres liturgiques qui sont entre leurs mains. Combien faudrait-il de temps pour cela ? La moindre partie de leur loisir. A la rigueur, ils n'auraient pas besoin d'augmenter leur travail ; il leur suffirait d'en bien choisir l'objet. Qu'est-ce qui les empêche, en effet, puisqu'ils étudient chaque jour l'Écriture sainte, de prendre, pendant quelque temps, pour objet de leur étude, l'Épître, l'Évangile et même l'Introït, l'Offertoire et la Communion des messes qu'ils célèbrent ? Ne pourraient-ils pas même choisir ces morceaux pour matière de méditation ? Nous ne verrions à cela que des avantages. Il nous semble qu'il n'y a guère pour un prêtre de sujet plus salutaire à méditer que celui dont l'Église veut qu'il soit occupé à l'autel. Aussi voyons-nous que cette pratique a été

chère à un bon nombre d'ecclésiastiques, désireux de se bien préparer au divin Sacrifice.

Un saint prêtre, célèbre par sa dévotion pour les saints Mystères, saint Joseph de Calasancte, s'en était fait une règle. Tous les soirs, dit son historien, il avait soin de lire dans le Missel la Messe du lendemain, afin d'y penser pendant la nuit, s'il se réveillait. Il la relisait le matin après son lever, et souvent il la parcourait une troisième fois avant de se revêtir des ornements sacrés. C'est une pratique qu'il s'était imposée au début de son sacerdoce, et qu'il conserva jusqu'à sa mort à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Aussi sa ferveur dans la célébration des divins Mystères excitait-elle l'admiration de tous ceux qui en étaient témoins. Un grand nombre, touchés de la piété avec laquelle il disait les prières, s'approchaient de l'autel où il célébrait, afin de le mieux entendre. Après l'Élévation, son visage rayonnait d'une sainte ferveur et semblait jeter des flammes, au point de pénétrer d'admiration et de ferveur tous ceux qui le voyaient[1]. Saint Ignace de Loyola avait à

1. Saint Joseph de Copertino (1603-1663), cet homme séraphique, non moins admirable par sa dévotion envers l'Eucharistie que par les faveurs extraordinaires dont il fut honoré, paraît avoir eu une pratique à peu près semblable. Voué à la contemplation bien plus qu'à l'étude, il aimait à lire par-dessus tout son Bréviaire et son Missel ; et c'est dans cette lecture qu'il puisait en grande partie les lumières surnaturelles qu'on admirait en lui. Souvent il avait avant la Messe, disent les historiens, le pressentiment des grâces sensibles qu'il recevrait à l'autel ; et c'est en parcourant dans sa cellule l'Épître et l'Évangile de la Messe du jour que ce pressentiment lui venait. Les faveurs dont il était honoré étaient si merveilleuses et l'éclat qu'elles jetèrent fut si grand qu'on vit accourir de toutes parts des multitudes de fidèles pour en être témoins. Ce fut en vain que, pour le soustraire à cette religieuse curiosité, on le relégua dans un monastère escarpé et solitaire ; la foule continua d'affluer auprès de lui. Non seulement on se

peu près la même pratique et en retirait le même fruit[1].

Si l'on ne sent pas pour le Missel autant d'attrait que ce saint prêtre, la raison en est peut-être qu'on ne le connaît pas aussi bien. Si on l'étudiait avec la même application, on l'estimerait et on l'aimerait également. On y trouverait un grand nombre de versets des Écritures, choisis avec goût et appliqués avec justesse, sans aucune affectation. Les sens de pure accommodation y sont assez rares. Le plus grand nombre de passages qui ne sont pas cités au sens littéral le sont dans le sens figuré, comme une allégorie. Tels sont ceux qui rappellent les cérémonies de l'ancien culte, ou certaines lois de Moïse, ou certains faits de l'histoire du peuple de Dieu, ayant leur pendant dans le culte, la législation ou l'histoire de l'Église ; par exemple, à Pâques, ce qui concerne l'Agneau pascal, au Saint-Sacrement, ce qui a rapport à la manne, aux sacrifices du temple, à la pureté des prêtres, aux oblations faites à l'autel. Tout le monde convient que ces sens sont réels et non fictifs, qu'ils ont, aussi bien que les sens littéraux, l'Esprit de Dieu pour auteur. Quant aux autres textes qui n'ont rien d'allégorique, on aurait tort de croire que l'Église en fait toujours une application proprement dite à l'objet de la fête. La plupart du temps, elle leur laisse leur sens véritable, celui qu'ils ont dans la Bible ; et si elle se plaît à les rappeler à la Messe, ce n'est que pour suggérer à l'esprit quelque parallèle agréable et édi-

pressait dans l'église où le saint devait célébrer, mais souvent la place publique et les lieux voisins étaient remplis de monde. Plus d'une fois on enleva le toit de la chapelle où il disait la Messe, afin de le contempler pendant les saints Mystères.

1. P. Nouet, *L'Homme d'Oraison,* I, 3.

fiant. Ainsi à la fête d'un confesseur elle rapportera ce que l'Esprit saint a dit du juste en général, ou d'un saint personnage en particulier [1] ; à la fête d'un martyr, ce qui est dit de la gloire des élus [2]; à la fête d'un docteur, ce qui est écrit de la divine sagesse [3]; à la fête d'une vierge, ce qui est dit des vierges sages et prudentes [4]. Quoi de plus naturel et de plus convenable que ces rapprochements ? Si quelques passages sont employés d'une manière purement accommodatice, dans un sens étranger aux saints Livres, ce sens ne laisse pas de mériter la confiance et de commander le respect ; car bien que l'Esprit saint n'en soit pas précisément l'auteur, la sainte Église qu'il assiste nous en garantit la justesse, comme elle atteste l'exactitude de toutes les paroles du Missel qui n'appartiennent qu'à elle.

Du reste, rien de plus pur, de plus riche, de plus varié que le langage des livres liturgiques. Pas un mot qui n'élève l'âme, qui n'inspire la vertu, qui ne nourrisse la piété [5]. Si la plupart des idées sont empruntées aux auteurs sacrés ou revêtus d'expressions qui leur sont familières, n'est-ce pas un agrément de plus aux yeux d'un homme de goût qui ne veut rien voir de disparate ni de mal assorti, aussi bien qu'au jugement d'un homme religieux qui ne peut rien souffrir de profane dans une œuvre si sainte ?

1. Statuit ei testamentum æternum. (Eccl. XLV, 8.) Amavit eum Dominus et ornavit eum. (*Ibid.*)

2. Justum deduxit Dominus per vias rectas. (Sap. X, 10.) Stabunt justi in magna constantia. (V, 1.) Justi autem in perpetuum vivent (V, 16.)

3. In medio ecclesiæ. (Eccli. XV, 5.) Justus cor suum tradet. (Eccli. XXXIX, 6.)

4. Quinque prudentes virgines, etc. (Matth., XXV, 4.)

5. Omnia plena sunt mysteriis ac singula cœlesti dulcedine redundantia. (Inn. III., *De Sac. Miss.*, In prœm.)

CHAPITRE DEUXIÈME

PRATIQUES QU'IMPOSE AU PRÊTRE LA CÉLÉBRATION QUOTIDIENNE DU DIVIN SACRIFICE

Article premier.

AVANT LA MESSE

§ I. Préparation prochaine : sa nécessité.

I

Pour la célébration quotidienne du divin Sacrifice, comme pour la communion fréquente, la préparation principale, celle qui demande le plus de soin et qui produit le plus de fruit, consiste à vivre dans la grâce de Dieu, avec un degré de vertu, de foi et de religion proportionné à une si sainte fonction.

Lorsqu'un prêtre est habituellement dans ces dispositions, il ne lui faut pas beaucoup de temps pour se mettre en état de monter à l'autel, c'est-à-dire pour éveiller dans son âme les pensées et les sentiments dont il a besoin d'être animé afin de célébrer saintement.

Nous lisons dans la Vie d'un certain nombre d'ecclésiastiques animés d'une vive dévotion pour l'Eucharistie, que tel était en effet leur état habituel. Ils avaient toujours un regard dirigé vers l'autel et à toute heure on les trouvait prêts à y monter. C'est ce qu'on remarquait en saint Michel des Saints (1591-1625), ce fervent religieux, canonisé par Pie IX[1]. On pouvait dire

1. Il était de l'ordre des Trinitaires déchaussés. On l'appelait l'exta-

sans exagération que sa vie entière, ses œuvres, ses entretiens, tous les mouvements de son cœur étaient une préparation continuelle à la sainte Messe. Un ecclésiastique de ses amis lui demandant un jour de quelle manière il se disposait à offrir le divin Sacrifice : « Je tâche, répondit-il, d'être toujours prêt. »

Hâtons-nous néanmoins d'ajouter qu'en général ceux qui ont tant de dévotion pour les saints Mystères et qui sont si bien disposés pour les célébrer sont moins enclins que les autres à omettre la préparation prochaine. Loin de les porter à s'en dispenser, leur ferveur habituelle fait qu'ils s'y portent avec le plus d'attrait. Le temps qu'ils y consacrent ne leur semble jamais long. On peut remarquer dans les Vies de saint Martin, de saint Charles, de saint François de Sales et de bien d'autres, qu'avant de monter à l'autel, ils avaient coutume de se prosterner et de prier longtemps. Saint Ignace y mettait quelquefois plus d'une heure. Ces saints prêtres croyaient devoir imiter en cela l'exemple que Notre-Seigneur nous a donné au Cénacle et à Gethsémani [1].

Nous ne voulons pas dire qu'on doive employer d'ordinaire un si long temps à cette préparation. Les prêtres les plus réguliers et les plus fervents croient se disposer suffisamment par leur oraison du matin et les premières Heures de l'Office. Saint François de Sales, ayant remarqué que les longues prières de l'évêque de Belley impatientaient les fidèles qui désiraient entendre la Messe, lui conseilla d'être plus court : « Que ne faites-vous,

tique, à cause des faveurs extraordinaires dont il était souvent gratifié.

1. Martinum usque in eam horam qua solemnia populo agi consuetudo deposceret, sua solitudo detinebat. (Sulp. Sev., *Dial.* II, 1.)

lui dit-il, votre préparation à la fin de votre oraison! » « Je ne comprends pas, disait M. de Lantage, un des plus pieux disciples de M. Olier, qu'un prêtre s'accuse d'avoir omis de se préparer à la Messe, quand il a dit son Office et fait sa méditation. Quelle préparation meilleure, si l'on s'en acquitte comme il faut! » Cependant s'il s'était écoulé un temps notable depuis l'oraison, on ne devrait pas négliger de prendre quelques moments pour se recueillir devant l'autel et penser à ce qu'on va faire.

II

Il faudrait demander davantage évidemment de ceux dont les dispositions habituelles seraient fort imparfaites et qui n'auraient pas commencé la journée par l'oraison. Ils devraient s'appliquer et mettre en pratique d'une manière consciencieuse la première des rubriques qu'on lit à la tête du Missel : *Sacerdos celebraturus, Matutino cum Laudibus absoluto, orationi aliquantulum vacet.*

L'Église ne détermine ni la nature ni la durée de la prière qu'elle exige. Que cette prière soit vocale ou mentale, il n'importe : mais elle est de précepte. Il faut que le prêtre ait prié avant de monter à l'autel, qu'il ait recueilli son esprit et son cœur, qu'il ait pensé à la sainteté du divin Sacrifice, qu'il se soit rendu compte de ses dispositions, et qu'il ait pris les pensées et les sentiments que demande une si sainte fonction.

En traçant cette règle à ses prêtres, l'Église n'entend pas ajouter aux obligations que leur ministère leur impose : elle se borne à rappeler ce qu'exige la loi

de Dieu et à leur en demander l'observation. Car il y a ici deux principes dont il est nécessaire de tenir compte, indépendamment de toute prescription positive : — 1° Ce serait se rendre doublement coupable que de célébrer le saint Sacrifice sans la religion et la piété convenables, et de recevoir les divins Mystères sans les dispositions nécessaires pour en profiter[1] ; — 2° on manquerait de respect envers Notre-Seigneur et l'on se mettrait hors d'état de profiter de l'offrande et de la manducation de sa chair et de son sang, si l'on montait à l'autel sans s'être recueilli sans avoir donné aucun moment à la réflexion et à la prière, comme s'il s'agissait d'une action profane ou de nulle conséquence [2].

Ajoutons que ce serait scandaliser les fidèles pieux, car la vue d'une telle irrévérence est de nature à diminuer l'estime qu'ils ont du divin Sacrifice et le respect avec lequel ils croient devoir se préparer eux-mêmes à la sainte Communion.

III

On aimerait à croire que cet abus, s'il n'est pas imaginaire, se rencontre rarement. Néanmoins de graves auteurs le supposent assez commun. « C'est une chose déplorable, dit l'*Imitation*, mais trop réelle et trop visible, qu'un grand nombre respectent si peu un si au-

1. Quanta cura adhibenda sit ut sacrosanctum Missæ sacrificium omni religionis cultu ac veneratione celebretur, quivis existimare poterit qui cogitarit maledictum in sacris litteris vocari qui facit opus Dei negligenter. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, Decret. De celeb. Miss.)

2. Qui sine reverentia et sine delectu panem sanctum accipit, plus ei irreverentia obest quam cibi sanctitas prodest. (Pet. Cell., *Lib. de prec.*, 3.)

guste et si saint mystère [1]. » Suivant saint Liguori, « le défaut de préparation, c'est la raison pour laquelle on voit tant de prêtres célébrer avec si peu de piété et si peu de fruit. On ne réfléchit pas sur ce qu'on va faire à l'autel ; on n'en est pas touché ; on s'imagine le faire toujours assez bien. Pourvu qu'on n'ait pas sur la conscience un péché mortel évident, on se persuade qu'on ne peut manquer d'acquérir des mérites et de se sanctifier en remplissant des fonctions si saintes. De là tant de messes dites d'une manière inconvenante, sans dévotion ni recueillement. » — « Ce n'est pas, ajoute le saint Docteur, que j'exige auparavant ce que Jean d'Avila demandait d'un de ses disciples, une heure et demie de méditation. Je me contenterai d'une demi-heure, et à la rigueur d'un quart d'heure, de la part des plus tièdes [2] ; mais il n'y faudrait pas manquer. »

Comment des prêtres sont-ils assez négligents pour s'habituer à cette irrévérence? Comment peuvent-ils, je ne dis pas manquer une fois en passant, par surprise ou par entraînement, à leur préparation ordinaire, mais monter chaque jour à l'autel sans s'être recueillis, sans avoir examiné leur conscience, sans s'être excités à prier ; et passer ensuite leur journée, chacune de leurs journées, toute leur vie par conséquent, dans des occupations purement extérieures, sans réflexion, sans oraison, sans aucun exercice spirituel, négligeant de penser à Dieu, aux grâces dont il les comble, aux obligations que ces grâces leur imposent, aux saintes

1. Dolendum maxime quod multi tam parum hoc salutare mysterium advertant, quod cœlum lætificat et mundum conservat universum. (Imit., IV, 1.)

2. S. Lig., *La Sainte Messe.*

fonctions qu'ils peuvent avoir à remplir d'instant en instant, aux vertus dont ils sont tenus de donner l'exemple et aux progrès qu'ils devraient s'efforcer de faire dans la perfection ?

Ce n'est pas tout d'un coup ni en peu de temps qu'on tombe en cet état, mais lentement et peu à peu. Dans les premières semaines qui suivirent l'ordination, durant des mois et des années peut-être, on ne pensait jamais avoir assez fait pour se disposer à monter à l'autel. On y pensait la veille, on s'en souvenait la nuit. C'était la première pensée qui se présentait au réveil. L'oraison ordinaire ne suffisait pas pour se préparer ; on y ajoutait des prières spéciales et de saintes pratiques. On se reprochait les moindres distractions. Mais insensiblement cette ferveur s'est refroidie, le relâchement, la dissipation, la langueur, ont succédé à la dévotion. Avec les douceurs de la piété on a perdu le goût du recueillement et l'amour de la prière. D'abord on s'est négligé dans l'exercice de l'oraison, ensuite on en a abrégé la durée, bientôt on a commencé à l'omettre par intervalles ; enfin, quelque difficulté ou quelque prétexte aidant, on y a renoncé tout à fait.

Un certain nombre sont forcés de dire la Messe de grand matin, parce qu'ils ont, dès la première heure du jour, des occupations nombreuses. Pour faire la méditation ordinaire ou une préparation convenable avant de monter à l'autel, il leur faudrait de la diligence et quelque générosité. Comme ils sentent la nécessité de l'oraison pour bien célébrer, ils font effort pendant un certain temps ; ils se privent de quelques moments de sommeil. Mais bientôt le courage leur manque : ils cèdent à la nature. Ils retardent leur lever, et pressés

par l'heure, s'excusant sur quelque surprise, ils courent du lit à l'autel et prennent les ornements sacrés immédiatement après leurs vêtements ordinaires. Les premiers jours, la conscience réclame. On l'apaise par de belles promesses et l'on essaye de suppléer aux prières omises ; mais les jours suivants on retombe dans la même infidélité, et l'on commence à s'y résigner. Au bout de quelques mois, l'habitude est presque formée. En vain fait-on de temps en temps quelque effort pour la rompre : c'est une chaîne dont on ne peut se délivrer et qu'on traîne indéfiniment.

D'autres n'ont pas l'excuse du travail et du défaut de loisir. Ils renoncent à l'oraison par lâcheté et par dégoût. Ils en perdent l'attrait parce qu'ils la font mal, sans application et sans profit. Ils la font mal, parce qu'ils ne savent pas prendre sur eux de la préparer et de vivre dans les dispositions nécessaires pour la bien faire. Au lieu de surmonter leur lâcheté, ils se font un prétexte des fâcheux effets qui en résultent, c'est-à-dire de la dissipation de leurs pensées, de la légèreté de leur esprit et de l'aridité de leur cœur, pour négliger de plus en plus ce saint exercice, et enfin pour l'abandonner tout à fait. Ils se flattent d'employer mieux leur temps en s'appliquant à l'étude, à la lecture, ou à des œuvres extérieures plus conformes à leurs goûts dont leur activité s'accommode ; mais ce sont des illusions et de vaines excuses.

Quels que soient les motifs qui décident un prêtre à renoncer à l'oraison quotidienne, les suites de cette infidélité restent toujours les mêmes : c'est la dissipation, l'affaiblissement de la foi et de la piété, la prédominance de la nature sur la grâce, et finalement

la tiédeur, l'engourdissement, l'insensibilité. Il ne faut pas se flatter qu'après avoir abandonné la méditation on continuera de faire la préparation à la messe[1] et l'action de grâces. Le prêtre qui ne médite plus prend toute oraison en dégoût : la moindre réflexion lui pèse, la plus petite prière lui paraît longue : *Væ tibi, sacerdos*, dit un saint Docteur, *si omissa paulatim oratione ac proinde cognitione tui et oneris tibi impositi, incipias sine sanctis et rationabilibus scrupulis vivere, cum oporteret illis in dies pungi et lumen semper a Deo poscere!* Dans cet état, on n'est plus touché de rien, parce qu'on ne réfléchit plus à rien. Bientôt on ne sait plus ce que c'est que l'esprit de foi, la componction, le recueillement. On ne vit plus qu'en dehors de soi, dans le monde des sens, ou dans certaines études semi-profanes pour lesquelles on se passionne. Peut-être se tiendra-t-on à genoux quelques minutes dans le sanctuaire avant de prendre les ornements sacrés; peut-être récitera-t-on quelques prières, l'espace de deux ou trois *Credo*, selon l'expression de Jean d'Avila, mais on ne sera ni ému ni touché d'aucune pensée de foi[2]. Ainsi on montera à l'autel sans préparation, et, après avoir célébré sans dévotion, il est à croire qu'on en descendra sans consolation. Dès lors, quels sentiments de reconnaissance et d'amour éprouvera-t-on pour Notre-Seigneur! Si l'on n'omet pas entièrement l'action de grâces, de peur de scandaliser, on se contentera d'y donner le peu d'instants

1. Quod divinas consolationes non habemus aut rarius sentimus, nos in culpa sumus, quia compunctionem cordis non quærimus, nec vanas et externas abjicimus. (Imit., I, 21.)

2. Corde duri et mente aridi, lambunt quidem petram, sed inde nec mel sugunt nec oleum, quia nec aliqua caritatis dulcedine nec spiritus sancti pinguedine vegetantur. (Arnald. abb. *De oper. Christi cardin.*)

qu'exige la plus stricte convenance, et l'on s'éloignera au plus tôt, sous le moindre prétexte, en réalité parce qu'on a honte de rester face à face avec Dieu, sans lui adresser une parole, ou parce qu'on craint son regard trop pénétrant et trop pur.

Le pieux cardinal d'Astros, archevêque de Toulouse, attachait un grand prix à dire la Messe tous les jours; mais il s'était fait une règle de faire toujours son oraison auparavant, et il tenait beaucoup à commencer sa journée par cet exercice, soit afin d'être bien disposé pour le saint Sacrifice, soit parce qu'il était persuadé qu'une oraison différée est toujours négligée et très souvent omise. Lorsqu'il faisait la visite de son diocèse ou qu'il était en voyage, il savait toujours s'arranger de manière à s'arrêter en quelque église dans la matinée. Un soir, raconte son historien, on l'avertit que le lendemain ce serait bien difficile, à cause de la distance des lieux. Pour tout accommoder, on lui conseille de modifier un peu son règlement et de dire la Messe avant de se mettre en route. « Vous pourrez vous contenter, lui dit-on, d'une courte préparation avant de monter à l'autel, et, pour une fois, vous renverrez votre oraison à plus tard. — Oh! non, reprit vivement le cardinal, non : pas même une fois [1]. »

§ II. Préparation prochaine au saint Sacrifice : actes qu'elle comprend.

Que le prêtre se prépare au saint Sacrifice dès le commencement du jour, dans la méditation, ou bien qu'il attende, un peu plus tard, l'heure où il doit célébrer, il

1. *Sa Vie*, par le P. Caussette.

a trois choses à faire avant de monter à l'autel : purifier son cœur de toute faute ou affection déréglée, recueillir son esprit dans la pensée des divins mystères, conformer ses vues et ses intentions à celles de Notre-Seigneur.

I

La première pensée qui doit lui venir à la vue de l'autel, c'est que la fonction qu'il va remplir a Dieu lui-même pour objet, qu'elle est la plus auguste et la plus sainte dont une créature soit capable, qu'elle demande par conséquent les dispositions les plus parfaites. Son premier mouvement doit donc être de s'humilier de son indignité et de purifier sa conscience par un sincère regret des fautes qui ont pu la ternir : *Ab occultis meis munda me, Domine*[1].

C'est le sentiment que le Seigneur inspire à Moïse, lorsqu'il lui apparaît au pied du mont Horeb, dans le buisson mystérieux qui brûlait sans se consumer. « Je veux voir de près cette merveille, dit l'homme de Dieu ; je veux me rendre compte de ce prodige. — Garde-toi d'approcher, lui répond Jéhova, car la terre où tu marches est une terre sainte. Je suis le Dieu de tes pères, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob[2]. » Aussitôt Moïse se voile la face par respect pour la majesté de

1. Ps. XVIII, 13.

2. Apparuit Moysi Dominus in flamma ignis de medio rubi. Dixit ergo Moyses : Vadam et videbo visionem hanc magnam, quare non comburatur rubus. Et ait Dominus : Ne appropias huc. Solve calceamentum de pedibus tuis : locus enim in quo stas, terra sancta est. Ego sum Deus patris tui, Deus Abraham et Deus Isaac et Deus Jacob. (Exod., IV, 5, 6.)

Dieu, et il quitte sa chaussure, de peur de souiller un sol consacré par la présence du Seigneur.

Nous ne supposons pas qu'un prêtre puisse, en rentrant en lui-même, se reconnaître subitement coupable d'un péché mortel. Un ecclésiastique qui mène une vie régulière ne saurait tomber dans une faute d'une certaine gravité, sans que sa conscience l'en avertisse, et lui fasse sentir aussitôt l'obligation où il est de rentrer en grâce avec Dieu. S'il avait eu ce malheur, s'il se voyait dépourvu de la robe nuptiale, *sibi conscius peccati mortalis*, il ne devrait pas imiter l'imprudence des vierges folles et attendre le dernier moment pour pourvoir à sa sûreté. Le Concile de Trente, interprétant la parole de l'Apôtre : *Probet autem seipsum homo*[1], et s'appuyant sur la tradition de tous les siècles, déclare qu'il ne lui suffit pas de faire un acte intérieur de repentir, si pur et si fervent que soit cet acte, mais qu'à moins d'une impossibilité morale, il est tenu à recourir au tribunal de la pénitence et de recevoir l'absolution de son péché avant de monter à l'autel : *Absque præmissa confessione sacramentali non accedat*[2].

C'est le parti qu'il devrait prendre encore, à notre avis, quand même la gravité de la faute ne serait pas tout à fait certaine ; et cela pour deux motifs : en vue de Dieu d'abord, parce qu'on n'a pas de moyen plus sûr de recouvrer son amitié et de réparer le péché qu'on a commis ; ensuite dans l'intérêt de son âme, afin de s'éloigner le plus possible du péril de profanation. Celui qui, sans nécessité, aura pris une fois le parti

1. Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat. (I Cor., XI, 28.)

2. Conc. Trid., *Sess.* XIII, cap. 7.

d'aller à l'autel avec des inquiétudes de conscience solidement fondées, y montera une autre fois en pareil cas plus hardiment encore; et s'il s'accoutume à mépriser toutes les alarmes de sa conscience, n'est-il pas à craindre qu'il ne finisse par s'endurcir au point de ne plus se laisser arrêter par le sentiment d'aucune faute, si manifeste qu'elle soit?

Du reste, un prêtre qui a le sentiment de la sainteté de Dieu, et qui tient à répondre à l'amour de Notre-Seigneur ne se contente pas d'être en état de grâce. Avant d'aller à l'autel, il prend soin d'effacer les moindres taches qui ont pu ternir son âme. Il se reproche ses faiblesses et ses infidélités les plus légères [1]. Il considère souvent avec quelle instance Dieu recommandait aux prêtres de l'Ancienne Loi de se purifier de toutes leurs souillures avant d'entrer dans le sanctuaire [2]:

1. Quod si necessario fatemur nullum aliud opus adeo sanctum ac divinum a Christi fidelibus tractari posse quam hoc ipsum tremendum mysterium, satis etiam apparet omnem operam et diligentiam in eo ponendam esse ut quanta maxima fieri potest munditia et puritate peragatur. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, Dec.) Non sola mortalia vitanda sunt, sed venialia per negligentiam multiplicata vel etiam per inconsiderationem et distractionem. Licet enim non occidant animam, reddunt tamen hominem tepidum, gravem et obscuratum. Ideo cave ne nimis tepidus et inordinatus accedas et inconsideratus, quia indigne sumis, si non accedis reverenter, circumspecte et considerate. Unde Apostolus subdit : Ideo dormiunt multi, scilicet per torporem et desidiam. (S. Bonav., *De præp. ad Miss.*)

2. Lavit primo Moyses sacerdotem Domini, et cum lavisset, post hoc induit eum. (Origen., *In Levit.*, VIII, 6.) Jussit Dominus Moysen facere labrum æneum et ponere inter tabernaculum testimonii et altare, in quod missa aqua lavarent sacerdotes manus et pedes, quando ingressuri essent tabernaculum testimonii et accessuri ad altare. (Exod., XXX, 18.) Vidistis igitur Diaconum sacerdoti aquam abluendis manibus porrigentem. Nullatenus propter corporeas sordes extergendas dabat. Non enim corporis sordes gerentes ecclesias ingressi eramus. At ea manuum ablutio symbolum est mundos nos ab omnibus peccatis et

Mundamini, qui fertis vasa Domini[1]. Il comprend la leçon que l'Église lui donne à lui-même, soit en lui ordonnant de se laver les mains avant de monter à l'autel et dans l'action même du sacrifice, soit en recommandant que les vases sacrés qui servent à son usage soient gardés avec soin, préservés de toute souillure et tout brillants de propreté. Il se rappelle ce que disait saint Paul aux fidèles de Corinthe, appelés au festin de l'Agneau : *Non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ, sed in azymis sinceritatis et veritatis*[2]; et ce que sainte Catherine de Sienne représentait à un prêtre, dont la vie imparfaite lui était connue : « Vous voulez que le calice dont vous vous servez à l'autel soit d'une netteté parfaite. Vous le refuseriez, si vous y voyiez quelque tache ou s'il avait quelque défaut. Pensez-vous donc que Dieu, la souveraine et infinie pureté, exige moins de votre âme pour en faire sa demeure et lui confier le corps et le sang de son Fils[3]? » Enfin, quelque soin qu'il prenne

prævaricationibus esse debere. (S. Cyr. Hieros., *Catech. myst.*, v, 2.) *Si non lavero te*, dit le Sauveur à saint Pierre au moment de lui conférer le sacerdoce, *non habebis partem mecum*. (Joan., xiii, 8.)

1. Is., lii, 11. Cf. Bossuet. *Médit.*, Cène, 10e jour.

2. I Cor., v, 8. Tollite sacrificium et comedite illud absque fermento quia sanctum sanctorum est. (Levit., x, 12.)

3. Un saint évêque, Mgr Devie, évêque de Belley, rapporte le trait suivant dans son *Mémorial ecclésiastique*. Un jeune prêtre, récemment ordonné, parlait à un ancien du sanctuaire du bonheur qu'il avait de monter à l'autel et des délices qu'il y goûtait. « Que j'aime, mon cher abbé, lui dit ce vénérable ecclésiastique, à voir en vous ces sentiments ! Dieu veuille vous les conserver toujours ! Mais ne vous faites pas illusion : vous ne tarderez pas à les perdre, si vous n'avez soin de les entretenir par l'oraison, la confession, l'action de grâce et l'esprit de mortification. Rien de plus ordinaire que de dire la Messe comme un ange le premier mois ; mais peu à peu on en vient trop souvent à la dire en homme ; et alors on doit craindre de se relâcher encore et de la dire bien mal. Dieu vous garde de la dire jamais *anceps et dubius*

pour éviter toute faute et se préserver de toute affection déréglée, il ne se lasse pas de gémir de sa fragilité et de demander à Dieu une pureté de plus en plus parfaite : *Munda cor meum ac labia mea, omnipotens Deus!... Aufer a nobis, quæsumus, iniquitates nostras... Ut in me non remaneat scelerum macula, quem pura et sancta refecerunt sacramenta*[1] !

II

Une seconde condition pour se préparer au saint Sacrifice, c'est de laisser là toute autre pensée, d'oublier entièrement les choses auxquelles on était appliqué et de mettre de côté toutes celles dont on aura bientôt à s'occuper, pour ne penser qu'à la grande action qu'on va faire. Si l'on a une foi vive et quelque idée de la majesté de Dieu, le respect des divins mystères produira naturellement cet effet. Comme l'éclat du soleil dissipe les nuages et fait disparaître toutes les étoiles, ainsi la vue du Sauveur prêt à descendre sur l'autel doit faire évanouir toute image profane et toute idée des créatures.

Il est dit dans l'Apocalypse qu'à la levée du septième sceau, lorsqu'apparut à saint Jean l'autel d'or devant lequel Dieu a son trône, et que les Anges firent fumer en présence de la Majesté divine l'encens de toutes les

circa gravitatem alicujus culpæ ! Dieu vous préserve surtout de la dire *post certum mortale peccatum, nisi in urgente necessitate et cum contritione indubitata, quæ adjunctum habeat propositum adeundi quam primum tribunal pœnitentiæ.*

1. *Missal.* Et si non possumus in tanta innocentia vitæ conversari ut debemus, concede nobis digne flere mala quæ gessimus et in spiritu humilitatis tibi ferventius de cœtero deservire. (Imit., IV, 21.)

prières qui s'élèvent des cœurs des saints, le respect, le saisissement, l'admiration furent tels qu'il se fit dans le ciel un silence prolongé d'une demi-heure entière : *Et factum est silentium in cœlo quasi media hora*[1]. N'est-ce pas l'effet que doit produire sur l'âme du prêtre la vue de l'autel où le Fils de Dieu va s'immoler par ses mains, et offrir à son Père, avec son corps et son sang, les hommages, les adorations, les prières et la vie même de tous ses membres? « Je ne sais rien, dit Jean d'Avila, qui soit plus capable de toucher un prêtre, de le faire rentrer en lui-même, et de le pénétrer d'une profonde religion que cette pensée : Je vais consacrer le Fils de Dieu. C'est un Dieu que je tiendrai tout à l'heure dans mes mains, que je recevrai sur mes lèvres, avec qui je m'entretiendrai cœur à cœur[2]! » — « Ah! Seigneur, s'écrie le Psalmiste, tout mon être s'anéantit devant votre grandeur. Toutes mes puissances intérieures et extérieures tremblent de respect et d'admiration en votre présence : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tui? Quis similis Deo in filiis Dei*[3]?

Que si certains souvenirs ou certaines préoccupations cherchaient à troubler notre recueillement, il faudrait, suivant l'avis de saint Bernard, imiter l'exemple d'Abraham, allant offrir au Seigneur sur le mont Moria le sacrifice de son fils, *in parabolam*[4], en figure de

1. Apoc., VIII, 1.

2. Jean d'Avila, *Lett.* M. de Lantages disait de même : Si cette pensée : J'ai célébré la Messe ce matin, et je la célébrerai encore demain, ne font pas une forte impression sur un prêtre, il est bien à craindre qu'il n'ait le cœur endurci ou qu'il n'ait perdu l'amitié de Dieu. (*Sa Vie.*)

3. Ps. LXXXVIII, 7, 9. — 4. Heb., XI, 19.

l'Homme-Dieu que le Père éternel y devait immoler un jour pour la rédemption du monde. Ses serviteurs l'avaient accompagné jusqu'au pied de la montagne, sans connaître son dessein; mais, à ce moment, il les arrête, leur remet sa monture, et prenant avec lui les seules choses dont il a besoin, la victime, le glaive de l'immolation, et le bois pour le bûcher : « Restez ici, dit-il à ceux qui le suivaient, et attendez en ce lieu. Laissez-nous monter jusqu'au sommet et offrir en paix notre sacrifice. Nous descendrons ensuite et nous vous reprendrons au retour : *Expectate hic : postquam adoraveremus, revertemur ad vos.* » Il faudrait dire aux soucis, aux préoccupations, aux idées terrestres qui voudraient nous suivre à l'autel : Arrêtez-vous ici, n'entrez pas dans le sanctuaire. Je ne vous retrouverai que trop tôt, dès que j'aurai terminé la grande action qu'il m'est donné d'accomplir : *Curæ, sollicitudines, anxietates, pœnæ, servitutes, expectate me hic, cum asino, corpore isto.* Nous ne devons prendre avec nous que nos pensées les plus saintes et nos affections les plus pures, pour les offrir au Seigneur : *Intentiones, cogitationes, voluntates, affectiones et omnia interiora mea, venite ascendamus ad montem ubi Dominus videt et videtur*[1].

III

Une troisième chose que le prêtre ne doit pas négliger, avant de monter à l'autel, c'est de former ses

1. S. Bern., *De amore Dei.* Ne quis ingrediatur templum, curis onustus mundanis, has ante ostium deponamus. (S. Chrys., *In Isai*, Hom. II.)

intentions et de s'en pénétrer vivement. Qu'entendons-nous par là, et que demandons-nous de lui ?

Ce n'est pas seulement qu'il remplisse avec exactitude l'engagement qu'il a pris en recevant un honoraire. La justice lui en fait une loi ; mais ce devoir est facile à remplir et il faudrait une grande négligence pour y manquer. Ce que nous voulons recommander et ce que la religion doit inspirer à tous les prêtres, c'est de ne pas monter à l'autel avec la seule pensée de dire la Messe ou d'offrir le saint Sacrifice, sans se remettre dans l'esprit d'une manière plus précise les fins pour lesquelles Notre-Seigneur a voulu que son sacrifice fût célébré. Ces fins, il les a toujours dans son cœur, il se les propose à l'autel comme il se les proposait au Calvaire ; mais il désire les voir aussi en nous : c'est par nous qu'il veut les offrir en ce moment à la Majesté divine. Comme nous ne sacrifions qu'en sa personne, que nous ne devons prier qu'en son nom, nous devons entrer dans ses intentions et désirer de toute notre âme l'accomplissement de ses desseins.

On peut considérer dans ces intentions ce qui est général et permanent, et ce qui est particulier et accidentel à certains égards.

Les intentions générales et constantes du Sauveur sont connues. Nous savons qu'il veut toujours et avant tout deux choses : premièrement offrir à son Père les adorations, les louanges et les bénédictions qui lui sont dues et que ses perfections réclament de toute créature ; en second lieu, lui rendre à notre place tous les devoirs auxquels notre état particulier nous oblige : devoirs de reconnaissance pour les grâces dont sa bonté nous comble, devoirs de repentir et de réparation

pour les offenses dont nous nous rendons coupables, devoirs de supplication pour les biens de toutes sortes dont nous sentons le besoin et que nous ne pouvons recevoir que de lui. Il convient de penser d'abord à ces intentions, de s'y associer et les offrir avec lui à Dieu, comme d'un même cœur.

« O Père éternel! lui peut-on dire, voici votre Fils, immolé à votre gloire. Je vous l'offre pour reconnaître votre souveraine grandeur et le pouvoir que vous avez sur lui et sur nous. Que vous êtes grand, Seigneur, puisque le Verbe incarné, le Rédempteur du monde, se livre ainsi à vous sans réserve et remet sa vie à votre discrétion! Quel n'est pas votre pouvoir sur toute créature, puisqu'il dépend de vous d'immoler à votre gloire votre Fils fait homme!... Disposez donc de tout à votre gré, disposez de nous comme de lui en toute liberté et selon votre bon plaisir. »

« Voici, ô Père éternel! la vie de votre Fils unique, qui vous a été offert à la croix d'une manière sanglante. Je vous l'offre tout de nouveau, en union avec lui. Je vous rends cet hommage en reconnaissance de l'amour que vous nous portez, des biens dont vous nous comblez, et surtout du Sauveur que vous nous avez donné. Cette hostie est la rançon de nos âmes, la condition de notre salut, le payement de toutes nos dettes. C'est le prix de toutes vos grâces. Pardonnez-nous, Seigneur, et oubliez nos iniquités. Hélas! serait-il possible qu'après une telle oblation, nous vissions encore tant de maux sur la terre, tant de péchés dans l'Église, tant de divisions, de misères, de corruption dans le monde! Laissez-vous toucher, Seigneur, et hâtez-vous de nous secourir. Où sont vos miséricordes,

ô mon Dieu? Où est votre protection et votre secours? La vie que je vous offre ne mérite-t-elle pas infiniment davantage? »

Quant au détail, aux intentions spéciales relatives à telles personnes ou à tels faits en particulier, il n'est pas toujours facile de voir si Notre-Seigneur a les mêmes sentiments que nous, ou si nos vues rentrent dans ses intentions générales : mais si nous croyons nos intentions bonnes, nous pouvons les offrir à Dieu avec confiance, et les prières qu'elles nous inspireront ne peuvent manquer de lui être agréables, pourvu qu'elles soient faites avec simplicité, sous la réserve de son bon plaisir. Il est d'ailleurs un certain nombre de demandes pour lesquelles nous ne pouvons douter de l'appui de notre divin Chef; par exemple, celles qui ont pour objet notre persévérance, notre progrès dans la vertu, la perfection des âmes que nous avons à conduire, la conversion d'un pécheur, le soulagement d'un défunt, le succès de telle ou telle bonne œuvre. Comme c'est là souvent ce qui nous inspire le plus d'intérêt et ce que nous souhaitons avec le plus d'ardeur, c'est aussi ce qu'il nous est le plus utile de recommander au Ciel [1].

Quelques ecclésiastiques touchés de cette pensée que notre Sauveur nous a été donné par la très sainte Vierge [2] et voulant lui rendre autant que possible le don qu'ils en ont reçu, prennent pour règle de célébrer à ses intentions et de remettre à sa disposition la part qui leur reviendrait dans les fruits du divin Sacrifice. C'est ce

1. Imit., IV, 2-4 : Olier, *Journée chrétienne ;* P. Le Fèvre, *Memorial* passim.

2. Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. (Prov., IX, 5.)

qu'aimait à faire M. Olier. Il croyait que saint Jean était resté auprès d'elle après l'Ascension de Notre-Seigneur, non pour la soutenir seulement ou pour la consoler, en la mettant en présence de son Fils dans le mystère de l'Eucharistie, mais aussi pour l'aider dans son office de médiatrice, en célébrant devant elle le divin Sacrifice, et en l'offrant à ses intentions en faveur de l'Église et de ses membres. Il pensait en outre que cette divine Mère, qui continue d'intercéder en faveur de ses enfants, ne cesse pas de s'unir au sacrifice de son Fils sur l'autel et qu'elle est bien aise de voir les ministres de l'Église joindre leurs recommandations à la sienne et se faire comme ses organes, pour obtenir du Ciel les faveurs qu'elle sollicite.

Cette sorte d'intention ou cette translation que le prêtre ferait à la très sainte Vierge de ses droits sur les fruits dont il dispose ne supprimerait pas les fins spéciales dont nous avons parlé. Celui qui offrirait le saint Sacrifice aux intentions de la Mère de Dieu, comme celui qui s'unirait dans la foi aux vues de Notre-Seigneur, ne laisserait pas d'avoir toute liberté pour recommander à l'un et à l'autre les choses qui lui sont les plus chères et les vœux qu'il souhaite davantage de voir exaucés. Il pourrait y voir un double avantage : celui de fixer sur telle ou telle œuvre la charité de la Mère de Dieu, et celui d'employer, suivant le désir de cette bienheureuse Vierge, la part qui lui revient de l'oblation de la divine Victime.

IV

Afin de répandre ses pratiques et sa dévotion, M. Olier a cherché à rendre sensible par la peinture l'idée qu'il avait du divin Sacrifice, et les vues dont il convenait, suivant lui, d'être pénétré au saint autel. La gravure que nous avons mise à la tête de ce livre est la réduction d'un tableau qu'il fit exécuter dans ce dessein sur une plus grande échelle.

Il voulut que le saint Sacrifice y fût représenté comme l'objet capital des préoccupations divines, le centre de la religion, le trésor de la sainte Église, la source de toutes les grâces, la raison de toutes les faveurs et de toutes les bénédictions, le fondement de toutes les espérances et de toutes les supplications des anges et des hommes.

Au haut du tableau apparaît le Père éternel à qui la divine Hostie est offerte. Il contemple la Victime immolée à sa gloire et semble en accepter l'offrande avec une complaisance ineffable. Un peu au-dessous on voit la sainte Vierge. Elle est à genoux, aussi bien que les Saints et les Anges, pour exprimer sa dépendance à l'égard du Créateur et sa religion pour la divine Victime. Elle s'adresse à Dieu avec confiance et semble heureuse d'exercer la toute-puissance suppliante que les saints Docteurs lui attribuent.

Les Esprits célestes, partagés en neuf chœurs ou trois hiérarchies, sont rangés autour du Père éternel qu'ils adorent par Jésus-Christ. A leur tête on reconnaît saint Michel, archange, avec saint Gabriel qui s'incline vers Marie. L'Église du Ciel vient ensuite. Le

saint Précurseur est à part, ravi à la vue de l'Agneau de Dieu; puis on voit Adam et Ève, avec les justes de l'état de nature d'un côté, et de l'autre Moïse, avec les Saints de la loi ancienne. Tous confessent qu'ils n'ont reçu le salut que par le sang de Jésus-Christ, unique vertu des sacrifices lévitiques.

Les saints du christianisme forment aussi trois ordres ou trois couronnes. Au premier rang, à gauche, se montrent les Apôtres, ayant à leur tête saint Pierre et saint Paul; puis saint Jean, un peu plus rapproché de Dieu et de la sainte Vierge. Après les Apôtres, les disciples, prédicateurs de la foi. A droite, saint Étienne et tous les martyrs rendent grâces de leur triomphe et semblent renouveler avec Notre-Seigneur le sacrifice de leur vie. Au second rang on voit, d'un côté, les saints Docteurs glorifiant Dieu des victoires qu'il leur a fait remporter sur l'hérésie; de l'autre, les saints religieux, représentés par leurs fondateurs. Au troisième rang les saints laïques des divers états, parmi lesquels on remarque les princes dont l'Église a proclamé la sainteté et les pénitents ou les anachorètes. Les uns et les autres ne cessent de rendre grâces pour leur salut et de prier en notre faveur.

L'Église de la terre, au niveau de l'autel, est représentée par un personnage de chaque ordre ecclésiastique et civil. On distingue le Pape, les cardinaux, les prélats, les prêtres, les religieux; enfin, une multitude de fidèles de toute condition, de tout pays, qui s'unissent à la Victime et qui paraissent attendre d'elle toutes les grâces dont ils ont besoin.

Au bas sont les membres de l'Église souffrante, qui soupirent après la miséricorde divine et qui espèrent

la fin de leurs peines de la vertu du divin Sacrifice.

Enfin sur un autel dressé au milieu de l'Eglise de la terre, entre l'Église triomphante et l'Église souffrante, le prêtre élève la sainte Hostie, vers laquelle se portent tous les regards et qui est visiblement le motif et l'objet du respect, des vœux, de la confiance dont on voit partout l'expression. Ce prêtre est l'interprète ou l'organe de tous ceux qui l'entourent et semble réunir en son cœur leurs dispositions et leurs vœux [1].

Pas de vue plus propre à élever l'âme d'un ecclésiastique et à faire entrer promptement dans les sentiments où l'on doit désirer d'être en allant à l'autel. Rien non plus qui rende d'une manière plus sensible ce mot de l'auteur de l'*Imitation* et de plusieurs Docteurs : *Quando sacerdos celebrat, angelos lætificat, Ecclesiam ædificat, vivos adjuvat, defunctis requiem præstat, et sese omnium bonorum participem efficit* [2].

Article II

PRATIQUES DU PRÊTRE DURANT LE SAINT SACRIFICE

§ I. Dispositions dont il doit être animé.

Les dispositions dont le prêtre a dû se pénétrer en se préparant au divin Sacrifice doivent l'accompagner à l'autel et l'animer pendant la Messe. S'il veut la célébrer dignement, avec mérite et avec édification, il doit faire cette action avec une humilité sincère, une foi vive et recueillie, une union intime avec Notre-Seigneur, souverain prêtre.

1. Cf. Faillon, *Vie de M. Olier*.
2. Imit., IV, 5. Cf. Ven. Beda, S. Bonav., etc.

I

D'abord il doit être humble, de l'humilité la plus sincère et la plus profonde, dans le sentiment de son néant et de ses misères, dans l'adoration de la majesté infinie de Dieu qu'il veut glorifier, et de la sainteté de son Fils qu'il lui doit immoler. Plus son ministère l'élève au-dessus de ses frères, plus il faut qu'il s'abaisse et qu'il reconnaisse son indignité [1]. Il doit penser que, s'il se trouve dans le sanctuaire, au sommet de la sainte montagne, ce n'est pas à cause de l'éminence de sa vertu, mais parce que Dieu l'a honoré d'une vocation sainte et qu'il a été choisi pour être le représentant du Saint des saints. Aussi l'Église a-t-elle soin de voiler aux yeux des fidèles ce qu'il est de sa nature, et commence-t-elle par le transfigurer, en quelque sorte, en le revêtant d'ornements sacrés, en le couvrant de vêtements blancs comme ceux des Anges, en mettant sur ses épaules la chasuble, symbole de la charité, reine des vertus et la perfection même. Puisqu'il tient la place de l'Agneau de Dieu, du Pontife saint et sans tache, qui n'a jamais eu le moindre rapport avec le péché, il faut qu'on ne voie en lui rien que de pur et que de saint. Mais ce changement extérieur le transforme-t-il en réalité? Est-il devenu réellement, au dedans, *intrinsecùs* [2], un nouvel homme? Non; qu'il ne se fasse pas illusion;

1. Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. (Eccl., III, 20.) Si haberes angelicam puritatem et sancti Joannis Baptistæ sanctitatem, non esses dignus hoc sacramentum accipere nec tractare. (Imit., IV.)

2. Cf. Matth., VII, 15.

qu'il n'oublie pas qu'il est pécheur et que la toison dont il est revêtu ne fait pas de lui un agneau. C'est pour le lui rappeler que l'Église lui fait faire si souvent l'aveu formel et public de ses fautes. Elle veut qu'il commence par se prosterner devant l'autel, qu'il se tienne d'abord au pied des degrés, qu'il reconnaisse, en se frappant la poitrine, le besoin qu'il a de la miséricorde divine, qu'il ait recours pour l'obtenir à l'intercession des anges, des saints et des fidèles mêmes qui l'entourent. Ce n'est pas assez. Il faut qu'en montant à l'autel il demande à Dieu de le décharger de ses iniquités, qu'avant de lire l'évangile, il confesse que son esprit et son cœur se sont souillés au contact du monde, et qu'il a besoin d'être purifié, comme Isaïe, par le feu de l'autel. Il faut qu'en offrant la matière du sacrifice, il confesse s'être rendu coupable de négligences et d'infidélités sans nombre. Il faut enfin qu'avant de se nourrir de l'Agneau de Dieu, il le supplie de le purifier de ses péchés, et qu'élevant la voix de manière à être entendu de tous, il proteste par trois fois, en s'adressant à la divine Victime, qu'il n'est pas digne de la recevoir dans son cœur. L'Eglise pouvait-elle prendre plus de précautions, ou employer des moyens plus efficaces pour exclure de son âme toute vaine complaisance et le pénétrer du sentiment qui peut seul lui faire trouver grâce devant la sainteté infinie de Dieu?

Ainsi l'humilité est indispensable au prêtre, pour que Dieu agrée son ministère et qu'il se plaise à lui voir exercer son pouvoir à l'autel. Elle n'est pas moins nécessaire pour que le peuple en soit édifié. Rien ne choquerait plus la religion des fidèles que d'apercevoir dans le représentant d'un Dieu immolé, dans sa tenue, dans ses

manières, dans son langage, la prétention, la vanité, un air de supériorité ou de domination. Les moins éclairés comprennent ce que dit le Sage, qu'il n'est pas dans l'ordre que le serviteur s'exalte où le maître s'abaisse ; et que c'est une honte pour un ministre de se glorifier quand son souverain s'efface et disparaît[1]. Au contraire, rien n'est plus propre à inspirer le respect pour le divin Sacrifice et la vénération pour le sacrificateur que de le voir, comme Abraham, accablé par la majesté de Dieu, tremblant de lui adresser la parole, exprimant par son attitude la conscience qu'il a de son indignité et de son néant devant une telle grandeur : *Cecidit Abraham pronus in terram*[2]. *Et ait : Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis*[3].

Tel était d'ordinaire le vénérable Liberman, lorsqu'il se préparait à célébrer la Messe. « Le bonheur d'offrir le saint Sacrifice est bien grand, écrit-il à un de ses amis, israélite, converti aussi bien que lui. L'âme est pleine de joie et d'admiration à la pensée des saints mystères ; mais comment oublier ses misères ou y rester insensible ? Pour peu qu'on y pense, on en est accablé. C'est à peine si l'on ose se tenir prosterné au pied du saint autel. Il faut y monter cependant. Je le fais, puisqu'il le faut ; mais je vous l'avoue, ce n'est souvent qu'en tremblant. »

1. Est malum quod vidi sub sole, stultum in dignitate et servos in equis, et principes ambulantes super terram quasi servos. (Eccl., x, 7.)

2. Gen., XVII, 3. — 3. Gen., XVIII, 27.

II

Si le prêtre a une vive foi, cette foi l'accompagnera à l'autel et se manifestera durant le saint Sacrifice par une fervente religion et un profond recueillement. Elle tiendra ses yeux tellement ouverts au monde surnaturel que le monde terrestre et visible disparaîtra à ses regards. La grandeur et la sainteté de Dieu à qui il s'adresse, la dignité de la Victime dont il lui fait l'offrande, la multitude des esprits célestes attentifs à son sacrifice, la gravité des intérêts dont il est chargé, l'importance infinie des grâces qu'il sollicite : voilà de quoi il sera frappé et ce qui absorbera toute son attention [1]. Le recueillement de son âme se peindra sur son visage et sur tout son extérieur. On ne pourra le considérer sans reconnaître que son esprit est au ciel et qu'il n'a d'intelligence, d'activité et de vie que pour Dieu. On dira de lui comme de Moïse : *Invisibilem tanquam videns sustinuit* [2]. Il n'aura pas besoin de fermer les yeux ou de détourner les regards pour éviter les distractions : elles ne se présenteront pas même à sa pensée. Il ne sera troublé par aucune impression, si forte ou si inattendue qu'elle soit. C'est ce qu'éprouvait saint François de Sales. « Une fois à l'autel, disait-il, j'y suis tout entier; rien ne me distrait, je perds de vue toutes les choses de ce monde. » Ce qui l'occupait était trop grand et trop sublime pour qu'il fît attention à des objets si futiles.

1. Cogita apud quem proxime stes, quibuscum invoces Deum cum Seraphim, cum omnibus cœli virtutibus. Animadverte quot habes socios. (S. Chrys., *De die Nativ.*, Hom. IV.)
2. Heb., XI, 27.

Comme Marie au moment de l'Incarnation, il lui semblait être au pied du trône de Dieu[1], et si quelqu'un avait cherché à détacher son esprit, à lui rappeler le souvenir des choses d'ici-bas, il aurait pu lui dire, avec plus de raison que ce prince d'Israël, occupé à la reconstruction du temple : *Opus grande ego facio ; non possum descendere et venire ad vos*[2].

Quelle prédication pour les fidèles que la vue d'un saint prêtre, ainsi recueilli devant Dieu, absorbé par son respect, paraissant avoir le Calvaire sous les yeux, le ciel ouvert sur la tête et l'Église entière devant lui ! Personne à l'entour qui ne se recueille et ne garde le silence. La majesté infinie qui lui est présente semble planer sur les fidèles et fait partager ces sentiments à tous ceux qui l'approchent[3]. On voit Dieu par ses regards. On découvre, comme lui, la divine Victime sous les espèces qui la voilent. On prie avec lui et par lui. On s'associe à son humilité, à sa confiance, à sa ferveur ; et lorsqu'on le voit descendre de l'autel, plus recueilli encore qu'il n'y était monté, chacun se retire édifié d'un si bel exemple, et disant en lui-même ce qu'on disait après avoir vu saint Vincent de Paul offrir le divin Sacrifice : « Mon Dieu, que ce prêtre dit bien la Messe ! Avec quelle ferveur il prie et comme il fait prier ! »

Mais quelle différence, si celui qui célèbre n'a pas une foi bien vive, s'il paraît peu recueilli, peu touché de la grandeur du sacrifice, et de la sainteté du ministère qu'il

1. Ita magnum novum et jucundum tibi videri debet, cum celebras, ac si eodem die Christus primum in uterum Virginis descendens homo esset factus, aut in cruce pro salute hominum pateretur et moreretur. (Imit., IV, 2.)

2. II Esd., VI, 3.

3. Est argumentum non apparentium. (Heb., XI, 1.)

exerce! Quel contraste, si toute son attention est pour les choses extérieures, s'il ne sait pas retenir ses yeux, s'il ne semble voir à l'autel que ce qu'y voit le peuple ou l'enfant qui répond à ses prières, s'il a peine à modérer sa parole et ses mouvements, s'il paraît dominé, aux moments les plus solennels, par le regard de l'assistance ou par le désir d'en finir au plus tôt. Au lieu d'honorer les saints Mystères, celui qui agit ainsi en distrait la pensée; il en fait oublier la grandeur. Fait-il davantage estimer son caractère et sa personne? Peut-être s'en flatte-t-il; mais c'est à tort. Chacun comprend, en le voyant, qu'il a des préoccupations moins élevées que celles qu'il devrait avoir. Chacun sent que, s'il était pieux, s'il avait une vive foi, s'il s'était préparé au divin Sacrifice par le recueillement et par la prière, on lui verrait une autre contenance et d'autres manières. Aussi les fidèles pieux ne s'empressent-ils guère de le suivre à l'autel. Si quelques-uns sont bien aises de l'y voir monter, ce sont ceux qui viennent rarement à l'église et qui désirent y passer le moins de temps possible. Malheureusement son exemple contribue à les entretenir dans leur indévotion. Les prières qu'il récite et les cérémonies qu'il accomplit ne touchent pas plus les assistants qu'il n'en est touché; et nul ne paraît avoir pour la divine Victime plus de religion qu'il n'en montre lui-même.

III

La troisième disposition que le prêtre doit porter à l'autel est une union sincère d'esprit et de cœur avec Jésus-Christ, prêtre et victime. C'est au nom du Sau-

veur, comme son représentant, qu'il agit et qu'il parle. S'il prend son ministère au sérieux, s'il ne veut pas se borner à s'offrir en spectacle et à remplir un rôle, il doit entrer dans les sentiments de Celui dont il tient la place. On ne lui demande pas d'avoir présentes à sa pensée toutes les fins qu'avait Notre-Seigneur ; cela est impossible. Mais qu'est-ce qui l'empêche d'y adhérer d'une manière générale et d'entrer dans les dispositions dont l'Église met l'expression sur ses lèvres ? N'a t-il pas là pour son esprit et pour son cœur un sujet d'occupation sans limite : les adorations du Verbe incarné devant la Majesté divine, ses actions de grâces pour les bienfaits dont il est comblé en sa personne et dans ses membres, ses vœux et ses supplications en faveur de son corps mystique et de chacun des fidèles qui le composent ?

Notre-Seigneur n'avait rien à désirer pour lui-même lorsqu'il vivait sur la terre ; car qu'est-ce qui pouvait manquer à un Homme-Dieu ? A quels périls pouvait-il être exposé s'il ne s'y exposait lui-même ? De quelles fautes pouvait-il être coupable ? Mais c'est à nous qu'il pensait. Il priait à notre place, dans notre intérêt, comme notre chef [1]. Et que dis-je ? Depuis qu'il a quitté la terre, le Fils de Dieu a-t-il cessé d'offrir pour nous ses supplications à son Père ? N'est-ce pas encore une de ses occupations principales au ciel, et sur nos autels, dans son sacrifice en particulier ? Il ne souffre plus aujourd'hui comme il a souffert au Calvaire ; il n'expie plus, il

1. Orat Dominus, non ut pro se obsecret, sed ut pro me impetret. Nam etsi omnia posuerit Pater in potestate Filii, Filius tamen, ut hominis formam impleret, obsecrandum Patrem putat esse pro nobis, quia advocatus noster est. (S. Amb., *In Luc.*, VI, 12.)

ne mérite plus, parce que l'état de gloire où il est ne le permet pas ; mais qui empêche qu'il ne continue de prier et que ses prières n'obtiennent chaque jour à ses membres de nouvelles grâces ? L'Apôtre ne dit-il pas qu'il intercède sans cesse en faveur de tous les chrétiens : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*[1] ? Lors donc que le prêtre s'unit en esprit à Notre-Seigneur dans le saint Sacrifice, soit pour glorifier Dieu, soit pour en obtenir quelque grâce, ce n'est pas seulement à ses prières passées, aux vœux qu'il faisait pendant sa vie mortelle qu'il s'associe, c'est aussi à ses prières présentes, à ses louanges, aux vœux qu'il ne cesse d'offrir en notre faveur sur les autels de la terre comme sur celui du ciel[2]. Quelle pensée plus propre à encourager et à donner confiance ? Si l'on a tant de soin de se recommander à la charité des serviteurs de Dieu, si l'on sollicite avec tant d'ardeur les prières d'une sainte âme, si l'on attache un si grand prix aux suffrages des bons ecclésiastiques, combien ne doit-on pas estimer cet avantage d'avoir le Fils même de Dieu pour intercesseur auprès de la divine Bonté ? Quand toutes les créatures ensemble, quand tous les anges et tous les saints du ciel, avec la Reine même des anges et des saints, seraient pour vous prosternés aux pieds du Père éternel, et qu'ils le supplieraient d'accepter en votre faveur tout ce qu'ils peuvent lui offrir, leurs mérites, leur gloire et leur vie, ce qu'ils feraient ne serait-il pas peu de chose en

1. Heb.. VIII, 15.

2. Quamvis Christus jam non sit in statu merendi vel satisfaciendi, est tamen in statu orandi et impetrandi ; et quando sacrificium offert, intelligi potest eum specialiter impetrare eodem modo et cum eadem efficacia qua id facit in cœlo pro nobis orando. (Suares, *In* 3 *part. S. Th.*, q. 83, a. 1, disp. 72, sect. 2.)

comparaison de ce que fait pour vous le Roi du ciel, le Pontife éternel, le Fils unique du Père, dans l'oblation incessante de son divin Sacrifice ?

L'union du Sauveur avec le prêtre s'étend d'ailleurs à tous les fidèles. Par cela même qu'il représente Jésus-Christ et qu'il est ministre de son Église, le prêtre devient l'organe de l'un et de l'autre : il parle à Dieu en leur nom et au nom de tous les chrétiens. Lors donc que nous honorons la Majesté divine et que nous lui rendons grâces de ses bienfaits, nous ne lui offrons pas seulement, avec nos hommages personnels, ceux que le Sauveur lui a rendus et qu'il continue à lui rendre en sa propre personne ; nous lui offrons en même temps tous ceux qui ont été et qui lui sont incessamment offerts, sous l'influence de son Esprit, par une multitude innombrable de justes, d'ecclésiastiques et de fidèles, répandus sur toute la face du monde. De même en est-il quand nous demandons miséricorde pour nos péchés. Nous le faisons en union avec Jésus-Christ immolé sur la croix et s'offrant dans l'Eucharistie ; mais nous le faisons aussi avec toutes les âmes pénitentes, qu'il associe à ses sentiments et à ses expiations. De même enfin dans nos supplications et nos prières proprement dites. Encore que nous demandions des biens particuliers et personnels, nous prions en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, par conséquent en union avec tous ses membres, comme associés aux sentiments et aux opérations dont il est le principe. C'est la conséquence de la grande maxime donnée par l'Apôtre comme la loi fondamentale du christianisme : que tous les fidèles, étant incorporés au Sauveur par le baptême, n'ont entre eux et avec lui qu'un seul esprit, ou qu'entre les chrétiens et Jésus-Christ,

leur chef, il y a la même union, la même dépendance et la même solidarité qu'on voit régner dans le corps humain entre la tête et les membres : *Omnia et in omnibus Christus* [1].

Il suit de là qu'un prêtre à l'autel ne saurait avoir un esprit trop étendu, ni un cœur trop vaste. Il devrait, s'il était possible, renfermer en son âme tout ce que renfermait l'âme du Sauveur et qui y est toujours compris, toute la religion du ciel et de la terre, les adorations des esprits célestes, les actions de grâces des bienheureux, le dévouement des martyrs, le zèle des apôtres, l'ardeur des missionnaires, le détachement des religieux et des vierges, les repentirs et les gémissements des pécheurs pénitents, enfin les prières, les saints désirs, les espérances de tous ceux qui sont sur la voie de la véritable patrie [2]. Dans l'impuissance où il est d'avoir distinctement toutes ces dispositions ou d'éprouver à la fois tous ces sentiments, sa consolation doit être que le Saint des saints, dont il est le représentant et qu'il tient entre les mains, les possède d'une manière éminente, qu'il les ratifie dans son cœur, et leur communique par la vertu de son esprit et la dignité de sa personne toute la valeur qu'ils doivent avoir pour être agréés de Dieu et bénis par son infinie bonté [3].

1. Eph., III, 2. Caput Christus, ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis in mensuram uniuscujusque membri. (Eph., IV, 16.) Sicut enim corpus unum est, et membra habet multa, unum tamen corpus sunt, ita et Christus. (I Cor., XII, 11.)

2. Tanto illud (quod valde magnum est) Sacramentum sumemus capacius quanto id et fidelius credimus, et speramus firmius et desideramus ardentius. (S. Aug., *Epist.*, CXXX, 17.)

3. Spiritus adjuvat infirmitatem nostram; nam quid oremus, sicut

IV

Parmi les dispositions du Sauveur, prêtre et victime, il en est une plus essentielle que les autres, à laquelle son ministre doit principalement s'unir à l'autel : c'est la volonté qu'il a eue dès le commencement de s'immoler lui-même et d'offrir sa vie pour l'honneur de son Père.

En instituant l'Eucharistie et en entrant dans la voie de sa Passion, Jésus-Christ ne se proposait pas seulement d'honorer la Majesté divine et de nous mériter sa faveur d'une manière quelconque : il avait la volonté formelle de s'offrir à elle comme victime et de se sacrifier pour sa gloire. Ce qu'il se proposait d'immoler en sa personne, ce n'était pas seulement ses biens intérieurs, les plus précieux de tous, son bien-être, son honneur, sa liberté, ses affections, ses plus belles facultés : c'était son sang et sa vie; c'était lui-même. Non seulement il voulait se sacrifier pour glorifier son Père et nous obtenir ses grâces, mais il était déterminé à le faire aussi généreusement que possible, de la manière la plus glorieuse à la Majesté divine et la plus conforme aux desseins de sa sagesse. Dès lors donc il se dévouait à mourir de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle. En même temps qu'il s'offrait au sacrifice, il s'offrait aussi à tous les tourments de sa Passion, à tous ses opprobres, à son agonie, à sa flagellation, à son couronnement d'épines, à son crucifiement.

Mais ce qui nous intéresse spécialement et ce que

oportet, nescimus, sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. (Rom., VIII, 26.)

nous ne saurions trop remarquer, c'est que le Sauveur s'offrait ainsi tout entier, sans aucune réserve, par conséquent avec tout ce qui lui appartient, à quelque titre que ce soit, avec son corps mystique comme avec son corps naturel, avec tous les membres de son Église, avec tous ses ministres présents et à venir. Il nous associait donc au mérite de son sacrifice, afin de nous associer à la gloire de sa récompense. Il nous dévouait à l'immolation avec lui et aussi complètement que lui. Il acceptait pour chacun de nous, aussi bien que pour lui-même, et il se proposait de nous faire accepter le genre de mort qui plairait davantage à son Père, avec toutes les souffrances et toutes les humiliations dont il trouverait bon qu'elle fût accompagnée. Tel est dans sa plénitude le sacrifice que l'Homme-Dieu entendit offrir à son Père, et qu'il lui voua dès le premier moment de son existence [1]. Car, nous l'avons dit, c'est de son Église comme de lui-même, de ses membres mystiques comme de sa chair et de son sang, qu'il faut entendre la parole qu'il lui adressa dans son Incarnation, parole que l'Esprit-Saint a eu soin de révéler au monde dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien : *Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi. Tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* « C'est par là, ajoute l'Apôtre, que notre rédemption et notre salut se sont opérés : *In qua voluntate sanctificati sumus* [2]. Nous avons

1. Unde ipse homo Dei nomine consecratus et Deo devotus, in quantum mundo moritur ut Deo vivat, sacrificium est, et tota ipsa redempta civitas, hoc est congregatio justorum universale sacrificium offertur Deo per sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit in passione pro nobis, ut tanti capitis corpus essemus. (S. Aug., *De civit. Dei*, x, 6.)

2. Heb., x, 5-10. Cf. Ps. xxxix, 8. S. Th., 2ª 2ª, q. 85, a. 1, ad. 3.

été immolés et sanctifiés tout à la fois [1] par le sacrifice total et absolu que le Fils de Dieu a fait pour nous à son Père de sa personne et de ses membres. »

Que conclure de là ? Et quelle règle de conduite en devons-nous tirer ? Il faut en conclure que pour être un autre Jésus-Christ, pour exercer son sacerdoce en esprit et en vérité, le prêtre doit ratifier dans son cœur cette divine offrande et y adhérer sans réserve, ne pas se borner à approuver l'immolation personnelle du Fils de Dieu sur la croix et son anéantissement mystique sur l'autel, mais souscrire en même temps et avec la même sincérité à l'oblation qu'il a faite à son Père de son Église et de tous ceux dont il est le chef. S'il n'avait d'autre dessein que de rendre à Dieu une gloire infinie, il pourrait se borner à lui immoler l'auguste Victime et lui offrir sur l'autel le corps et le sang de son Fils ; mais s'il veut se conformer totalement aux desseins du Sauveur et prendre sa part au mérite et aux fruits de son immolation, il est nécessaire qu'il s'immole d'esprit et de cœur avec son divin chef et qu'il se dévoue lui-même à tous les sacrifices qu'il plaira à la Majesté suprême de lui demander. Il faut que chaque matin, en allant à l'autel, il se dise avec sincérité ce que saint Thomas disait aux apôtres à l'approche du Calvaire : *Eamus et nos et moriamur cum illo* [2]. Sans doute, à côté du Fils de Dieu, une simple créature ne mérite pas un regard ; elle est un pur néant ; mais puisque le Fils de Dieu daigne lui faire cet honneur de l'offrir à son Père, malgré son néant, et de le faire à la Majeste divine, comme ne faisant avec soi qu'une

1. Ἡγιασμένοι. Cf. Joan., XVII, 19.
2. Joan., XI, 16.

seule et même hostie, quelle indignité ne serait-ce pas si elle refusait de ratifier cette offrande et qu'elle laissât son divin Maître s'immoler tout seul pour son salut et pour celui du monde ?

Ce que nous recommandons ici, c'est ce que l'Eglise elle-même inculque à ses prêtres, lorsqu'elle leur dit au jour de leur ordination : *Agnoscite quod agitis ; imitamini quod tractatis.* « Comprenez bien votre ministère, et tâchez d'en prendre l'esprit. N'hésitez pas à faire sur vous-mêmes ce que vous ferez sur la sainte Victime. Vous immolerez chaque jour à Dieu l'humanité de son Fils : sachez lui immoler aussi la vôtre avec ses misères et ses imperfections. »

C'est ce que les ecclésiastiques fervents se sont toujours efforcés de mettre en pratique. La *Vie du Père Fournet*, fondateur des Filles de la Croix, qu'on vient de donner au public, nous en offre un exemple touchant : « Un matin, écrit un jeune prêtre de ses amis, voisin du lieu où il demeurait, l'ayant vu entrer dans mon église, j'allai aussitôt vers lui et je lui demandai s'il ne désirait pas dire la Messe. « Hélas ! oui, répondit-il, je « le désire, mais je le redoute en même temps ; car je « ne sais pas si je l'ai jamais bien dite. — Comment ! « repris-je. Est-il possible, mon Père, que vous puis- « siez parler de la sorte ? — Sans doute, mon fils, reprit « le saint homme, et très sincèrement[1] ; car bien dire la

1. Lui seul pouvait ainsi mettre en doute ses dispositions. La foi des saints, dit un de ses amis, brillait en lui de tout son éclat. Son recueillement durant les saints Mystères était angélique et faisait plus de bien que tous les discours. Des sœurs de la communauté nous ont dit que, pour s'édifier, elles se plaçaient pendant la messe sur le côté de l'autel, de manière à voir le visage du pieux célébrant. C'était comme une vision du ciel, une extase, un rayonnement surnaturel de

« Messe, ce n'est pas seulement réciter les prières « du Missel, c'est faire ce que Jésus-Christ a fait ; « c'est s'immoler comme il s'est immolé ; c'est être « un même prêtre et une même victime avec lui ; « c'est n'avoir avec lui qu'un même esprit et un même « cœur. »

Tel est aussi l'enseignement des Docteurs. Qu'on lise ce qu'ils ont écrit sur ce sujet, on verra qu'à leurs yeux la grande obligation de celui qui célèbre les saints Mystères, c'est de s'associer au sacrifice du Fils de Dieu et de s'immoler avec la divine Victime [2] ; et ils ne se bornent pas à demander que le prêtre s'offre avec Jésus-Christ tandis qu'il est à l'autel : ils veulent qu'il

l'âme à travers son enveloppe mortelle. « Il était si pénétré de l'amour de Dieu, dit la mère Marie Angélique, que je l'aurais pris pour un séraphin. Etant placée près de la balustrade, je le vis pendant huit jours, au moment de l'Elévation, immobile et élevé de terre. Je n'osais en croire mes yeux et je le fis remarquer à mes compagnes qui virent et affirmèrent la même chose. Ceci arriva en 1819, époque à laquelle nous eûmes le bonheur de le posséder deux ou trois mois à Issy. » Sa dévotion pour le divin Sacrifice ne fit qu'augmenter avec les années. Le bon Père en vint à ne pouvoir plus célébrer sans répandre une grande abondance de larmes. Souvent, après la Communion, le corporal en était tellement inondé qu'il était impossible de le plier. (*Vie du P. A.-H. Fournet,* 1885.)

2. Mensa quæ sit nostis : ibi est corpus et sanguis Christi ; qui accedit ad talem mensam, præparet talia. (S. Aug., *In Joan.*, XLVII.) Necesse est, cum Deo sacrificium offerimus, nosmetipsos Deo in cordis contritione mactemus ; quia qui passionis dominicæ mysteria celebramus, debemus imitari quod agimus. Tunc ergo vere pro nobis hostia erit Deus, cum nosmetipsos hostiam Deo fecerimus. (S. Greg. M., *Dial.* IV, 59.) Cum scirem quod nemo magno illi Deo vel sacrificio vel Pontificio dignus esset, qui non prius seipsum Deo sacrificium vivum et sanctum obtulit, et ut rationabilem cultum Deo acceptum exhibuit, et sacrificium laudis et spiritum contritum immolavit, quomodo ausus fuissem externum illi sacrificium offerre, aut quomodo mihi sacerdotis speciem et nomen vindicassem, priusquam operibus sanctis manus meas consecrassem ! (S. Greg. Naz., *Apol. orat.*, I.)

vive en esprit d'hostie et qu'il aspire de tout son cœur à rendre son sacrifice effectif et complet [1].

L'auteur de l'*Imitation* y exhorte vivement tous les ministres de l'autel. Pour les toucher davantage, il emprunte la voix de la sainte Victime. « Comme je me suis, dit-il, offert pour vous à mon Père sans aucune réserve, dépouillé de tout, les bras étendus sur la croix, ainsi vous devez, ô mes ministres ! vous offrir vous-mêmes tous les jours au saint autel, avec toutes vos puissances et de toute l'ardeur de votre âme : *Sicut ego meipsum, expansis in cruce manibus et nudo corpore, Deo Patri sponte obtuli, ita debes et tu teipsum mihi quotidie in Missâ offerre.* » Après quoi, prenant la parole au nom du prêtre qui vient de célébrer, il répond : « Seigneur, tout est à vous, au ciel et sur la terre. Je n'ai pas d'autre désir que d'être à votre service et de vous appartenir à jamais. Recevez-moi, je vous prie, avec l'offrande que je vous fais de votre corps et de votre sang en faveur de votre Église : *Recipe me cum hac sacra oblatione tui pretiosi corporis, quam tibi hodie in præsentia angelorum mirabiliter offero, ut sit pro me et pro tuo populo in salutem.* »

Telle est d'ailleurs la condition de toute vie surnaturelle et chrétienne. On ne vit pour Dieu en Jésus-

1. Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. (II Cor., IV, 10.) Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. (Rom., XII, 1.) Amat Deus integrum munus, affectum plenum, perfectum sacrificium. (S. Bern., *In Cant.*, LIV.) Sunt qui nihil sibimetipsis reservant, sed sensum, linguam, vitam atque substantiam Domino immolant. Quid isti nisi holocaustum offerunt ? Imo magis holocaustum fiunt. (S. Greg. Magn., *In Ezech.*, Hom. XX.)

Christ qu'autant qu'on est détaché de soi et mort à soi-même [1]. Les prêtres devant être dans l'Église des modèles et des sources de cette divine vie, il faut qu'ils en acquièrent la perfection et qu'ils la mettent en pratique d'une manière éminente. Ils sont donc tenus plus que personne à mourir à eux-mêmes par l'exercice le plus courageux de l'abnégation et du sacrifice : *Est firma sententia mea : Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse dicipulus... Tu ergo, si optas meus esse discipulus, offer teipsum mihi cum omnibus affectionibus tuis. Da te totum pro Deo et erit accepta oblatio. Sicut non sufficeret tibi omnibus habitis præter me, ita nec mihi placere poterit quiquid dederis, te non oblato* [2].

§ II. Pensées dont le prêtre doit s'occuper au saint Sacrifice.

S'il importe que le ministre de l'autel se pénètre des sentiments du Sauveur, prêtre et victime, il n'est pas moins désirable qu'il entre dans l'esprit de l'Eglise, et qu'en accomplissant les diverses parties de la liturgie il s'occupe des pensées qu'elle a eues en l'instituant. Il doit donc être attentif aux paroles qu'il prononce, aux cérémonies qu'il accomplit et aux divers éléments dont la Messe se compose.

I

Sa première règle doit être de ne prononcer aucune

1. Quanto quisque plus sibi moritur, tanto magis Deo vivere incipit (Imit.) Obligata anima amore terreno quasi viscum in pennis habet : volare non potest. (S. Aug., *In Ps.* CXXI.)
2. Imit., IV, 8.

parole sans y appliquer son esprit, sans se pénétrer de la pensée ou des sentiments qu'elle exprime. Agir autrement, se laisser aller à des idées étrangères au divin Sacrifice, ce serait manquer de sagesse en même temps que de religion. Le respect pour les saints Mystères interdit au prêtre toute distraction volontaire, et la sagesse doit lui faire préférer les pensées dont l'Eglise met l'expression sur ses lèvres, aux idées fortuites et toutes personnelles qui peuvent se présenter à lui, si pieuses qu'elles paraissent.

Sans doute l'Esprit-Saint peut nous éclairer de vives lumières à l'autel et produire en nous des impressions saintes. Il fait souvent cette grâce à des ecclésiastiques humbles et fervents. De pieuses réflexions, des aperçus nouveaux, des considérations utiles peuvent donc se présenter à notre esprit. Nous ne disons pas qu'il faille les rejeter, mais nous pensons qu'on ne doit pas les rechercher et même qu'on aurait tort de s'y appliquer volontairement, s'il fallait, pour cela, cesser d'être attentif aux paroles qu'on prononce et se borner à une récitation machinale des prières liturgiques.

En effet, si belles et si pieuses que ces considérations paraissent à première vue, il est à craindre qu'elles ne soient en réalité moins religieuses, moins solides, moins appropriées aux circonstances que celles qui nous sont suggérées par la liturgie. Les idées qui naissent à l'improviste frappent davantage et piquent l'attention par leur nouveauté; mais il s'en faut qu'elles soient toujours les plus justes et les plus salutaires. Celles qui ont leur expression dans le Missel n'ont pas été prises au hasard, ni recueillies à la hâte; elles sont le fruit d'une recherche soigneuse, d'un choix éclairé et réfléchi. L'usage

qu'on en fait depuis des siècles témoigne de leur valeur. Les abondonner pour suivre des inspirations passagères et sans contrôle, c'est s'exposer à des déceptions et souvent laisser la réalité pour l'ombre.

D'ailleurs ces vues personnelles fussent-elles aussi justes qu'attrayantes, il y aurait toujours un grave inconvénient à s'y abandonner : celui de s'habituer à parler à Dieu machinalement et à réciter les prières les plus saintes par routine, comme un grand nombre récitent le chapelet ou certaines formules banales. On ne chercherait pas sans doute les distractions de propos délibéré, mais les pensées auxquelles on se serait livré, n'étant pas inépuisables, en amèneraient d'autres ou laisseraient l'esprit inoccupé. La règle à suivre est donc de s'appliquer à réciter toutes les prières avec attention et piété, de manière qu'elles sortent de nos lèvres, non comme des formules officielles et des paroles de commande, mais comme autant d'aspirations naturelles et spontanées. C'est la pratique que l'Église suggère au célébrant quand elle lui fait dire : *Oremus ; Sursum corda.* C'est aussi ce que conseillent les maîtres les plus sages et les plus expérimentés. Plusieurs recommandent même de lire des yeux dans le Missel toutes les paroles qu'on prononce. Ils voient dans cette observance un secours de plus pour soutenir l'attention, et une précaution pour ne pas tomber dans l'embarras où l'on se trouverait, si, après une distraction un peu longue, on restait indécis sur les prières qu'on a dites et sur celles qui restent à dire.

II

Mais l'Église ne se contente pas de dicter au prêtre les mots qu'il doit prononcer à l'autel ; elle lui prescrit encore l'attitude qu'il doit garder et les mouvements qu'il doit faire. Ainsi ses gestes ont leur raison d'être et leur signification comme ses paroles. Ce sont des signes qui doivent lui servir d'avertissement aussi bien qu'aux fidèles. Pour produire leur effet et ne pas devenir de vaines démonstrations, il faut qu'ils soient faits avec intelligence et qu'en les faisant on se pénètre des pensées et des sentiments qu'ils expriment.

Ces signes sont nombreux et variés. Joints aux paroles, comme ils le sont d'ordinaire, ils éclaircissent la pensée et la mettent en relief en la rendant sensible. Ils lui donnent une vivacité et une énergie qu'elle n'aurait pas sans eux. C'est surtout aux affections et aux mouvements du cœur qu'ils servent d'expression.

Il y a des signes de diverses sortes : — des signes de respect plus ou moins humbles, à proportion qu'on veut honorer plus ou moins une personne ou une chose : telles sont les prostrations, les génuflexions, les inclinations de la tête et des épaules ; — des signes d'admiration, ou d'élévation à Dieu, consistant à lever les mains, pour les baisser ensuite, comme au *Gloria in excelsis*, au *Credo*, à *Gratias agamus Domino Deo nostro...* ; — des signes d'invocation, de prière, de sollicitation, comme lorsqu'on tient les mains et les bras élevés, aux oraisons, à la préface, au canon ; — des signes de supplication très pressante et très vive, comme lorsqu'après avoir levé les mains et quelquefois les

yeux, on reste incliné profondément, à *Munda cor...*, *In Spiritu humilitatis...*, *Veni santificator omnipotens...*, *Suscipe, sancta Trinitas...*, *Te igitur...*; — des signes d'oblation et de consécration à Dieu, comme à l'Offertoire, dans l'oblation du pain et du vin, à l'élévation du corps et du sang de Notre-Seigneur ; — des signes de recueillement comme aux deux *Memento*, et après la communion sous l'espèce de pain ; — des signes de componction, de repentir, de contrition, à *Mea culpa...*, *Nobis quoque peccatoribus...*, *Miserere nobis...*; — des signes d'affection et de vénération religieuse, quand on baise l'autel, le Missel, la patène[1] ; — des signes de charité, d'union, de communication, comme à *Dominus vobiscum...*, *Oremus...*, *Orate fratres...*, etc.

Néanmoins un certain nombre de ces signes s'adressent à l'esprit. Ils ont pour but de rappeler des faits ou des idées ; et ils ne parlent au cœur que par les souvenirs qu'ils réveillent. Par exemple les signes de croix, que le célébrant fait si fréquemment sur le Missel, sur l'autel et sur lui-même. Leur destination est de faire penser au sacrifice du Calvaire, aux fruits qu'il a produits, aux droits qu'il nous a donnés, aux grâces qu'il nous promet, etc.

Quel qu'en soit le sens, il importe extrêmement de n'en faire aucun à la légère, sans penser à ce qu'il représente ou à ce qu'il rappelle, sans se pénétrer des sentiments qu'il exprime et qu'il a pour but de communiquer. Tout nous le recommande : l'autorité de l'Église, la gloire de Dieu, notre intérêt spirituel et l'édification du prochain.

1. Deosculatio pro veneratione ponitur. (S. Hieron., *Apol.* I *Cont. Ruf.*)

L'autorité de l'Église. Puisqu'elle nous marque avec tant de soins ce que nous devons faire à l'autel, puisqu'elle nous prescrit avec précision nos moindres mouvements [1], n'est-il pas manifeste qu'elle attache une grande importance à ce que nous ne nous permettions rien d'arbitraire ni de désordonné, et que nous mettions tous nos soins à nous acquitter parfaitement de nos fonctions [2]? Qu'y aurait-il de plus contraire à son esprit et de plus opposé au respect qui lui est dû, que de mépriser ses prescriptions ou de s'en mettre peu en peine comme d'une chose sans conséquence, où il suffit de sauver les apparences ?

La gloire de Dieu. Quel hommage plus glorieux pour la Majesté divine que ces témoignages de religion, d'amour, d'adoration, de dépendance, qui lui sont rendus à l'autel, au nom de l'Homme-Dieu et de l'Église son épouse? Cet hommage perdrait toute sa valeur s'il n'était qu'apparent et que le cœur n'y prît aucune part. Dieu est esprit, dit le divin Maître, il veut être honoré en esprit et en vérité [3]. Les hommes ne voient que le dehors, mais le regard du Seigneur pénètre au dedans et voit jusqu'au fond de l'âme [4]. L'hommage des lèvres ne suffit donc pas : il faut celui du cœur.

Notre intérêt spirituel. Que de mérites on acquerrait devant Dieu si tous les mouvements qu'on fait à l'autel étaient des actes d'humilité, d'adoration, d'amour, de

1. Districte in virtute obedientiæ juxta rituum modum et normam in Missali præscriptam. (Pius V, *In proœm. Missal.*)

2. Ecclesia cæremonias adhibuit ut majestas tanti sacrificii commendaretur, et mentes fidelium per hæc visibilia religionis signa ad rerum altissimarum quæ in his sacrificiis latent contemplationem excitarentur. (Conc. Trid., *Sess.* II, 5.)

3. Joan., IV, 24. — 4. I Reg., XVI, 7.

repentir ou de supplication? C'est ce qui aurait lieu si l'on disait la Messe comme il faudrait la dire, avec esprit intérieur ; si l'on avait au cœur tous les sentiments qu'on exprime au dehors ; si l'âme s'élevait vers Dieu toutes les fois que le regard ou les mains se portent vers le ciel, si l'on s'humiliait intérieurement chaque fois qu'on incline la tête ou qu'on fléchit le genou, si l'on offrait à Notre-Seigneur un sincère désir de l'aimer et de lui être uni aussi souvent qu'on prend en main la sainte Hostie, qu'on baise l'autel, l'Évangile et la patène, etc.

L'édification du prochain. Rien n'inspire aux fidèles plus de vénération pour l'auguste sacrifice que la vue d'un prêtre, anéanti à l'autel devant la Majesté divine et s'appliquant de toute son âme à lui témoigner sa religion et son amour. Ce spectacle est pour eux la plus efficace de toutes les prédications. A cette vue, ils se recueillent, ils s'agenouillent, ils prient. Ils se disent comme Jacob à Bethel : *Le Seigneur est vraiment ici : c'est la maison de Dieu et la porte du ciel*[1] *!* Mais que l'impression serait différente, si ce prêtre n'était à l'autel que de corps, s'il ne priait que des lèvres, si ses mains, si ses bras, si ses yeux, au lieu d'obéir aux inspirations de son cœur, ne faisaient que céder à la routine ou accomplir un mouvement convenu ! Au lieu de prier Dieu avec lui, on se laisserait aller comme lui à des idées de tout genre, et chacun trouverait dans la négligence dont il serait témoin une excuse à son indévotion personnelle.

1. Gen., XXVIII, 16, 17.

III

La Messe elle-même a sa signification. Non seulement chaque parole exprime une pensée et chaque signe manifeste un sentiment, mais l'ensemble de la liturgie a un but et répond à une idée. Ce n'est pas sans un dessein réfléchi que l'Église en a rassemblé les diverses parties et qu'elle a mis entre elles cette liaison, cette dépendance et cette harmonie. Or, ne convient-il pas que son ministre entre dans sa pensée, qu'il ait l'intelligence de son dessein, et qu'au moment où il le met à exécution, il ait présente à l'esprit l'idée qu'elle entend réaliser par son ministère ? Rien de plus désirable, ce nous semble. Cette considération, loin de le rendre moins attentif au sens des paroles et des cérémonies, l'aidera puissamment à les comprendre et à les goûter. C'est dans ce but et pour ce motif que nous croyons devoir nous y arrêter un instant et en donner quelque aperçu.

Comme l'édifice sacré où le sacrifice eucharistique se célèbre représente l'Église entière, comme l'autel du vrai Dieu s'élève dans l'enceinte du temple de la même manière que le Calvaire s'élevait au milieu de Jérusalem, comme la croix exposée sur l'autel aux regards des fidèles rappelle à leur esprit celle du Golgotha où le Sauveur fut cloué ; ainsi la Messe est le renouvellement et la reproduction mystique du grand sacrifice que le Verbe fait chair est venu offrir à la divine Trinité dans la plénitude des temps, pour la rédemption du genre humain. Si on la divise, comme on fait d'ordinaire, en quatre parties : du commencement à l'Offertoire, de l'Offertoire à la Consécration, de la Consécration à la

Communion, de la Communion à la fin, on remarquera — que la première de ces parties retrace sensiblement le premier âge du monde, avec les années que Notre-Seigneur a employées ici-bas à se préparer à son immolation ; — que la seconde rappelle l'offrande qu'il a faite de sa vie au début de sa passion et dans les moments qui ont précédé immédiatement son sacrifice sanglant ; — que la troisième répond aux moments qu'il a passés sur la croix, victime de la gloire de son Père et de la rédemption des hommes ; — et la quatrième au temps qui s'est écoulé depuis sa résurrection et son retour au ciel [1].

Ces rapports ne sont pas imaginaires, mais au contraire très réels et très frappants. En y réfléchissant, on verra que loin d'embarrasser l'esprit du prêtre, ils sont de nature à soutenir son attention et à lui faire comprendre le sens et la raison de plusieurs cérémonies ou prières liturgiques.

IV

Les temps qui ont précédé la naissance du Sauveur furent des temps de ténèbres et d'iniquités. Courbée sous le joug d'un paganisme sacrilège et corrupteur, l'humanité sentait la profondeur de sa chute et portait la honte de sa dégradation. Ceux des enfants d'Adam qui avaient conservé, au sein de l'infidélité, un vague souvenir des révélations primitives, ou quelque idée de

1. Tota Missa tam provida reperitur disposita ordinatione, ut quæ per Christum, ex quo a cœlo descendit usque ad tempus quo ad cœlum ascendit, gesta sunt, magna ex parte contineat et ea tam verbis quam signis admirabili specie repræsentet. (Durandus, *Rational*, x, 8.)

l'œuvre que Dieu avait promis d'accomplir pour le salut des hommes, soupiraient après le moment de la rédemption et tâchaient de hâter la venue du Messie, en implorant la divine miséricorde.

N'est-ce pas ce que fait encore le prêtre en se prosternant au pied de l'autel, en reconnaissant avec le Psalmiste que l'homme déchu n'est que péché [1], que la bonté divine est son unique ressource [2], que d'elle seule lui peuvent venir la lumière et la vérité [3] nécessaires pour le conduire à la montagne où Dieu réside et à l'autel où il est glorifié [4] ? N'est-ce pas la pensée qui ressort de cette confession qu'il fait à haute voix, en se frappant la poitrine, en demandant au Seigneur de le purifier de tout péché, de rendre la vie à son âme et de lui ouvrir l'entrée du Saint des saints [5] ? N'est-ce pas ce que font entendre les invocations de l'*Introït*, empruntées aux Prophètes et au Psalmiste [6], avec ce cri si touchant du *Kyrie*, qui semble sortir de toutes les consciences et qui résume tout le culte de l'ancien monde ?

A ce moment, le Cantique des anges annnonce la naissance de l'Homme-Dieu. Le prêtre s'unit aux louanges, aux adorations, aux actions de grâces des Esprits célestes ; il bénit le Seigneur de la gloire infinie que va nous procurer l'Incarnation de son Fils [7]. Mais c'est

1. Ab homine iniquo et doloso erue me. (Ps. XLII, 1.)

2. Spera in Deo... : salutare vultus mei et Deus meus. (Ps. XLII, 5.)

3. Emitte lucem tuam et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua. (Ps. XLII, 3.)

4. Introibo ad altare Dei. (Ps. XLI, 4.)

5. Aufer a nobis, quæsumus, Domine, iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire. (*Missal.*)

6. A part quelques exceptions dans les messes les plus récentes : *Gaudens gaudebo*, 10 déc. ; *Gaudeamus omnes*, 1er nov.

7. Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam. (*Missal.*)

dans cet envoyé, dans ce Dieu incarné qu'il met toute sa confiance. Lui seul est grand, lui seul est puissant, lui seul est saint, et nul ne peut avoir de vertu ni de mérite que par lui [1].

Après ce souvenir donné à la descente si désirée du Fils de Dieu sur la terre, viennent des oraisons qui sont comme un écho des prières auxquelles il s'est livré durant sa vie cachée et qui l'ont préparé à la prédication de son Évangile. Cet évangile est précédé d'une lecture soit des prophètes qui l'ont annoncé, soit des apôtres qui l'ont commenté. Il est suivi du *Credo*, qui atteste la soumission du monde chrétien aux dogmes qui y sont contenus. Toutes ces analogies sont dans la réalité des choses et se présentent d'elles-mêmes à l'esprit.

V

Aussitôt qu'il a terminé sa prédication, le Sauveur aborde le mystère de sa Passion. Il se prépare d'une manière prochaine au grand sacrifice pour lequel il s'est uni à notre nature. Il s'offre à son Père, non pas seulement par une parole intérieure, comme au premier moment de son existence, ou d'une manière silencieuse et passive, comme au jour de sa Présentation où sa mère le porta au temple en qualité de premier-né, mais par une oblation si expresse et si complète qu'il donne clairement à entendre quelle sera sa mort et à quel genre d'immolation il est destiné. C'est ce qu'il fait à la Cène, en se sacrifiant d'une manière mystique et en offrant à

1. Quoniam tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe. (*Missal.*)

ses apôtres, sous les espèces du pain et du vin, le corps qu'il va livrer à ses bourreaux et le sang qu'il va répandre. C'est ce qu'il fait d'une manière plus explicite et plus frappante encore au jardin de Gethsémani, en acceptant le calice de la main de l'ange et en se livrant à la justice de son Père, pour subir la rigueur de ses arrêts.

A l'Offertoire, et dans les prières qui suivent, le prêtre renouvelle cette divine oblation, au nom du Sauveur. Il le présente lui-même à son Père comme une hostie véritable et parfaite. Il offre son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin comme une victime d'immolation. Il l'offre en holocauste, afin qu'il soit consumé à la gloire de la Majesté divine et qu'il proclame de la manière la plus frappante l'étendue de son domaine sur toute créature : *Ad laudem et gloriam nominis sui.* Il l'offre en action de grâces, pour tous les bienfaits dont nous avons été l'objet, et surtout pour le bienfait suprême de la rédemption de nos âmes : *In memoriam Passionis, Resurrectionis et Ascensionis Domini nostri Jesu Christi,* en union avec les Anges et les Archanges et tous les Esprits du Ciel : *Cum Angelis et Archangelis, cum Thronis et Dominationibus*, en union avec le Sauveur lui-même, le Pontife par excellence, victime et prêtre tout à la fois : *Qui benedicens et gratias agens, fregit et dixit*[1]. Il l'offre en esprit de supplication, comme la plus sainte et la plus puissante de toutes les prières, afin d'obtenir pour l'Église entière, en particulier pour lui et pour tous ceux qu'il doit recommander au Seigneur, les grâces du salut et de la sanctification : *Ut sibi et omnibus proficiat ad salutem.* Enfin il l'offre comme

1. Marc., XIV, 22 ; I Cor. XI, 24.

hostie de propitiation, afin d'obtenir miséricorde pour les pécheurs et pour les âmes du purgatoire, en procurant aux uns la grâce de la pénitence et aux autres la rémission des peines temporelles qui peuvent leur rester à subir : *Pro nostra omniumque salute..., in remissionem peccatorum.* Ainsi l'intention du prêtre à l'autel est d'offrir à Dieu, en Notre-Seigneur, tous les hommages qui lui sont dus, de l'honorer en union avec ce divin Sauveur, dans toutes ses perfections et sous tous ses titres, comme Être souverain, principe et fin de toutes choses; comme bienfaiteur suprême, source de tous les dons que nous avons reçus dans le passé et que nous espérons dans l'avenir; comme arbitre essentiel, juge équitable et père miséricordieux de tous ceux qu'il a créés pour l'aimer et pour le servir. Ces considérations n'ont rien qui doive distraire l'esprit du prêtre des prières qu'il récite ; elles ne peuvent au contraire qu'exciter son attention et animer sa ferveur.

VI

La troisième partie, de la Consécration à la Communion, répond au moment le plus touchant et le plus solennel de la Passion, aux trois heures qui s'écoulèrent entre le crucifiement du Sauveur et son dernier soupir. Le prêtre commence par l'élever au-dessus de l'autel et l'offrir aux regards des fidèles, sous l'espèce du pain d'abord, puis sous l'espèce du vin, comme les Juifs l'ont élevé sur la croix et offert à la vue du peuple sur le mont du Calvaire [1]. Ensuite il le considère

1. Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto. (Joan., III, 14.)

étendu devant lui, comme une victime égorgée. On le croirait sans pensée, sans sentiment, sans vie. Néanmoins son âme ne cesse pas d'agir; loin de là : c'est le temps où il opère les plus grandes choses. Il présente à son Père son corps et son sang comme la seule offrande qui réponde aux désirs de la Majesté divine, et en considération de ce sacrifice, il lui demande l'accomplissement des vœux que sa charité lui inspire : l'établissement et la propagation de son règne, la prospérité de son Église, la communication de sa grâce à nos âmes et surtout l'oubli de toutes les fautes dont il a subi la peine et réparé l'injure. Ainsi il fait à l'autel ce qu'il faisait sur la croix, ou plutôt il poursuit son œuvre et il la complète, en appliquant à ses membres le fruit de son immolation sanglante.

Durant ce temps, le prêtre se tient debout, devant la divine Victime, comme saint Jean et la bienheureuse Vierge au sommet du Calvaire. Il offre humblement à Dieu, dans la personne du Sauveur, l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie sans tache : *Hostiam puram*, *hostiam sanctam*, *hostiam immaculatam*, *panem sanctum vitæ æternæ et calicem salutis perpetuæ*. Il le supplie d'agréer cette offrande à l'autel du ciel où elle lui est présentée par des mains plus dignes et plus saintes que les siennes, *per manus sancti Angeli*. Ensuite il le conjure de nous accorder en retour ses dons les plus précieux, de nous pardonner tous nos péchés, de nous combler de toutes ses grâces, *omni benedictione cœlesti*, et de nous faire entrer au Ciel, en son royaume éternel, avec tous les justes, déjà sortis de ce monde [1]. Enfin, après de

1. Libera me, per hoc sacrosanctum corpus et sanguinem tuum, ab omnibus iniquitatibus meis et universis malis... Libera nos ab omnibus

nouvelles protestations d'humilité, et avec l'expression des plus saints désirs, il le reçoit en communion au nom de toute l'Église comme le gage de la vie éternelle. Rien encore dans ces sentiments ou dans ces pensées qui puisse faire oublier le Sacrifice eucharistique ou éloigner de l'esprit le souvenir du Calvaire.

VII

Ce qui précède nous tenait face à face avec la divine Victime. La Communion et les prières qui la suivent nous retracent sa sépulture, sa résurrection et son ascension au Ciel.

Après le dernier soupir du Sauveur, son corps descend dans le tombeau et son âme bienheureuse, reçue dans le sein de son Père, entre en possession de son royaume et commence à exercer sa puissance. Ses disciples, raffermis dans leur foi et éclairés sur ses mystères, n'ont plus qu'à rendre grâces et à recueillir ses bénédictions. Il les bénit en effet d'une manière visible, soit à l'Ascension où il fait briller à leurs yeux la gloire dont il jouit et qu'il veut partager avec eux, soit à la Pentecôte, où il leur envoie son Esprit, pour leur communiquer ses vertus et les animer de sa vie.

Ainsi à la Communion, le corps du Sauveur caché sous les voiles du sacrement descend dans la poitrine du prêtre et des fidèles disposés à le recevoir, tandis que son âme sainte, en possession des trésors du Ciel, met à la disposition de son ministre les dons les plus

malis, præteritis, præsentibus et futuris, ut a peccato simus semper liberi et ab omni perturbatione securi. (*Missal.*)

précieux. Le prêtre, uni au Fils de Dieu de l'union la plus étroite et le portant dans son cœur comme dans un tabernacle vivant, exprime sa reconnaissance et proteste de sa fidélité. Puis il lève la main sur l'assistance et la bénit au nom de son Maître, *in omni benedictione spirituali* [1], pour lui donner part aux grâces qu'il a reçues. Enfin, récitant le dernier évangile, il donne aux fidèles une idée de la vie bienheureuse dont le Sauveur possède la plénitude et qu'il veut nous communiquer pour l'éternité.

Tels sont les caractères qui distinguent les principales parties de la Messe ; tels sont les principaux souvenirs qui s'y rattachent. Il y aurait bien d'autres rapprochements à faire, entre le Calvaire et l'autel, si l'on entrait dans le détail. Les liturgistes les indiquent sous le nom de sens mystiques. Ce qu'il en faut conclure, c'est que l'Église a cherché à rendre aussi sensible et aussi complète que possible, par ses prières et par ses rites, le mémorial que Notre-Seigneur nous a laissé de son Sacrifice sanglant, et que le prêtre n'a rien de mieux à faire pour s'édifier que d'entrer dans son esprit et de suivre sa direction.

Qu'on ne s'effraye pas du grand nombre de nos remarques et de la difficulté que l'on peut avoir à se les rappeler, en célébrant les divins Mystères. Cette difficulté n'est qu'imaginaire. Ce qui est essentiel, c'est de se mettre ces observations dans l'esprit et d'en bien saisir la justesse. Quand on en est pénétré, chacune d'elles se présente en son temps, sans qu'on la recherche. N'a-t-on pas fait mille fois une expérience sem-

1. Cf. Eph., I, 3.

blable, dans l'exercice de l'oraison, par exemple, et dans la lecture? Celui qui commence à méditer se préoccupe beaucoup de la méthode à suivre et des actes à faire : il craint sans cesse de perdre son chemin ou de rester en route; mais la pratique ne tarde pas à le convaincre que, pour faire l'oraison comme on le lui a dit, il suffit presque d'en avoir le désir, et qu'une des meilleures règles est de ne pas trop penser aux règles. De même pour la lecture : au commencement on considère et on nomme toutes les lettres, l'une après l'autre; puis on les réunit en syllabes; ensuite on tâche de former des mots et l'on essaye de les prononcer couramment. Mais quand on est un peu exercé, tous ces actes deviennent superflus, ou se font en un instant, sans qu'on s'en aperçoive. On ne pense plus aux lettres, ni aux syllabes, ni aux mots. On saisit comme d'un coup d'œil la pensée de l'écrivain. C'est alors qu'on commence à goûter le charme de son livre.

§ III. Défauts que le prêtre doit éviter à l'autel.

I

Le premier défaut dont un prêtre doit se garder dans la célébration des saints Mystères, c'est la précipitation; car nul autre n'est plus visible et ne choque davantage la piété des fidèles [1].

On a peine à s'expliquer ce désordre dans un si saint ministère. Quelles sont les choses qu'on fait d'ordinaire au plus vite, dont on se hâte de se débarrasser? Celles qu'on estime ou qu'on aime le moins; celles qui

1. Sacerdos maxime curare debet ut distincte verba proferat, non admodum festinanter, ut advertere possit quæ legit. (Conc. Mediol.)

nous sont à charge, que nous ne jugeons pas dignes de notre application, qui nous empêchent de vaquer à des occupations plus sérieuses. Qu'un prêtre s'acquitte ainsi des fonctions de la vie matérielle ou de certaines charges de la vie civile, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Ces occupations ne peuvent avoir une grande importance au jugement d'un ministre de Dieu, ni offrir un grand attrait à son cœur. Il doit tenir pour un avantage d'en être déchargé et de pouvoir donner le plus de temps possible aux choses de sa vocation : *Iis quæ sunt ad Deum* [1]. Mais comment concevoir qu'il fasse tout le contraire, que sa fonction la plus auguste soit celle qu'il exerce avec le moins de gravité, qu'il paraisse regretter le peu d'instants qu'elle exige et que sa principale préoccupation, en montant à l'autel, semble celle d'en descendre au plus tôt ? Un tel abus est si choquant qu'on aimerait à le croire impossible ou du moins extrêmement rare.

Néanmoins il suffit de parcourir les écrits de saint Liguori sur le divin Sacrifice pour reconnaître que ce défaut était commun de son temps, dans les contrées où il exerçait son ministère ; car il n'est pas de scandale qu'il déplore plus amèrement et contre lequel il s'élève avec plus de force. C'est à ses yeux le fléau de la piété, le déshonneur du sacerdoce et la plaie de la sainte Église [2].

1. Heb., v, 1.

2. Le langage de Benoît XIV s'accorde avec celui de saint Liguori : « Gravissimum dolorem accepimus, écrit-il, cum aliquos nos ipsi deprehendimus qui adeo festinanter, indecore, linguaque præcipiti rem divinam conficiebant, ut quæ tum legerent, nullo modo potuerimus audire. Plurimi sane inter sacerdotes non exiguam temporis partem conterunt in foro vel inanibus colloquiis, vel etiam negotiis ipsorum digni-

Heureusement on a remédié à ce mal; et tel que ce saint Évêque le décrit, on peut dire qu'il n'est pas à craindre aujourd'hui parmi nous. Il n'y serait pas souffert. Ce ne serait pas seulement l'autorité ecclésiastique qui le réprimerait : les fidèles mêmes en feraient justice. Un prêtre qui se ferait un mérite d'expédier sa Messe au plus vite, dont la précipitation ne donnerait pas aux assistants le temps de se recueillir, et leur permettrait à peine de distinguer les diverses parties du saint Sacrifice, se verrait bientôt délaissé et aurait peine à trouver un enfant pour le suivre à l'autel.

Est-ce à dire qu'aujourd'hui la Messe soit toujours célébrée avec la dignité convenable, que les cérémonies se fassent toujours d'une manière édifiante, que l'ardeur de la jeunesse, le défaut de recueillement habituel, l'entraînement de la routine, ou quelque cause accidentelle, n'aient jamais pour effet une précipitation inconvenante et scandaleuse ? Non ; il faut l'avouer : pour être moins fréquent et moins grave, cet abus n'est pas pourtant tout à fait supprimé. On se surveille d'ordinaire,

tati parum accommodatis, donec celebrandi tempus accesserit. Tunc ad sacrarium properant, et sacris vestibus induti, vix limen altaris attigerunt, fere intra momentum. Missa jam absoluta, sacrarium repetunt, depositisque sacris indumentis, ad forum publicasque officinas revertuntur. Utinam hæc falsa essent ! Illud autem certissimum est non deesse qui sacrum negligentissime faciunt, verba cum festinatione proferentes, intempestive quæ agenda sunt properantes, vel ea simul cum verbis conjungentes, cum tamen verba pronuntianda non sunt, nisi quilibet actus prius absolvatur. Ad altare tam exiguo tempore, adeoque tam incomposite detinentur, ut nullam animo religionem, nullam verbis ac precibus quæ ad sacrificium pertinent attentionem habere procul dubio videantur. Sacerdotibus hujusmodi illud aptissime convenire potest quod olim Tertullianus, cum diversam rem tractaret, postulavit : Sacrificat an insultat ? » (*De sacrif. Miss.*) Voir sur le même sujet dom Mabillon, *Traité des études monastiques,* II, 12.

par religion ou par convenance ; mais on ne se contient pas toujours. Un certain nombre se laissent encore emporter par intervalles dans la récitation des prières. On en voit quelquefois qui manquent à bien des rubriques, qui changent les oraisons, qui omettent certains suffrages, qui syncopent les mots ou qui confondent les syllabes au point de ne s'entendre eux-mêmes qu'à grand'peine. Il n'est même pas rare de rencontrer de pieuses personnes qui sont mal édifiées de la manière leste et dégagée dont la Messe a été dite devant elles.

Et comment ne le seraient-elles pas ? Ces personnes ont du saint Sacrifice une si haute estime ! elles voudraient le voir traiter avec tant de respect ! Pour le faire offrir quelquefois à leur intention, elles prélèvent sur leur modique revenu, quelquefois sur leur salaire, *de penuriâ suâ* [1], la rétribution exigée. Souvent elles sont obligées, pour y assister, de prendre sur leur travail ou sur le repos dont elles ont besoin. Leur unique désir en venant à l'église est de se recommander à Dieu et de le prier de toute leur âme, soit pour elles-mêmes, soit pour leurs parents défunts. Elles s'y tiennent dans une telle modestie et dans un si grand silence ! Elles trouvent tant de consolations à réciter les prières liturgiques ! Elles vont à la Table sainte avec une religion si profonde [2] ! Comment ne s'étonneraient-elles pas de

1. Marc., XII, 44.

2. « En entrant dans l'église, je me sens pénétré d'un tel respect que, si je ne craignais de me faire remarquer, je me prosternerais et je ramperais sur mes genoux de la porte à l'autel. » Mme Rivier, fondatrice des Sœurs de la Présentation. Un ministre protestant, Lavater, disait de même : « Si je pouvais croire à la présence réelle, il me semble que je passerais ma vie à genoux, et que je ne quitterais plus cette posture de l'adoration. »

voir leur pasteur, leur confesseur, celui de qui elles ont appris tout ce qu'elles savent sur le saint Sacrifice et qui doit les guider dans les voies de la piété, se conduire dans l'église tout autrement qu'elles, s'avancer bruyamment et à pas pressés vers le sanctuaire, monter avec rapidité les marches de l'autel, passer en un instant du côté de l'Épître à celui de l'Évangile, prononcer les prières avec une telle précipitation qu'elles ne peuvent savoir où il en est, ni comment il est arrivé si vite, s'agiter dans tous les sens, faire signes de croix sur signes de croix, fléchir le genou et le relever avec une telle hâte qu'il semble craindre d'être surpris dans une attitude d'adoration et de prière, se tourner vers le peuple, lever et mouvoir les bras, bénir les fidèles ou leur donner la sainte Hostie avec des mouvements si prompts ou si brusques qu'on a peine à lui supposer une pensée de foi ou un sentiment de dévotion ? Comment ces personnes ne se diraient-elles pas à cette vue : « Qu'est-ce donc qui le préoccupe ou qui le presse à ce point ? A-t-il à faire quelque chose de meilleur que ce qu'il fait ? Le divin Sacrifice n'a-t-il pas, pour lui, la même valeur que pour nous ? Notre-Seigneur ne mérite-t-il pas son attention et ne demande-t-il pas son respect, comme il mérite et demande les nôtres ? »

Telle est l'impression que produit sur les âmes pieuses la vue d'un prêtre sans dignité, qui fait les cérémonies au plus vite ou qui récite les prières avec précipitation. Si les autres fidèles en sont moins choqués, c'est qu'ils n'ont pas au même degré l'estime du divin Sacrifice et le respect des choses saintes. Ils n'en sont que plus exposés à subir l'influence de cet exemple et à se

laisser aller eux-mêmes, durant la sainte Messe, à la légèreté et à l'irrévérence. Ce qui est certain, c'est que l'indévotion des ecclésiastiques est contagieuse, et qu'autour d'un prêtre dissipé et peu fervent il est rare de voir une assistance religieuse et des servants recueillis [1].

II

Un autre défaut, moins apparent d'ordinaire, mais plus grave encore en lui-même et plus injurieux pour la Majesté divine, c'est l'indévotion ou le manque de piété.

Nous sommes loin de faire dépendre de la sensibilité le mérite des actes ou de croire que nos émotions soient nécessaires pour toucher le cœur de Dieu. La piété vraie tient surtout, nous le savons, aux convictions de l'esprit et à la droiture de la volonté. Néanmoins il nous semble qu'un prêtre qui n'éprouverait jamais que froideur et insensibilité à l'autel, que l'offrande du saint Sacrifice et la réception des divins Mystères laisseraient toujours impassible, en qui la présence de la sainte Victime ne pourrait exciter aucun sentiment d'admiration, d'anéantissement, de reconnaissance, aurait lieu de s'inquiéter de ses dispositions. Un cœur dur doit faire trembler partout, dit saint Bernard [2]; mais où doit-il surprendre et effrayer davantage ?

1. Qui missam præcipitant, valde timendum est ne in infernum præcipitentur ; dit un pieux et savant liturgiste du dix-septième siècle, Quarti, *Rubricæ Missal.*, Romæ, 1655. Il semble que ce soit pour eux qu'a été dite cette parole du Sauveur en saint Jean : *Quod facis, fac citius ?* (XIII, 27.)

2. Quid est cor durum ? Ipsum est quod nec compunctione scin-

L'Apôtre, parlant de la venue du Fils de Dieu sur la terre, et de son union avec notre nature, s'écrie que c'est là par excellence le mystère de la piété : *Magnum pietatis sacramentum* [1] ! Il ne conçoit rien qui témoigne plus d'amour et qui soit plus capable d'exciter la reconnaissance, qu'un Dieu qui se revêt de notre humanité, afin de vivre parmi nous et de se sacrifier pour nous. Cependant ne peut-on pas dire qu'il y a un autre mystère plus touchant que celui-là, plus propre à exciter notre admiration et notre reconnaissance ? Oui, c'est le mystère de l'Eucharistie, complément de celui de l'Incarnation. Si l'on veut voir à quel degré il nous aime et combien il est digne d'être aimé de nous, c'est à l'autel qu'il faut considérer le Verbe fait chair, plus encore qu'à la Crèche. C'est là qu'il couronne son œuvre et qu'il nous manifeste dans toute son étendue l'excès de son amour.

Que voyons-nous en effet dans l'Eucharistie, et qu'est-ce que la foi nous découvre ? Nous voyons le Fils de Dieu, non seulement abaissé jusqu'à nous, mais sacrifié pour nous, anéanti pour nous. Nous le voyons s'immoler en notre faveur, non pas une fois et dans un seul lieu, mais chaque jour et sur tous les autels. Nous le voyons se faire, non seulement notre victime, mais notre aliment. Nous communions à son corps et à son sang ; nous participons à son Esprit ; il ne forme plus, pour ainsi dire, qu'une même personne avec nous. C'est donc

ditur, nec movetur precibus. Solum est quod seipsum non abhorret. (*De Consid.*, I, 2.) Certe indevotissimus est sacerdos qui ibi non conteritur ubi Filius Altissimi ante Patris oculos immolatur. (Pet. Bles., *Serm. Syn.*, LVI.)

1. I. Tim., III, 16.

là surtout qu'il met le comble à son amour et qu'il mérite notre reconnaissance [1]. Aussi est-ce l'Eucharistie qui a inspiré aux saints leurs œuvres les plus sublimes et qui les a soutenus dans la pratique des vertus les plus héroïques. En voyant leur Sauveur renouveler chaque jour en leur faveur son Sacrifice, ils sentaient le besoin de s'immoler eux-mêmes tous les jours et de se consumer pour son service. Vie pour vie, immolation pour immolation, c'était la seule chose, à leur avis, qu'une créature pût dignement offrir à son Dieu et rendre à son Rédempteur. *Amore amoris tuî moriar*, s'écriait saint François d'Assise, *qui amore amoris mei dignatus es mori !*

Que si quelqu'un doit être touché de ce mystère et s'en montrer reconnaissant, n'est-ce pas celui que Dieu en a fait le dispensateur ? Qui contemple ce prodige d'aussi près ? Qui est mieux à même d'en apprécier les merveilles et d'en recueillir les fruits ? Ce sacrifice et ce sacrement, dont une charité infinie a pu seule donner l'idée, ce n'est pas seulement pour le prêtre l'objet de sa foi et de son culte, c'est son œuvre, c'est son partage, c'est sa gloire. Ce trésor inestimable, il le possède comme un bien propre, ou du moins à un titre particulier et tout personnel. Ce foyer de charité, c'est lui qui l'entretient ou qui le rallume tous les jours [2]. Cet Homme-Dieu, toujours vivant ici-bas avec ses perfections divines et ses vertus humaines, n'est-ce pas son ministre qui le produit, qui l'immole, qui le donne en nourriture aux fidèles, après s'en être nourri le pre-

1. Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos. (Joan., XIII, 1.)

2. Ignis in altari semper ardebit, quem nutrit sacerdos per singulos dies. (Levit., VI, 12.)

mier ? Nul n'en approche que par lui et nul ne le reçoit que de lui. Comment ne sentirait-il pas le besoin d'aimer et d'honorer ce divin Sauveur plus que personne ? Comment serait-il possible qu'il ne fût touché ni de sa présence ni de sa bonté ? qu'il l'eût sans cesse devant lui, dans ses mains, sur son cœur, et qu'il lui refusât son attention et son amour ? qu'il eût ailleurs son trésor et ses délices [1] ? Une telle froideur se conçoit-elle en présence d'un tel amour ? N'accuserait-elle pas un défaut de foi ou une insensibilité incompréhensibles ? Celui qui se verrait en cet état n'aurait-il pas à craindre de s'être aliéné le cœur de Dieu et d'être arrivé pour son malheur à ce degré d'endurcissement presque irrémédiable où la grâce laisse tomber quelquefois les âmes ingrates et obstinément infidèles ?

III

Il n'en est guère, dira-t-on, qui en viennent à cet excès. C'est à peine si l'on peut supposer qu'un prêtre qui n'a pas conscience d'être en péché mortel célèbre le saint Sacrifice avec une telle dissipation d'esprit, qu'il ne tienne aucun compte du respect dû à Notre-Seigneur et qu'il n'ait à lui offrir aucun hommage intérieur de religion et de reconnaissance.

Nous aimons à penser, en effet, qu'un tel désordre n'est pas commun ; mais ce qui pourrait être moins rare,

1. Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant ? (Prov., VI, 27.) Ignem posuisti in sinum tuum et non sentis calorem, mel in ore et non gustas dulcedinem ! Signum est morbi spiritualis vel mortis. (S. Bonav., *De præp. Miss.*, 4.)

ce qui est réel et trop visible, c'est qu'on monte quelquefois à l'autel sans beaucoup de dévotion, et que l'esprit et le cœur n'ont pas toujours une grande part au ministère qu'on y remplit. Quand le mal se bornerait là, quand la dissipation et la légèreté qui se trahissent dans l'extérieur ne feraient pas soupçonner au dedans un désordre plus grave, ne serait-ce pas déjà un abus déplorable? *Magna miseria est*, écrivait saint François d'Assise aux religieux de son ordre, *et miseranda infirmitas, quando Ipsum sic præsentem habetis et aliud aliquid in toto mundo curatis*[1]. Je veux que Dieu discerne encore dans l'âme de son ministre une étincelle de charité, les fidèles qui ne lisent pas au fond des cœurs seront-ils moins scandalisés de n'en découvrir aucun signe? A quels soupçons donc, à quelle appréhension, à quelle défiance ne seront-ils pas exposés? *Irreverentia vix ab impietate sejuncta esse potest*, dit le concile de Trente[2].

Eh quoi! voici un prêtre que l'Église met à la tête des fidèles pour leur apprendre à honorer Dieu et à sanctifier leur âme. Notre-Seigneur le comble de ses grâces; il lui accorde ses faveurs les plus insignes; il se donne à lui tous les jours; il le nourrit de sa chair et l'abreuve de son sang. Évidemment, si ce prêtre a la foi, s'il croit aux mystères dont il est le dispensateur et à la prédilection dont il est l'objet, il doit sentir l'obligation

1. S. Franc. *Biblioth. Pat.*, XIII. Rogo in Domino omnes fratres meos sacerdotes quod pure faciant cum reverentia sacrificium sanctum corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi. Videte vocationem vestram, fratres sacerdotes, et estote sancti quia ipse sanctus est. Et sicut super omnes propter hoc sacrificium honoravit vos Dominus Deus, ita et vos propter hoc mysterium diligite eum; reverimini et honestate. Nihil de vobis retineatis vobis, ut totos vos recipiat qui se vobis exhibet totum (*Epist.*, XII.)

2. *Sess.* XXII, Decret.

où il est d'aimer son Maître de toute son âme, de vivre de sa vie, de n'avoir plus avec lui qu'un même esprit et un même cœur. Et voilà qu'il daigne à peine penser à lui, avoir un regard ou une attention pour lui ! Voilà qu'il semble compter pour rien les faveurs qu'il en reçoit, au moment même où il en est comblé ! A le voir marcher dans l'église, monter et descendre les marches de l'autel, à l'entendre parler à haute voix jusque dans le sanctuaire, converser sans retenue, exprimer librement toutes ses impressions, commander ou reprendre ceux qui le servent, on dirait qu'il regarde l'église comme sa demeure et qu'il en est le maître souverain. Il porte les yeux de tous côtés, sans voir nulle part Celui que son peuple adore, et dont la pensée le devrait absorber. Il s'approche du Tabernacle ; il l'ouvre et le ferme comme un meuble ordinaire. Il prend la sainte Hostie, il l'élève, il l'abaisse, il la rompt, il s'en nourrit ou la donne en communion, comme si c'était un pain matériel et commun [1]. *Non dijudicans corpus Domini !* Pendant qu'il est en rapport direct avec la Majesté divine, qu'il l'approche d'aussi près que les anges, qu'il prononce des lèvres les prières les plus touchantes, il en est aussi éloigné par la pensée que le ciel l'est de la terre. Tandis que le Sauveur multiplie les prodiges pour descendre jusqu'à lui, qu'il renverse toutes les lois pour se mettre entre ses mains, pour se faire sa victime et son aliment, il n'a pas le moindre égard pour sa grandeur, la moindre gratitude pour son amour. *Juxta Christum sine Christo :* voilà, suivant un saint Docteur [2], l'état où il se trouve à

1. I. Cor., XI, 29. Non timent Dominum, nec custodiunt cæremonias ejus. (IV Reg., XVII, 34.)

2. S. Paulin. *Epist.* XXIII, ad Sever., 42. Heu ! cæcitas et duritia

l'autel. Quel sujet d'affliction pour l'âme du Sauveur, et quel scandale pour la foi des fidèles [1] !

O prêtres ! s'écrie le Seigneur, par l'organe de Malachie, celui de tous les Prophètes qui a reçu le plus de lumières sur le divin Sacrifice et qui a été suscité dans les derniers temps pour ranimer l'esprit de l'ancien sacerdoce, « écoutez cet oracle. Il est pour vous et s'adresse à vous. Si vous ne tenez pas compte de mes avertissements et de mes reproches, si vous ne voulez pas rentrer en vous-mêmes, et qu'au lieu de m'honorer comme ma grandeur le demande, vous continuiez à scandaliser vos frères par votre irrévérence, vous ne tarderez pas à éprouver la rigueur de ma justice. Je vous enlèverai tout ce que vous tenez de moi ; je vous dépouillerai de tous vos honneurs et de tous vos biens, et je répondrai à vos vaines prières et à vos hommages de pure apparence par de réelles et terribles malédictions ! *Et nunc ad vos mandatum hoc, o Sacerdotes ! Si nolueritis audire et si nolueritis ponere super cor, ut detis gloriam nomini meo, mittam in vos egestatem, et maledicam benedictionibus vestris. Vos enim recessistis de via, et scandalizastis plurimos* [2]. »

IV

Mais c'est peu de connaître les défauts auxquels on est exposé : il faut savoir s'en préserver et s'en guérir.

cordis humani tam ineffabile donum non magis attendere et ex quotidiano usu etiam ad inadvertentiam defluere ! (*Imit.*, IV, 1.)

1. Peccatum grande coram Domino, quia retrahit homines a sacrificio Domini. (I Reg., II, 17.)

2. Malach., II, 1, 2, 8. Cf. I, 6-14 : II, 12-17.

Quel est donc le remède à ce défaut de piété et à cette précipitation ?

Le principal remède consiste à se bien préparer au saint Sacrifice, à ne monter à l'autel qu'avec les dispositions de foi, d'humilité, d'union à Notre-Seigneur dont nous avons montré la nécessité, à se tenir devant Dieu, comme si l'on était le seul en ce monde qui eût à lui offrir la divine Victime, comme si notre salut et celui du monde entier dépendaient de notre oblation[1]. Arrive-t-il jamais qu'on puisse reprocher à un prêtre tout récemment ordonné, de se laisser aller à la précipitation ou à la négligence en célébrant la Messe ? Non ; on lui reprocherait plutôt le défaut contraire. Pourquoi ? Parce que dans les premiers jours de son sacerdoce, ce prêtre est tout pénétré des instructions qu'il a reçues, et que la lumière de la foi qui rayonne en son âme lui montre à l'autel comme à découvert la majesté de Dieu qui attend son sacrifice, la Victime adorable qui se remet entre ses mains et les grâces inestimables qui seront le fruit de son immolation. Il pourrait dire comme le Prophète : *Vidi Dominum stantem super altare*[2]. Aussi longtemps qu'il conservera ces lumières et ces sentiments, il sera digne, recueilli, édifiant. Il ne commencera à céder à la routine, à se montrer négligent et dissipé, qu'au moment où, les premières impressions de son sacerdoce cédant aux préoccupations du ministère extérieur, les vérités de la religion et les enseignements du séminaire commenceront à se voiler à ses yeux. Que faudrait-il donc

1. Imit., IV, II, 6. Majorem efficaciam credo quod recipiat homo in una missa cum bona præparatione quam in multis, si non se præparet diligenter. (S. Bonav., *In IV Sent.* dist. 12, part 2, a. 2.)
2. Amos, I, 9.

pour qu'il persévérât dans sa ferveur et qu'il continuât de porter au saint autel la même dévotion, le même recueillement que dans les premiers jours? Une seule chose : qu'il ne laissât pas s'éteindre ou se voiler dans son âme le flambeau de la foi; qu'il fût assidu à s'éclairer de sa lumière et à s'échauffer de son ardeur; qu'il ne manquât pas de ranimer chaque matin sa ferveur par de bonnes considérations; en d'autres termes, qu'il persévérât fidèlement et généreusement dans la pratique de l'oraison quotidienne. Penser à ce qu'on va faire et tenir à le bien faire, voilà la condition essentielle et le moyen infaillible pour honorer les saints mystères et pour en profiter. *Ut cum divini frequentatione mysterii crescat nostræ salutis effectus* [1]. Sans l'oraison, pas d'esprit de foi; et sans esprit de foi, pas de préparation, ni de célébration fervente. Avec l'oraison, au contraire, la préparation ne fera jamais défaut et la Messe sera toujours dite avec piété et avec édification. Quand on ne ferait auparavant que se recueillir, s'humilier, gémir, dire à Notre-Seigneur : *Aidez-moi*, *éclairez-moi*, *ne m'abandonnez pas*, on ferait une œuvre excellente et on se disposerait dignement.

« Jamais je n'oublierai la Messe du Père Lacordaire, dit un religieux qui l'avait vu souvent à l'autel. Il la disait chaque jour comme le lendemain de son ordination [2]. »

« Dès son arrivée à l'autel, il semblait n'être plus de ce monde et appartenir à Dieu sans partage. Quelle lenteur mesurée par le tact du respect! Quelle lecture simple, intelligente et pénétrée des Épîtres, de l'Évangile et du *Credo!* Quel sentiment dans les oraisons! Quel recueil-

1. *Orat. eccles.*
2. *Vie*, par le P. Chocarne.

lement au *Sanctus !* Rien d'affecté, rien de négligé, rien de trop hâté. La routine, dans une action qu'il renouvelait tous les jours, n'eut jamais prise sur lui [1]. » C'est que le Père Lacordaire fut avant tout un véritable religieux, un prêtre de foi, de prière et de recueillement.

Nul pourtant ne fut plus admirable que saint François de Sales. Toujours parfaitement recueilli, « il prononçait, dit sainte Chantal, toutes les paroles de la Messe, d'une voix grave, douce et posée, sans jamais se presser, quelque affaire qu'il eût [2] ». Il disait lui-même : « Jamais je ne me presse. La précipitation étouffe la dévotion. Assez tôt, si assez bien. »

Nous ne donnons à personne le conseil d'être long à la Messe. Ce n'est pas le moment de méditer. Qu'on soit attentif, cela suffit [3]. Saint Liguori, qui a parlé avec tant d'énergie contre la précipitation, ne laisse pas d'écrire à un de ses religieux qu'un missionnaire ne doit pas rester plus d'une demi-heure à l'autel, et de lui enjoindre une pénitence au cas qu'il dépasse cette mesure. Il ne faut pas lasser la dévotion des fidèles, mais garder les aspirations et les réflexions personnelles pour l'action de grâces.

Article III

CE QUE LE PRÊTRE DOIT FAIRE APRÈS LA MESSE

§ I. Action de grâces.

Le premier soin du prêtre, après sa Messe, doit être de rendre grâces à Dieu. Le Missel lui indique cette obligation, et ce doit être un besoin pour son cœur.

1. *Vie*, par Foisset. — 2. Jeanne Chantal, *Déposition*. — 3. Non festinanter, sed breviter.

Les Apôtres ne quittèrent le Cénacle, dit l'Évangile, qu'après avoir prié avec leur Maître et remercié Dieu du don qu'ils avaient reçu : *Hymno dicto, exierunt* [1]. Comment le prêtre, qui n'a pas participé seulement aux saints Mystères, mais qui vient d'offrir le divin Sacrifice, pourrait-il s'éloigner de l'autel sans témoigner sa reconnaissance au Seigneur et sans lui renouveler l'assurance de sa fidélité ?

Le cantique *Benedicite omnia opera Domini, Domino*, le psaume et les oraisons qui suivent ne sont pas seulement proposés à sa dévotion comme des prières bonnes et convenables : *pro opportunitate faciendæ*. A la différence de celles qui sont indiquées pour la préparation, l'Église les lui prescrit; elle lui en fait un devoir. L'usage permet de les réciter en revenant à la sacristie et en déposant les ornements sacrés ; mais on doit prendre garde à ne pas les dire par routine, sans attention et sans piété. Il n'est pas de prières qui rappellent des souvenirs plus émouvants et qui s'adaptent mieux à la circonstance.

Ces trois Israélites qui bénissaient le Seigneur au milieu des flammes représentaient toute leur nation asservie et persécutée par un peuple idolâtre, mais ne sont-ils pas aussi une image très naturelle de l'Église chrétienne, surtout de son clergé et de son sacerdoce, toujours en butte à l'hostilité et aux persécutions d'un monde dépravé, toujours exposés à la contagion de ses vices et néanmoins toujours appliqués à la prière et aux exercices du culte public, toujours en adoration devant la Majesté divine, lui offrant pour toutes ses créatures, en union avec le Verbe incarné, son divin Chef, un hom-

1. Matth., XXVI, 30.

mage incessant de bénédictions et de louanges? Qu'est-ce donc que l'Église semble dire à ses ministres en leur faisant réciter le même cantique, et en le leur remettant sur les lèvres chaque matin après qu'ils ont offert au Seigneur le Sacrifice de son Fils? C'est qu'en les choisissant entre tous pour les attacher à son service et en faire les organes de sa grâce, Dieu ne les honore pas d'une moindre faveur que ces enfants d'Abraham appelés à confesser son nom et à faire éclater sa puissance devant une nation infidèle. C'est qu'en préservant leur âme de l'aveuglement du monde et de la corruption du siècle [1], *a nefandorum injuria ac luxuriosa conversatione*, il ne leur témoigne pas moins d'amour qu'il n'en témoignait à ces Israélites en protégeant leurs corps contre la fureur des flammes. C'est que l'Ange du Très-Haut qui descendit avec ceux-ci dans la fournaise et qui leur fit trouver au milieu du brasier une délicieuse fraîcheur, *quasi ventum roris flantem* [2], était l'image du Fils de Dieu, qui s'est fait notre Sauveur en devenant notre semblable, et qui tempère continuellement par la vertu de son sang, *per sanguinis aspersionem* [3], l'ardeur de la concupiscence et le feu des passions dont nous sommes environnés. C'est que, formant avec ce divin Chef une seule personne morale, un seul corps mystique, une seule Église, nous ne devons avoir avec lui qu'un même esprit et un même cœur, et employer comme lui toutes nos forces à louer, à bénir, à exalter le Créateur et le Maître souverain de toutes choses [4]. C'est enfin que si notre voix a

1. II Pet., II, 19. — 2. Dan., III, 51, 91, 92.

3. Cf. I Pet., I. 2. Surrexit Christus a sepulcro, qui liberavit tres pueros de camino ignis. (Brev., *Dom. in albis*, ad Laudes.)

4. Quasi uno ore laudabant, et glorificabant et benedicebant Deum in fornace. (Dan., III, 51.)

peu d'écho autour de nous, si un trop petit nombre d'hommes répond à notre appel, il nous est permis de nous consoler en pensant à cette multitude de saints et de créatures intelligentes et dociles qui de tous les points de l'univers rendent comme nous hommage à leur auteur, et qui ne cesseront pas de célébrer sa gloire jusqu'à la fin des siècles.

Le dernier psaume, *Laudate Dominum de cœlis*, qu'on joint à ce cantique, ne fait qu'exprimer avec plus d'étendue ce désir que Dieu soit partout glorifié à proportion de sa grandeur et de ses perfections. Il se termine par ces belles paroles qui sont l'expression la plus simple et la plus parfaite d'un cœur de prêtre, et qui furent les dernières que prononça saint François d'Assise : *Omnis spiritus laudet Dominum*. Puis, après quelques versets pour représenter au Seigneur que son secours ne nous est pas moins nécessaire pour nous préserver du péché ici-bas, qu'il ne le fut aux Israélites de Babylone pour échapper à l'ardeur des flammes, on lui demande avec humilité et ferveur la grâce de mener une vie pure et qui contribue à sa gloire. Car voilà jusqu'où va notre dépendance envers Dieu et quel besoin nous avons de sa grâce pour vivre en saint prêtre ici-bas. Telle est la prière qui convient à notre condition, et l'hymne que les saints de tous les temps ont chantée à la Majesté divine, au milieu des périls et des épreuves de la vie : *Hymnus quem cantabant sancti in camino ignis, benedicentes Dominum* [1].

Mais la récitation de ces prières dure à peine quelques instants. Un prêtre pieux, qui a célébré avec foi et

1. Gratiarum actio post Missam. (*Antiph.*)

avec ferveur, doit sentir le besoin de se recueillir plus longtemps et d'offrir à Dieu dans son cœur des actions de grâces plus intimes. C'est pour lui le moment de se mettre à l'écart et de pratiquer en silence l'avis de Notre-Seigneur : *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum, qui videt in abscondito* [1].

II

Ce que le divin Maître disait à ses Apôtres après la dernière Cène, il ne peut manquer de le redire au cœur de ses ministres après le saint Sacrifice : *Scitis quid fecerim vobis* [2]? La faveur qu'il leur fait dans la célébration de la Messe est plus étonnante à certains égards que celle dont il a honoré ses Apôtres ; et qui l'estimerait à son prix, dit Jean d'Avila, ne pourrait plus rien estimer en comparaison.

En effet, qu'est-ce que le prêtre a reçu au saint autel et que voit-il en ce moment dans son cœur? Ce n'est pas une grâce seulement qu'il possède ; ce sont toutes les grâces ensemble, ou plutôt c'est le principe même de tous les dons, c'est l'*auteur de la vie* [3], le Fils unique de Dieu, le Rédempteur des hommes : *Ego in eis*, disait le Sauveur en parlant de ses apôtres après la Cène [4],

1. Matth., VI, 6.

2. Joan., XIII, 12. Si scires donum Dei ! (IV, 10.)

3. Act. III, 15.

4. Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum. (Joan., XVII, 23.) Considerandum est non habitudine tantum, quæ per caritatem intelligitur, Christum in nobis esse, verum et participatione naturali, ut communicatione corporis et sanguinis Christi. Ipse in nobis est et nos in Ipso. (S. Cyrill. Alex., *In Joan.*, X, 13.)

c'est moi-même qui suis en eux. Le prêtre qui vient de célébrer les saints Mystères a comme eux Jésus-Christ dans son cœur : il le possède tout entier, comme Dieu et comme homme. Après l'avoir consacré et immolé à son Père, il l'a reçu dans sa poitrine avec la plénitude de ses perfections divines et de ses qualités humaines. Il le voit en lui, présent et vivant, dans l'exercice de toutes ses facultés, dans la jouissance de toutes ses grandeurs, dans la possession de tous ses biens [1].

Et à quoi ce divin Sauveur applique-t-il en ce moment ses affections et ses pensées? Sur quel objet se portent son intelligence et son amour? Ah! sans doute, il est attentif à tout, veillant sur tout, agissant partout; car rien de ce qui se fait ne se fait sans lui, et même à le considérer comme homme, rien n'arrive ni ne subsiste en son royaume indépendamment de sa volonté. Mais celui qui l'a dans son cœur doit considérer avant tout ce qu'il fait à son égard. Or s'il se place à ce point de vue, que voit-il? Il le voit tout occupé de sa sanctification, sensible à ses besoins, compatissant à ses peines, désireux de sa perfection et de son bonheur; cherchant à lui communiquer son Esprit, à l'éclairer de sa lumière, à l'associer à sa charité, à le pénétrer de sa vertu; aspirant à devenir, non seulement la règle de sa conduite, mais le principe même de ses pensées et de ses sentiments, l'âme de son âme et la vie de sa vie. Il l'entend lui dire au fond du cœur ce qu'il disait après sa résurrection à ses plus chers disciples, afin d'affermir leur foi et d'animer leur amour : *Videte quia ego ipse sum. Palpate et videte* [2].

1. Joan., XVII, 24, 26. — 2. Luc., XXIV, 39.

O ciel ! quelle impression une telle vue et de telles paroles doivent produire sur son esprit et sur son cœur ! Pour peu que son intelligence soit ouverte à la lumière du ciel, qu'il ait l'idée des perfections de Dieu, de sa puissance, de sa bonté, de sa sainteté, de son immensité, peut-il voir cet Homme-Dieu si près de lui, au dedans de lui, en contact avec lui [1], sans s'abîmer en sa présence, sans s'anéantir devant sa grandeur, sans disparaître à ses propres yeux ? S'il a quelquefois médité l'Incarnation du Verbe et sa vie en ce monde, s'il a contemplé ses mystères, étudié ses desseins et obtenu quelque part à la grâce que l'Apôtre implorait pour ses premiers disciples d'Éphèse : *Scire supereminentem scientiæ caritatem Christi* [2], comment trouvera-t-il dans son cœur des sentiments d'adoration, de louange, de gratitude, assez profonds et assez ardents pour lui rendre de dignes hommages ? Ne se sentira-t-il pas confondu et consterné de son impuissance à répondre aux obligations que lui imposent tant de grandeur et tant d'amour ? Ce qu'il convient de faire en cet état, c'est de considérer le don de Dieu pour l'apprécier et en jouir ; c'est de contempler ce divin Sauveur dans le silence de l'admiration et de l'amour ; c'est d'oublier tout le reste pour ne penser qu'à lui ; c'est de nous tenir à ses pieds, sous l'impression de sa présence, aussi longtemps qu'il nous le permettra, et de lui offrir, avec toute l'humilité dont nous sommes capables, les hommages les plus profonds de l'adoration et de la reconnaissance : *Mane in secreto et fruere Deo tuo*, dit l'*Imitation*, *ipsum enim habes quem totus mundus tibi auferre non potest ! Magnus honor in*

1. Deus de vicino et non de longe Deus. (Jerem., XXIII, 23.)
2. Eph., III, 19.

auribus Dei ipse ardens affectus animæ quæ dicit : Deus meus, amor meus ; tu totus meus et ego totus tuus [1] !

Tel fut sans doute l'état de la Bienheureuse Vierge dans les moments qui suivirent l'Incarnation du Verbe. Dès que le Fils de Dieu fut descendu dans son sein, elle ne pensa plus qu'à lui ; elle n'eut plus de regard ni d'affection que pour lui. Le monde disparut à ses yeux. Elle oublia l'Ange qui venait de lui parler, elle s'oublia elle-même pour ne plus penser qu'à Celui dont elle devenait la Mère, et qui, se donnant à elle sans réserve, voulait être tout pour elle, sa vie, sa félicité, sa gloire, en même temps que son Fils. Aussi quand sa parente veut faire son éloge, parler de sa foi et de son bonheur, Marie semble ne pas l'entendre. Elle ne trouve de parole que pour exalter Celui qu'elle porte dans ses entrailles et de qui elle attend la grâce du salut : *Magnificat anima mea Dominum*, s'écrie-t-elle, *et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* [2] *!* Mais sur ce sujet, sur les grandeurs et les bontés du Verbe fait chair, ses lèvres s'ouvrent ; son âme s'épanche ; loin de garder le silence, elle est intarissable et ses paroles respirent l'ardeur, la sublimité, l'enthousiasme des prophètes.

Tel est aussi l'attrait des âmes les plus ferventes après la Communion. « Quand je reviens de la sainte Table, écrit l'une d'elles, et que je me prosterne pour bénir Notre-Seigneur, il me semble qu'un rideau se lève devant mes yeux et que ce divin Maître se montre

1. *Imit.*, IV, 12 ; III, 5. Ne suscitetis animam divinæ contemplationi deditam, donec ipsa velit ; hoc est, donec expleto contemplationis tempore, admonente corporis fragilitate, velit ipsa suscitari a somno intimæ dulcedinis et quietis. (S. Bern., *De modo bene vivendi.* Serm. LIII.)
2. Luc., I, 46.

sans voile à mon âme. Si je ne le vois pas d'une manière distincte et précise, je n'en suis pas moins assurée de sa présence, ravie de ses perfections, attentive à ses leçons, pénétrée pour lui de respect, d'admiration, d'amour, de reconnaissance[1]. » — « Que le Seigneur est bon, dit l'*Imitation*, de daigner ainsi descendre dans une pauvre âme pour l'éclairer de ses lumières, l'enrichir de ses trésors et la remplir de sa substance ! Quelle faveur il lui fait ! Quel secours, quelle consolation, quelle grâce elle reçoit, en le recevant ! *O quam magnum suscipit Dominum ! Quam dilectum inducit hospitem ! Quam jucundum recipit socium ! Quam fidelem acceptat amicum !* Devant une telle majesté, devant un amour si magnifique, tout ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre doit garder le silence et reconnaître son néant : *Sileant a facie tua cœlum et terra et omnis ornatus eorum ; quoniam, quidquid laudis habent ac decoris, ex dignatione tuæ est largitatis, nec ad decorem tui pervenient nominis, cujus sapientiæ non est numerus*[2]. »

« Ce grand silence de l'âme, où tout mouvement cesse, où tout se fait devant Dieu en la plus haute partie de nous-même, ne dure guère[3]. Mais pour peu qu'il dure, qu'il s'y dit de choses et que Dieu y parle ! Tenez-vous donc avec lui dans le secret. Ne vous laissez troubler par quoi que ce soit. Quand ce serait une âme sainte, une Marthe qui viendrait vous appeler pour le service de Jésus[4], demeurez enfermé dans ce saint et délicieux

1. *Vie de la Mère Françoise des Séraphins.*

2. Imit., IV, 3. Dominus in templo sancto suo : sileat a facie ejus omnis terra. (Hab., II, 20.)

3. Rara hora, parva mora. (S. Bern. *In Cant.*, XXIII.)

4. Cf. Luc., x, 30.

repos. Jésus ne vous demande pas pour le moment de service extérieur. Tout ce qu'il veut, c'est que vous demeuriez avec lui seul à seul et que vous prêtiez l'oreille du cœur à sa parole [1]. »

III

Mais ne nous faisons-nous pas illusion, en supposant dans le clergé des âmes recueillies et contemplatives comme l'auteur de l'*Imitation ?* Le don de contemplation est rare, dit-on, même dans les cloîtres ; et la plupart des ecclésiastiques, ayant à exercer un ministère très actif, ne sont pas capables d'un recueillement si profond. Ils ont besoin de méthode, d'actes distincts et de pratiques, pour ne pas perdre les moments qu'ils peuvent donner à l'action de grâces [2].

Nous ne supposons aucun don extraordinaire. Il est facile, croyons-nous, à tout prêtre qui s'est bien préparé au divin Sacrifice et qui l'a célébré avec foi, de se tenir recueilli un certain temps au pied de l'autel. La vue du Sauveur présent dans son âme est bien ce qu'il y a de plus propre à fixer son esprit et à le remplir de pensées salutaires. D'ailleurs, qu'est-ce qui l'oblige à s'en tenir à cette idée que le Sauveur est en lui, qu'il

1. Bossuet, *Sur l'Acte d'abandon à Dieu.*

2. Nullum est fidelium officium a quo possit contemplationis gratia excludi. Unde quisquis cor intus habet illustrari etiam lumine contemplationis potest, ut nemo ex hac gratia quasi de singularitate glorietur. (S. Greg. M. *In Ezec.*, Hom. 17.) Imo ecclesiastici ac religiosi quorum vita ad amandum Deum ordinata est, omnino se dare debent ad contemplationem, præcipue theologi ; aut certi eorum scientia non eis auxiliabitur. (Gerson *De monte Cont.* 18, et *Theol. myst.* 4.)

a les yeux sur lui, qu'il veut se communiquer à lui ? N'y a-t-il pas dans la personne et dans le cœur du divin Maître mille choses à considérer, à louer, à bénir, à adorer : ses pensées, ses desseins, ses mystères, ses œuvres, son passé, son présent, son avenir.

On est libre de l'envisager dans chacun de ses états et sous chacun de ses titres ; comme bon Pasteur, comme Pontife suprême, comme Victime du péché, comme Chef de l'Église, comme Roi de gloire, comme Maître souverain du monde. On peut penser aux rapports qu'il a avec son Père et aux hommages qu'il lui rend, s'unir à ses adorations, à ses louanges, à ses actions de grâces, à ses désirs, à ses supplications. On peut admirer chacune de ses vertus, les actes qu'il en a faits, les dispositions qu'elles lui inspirent, et offrir au Père éternel ces dispositions et ces actes, en supplément des nôtres. On peut encore le regarder comme principe de toute vie et source de toute grâce, penser à ce que son Esprit opère dans les âmes qui lui sont soumises, s'associer à leurs sentiments et à leurs œuvres, honorer avec elles la Majesté divine, etc.

Un coup d'œil suffit pour voir à quel point peuvent se diversifier les considérations les plus simples en apparence. Si nous ne trouvions pas de quoi nous occuper durant l'action de grâces, ce ne serait donc pas au sujet qu'il faudrait nous en prendre, mais à nous-même, à notre dissipation habituelle, à notre dureté, à notre immortification, à l'insuffisance de notre préparation. Du reste, les auteurs spirituels recommandent de se tenir dans la paix aussi bien que dans le recueillement, d'éviter toute inquiétude et toute agitation d'esprit, de s'arrêter le plus possible aux pensées

et aux affections qui ont Notre-Seigneur pour objet, de ne pas craindre de répéter souvent les mêmes paroles au fond de l'âme, de les savourer au contraire aussi longtemps que possible : *Quis tu, Domine, quis ego?... Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe!... Quis venit? Ad quem venit? Cur et quomodo venit?... Dominus mecum est... O humilem et sublimem, altissimum et novissimum!... Esto nobis prægustatum mortis in examine!*

IV

Cependant, si l'on se trouvait hors d'état de se tenir recueilli dans la pensée de Notre-Seigneur et dans la vue de sa divine présence, mieux vaudrait, nous l'avouons, varier ses occupations et chercher à suivre une méthode que de perdre son temps dans une stérile inaction.

On pourrait se représenter les personnes qui ont joui de l'amitié du Sauveur sur la terre, qui en ont reçu de grandes faveurs pendant sa vie mortelle, et s'unir aux hommages que leur reconnaissance lui a rendus; par exemple penser à la sainte Vierge, s'humiliant devant l'ange à proportion qu'il l'exalte, et se disant la servante du Seigneur au moment où elle en devient la mère [1]; à sainte Élisabeth ravie, humiliée, confondue, en voyant la mère de son Dieu entrer dans sa demeure avec le fruit de sa virginité [2]; à saint Pierre, suppliant le Sauveur de ne pas déroger à sa dignité en demeurant auprès d'un

1. Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum. (Luc., I, 38.)
2. Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me? (Luc., I, 43.)

pécheur aussi indigne que lui [1] ; à saint Thomas, reconnaissant son divin Maître aux plaies de ses mains et de son cœur [2] ; à Zachée, déterminé à donner tous ses biens pour prix de l'honneur que le Fils de Dieu lui fait de loger dans sa maison : *Quod ad hominem peccatorem divertisset* [3].

En pensant aux âmes que Notre-Seigneur a le plus favorisées, on s'unira naturellement à leurs dispositions. On dira avec l'Épouse des Cantiques : *Dilectus meus mihi et ego illi... Tenui eum, nec dimittam* [4]..., et avec David : *Portio mea Dominus... Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei... Mihi adhærere Deo bonum est... Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram* [5] *?...* On s'écriera comme saint Pierre : *Tu es Christus, Filius Dei vivi* [6] *.... Tu scis quia amo te ;* ou comme saint Thomas : *Dominus meus et Deus meus* [7] *;* ou comme saint Paul : *Caritas Christi urget nos! Quis ergo nos separabit a caritate Christi? Certus sum quia neque mors neque vita, neque angeli, neque principatus, neque instantia, neque futura...poteritnos separare a caritate Dei quæ est in Christo Jesu Domino nostro* [8] *;* ou bien enfin on répétera la parole de saint François d'Assise : *Deus meus et omnia!* O mon Dieu et mon tout ! Comment vouloir autre chose que vous ? Qui vous possède n'a-t-il pas tout ? Je n'ai plus qu'un désir : c'est d'être à vous sans réserve comme vous êtes à moi. Que mon union avec

1. Luc., v, 8.

2. Dicit Thomæ : Affer manum tuam et mitte in latus meum ; et noli esse incredulus sed fidelis. Respondit Thomas : Dominus meus et Deus meus ! (Joan., xix, 27, 28.)

3. Luc., xix, 7. — 4. Cant., iii, 4. — 5. Ps., cxvii, 5 ; xv, 5 ; lxxii, 26, 28. — 6. Matth., xvi, 6 ; Joan., vi, 76. — 7. Joan., xx, 28. — 8. II Cor., v, 14 ; Rom., viii, 35, 39.

vous soit intime, soit complète, soit constante ! Faites que j'oublie tout le reste et que je m'oublie moi-même pour ne penser qu'à vous. *Ah! Domine Deus, quando ero tecum totus unitus et absorptus, meique totaliter oblitus! Tu in me et ego in te; et sic nos pariter in unum manere concede* [1]. O Dieu infiniment bon, accomplissez en moi tous vos desseins. Je me donne à vous pour toujours et j'accepte tout de vous. Puisque vous êtes descendu dans mon cœur, demeurez-y par votre grâce ; régnez-y par votre Esprit et par vos vertus. Soyez-moi toutes choses, ma lumière, ma force, ma vie. Que je puisse dire, comme vos saints : *Mihi vivere Christus est* [2]. *Vivo jam non ego : Vivit vero in me Christus* [3]. »

On peut aussi se borner à faire, mais de cœur plus que de bouche, les actes indiqués dans les livres de piété pour action de grâces après la Communion. Il y en a de deux sortes. Les premiers ont pour but de louer le Seigneur, d'honorer sa grandeur, sa bonté, sa sainteté. Il convient de s'appliquer à ceux-ci d'abord, selon l'exemple que le divin Maître nous en donne dans l'oraison dominicale. Si l'on s'y met de tout son cœur, on trouvera dans ces actes un sujet d'occupation très étendu et très varié. Quels sentiments d'admiration, de dévouement, de reconnaissance ne doit pas faire naître la pensée de ce que le Fils de Dieu a fait pour notre amour, jointe à la considération de sa divine présence ! Néanmoins il ne faudrait pas négliger les autres actes, ceux qui ont directement pour objet notre sanctification. Quoique moins désintéressés, ces actes de désir et de supplication ne sont pas moins salutaires, ni moins

1. *Imit.*, IV, 13. — 2. Phil., I, 21. — 3. Gal., II, 20.

agréables à Dieu. Ils supposent en nous plus d'humilité, sans témoigner pour lui moins d'amour ; car avec quelle confiance le prierait-on si l'on n'avait une haute idée de sa bonté ? et avec quelle ardeur demanderait-on ses grâces, si elles ne devaient pas avoir pour effet de nous attacher à lui dans ce monde et dans l'autre ? Rien donc de mieux que de nous abandonner à l'esprit de prière et de suivre ses inspirations. Quel moment plus favorable d'ailleurs pour obtenir les grâces du ciel que celui où l'on est uni si étroitement au Fils de Dieu, où il est encore présent à notre cœur sous les espèces sacrées, où vivant et agissant en nous d'une manière presque sensible, il semble exprimer lui-même ses désirs par nos lèvres ? Et pour un prêtre, pour un homme consacré au culte de Dieu et au ministère des âmes, que de grâces à obtenir du ciel, à demander par conséquent du fond du cœur ! Sa sanctification, celle des âmes dont il est chargé, celle du clergé, la conversion des pécheurs, la persévérance et le progrès des justes, le succès des œuvres dont il a le soin ou que le désir du bien inspire à son zèle ! Combien d'autres encore qu'il doit sentir le besoin de recommander à la divine grâce : les vocations sacerdotales et religieuses, l'éducation de la jeunesse, le choix des pasteurs, la multiplication des apôtres, des docteurs, des prédicateurs et des saints !

V

« N'oublions pas de prier pour l'Église, disait un saint religieux du dix-septième siècle [1] : prions de tout

1. César de Bus, instituteur de la Congrégation de la Doctrine chrétienne († 1607).

notre cœur pour celle qui ne cesse de prier pour nous, pour laquelle Jésus-Christ a tant prié. Demandons que cette Église qui est son royaume ne cesse pas de croître et d'étendre ses conquêtes, que les infidèles et les incrédules ouvrent les yeux à la lumière de la foi, que les schismatiques cessent de déchirer la robe sans couture du Sauveur, que les hérésies prennent fin et que la divine grâce forme partout des chrétiens fervents et des saints pour la consoler et la soutenir. »

Voici la prière que faisait au siècle suivant un jeune prêtre dont le zèle devait faire tant de prodiges, et que le Souverain Pontife vient de mettre au nombre des Bienheureux[1] :

« Seigneur, disait-il, souvenez-vous de la société que vous avez fondée.... *Memor esto congregationis tuæ quam possedisti ab initio*[2]. Accomplissez en sa faveur les desseins de votre miséricorde. Suscitez pour la servir des hommes de votre droite, ceux que vous avez fait entrevoir dans des vues prophétiques à plusieurs de vos serviteurs, à saint François de Paule, à saint Vincent Ferrier, à sainte Catherine de Sienne et à d'autres grandes âmes dans ces derniers temps.

« O grand Dieu, qui pouvez faire d'une pierre brute un enfant d'Abraham, dites une parole ; envoyez des ouvriers à votre moisson ; donnez à votre Église les ministres que ses besoins réclament ! Envoyez votre Esprit sur la terre pour y créer de nouveaux Apôtres et renouveler la face du monde.

« *Memor esto*... Dieu de bonté, souvenez-vous de vos anciennes bontés ; souvenez-vous des promesses que

1. Le P. Grignon de Montfort.
2. Ps., LXXIII.

vous avez faites par vos prophètes et par votre Fils même, de nous exaucer dans nos justes demandes. Souvenez-vous des prières que vos serviteurs et vos servantes vous adressent avec tant de ferveur. Que leurs vœux, leurs soupirs, leurs larmes, leur sang répandu se présentent à vous; mais surtout souvenez-vous de votre Fils. *Respice in faciem Christi tui*[1]. Son sang divin n'implore-t-il pas votre miséricorde? Ne vous presse-t-il pas de déployer votre bras et d'établir son empire sur les ruines de celui de ses ennemis?

« Il est temps, Seigneur, de venir à notre secours : *Tempus faciendi, Dominus; dissipaverunt legem tuam*[2]. Les torrents de l'iniquité inondent la terre. L'impiété triomphe et l'abomination se montre jusque dans le lieu saint. Laisserez-vous tout à l'abandon, juste Seigneur, Dieu des vengeances? En sera-t-il de nous à la fin comme de Sodome et de Gomorrhe[3]? Vous tairez-vous toujours? Ne faut-il pas que votre volonté se fasse et que votre règne arrive? N'est-ce pas ce que tous vos serviteurs attendent? Tous les saints ne réclament-ils pas justice? Tous les justes de la terre ne vous disent-ils pas : *Veni, veni, Domine Jesu*[4]. Toutes les créatures ne gémissent-elles pas sous le poids des péchés de Babylone et ne demandent-elles pas que vous veniez rétablir toutes choses?

« Pourquoi fermeriez-vous, Seigneur, l'oreille à ma prière? Que vous demandé-je après tout? Rien en ma faveur; tout pour votre gloire. De vrais prêtres, de saints prêtres, détachés de tout, sans père, sans mère,

1. Matth., III, 9; Ps., LXXIII, 10. — 2. Ps., CXVIII, 126.
3. Cf. Rom., IX, 29.
4. Apoc., XXII, 20.

comme Melchisedech[1], sans frères, sans sœurs, sans parents selon la chair, sans amis selon le monde, sans attache, sans volonté propre, des hommes selon votre cœur, esclaves de votre amour, prêts à accomplir tous vos désirs et à combattre tous vos ennemis, des âmes élevées de terre et pleines de la rosée du ciel, promptes à voler de tous côtés, selon le souffle du Saint-Esprit, toujours disposées à vous obéir, heureuses de souffrir avec vous et pour vous, disant à tout instant, comme vos Apôtres : *Eamus et nos et moriamur cum illo*[2]. Ne pouvez-vous pas exaucer cette prière, et, puisque vous le pouvez, ne le devez-vous pas, comme Dieu véritable et Seigneur souverain du ciel et de la terre[3] ? »

Un prêtre qui descend de l'autel, rempli et animé de l'Esprit du Sauveur, doit prendre ainsi à cœur tous les intérêts de son Maître et recommander à Dieu les besoins de ses frères comme s'ils étaient les siens. *Quoniam unus panis et unum corpus multi sumus, qui de uno pane participamus*[4]. Si le pouvoir qu'il a pour le bien est

1. Perfectio tua et doctrina tua viro sancto tuo, qui dixit patri suo et matri suæ : Nescio vos ; et patribus suis : Ignoro vos. (Deut., XXXIII, 8.) — 2. Joan., XI, 16.

3. Le bienheureux de Montfort recevait souvent de douces consolations dans l'action de grâces. « Il n'aurait pas donné cette demi-heure, disait-il, pour une demi-heure de Paradis. » Un jour, étant venu à Poitiers, il alla dire sa messe à l'Hospice ; après quoi il resta une demi-heure dans un si grand recueillement qu'il paraissait ravi. Emerveillés à cette vue, les pauvres qui remplissaient la maison et qui n'avaient pas d'aumônier couraient se dire les uns aux autres : « Venez vite voir un saint : c'est l'homme qu'il nous faut. » Ils convinrent qu'ils ne pouvaient espérer mieux et qu'il fallait tout faire pour le garder. En conséquence, quand ils le virent se lever pour sortir de l'église, ils s'avancèrent au-devant de lui et, fermant la porte, ils le prièrent instamment de rester avec eux pour servir l'hôpital ; ce à quoi il consentit. (Grandet. *Mémoires.*)

4. I Cor., X, 17 ; XII, 26.

limité, ses désirs doivent être sans bornes. Il ne doit pas craindre de trop demander, ni d'intercéder pour un trop grand nombre. Dieu lui-même l'invite à la confiance : *Ego sum Dominus Deus tuus; dilata os tuum et implebo illud*[1]. *Clama ad me et exaudiam te et annuntiabo tibi grandia*[2]. Qu'il pense que celui qui a toujours été exaucé, *propter suam reverentiam*[3], est actuellement en lui pour prier avec lui et faire agréer ses prières à son Père. Après cela, qu'il s'offre lui-même à Notre-Seigneur; qu'il se livre à son Esprit pour faire avec lui et par lui tout le bien qu'il peut faire dans la position où il se trouve; et, ce qu'il ne serait pas capable de faire comme son ministre et son organe, qu'il le supplie de l'accomplir par d'autres ouvriers plus intelligents, plus généreux ou moins indignes : *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam*[4].

« Ah! Seigneur Jésus, vrai pasteur des âmes, s'écriait M. Olier, secourez votre Église. Suscitez un apôtre, un saint prêtre qui réveille la ferveur de vos ministres et renouvelle l'esprit des premiers temps. Ah! si j'étais moins incapable et moins indigne! si je n'étais le cloaque de toute ordure, que je m'offrirais de bon cœur pour servir en votre œuvre à tout ce qu'il vous plairait! Que je m'abandonnerais volontiers à vous (comme je le fais d'ailleurs) ainsi qu'un vase perdu, pour être et pour faire en votre Église tout ce que vous pouvez désirer! Demandez, Seigneur, ordonnez, et rien en moi ne résistera à votre volonté. Quand on a la foi et qu'on vous est

1. Ps., LXXX, 11.
2. Jer., XXXIII, 3. Et tu cum oras, magna ora, ora quæ æterna sunt. (S. Amb. In Ps. CXVIII.)
3. Heb., VII, 25. — 4. Matth., IX, 18.

uni, on voudrait avoir cent mille mondes pour vous les donner, et ces cent mille mondes ne sembleraient qu'un atome en comparaison de ce qu'on désirerait mettre à vos pieds. Ah! que mon corps soit mis en pièces, pourvu que vous soyez glorifié. Cent millions de vies les unes après les autres, que je les donnerais volontiers pour étendre les bornes de votre empire! O amour, que ce soit à jamais que je vous aime et que je vous serve, sinon par moi, du moins par les serviteurs que je laisserai après moi! Que je puisse élever, pour vous les offrir, mille et mille âmes qui consument leurs forces à votre service et pour le salut de vos enfants[1]! »

On voit combien est vaste le champ de la prière et quelle occupation il peut fournir. Rien n'empêche encore de réciter, si l'on en sent l'attrait, mais en les méditant de manière à s'en pénétrer, les formules d'action de grâces qu'on trouve au Bréviaire et au Missel. Pourquoi sont-elles là, sinon pour offrir à notre piété un aliment et un modèle? Et quelle piété, quelle douceur, quelle suavité une âme fervente n'y goûte-t-elle pas! Quoi de si beau et de si pieux que l'*Adoro te*, où l'Ange de l'école semble avoir mis toute sa foi et tout son amour? que le *Te Deum*, dont ce grand Docteur aimait tant à réciter les versets en revenant de l'autel, et où l'on a cru que saint Ambroise et saint Augustin avaient à la fois épanché leur cœur?

On pourrait y joindre une bonne partie de l'Office du Saint-Sacrement; car, en beaucoup d'endroits le Psalmiste semble avoir de ce mystère une vue aussi claire et aussi précise que le Docteur angélique. Quelle conso-

1. Olier, *Mémoires*.

lation pour un prêtre de redire avec le roi-prophète, à trois mille ans de distance, devant le saint Tabernacle, les plus beaux versets de ces psaumes : *Dominus pars hæreditatis meæ... Funes ceciderunt mihi in præclaris*[1]... *Dominus regit me et nihil mihi deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit... Deduxit me super semitas justitiæ*[2]... *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus... Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum... Dum dicitur mihi quotidie : ubi est Deus tuus*[3]*?... Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!... Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini... Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum... Etenim passer invenit sibi domum... Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus!... Beati qui habitant in domo tua, Domine!... Quia melior est dies una in atriis tuis super millia!... Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum*[4]*!... Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?... Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo, in conspectu omnis populi ejus, in atriis domus Domini, in medio tui, Jerusalem*[5]...

David aurait vu de ses yeux Jésus-Christ et son Église, il aurait assisté à nos solennités, il eût lui-même exercé nos saintes fonctions, et participé comme nous au corps et au sang du Sauveur, qu'il n'aurait pu rendre ses pensées dans des termes plus expressifs ni témoigner sa reconnaissance par des protestations plus ardentes. Cela suffirait pour nous convaincre que Dieu lui a donné une vue anticipée de nos mystères, ou que Notre-

1. Ps. xv, 5, 6, 8. — 2. Ps. xxii, 13. Cf. Bellarmin, *Comment.* — 3. Ps. xli, 2-4. — — 4. Ps. lxxxiii, 1-4, 11, 12. — 5. Ps. cxv, 10, 12, 14.

Seigneur, en les instituant, a répondu d'une manière admirable aux aspirations les plus naturelles de ses saints.

VI

Combien de temps faut-il donner à l'action de grâces? Il n'y a pas de mesure déterminée. Comme dans la préparation, chacun est libre de faire ce que lui inspirent sa dévotion pour Notre-Seigneur, son estime pour le saint Sacrifice et son désir de profiter des divins Mystères.

On cite des saints qui y consacraient des heures entières. C'est ce que faisait Michel des Anges, ce religieux d'une foi si vive dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Souvent il recevait à l'autel des faveurs extraordinaires, qui ravissaient d'admiration tous les assistants; mais rien n'était capable de le distraire du divin Sacrifice, ni de détacher sa pensée de Notre-Seigneur. On le voyait, après la Messe, plongé dans un recueillement si profond que nul n'osait s'approcher pour lui adresser la parole. Et quand il s'éloignait, c'était pour se retirer dans sa cellule et y passer deux heures entières prosterné devant Celui qu'il avait immolé et reçu en nourriture.

Jean d'Avila, au témoignage de Louis de Grenade [1], ne donnait pas d'ordinaire moins de temps à son action de grâces. Saint Liguori faisait de même. Si ces saints prêtres ne demandent pas de tous les ecclésiastiques une action de grâces si prolongée, ils ne négligent rien

1. *Vie de Jean d'Avila,* par le Père Louis de Grenade.

pour obtenir qu'ils y mettent au moins une demi-heure. « Après la Messe, écrit le premier à un jeune prêtre dont il avait la direction, vous devez vous tenir recueilli une demi-heure au moins pour remercier Notre-Seigneur de la grâce qu'il vous a faite, pour lui demander pardon de ne l'avoir pas offert et reçu avec plus de ferveur, et pour le supplier de vouloir bien vous continuer ses faveurs, malgré votre indignité. » Saint Liguori donnait la même règle à tous les prêtres, et s'efforçait de la leur faire accepter[1]. Il ne se résignait qu'avec peine à voir ce temps abrégé. « C'est peu d'un quart d'heure, disait-il; c'est vraiment trop peu. Au moins qu'on n'y manque jamais; et qu'on ne mette pas d'interruption dans cet exercice, car quand on l'interrompt il est rare qu'on le reprenne, ou si on le reprend, il est rare qu'on l'achève avec la même dévotion[2]. »

Telle est bien, en effet, la moindre mesure à laquelle on puisse se réduire. Les bons prêtres, si occupés qu'ils soient, y mettent généralement davantage. Ce n'est pas qu'il ne faille quelquefois, dans les embarras du ministère, une volonté assez ferme pour ne pas déroger à cette règle. Les ecclésiastiques dont les occupations sont uniformes, ou à qui leur emploi laisse du loisir, ont peu d'efforts à faire pour n'y pas manquer. S'ils abrègent leur action de grâces, à plus forte raison s'ils l'abandonnent, ils n'ont pas d'excuse : c'est la tiédeur

1. C'est celle que suivait saint Thomas, puisque, selon son historien, Guillaume de Tucco, il servait d'ordinaire une autre Messe, comme action de grâces de celle qu'il avait dite.

2. En parlant des personnes pieuses qui ont fait la communion, saint Liguori dit : « Gratiarum actio ordinarie per horam integram durare debet. Fiat saltem per dimidiam, in qua anima in amando et petendo se exerceat. » (*Praxis confess.*, II, 155.)

et l'indévotion qui en sont la cause. Mais pour ceux que leur charge met à la disposition des fidèles, et dont on peut réclamer les services à tout instant, on ne saurait dire la même chose. Ceux-ci ont besoin pour persévérer de résolution et de constance. Il faut que le public soit convaincu que l'action de grâces est à leurs yeux une suite nécessaire et comme une partie intégrante du saint Sacrifice, et qu'ils n'entendent pas plus y manquer qu'à la Messe elle-même. Par conséquent, ils doivent prendre de bonnes mesures pour n'en être pas détournés, et, à moins d'une nécessité urgente, se refuser, avant de l'avoir achevée, à toute conversation et à tout ministère, soit à la sacristie, soit au confessionnal [1].

La fidélité sur ce point est essentielle, car, encore que la confession et la communion soient des fonctions fort saintes et qu'on puisse en retirer beaucoup de fruits, elles ne sont pas l'action de grâces, et elles n'ont rien de ce qu'il faudrait pour y suppléer. Or, si l'on voit qu'un prêtre ne fait aucune difficulté pour se rendre au saint tribunal aussitôt qu'il est descendu de l'autel, on croira qu'il n'est pas occupé, qu'il attend des pénitents, et ce moment est celui qu'un grand nombre de personnes choisiront pour venir à lui. Ainsi l'action de grâces, abrégée d'abord ou différée par charité, sera bientôt négligée, puis omise plus ou moins fréquemment, et peut-être abandonnée de parti pris, comme inconciliable avec les exigences du ministère [2].

1. *Supra*, p. 295.

2. « Les jours de grand concours, on pourrait cependant abréger. Il faudrait faire de même, si l'on voyait au confessionnal des hommes qui n'y viennent pas d'ordinaire : car ces sortes de pénitents n'ont guère la patience d'attendre. » S. Liguori, *Conduite Sacerdotale*.

VII

Mais, quelque prétexte qu'on invoque, l'omission habituelle de l'action de grâces est un abus intolérable qu'il faut éviter ou retrancher à tout prix. L'édification des fidèles le demande; notre intérêt spirituel l'exige et l'honneur de Notre-Seigneur ne permet pas d'hésiter.

Les fidèles ne crient pas sans doute au scandale, quand ils voient un prêtre s'éloigner de l'église ou s'occuper de choses étrangères au divin Sacrifice, aussitôt qu'il est descendu de l'autel; néanmoins, ils en sont toujours mal édifiés. Si peu éclairés qu'ils soient sur les règles de la vie spirituelle et sacerdotale, ils savent bien que tel n'est pas l'usage des ecclésiastiques fervents. N'est-ce pas assez pour juger que ceux qui se conduisent autrement qu'eux n'ont pas la même ferveur qu'eux et qu'ils ne célèbrent pas avec la même piété? Cette pensée se présente d'elle-même, et l'on ne peut nier qu'elle ne soit fondée.

En effet, autant un ecclésiastique fervent se plaît aux pieds de Notre-Seigneur et aime à prolonger son entretien avec lui, autant un prêtre tiède, qui est venu à l'autel sans préparation et qui a célébré avec froideur doit se trouver mal à l'aise en présence du divin Maître et être prompt à s'en éloigner[1]. Il redoute son regard. Il craint ses sollicitations, aussi bien que ses reproches. Le moyen d'y échapper n'est-ce pas de sortir au plus tôt, de cher-

1. Quisquis enim in corde premitur conscientia, exit de hac domo sua; quomodo quisque de stillicidio. Non patitur ibi se habitare. Sic qui non habet quietum cor, habitare in corde suo libenter non potest. (S. Aug., *Serm.* c, 4. Cf. *In Ps.* xxxiii, 8; Prov. xix, 13.)

cher le mouvement et le bruit ? C'est le parti qu'il prend : *Egreditur a facie Domini*[1]. Il s'étourdit pour ne rien entendre[2]. Il court au travail, afin d'éviter la réflexion et de ne pas rencontrer, comme Pierre, les regards du Sauveur. Ainsi Judas se hâtait de quitter le Cénacle, et, décidé à rompre avec son Maître, il allait à ses affaires, tandis que les autres apôtres chantaient l'hymne de la reconnaissance[3]. De tels exemples et de tels souvenirs sont-ils de nature à donner aux fidèles le respect du divin Sacrifice et l'estime du prêtre non moins prompt à oublier l'autel ?

Mais c'est à lui-même surtout et aux intérêts de son âme que le prêtre porterait préjudice par cette négligence ; car s'il est un moment précieux pour sa sanctification, où il lui soit facile de toucher le cœur de Notre-Seigneur et d'en obtenir tout ce dont il a besoin, n'est-ce pas celui qu'il perd ou dont il néglige de profiter ? « Ah ! Seigneur, disait l'auteur de l'*Imitation*, qui me donnera de me voir quelques instants seul avec vous, de vous parler cœur à cœur, de vous ouvrir mon âme, de vous exposer en toute liberté mes sentiments, mes aspirations et mes besoins ? *Quis mihi det, Domine, ut inveniam te solum et aperiam tibi totum cor meum, et fruar te, sicut desiderat anima mea ; et jam me nulla creatura moveat*

1. Gen., IX, 16. — 2. Luc., XXII, 6.

3. Hymno dicto exierunt. (Matth., XXVI, 30.) Audiamus, omnes et sacerdotes et subditi. Vultis dicam cujusnam opus perficiant illi qui, cœna absoluta, gratiarum actionis hymnos non afferunt ? Durum fortasse videbitur quod sum dicturus, sed necesse est tamen ut ob plerorumque negligentiam dicatur. Quando ultimæ cœnæ communicavit Judas, cæteris omnibus remanentibus, ipse se proripiens excessit. Illum imitantur et isti qui ante gratiarum actionem discedunt. (S. Chrys., *Homil. de bap. Christi.*)

vel respiciat, sed tu solus mihi loquaris et ego tibi, sicut solet dilectus ad dilectum loqui[1] *!* » C'est dans l'action de grâces après le saint Sacrifice que cette liberté nous est donnée ; Notre-Seigneur est devant nous ; il est en nous ; rien ne nous empêche de lui parler avec cette confiance et dans cette intimité. Il se tient dans notre cœur, comme sur le trône de sa grâce, dit sainte Thérèse. Disposé à exaucer tous nos désirs, il nous dit intérieurement, comme à l'aveugle qu'il voulait guérir : *Quid tibi vis faciam?* « Que veux-tu que je fasse pour toi ? J'ai avec moi tous mes trésors, tous mes mérites, toutes mes vertus, que demandes-tu ? » Ne faut-il pas être ennemi de soi-même pour laisser échapper cette occasion de sortir de l'indigence et d'obtenir toutes sortes de grâces ?

Le prêtre qui vient de célébrer a prié à l'autel, il est vrai ; mais il a prié officiellement, comme représentant de Jésus-Christ et ministre de l'Église. Dans les oraisons qu'il a dites, il a dû répéter les paroles et suivre les intentions de l'une et de l'autre. Dans l'action de grâces, sa liberté est complète ; il peut prier à son gré, suivant ses inspirations personnelles, et demander tout ce qu'il désire pour sa sanctification. Celui qui négligerait de le faire, qui refuserait de prier pour lui-même après avoir prié pour la gloire de Dieu et le bien de l'Église, ne ressemblerait-il pas au laboureur malavisé qui, après avoir produit et abattu une riche moisson, la laisserait par terre à la disposition du public, sans en prendre sa part, sans en tirer aucun profit ? N'est-ce pas à lui que s'appliquerait la parole du prophète :

1. Imit., IV, 13. Loquebatur Dominus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet homo ad amicum suum. (Ex. XXXIII, 4. Cf. Num. XII, 6-8.)

Seminastis multum et intulistis parum; comedistis et non saturati estis; bibistis et non estis inebriati[1]?

Ajoutez que rien ne serait plus blessant pour notre divin Sauveur. On peut voir dans l'Évangile combien il est sensible aux témoignages de la reconnaissance, ce qu'il dit au lépreux de Samarie qui vint le remercier de sa guérison, quelle affection il garda pour Zachée et pour Madeleine, quelles prières il fit en faveur des apôtres, après qu'ils eurent rendu grâces avec lui au Cénacle du don qu'il leur avait fait. Comment donc un prêtre, envers qui il se montre chaque jour plus généreux qu'il ne l'a été envers Zachée, envers Madeleine et même envers ses apôtres à la dernière Cène, pourrait-il répondre à son amour par une si grande froideur? Quoi! le Fils de Dieu vient de renouveler devant lui et par lui l'œuvre de la rédemption du monde[2]! Il lui offre la principale part aux fruits de son immolation! Non content de s'être mis entre ses mains, comme sa victime et sa rançon, il est descendu dans sa poitrine pour être son aliment et sa vie! Ce prêtre ne peut l'ignorer. Il sait que Notre-Seigneur est présent dans son cœur, qu'il y est présent et vivant, comme son Sauveur et son Dieu, qu'il y est prêt à recevoir ses hommages, à exaucer ses prières, qu'il n'aspire qu'à demeurer en lui, qu'à se communiquer à lui pour être sa consolation, sa force, sa lumière. Et il le délaisse! il ne pense ni à lui rendre ses devoirs, ni à lui exprimer ses vœux! Il préfère s'occuper de frivolités ou perdre son temps dans la langueur et l'ennui! Sa conversation le fatigue; sa so-

1. Agg., I, 6, 9.

2. Nam quoties hoc mysterium recolis, toties tuæ redemptionis opus agis, et particeps omnium meritorum Christi efficeris. (Imit., IV, 2.)

ciété lui est à charge ! Est-il possible que ce divin Maître ne ressente pas l'ingratitude de son ministre, qu'il ne lui reproche pas vivement son insensibilité, qu'il se résigne longtemps à demeurer dans ce cœur indifférent et glacé que tout son amour ne peut ni échauffer ni émouvoir ?

« Je suis venu, semble-t-il lui dire, pour t'apporter le salut, pour faire régner en ton âme ma grâce et mon Esprit, et tu sembles ne m'avoir reçu que pour étouffer en toi mon Esprit et ma grâce[1] ! Comment peux-tu dire que tu m'aimes, quand ton esprit et ton cœur sont si loin de moi ? *Quomodo dicis quod amas me, cum animus tuus non sit mecum*[2] ? Encore si c'était un autre qui me traitât de la sorte, si c'était quelqu'un qui me connût à peine ou que j'eusse traité avec sévérité ! Si c'était un de ces fidèles si aveugles et si frivoles qui ont perdu l'habitude de penser à moi et de me prier ! J'en serais affligé sans doute, et il serait à plaindre ; mais son ingratitude admettrait quelque excuse, et en comparaison de la tienne, je la trouverais supportable : *Sustinuissem utique !* Mais toi, toi qui es dans mon Église comme un autre moi-même, qui n'as avec moi qu'un même sacerdoce, qui ne dois avoir aussi avec moi qu'un même cœur et une même âme : *homo unanimis !* toi qui viens de renouveler en mon nom la plus grande de toutes les merveilles et le plus saint de tous les mystères, à qui je me suis donné, sans aucune réserve, que j'ai nourri du pain du ciel, en te rassasiant de ma chair et de mon sang, *homo unanimis, qui dulces mecum capiebas cibos*[3], ne devrais-tu pas apprécier autrement ma grandeur et ma

1. Oblivioni datus sum sicut mortuus a corde. (Ps. xxx, 13.)
2. Judic. xvi, 15. — 3. Ps. liv, 13.

tendresse ? N'est-ce pas toi qui devrais faire ma consolation ici-bas, et me dédommager par ta ferveur et ton amour de la négligence et de la tiédeur de tes frères ? *Quis plus diligit ? Nonne cui plus donatur*[1] ? Hélas ! non, c'est tout le contraire. Ce sont les âmes que tu dédaignes et que j'ai négligées en comparaison de toi, qui me dédommagent de ton ingratitude, et tu peux prendre pour toi la leçon que je fis au pharisien orgueilleux qui se plaçait au-dessus de tous dans son estime et qui s'imaginait m'avoir fait trop d'honneur en me recevant à sa table.

« Regarde au fond de ton église ces humbles fidèles, ces pauvres pénitents, qui ont eu tant de peine à se faire admettre à mon divin Banquet. *Vides hanc mulierem.* Vois-tu cette femme que tu viens d'absoudre et qui est venue la dernière à la table sainte ? Considère ce qu'elle fait pour m'honorer et de quel amour, de quelles protestations, de quelles larmes, elle paye la visite que je lui ai faite : *Aquam pedibus meis non dedisti ; oleo caput meum non unxisti.* Tu me traites sans égard, comme tu traiterais un étranger, un inférieur dont tu aurais fait à regret ton convive. Quand je descends du ciel pour te consoler, te sanctifier, te faire part de mes grâces, tu trouves trop pénible de converser avec moi, trop humiliant de m'exposer tes besoins et de solliciter mes faveurs ; tu n'as à m'offrir ni adorations, ni remerciements, ni regrets, ni bons propos, ni prières. Ah ! que sa conduite est différente de la tienne : *Hæc unguento unxit pedes meos ; hæc lacrymis rigavit pedes meos , et capillis suis tersit*[2]. Avec quelle humilité elle se tient

1. S. Amb. *In Luc.*, VII, 43.
2. Luc., VII, 44-46.

à mes pieds et proteste de son repentir! Avec quelle générosité et quelle ardeur elle s'efforce de me témoigner son amour! N'est-il pas contre toute décence et contre toute justice que ceux que je comble de mes dons les plus précieux, qui ont entre les mains le trésor même de mes grâces, soient les moins reconnaissants à mon égard et enseignent aux autres par leur conduite à faire peu d'estime de ma personne et de mes bontés? Et n'ai-je pas lieu de répéter ici ce que j'ai eu tant de fois l'occasion de dire aux Juifs aveugles et endurcis : *Erunt novissimi primi et primi novissimi*[1]. *Peccatores præcedent vos in regnum Dei*[2]? »

Heureusement, nous pouvons le répéter pour notre consolation, le désordre que nous déplorons ici n'est pas commun; et l'on peut dire de l'action de grâces, comme de la préparation au saint Sacrifice, que la pratique actuelle est chez nous fort différente de celle que saint Liguori voyait régner autour de lui au siècle dernier[3]. Nous croyons que, dans le clergé, on manque assez rarement à ce devoir, et que lorsqu'on se laisse aller à quelque infidélité dans cette pratique, on se le reproche et l'on en rougit. S'il est des ecclésiastiques qui ont l'habitude de l'omettre, c'est un petit nombre. Dieu veuille qu'on ne soit pas seulement exact, mais fervent à s'en acquitter, et qu'on s'y préoccupe toujours du regard de Dieu plus que de celui des hommes!

1. Matth., XIX, 30; XX, 16, etc. — 2. Matth., XXI, 31.

3. Il suffit de citer ce passage : « Paucissimi sunt directores qui sedulo gratiarum actionem fidelibus suadent, quia paucissimi sunt qui post Missæ sacrificium cum Jesu Christo in gratiarum actione ipsimet remanent. Pudet illos aliis insinuare quod ipsi non faciunt. » (S. Lig., *Praxis Confessarii*, n. 155.)

§ II. Prolongement de l'action de grâces jusqu'à la fin du jour.

I

Lorsqu'un fidèle a rempli le matin son devoir pascal ou qu'il a sanctifié par la communion quelqu'une de nos solennités, est-il besoin de lui recommander de se souvenir durant le jour de l'acte religieux qu'il vient de faire? Un enfant même ne l'oublie pas. Voyez celui qui vient s'approcher pour la première fois de la Table sainte. S'il a été suffisamment instruit, s'il s'est préparé, comme il le devait, à cette grande action, vous n'avez pas à craindre qu'il en perde sitôt la pensée. Il entend résonner au fond de son cœur un cantique incessant d'allégresse et d'action de grâces, et tous ceux qui l'entourent lui semblent partager sa gratitude et son bonheur. *Exulta et lauda*, lui dit une voix intérieure, comme celle du prophète à la fille de Sion ; *Exulta et lauda, quia magnus in medio tui sanctus Israel*[1]. Partout, dans le travail comme dans le repos, en public comme dans sa famille, au milieu même de ses jeux, il porte avec lui ce souvenir ; et durant des semaines, durant des mois quelquefois, il croit sentir sur ses lèvres l'hostie qui y a reposé et avoir devant les yeux l'autel d'où elle lui est venue[2].

1. Isai., XII, 6.

2. « Pendant plusieurs années, dit une pieuse servante, dont on a écrit la vie, mon cœur fut comme attaché à l'autel et fixé au très saint Sacrement. S'il avait pu quitter mon corps, on l'eût trouvé, ce me semble, haletant au pied de quelque ciboire ; comme on voit les chiens sous la table de leur maître, les regardant fixement pour les engager à leur donner quelque morceau. » Aussi quand elle allait à l'église pour communier, il lui semblait voler. Elle disait de cœur avec plus d'intelligence que les Juifs : *Domine, semper da nobis panem hunc*. Quelquefois

Comment donc un prêtre qui vient de célébrer le divin Sacrifice, qui n'a pas seulement reçu dans son cœur la victime du salut, mais qui l'a consacrée, qui l'a tenue entre ses mains et offerte en sacrifice pourrait-il cesser de louer Notre-Seigneur aussitôt qu'il a quitté l'église, et passer toute la journée sans penser à lui, ni songer à mettre à profit la grâce qu'il a reçue ?

Cela n'arrive jamais dans les premiers mois qui suivent l'ordination. On sent alors trop vivement l'excellence du saint Sacrifice et le prix de la Communion. Loin d'être peu touché de la fonction qu'on exerce à l'autel, on s'afflige de l'impuissance où l'on est de s'en mieux acquitter. On voudrait, comme le Père Eudes, avoir trois éternités, la première pour s'y disposer, la seconde pour la célébrer, et la dernière pour en rendre grâces. Quand on cesse de penser à la Messe qu'on a dite, c'est pour s'occuper de celle qu'on va dire. On a toujours devant les yeux l'autel où l'on est monté et les vases sacrés où l'on a déposé le corps et le sang du Sauveur. On n'hésite pas à dire du sanctuaire ce que le Psalmiste disait de la ville sainte : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui*[1] ! Un jeune prêtre baisait ses doigts, en pensant à l'honneur qu'ils avaient de toucher la divine Victime. Il aurait cru les profaner ou faire une chose messéante en les employant à tenir des cartes[2]

dans les champs, elle se jetait à genoux du côté de l'Eglise, et prosternée elle adorait Notre-Seigneur. La nuit, elle se tenait toujours tournée vers le Saint Sacrement. Pendant une maladie qui la retint huit mois au lit, elle ne changea pas de position ; et comme on lui en demandait la raison : « Ne soyez pas étonnée, dit-elle, si le corps se tourne du côté où est le cœur. » (*Vie d'Armelle Nicolas*. 1849.)

1. Ps. CXXXVI, 6.

2. Indignum est ut manus quæ sacramenta consummant, aleas tractent. (S. Cyp., *De aleat.*)

ou à feuilleter des livres frivoles et peu modestes. Il se disait à lui-même la parole d'un saint Docteur : *Tetigisti divinum carbonem : cujus figuram nec Seraphim tangere possunt*[1]. D'autres, se rappelant que le sang divin vient de couler sur leurs lèvres, veillent sur leur conversation, afin d'en écarter toute plaisanterie déplacée et tout propos contraire à la charité. Un grand nombre, dont la pensée revient fréquemment au temple, comme le vieillard Siméon, par le mouvement du saint Esprit, se plaisent à redire du fond de leur cœur au divin Agneau le cantique des élus : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem et divinitatem et sapientiam et fortitudinem et honorem et gloriam et benedictionem*[2] *! Dignus es, Domine Deus noster, quoniam redemisti nos in sanguine tuo et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes*[3] *!*

Ces sentiments nourrissent dans leur âme la joie et la reconnaissance. Ils donnent à leur extérieur une expression de piété et de religion qui inspire le respect à ceux qui les approchent. En les voyant, on se dit ce que Notre-Seigneur disait de lui-même : qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils n'agissent pas de leur propre mouvement, qu'ils ne se conduisent pas par leur propre esprit[4], et qu'il y a en eux quelqu'un, bien supérieur à eux, qui les éclaire, qui les anime et qui les régit[5]. Un caractère

1. S. Joan. Damasc., *Hom.* IV, *in Sabb. Sancto.* Cf. ID., VI, 6, 7.
2. Apoc., V, 12. — 3. Apoc., IV. 11.
4. Solus non sum, sed ego et qui misit me Pater. (Joan., VIII, 16 ; XVI, 32.) Non possum a meipso facere quidquam : sicut audio judico. (V, 30.) Verba quæ ego loquor, a meipso non loquor : Pater in me manens ipse facit opera. (XIV, 10.)
5. Major est qui in vobis est quam qui in mundo. (I Joan., IV, 4.) Glorificate et portate Deum in corpore vestro. (I Cor., VI, 20.) Ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. (II Cor., IV, 11.)

religieux et surnaturel distingue et relève toutes leurs actions. Lors même qu'ils ne font que ce que font les autres, ils le font d'une manière qui leur est propre, comme il convient à un ministre des autels, rempli de l'esprit du Sauveur et animé de sa vie : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei ; si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus*[1].

II

Pourquoi faut-il que cette ferveur ait un terme et que pour un certain nombre elle dure si peu[2] ! Comment se fait-il qu'après avoir vu pendant quelques mois ce prêtre descendre de l'autel comme Moïse descendit du

1. I Pet., IV, 11.

2. Il en est autrement pour ceux qui ont une vive foi et qui prennent soin de nourrir leur piété par l'oraison et les exercices d'une vie sacerdotale. En voici un exemple pris dans le journal intime d'un saint missionnaire, M. Bruté de Remur, mort évêque de Vincennes en Amérique, en 1839. « 10 *juin* 1814, *jour anniversaire de mon ordination sacerdotale*. O mon Dieu ! j'ai dit la Messe ce matin. Vous étiez avec moi, mon Maître, au *Gloria in excelsis*, à ce touchant *Lauda Sion*, dont chaque mot, ce me semble, pénétrait mon cœur, au *Memento*, à l'*Elévation*, moment redoutable et délicieux. Je désirais vivement qu'on vous reconnût et qu'on vous adorât dans mes faibles mains. Ah ! que j'étais bien avec vous à la communion, et mieux encore quand je vous ai présenté à ces cinq âmes vertueuses ! Après cela, je vous ai pris sur ma poitrine, ô mon Maître ! et j'ai descendu la montagne. Alors le souvenir de la France m'a saisi. Je me suis rappelé le bonheur que j'avais eu autrefois de vous porter ainsi par la campagne, avec l'*Adoro te supplex* que je chantais alors, et que je me remis à chanter tout seul, comme si cela devait vous plaire... Un peu plus tard, j'ai commencé mon Office entre les ondulations du blé que je traversais. Mes larmes ont alors coulé avec plus d'abondance. Ah ! me suis-je dit, je jouis du bonheur le plus pur, le plus exquis qu'on puisse goûter sur la terre ! Au retour, la pensée de l'anniversaire de mon sacerdoce m'a roulé vaguement et doucement dans l'esprit. O matinée belle et pure ! ô mon Dieu ! si bon, si bon ! que vous rendrai-je ? Appelez-moi au ciel ! » (*Vie de Mgr Bruté*, XI.)

Sinaï, transfiguré, radieux, ayant besoin de se faire violence pour converser avec eux des choses d'ici-bas, les fidèles le voient ensuite déchoir de cette élévation, se dépouiller de son auréole, perdre cet air de recueillement, cette paix, cette joie toute céleste qu'ils admiraient en lui, et enfin redevenir ce qu'il était auparavant, un enfant d'Adam comme eux, un homme de ce monde, semblable à la plupart d'entre eux, livré aux mêmes soucis, sujet aux mêmes faiblesses? Car voilà ce qui arrive trop souvent. A mesure que l'exercice du sacerdoce perd de sa nouveauté, il perd de son ascendant sur celui qui l'exerce; et plus les occupations extérieures se multiplient, moins on a de facilité pour rentrer en soi-même et réfléchir sur le ministère qu'on remplit. Ayant une foi sincère, on ne peut pas ne pas garder une haute estime du divin Sacrifice; on s'estime toujours trop honoré du pouvoir qu'on a de le célébrer; mais on est de jour en jour moins frappé de la sublimité des fonctions qu'on remplit, de la beauté des prières qu'on récite, de la sainteté infinie de la Victime qu'on immole. Si les fidèles continuent à voir dans la journée sur notre personne un reflet de l'autel et des vases sacrés, nous cessons de l'apercevoir. Comme nous avons dû laisser dans le monde, en venant à l'église, nos légèretes et nos dissipations, nous laissons dans le sanctuaire, en sortant, notre religion et notre piété, et en nous mêlant aux gens du monde, nous reprenons notre manière d'agir dissipée et toute conforme à la nature. Nous courons à nos études, à nos relations, à nos amusements; nous nous y livrons sans réserve, et ne faisant dans notre esprit aucune différence entre nous et les simples fidèles, nous n'en mettons plus guère

entre notre conduite et celle que nous leur voyons tenir.

Assurément, il y a là une inconvenance et un désordre ; un désordre regrettable à tout point de vue, blessant pour Notre-Seigneur, malédifiant pour le prochain, funeste pour nous-mêmes. Il blesse Notre-Seigneur à cause de l'amour même qu'il a pour nous et à proportion de cet amour : *propter nimiam caritatem quâ dilexit nos*[1], parce qu'il voit que nous apprécions peu les bontés dont il nous comble, que nous n'avons pas une haute estime de ses mystères et que nous n'attachons pas une grande importance à tirer profit de ses grâces. Il étonne les fidèles ; car que peuvent-ils penser des sentiments que nous portons à l'autel et des dispositions avec lesquelles nous offrons le saint Sacrifice ? Les personnes auxquelles nous exposons les conditions requises pour la communion quotidienne peuvent-elles ne pas demander si nous nous appliquons ces règles à nous-mêmes, ou si nous avons des raisons pour nous en dispenser ? Enfin il nuit à nos intérêts spirituels, puisqu'il nous fait perdre une grande partie des fruits que nous devrions recueillir de la célébration des divins Mystères. De là, en effet, le peu de progrès que nous faisons dans la vertu, la langueur dans laquelle nous traînons notre vie, les infidélités et les imperfections dans lesquelles on nous voit vieillir. De là ces défauts trop visibles qui nous empêchent d'exercer autour de nous l'influence que notre caractère et nos fonctions nous devraient donner, cette absence de dignité qui accuse un manque d'esprit intérieur et de respect pour nous-même ; cette

1. Ephes., II, 4.

vulgarité de sentiments et de langage, qui contraste avec la sublimité de notre état et l'excellence de nos prérogatives; cette frivolité de conduite qui trahit un esprit peu attentif aux réalités du monde invisible et aux merveilles de l'ordre surnaturel avec lesquelles nous sommes sans cesse en rapport; cette indévotion dans les prières publiques et privées; cet amour du bien-être, cette recherche des satisfactions sensibles, cette délicatesse dans les aliments, si messéante dans un homme qui se nourrit tous les jours du pain des Anges et qui a la première place à la table de l'Homme-Dieu.

A tout prix encore, il faut porter remède à ce désordre et trancher ces défauts par la racine. Si le souvenir du saint autel ne se présente pas à nous de lui-même ou nous revient trop rarement, prenons des moyens pour nous le rappeler; ayons des pratiques qui nous y fassent réfléchir dans le cours du jour.

III

Ici l'Église vient au secours de notre faiblesse. Par la récitation des Petites Heures dont elle nous fait un devoir, elle nous oblige à rentrer en nous-mêmes et à réveiller en nous l'esprit de prière [1]. En renouvelant devant Dieu les principales demandes que nous lui avons faites au saint Sacrifice, nous entrons de plus en

1. In ipsa fide et spe et caritate, continuato desiderio semper oremus. Sed ideo per certa intervalla horarum etiam verbis rogamus Deum ut illis rerum signis nos ipsos admoneamus in id quod desideramus intendere, ne quod tepescere cœperat omnino frigescat et penitus extinguatur. (S. Aug., *Epist.* CXXX, 18.) Voir *Le Saint Office au point de vue de la piété*, part. II.

plus dans les dispositions du Sauveur, notre aliment et notre vie. Quoi de plus propre à poursuivre et à compléter l'œuvre d'assimilation ou d'union spirituelle qui est pour nous le fruit principal de la Communion eucharistique ?

Si le saint Office est la voix de l'Église ou l'expression de ses sentiments envers Dieu, c'est en même temps la voix de Notre-Seigneur ou le témoignage de ses dispositions à l'égard de son Père ; car le chef et les membres forment un même corps, et l'Époux et l'Épouse n'ont qu'un seul cœur : *Si agnoscamus duos in carne unâ, agnoscamus et duos in voce unâ* [1]. Lors donc que le prêtre adresse au ciel la prière de l'Eglise et qu'il se fait son interprète, il est également l'organe de l'Homme-Dieu ; il exprime au Père éternel les pensées, les sentiments, les désirs de son Fils. Mais il ne se borne pas à les exprimer : il les conçoit, il se les approprie, il s'en pénètre. En même temps que ses lèvres les énoncent, son esprit les savoure et son cœur s'en nourrit. Ainsi se continue, ainsi s'achève l'œuvre de grâces que Notre-Seigneur vient chaque jour opérer en lui.

Pour comprendre combien est intime l'union qui en résulte, il importe de remarquer que les sentiments du Sauveur, dont nous devenons les organes dans la prière publique, ne sont pas des sentiments anciens, qu'il aurait eus autrefois et qui auraient cessé avec sa vie mortelle, mais bien des sentiments permanents qu'il continue d'avoir et dont il est animé au moment même où nous les exprimons pour lui. Ce que nous disons de sa part à son Père dans le langage que

1. S. Aug., *In Ps.* XL. Agnoscamus in illo voces nostras, et voces ejus in nobis. (*In Ps.* LVII.)

la sainte Eglise nous dicte, lui-même le lui dit à cet instant dans son langage intérieur et ineffable ; il ne cesse de le lui dire au ciel et dans le sacrement de l'Eucharistie. Il l'a dit avant nous, et il le dira après nous ; mais il le dit aussi avec nous ; car ses sentiments sont constants comme ses vertus. Entre son esprit et notre esprit, entre son cœur et notre cœur, l'harmonie est réelle, aussi parfaite, aussi actuelle que possible : *Ipse postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*[1] !

Non seulement nous ne disons rien à Dieu, dans le saint Office, que Notre-Seigneur ne le dise également, mais ce que nous disons, nous le disons en lui et par lui. C'est lui plus que nous qui parle à Dieu par nos lèvres, qui aime, désire et supplie par nos cœurs[2]. Les hommages que nous rendons au Père éternel, si ce sont de vrais hommages, nous ne les lui offrons que parce que son Fils nous les suggère, et qu'il les lui offre lui-même en nous par son divin Esprit[3]. Ce n'est donc pas nous, pour parler comme l'Apôtre, qui vivons, qui agissons, qui prions, quand nous prions, quand nous agissons, quand nous vivons en prêtres : c'est lui qui vit, qui agit et qui prie en nous : *Faciens in nobis quod placeat coram se per Jesum Christum*[4]. Il est notre louange comme il est notre vie. Ainsi réciter l'Office, comme l'on doit, de manière à honorer Dieu et à mériter ses grâces, c'est s'unir de la manière la plus actuelle et la plus intime à l'esprit de Notre-Seigneur, c'est s'associer à

1. Rom., VIII, 26.
2. In nobis gemit, quia nos gemere facit. (S. Aug. *In Joan.*, VI, 2.)
3. Hæc omnia operatur unus atque idem spiritus, dividens singulis prout vult. (I Cor., XII, 11.)
4. Heb., XIII, 21.

ses dispositions et communier à sa vie ; c'est employer le moyen le plus excellent et le plus efficace pour le faire régner en nous comme dans un digne membre de son corps mystique : *Ut vivamus per eum*[1]... *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus*[2].

Si nous en venons au détail, et que nous considérions les diverses Heures de l'Office du jour, nous verrons que chacune d'elles a un rapport particulier avec le divin Sacrifice, et nous comprendrons comment elle contribue à nous en appliquer les fruits.

Des quatre Petites Heures qui se disent dans la matinée, les trois dernières ont pour conclusion la collecte même de la Messe, et toutes reproduisent à la fin, soit comme Capitule, soit comme Leçon, un passage emprunté à l'Epître. Les pensées et les affections qu'elles doivent laisser en nous sont donc celles que nous avons eues à l'autel. Quant à Prime, la première de ces Heures, son Capitule ne varie jamais. *Regi sæculorum immortali*, est comme une conclusion qui ressort du divin Sacrifice. On dirait un cri sorti du cœur de l'auguste Victime, ou une exclamation du prêtre à la vue du Fils de Dieu anéanti à ce point devant la majesté de son Père. Pour le psaume cent dix-huitième, *Beati immaculati,* qui fait le fond des quatre Petites Heures, il n'est que le développement ou plutôt une traduction sous toutes sortes de formes des trois premières demandes de l'Oraison dominicale. Cette touchante protestation de soumission à la volonté de Dieu et de conformité à son bon plaisir n'est-elle pas le témoignage de reconnaissance le plus parfait que son ministre puisse lui offrir ?

1. I Joan., IV, 9. — 2. Jac., I, 18.

L'après-midi, les Vêpres nous reportent au divin Sacrifice, non seulement comme aux Petites Heures par le capitule et l'oraison qui sont empruntés à la Messe, mais encore et surtout par le premier psaume : *Dixit Dominus Domino meo*, où sont célébrés, avec la dignité infinie du Fils de Dieu, son sacerdoce éternel et les fruits glorieux de son immolation : *Juravit Dominus : Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech... Judicabit in nationibus, implebit ruinas...* Quoi de plus propre à donner au prêtre une haute idée du ministère qu'il exerce, et à nourrir en son cœur la reconnaissance dont il doit être animé envers la divine Bonté ! Sous ce rapport, le *Magnificat* et le *Nunc dimittis* peuvent surtout servir d'expression aux sentiments de son âme.

Quant aux Matines et aux Laudes, qu'il est d'usage de réciter dès la veille dans la soirée, elles ne conviendraient pas pour action de grâces, mais elles sont une préparation naturelle à la Messe du lendemain. L'*Invitatoire* en indique le caractère et l'objet particulier. Les Leçons font connaître le mystère ou le saint qu'on doit honorer ; l'Homélie explique d'avance l'Évangile de la Messe, et l'Oraison indique la grâce dont on devra faire la demande. L'Église attache une telle importance à ce que ses prêtres soient préparés au saint Sacrifice par la récitation de ces Heures, qu'elle leur défend de monter à l'autel sans les avoir dites. Bien plus, de peur qu'on les récite trop tard ou peu de temps avant la Messe, elle fait souvent commencer son Office aux Vêpres du soir précédent, ou du moins au Capitule des Vêpres ; et si cela n'est pas possible, à cause de la solennité du jour, elle ne manque pas au moins de faire mémoire de l'Office du lendemain.

On voit par là de quelle manière la Messe et l'Office sont unis et combien de liens les rattachent l'une à l'autre. Le saint Sacrifice est le principal élément du culte et la fonction la plus auguste du prêtre; l'Office en est le complément et l'accessoire naturel. Il ne faut pas séparer ces deux choses qui s'appellent mutuellement et que Dieu et l'Église ont jointes.

IV

Un autre exercice, qui n'est prescrit par aucune loi, mais qui a une place réservée dans la journée de tous les bons ecclésiastiques, fournit au prêtre un excellent moyen de compléter son action de grâces et de satisfaire sa piété envers Notre-Seigneur; c'est la visite du Saint-Sacrement. Nous avons toutes sortes de motifs pour n'y pas manquer.

D'abord un motif d'édification. On ne saurait dire combien les fidèles sont édifiés de la fidélité des ecclésiastiques à cette sainte pratique. Rien n'est plus efficace pour les convaincre de la sincérité de notre foi à la présence réelle du Sauveur; rien n'a plus de force pour les pénétrer eux-mêmes de la pensée des divins Mystères, pour les attirer au pied des autels, pour leur inspirer une vraie dévotion envers Notre-Seigneur au saint Tabernacle et à la sainte Table. « Jésus-Christ a établi son Église par la prédication et par les miracles, dit M. Olier; mais c'est par la dévotion au Saint-Sacrement qu'il veut la sanctifier et l'entretenir dans la ferveur. Le prêtre qui sera assidu à l'honorer et à l'invoquer dans l'Eucharistie peut être assuré qu'il touchera

le cœur des fidèles et qu'il obtiendra peu à peu la conversion des pécheurs[1]. »

Ensuite un motif de charité et de reconnaissance. C'est par amour pour nous que Notre-Seigneur réside en son Église. Comme il est notre chef, il voudrait nous voir sans cesse auprès de lui, afin d'agir davantage sur nous et de se communiquer à nous plus pleinement. *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum*[2], dit-il toujours dans son sacrement. Le désir qu'il a de nous être utile fait qu'il trouve ses délices à demeurer au saint Tabernacle, à nous y attendre, pour s'entretenir avec nous, comme il attendait la Samaritaine auprès du puits de Jacob. Comment les chrétiens peuvent-ils rester insensibles à son amour et répondre si mal à ses désirs? N'est-ce pas le cœur qui décide de la conduite, et notre cœur peut-il ne pas se porter là où est notre trésor? *Amor meus pondus meum*, disait saint Augustin : *amore feror quocumque feror*[3]. Mais ce sont ses ministres surtout que Notre-Seigneur désire attirer à lui, et qui doivent se trouver heureux de se tenir en sa présence. Ils n'ont pas à le chercher bien loin, comme ont fait les Mages, comme font parfois les fidèles. Ils n'ont pas à demander où il réside, comme ses premiers disciples : *Domine, ubi habitas*[4]*?* Ils ne peuvent dire comme Madeleine qu'ils ne savent où il repose : *Nescio ubi posuerunt eum*[5]. C'est à leurs côtés qu'il demeure. C'est à eux-mêmes qu'il a demandé le lieu de son repos. *Quem mundus capere non*

1. Exemplum verbo efficacius est. Dabis voci tuæ vocem virtutis, si quod suades, prius tibi cognosceris persuasisse. (S. Bern. *In Cant.*, Serm. L, 3.) Olier, *Mémoires*.

2. Joan., XVII, 24. — 3. S. Aug., *Conf.*, XIII, 9. — 4. Joan., I, 31. — 5. Joan., XX, 13.

potest, captivus noster est, dit saint Bonaventure. Ce sont eux qui l'ont renfermé dans son Tabernacle et qui en gardent la clef. Comment ne se feraient-ils pas un devoir de visiter ce divin Captif et de l'honorer au nom de leurs frères? Comment ne serait-ce pas pour eux une joie de lui ouvrir leur cœur, de lui offrir leurs adorations, de lui témoigner leur reconnaissance? Comment ne lui diraient-ils pas avec sincérité et de toute leur âme : *Domine, si tu vis esse mecum, ego volo libenter esse tecum*[1] ?

Enfin un motif d'intérêt spirituel. Un bon nombre d'ecclésiastiques ne sont pas moins affectionnés à cet exercice qu'à l'oraison du matin, parce qu'ils y trouvent les mêmes avantages et souvent plus de consolations. C'est au pied de l'autel qu'ils prient avec le plus de confiance et que Notre-Seigneur leur paraît être plus attentif à leur prière.

Nous voyons dans l'Écriture quelle était la conduite de Moïse quand il avait à prendre une résolution importante, quand il rencontrait des difficultés dans le gouvernement de son peuple ou dans les dispositions des nations voisines. Il se rendait dans le tabernacle, et là, prosterné devant l'arche, il suppliait le Seigneur de l'éclairer et de lui faire connaître la voie qu'il devait suivre : *Cum ingrederetur Moyses tabernaculum fœderis, ut consuleret oraculum, audiebat vocem loquentis ad se de propitiatorio quod erat super arcam*[2]. Telle est encore aujourd'hui la ressource du pasteur dans les embarras et les ennuis du ministère. Le Saint-Sacrement est son propitiatoire; ou plutôt le propitiatoire de l'ancienne

1. Imit., IV, 13. — 2. Num., VII, 89. Cf. XVI, 43, etc.

loi n'était que l'ombre de ce que Jésus-Christ daigne être pour son représentant au divin Tabernacle. Lorsqu'il sent son esprit dissipé par le commerce des hommes ou par le soin des affaires, le prêtre vient se recueillir au pied des autels, se ranimer par le souvenir de son divin Maître, lui demander ses lumières et son secours. Lorsque son cœur est troublé par une épreuve inattendue, desséché par l'étude ou découragé par la stérilité de ses efforts, il vient s'humilier à ses pieds, lui exposer sa faiblesse et ses peines, *sicut æger ad Salvatorem, esuriens et sitiens ad fontem vitæ, egenus ad regem cœli, servus ad Dominum, desolatus ad suum pium consolatorem*[1]. Il lui confesse son inconstance; il désavoue devant lui ses infidélités, ses distractions, sa tiédeur : surtout il réveille sa foi, sa confiance et son amour. Il adore ses perfections comme Dieu ; il admire et vénère ses vertus comme homme. Il le bénit dans tous ses états, dans toutes ses grandeurs, dans toutes ses humiliations, dans tous ses desseins. Il pense au bonheur qu'il a eu de l'offrir le matin en sacrifice et de le recevoir en son cœur, à celui qu'il aura encore de l'offrir et de le recevoir le lendemain. Il le supplie de poursuivre et de consommer dans son âme l'œuvre de grâce à laquelle il travaille tous les jours. Il s'unit aux devoirs qu'il rend à son Père dans ce mystère, et à ceux qu'il lui fait rendre, en communiquant aux membres de son Église son esprit de religion, de louange, de bénédiction, d'action de grâces, de supplications[2]. Il regrette de n'avoir pas les lumières et la ferveur des Esprits du ciel, pour ado-

1. Imit. IV, 2.

2. Ceciderunt seniores et adoraverunt Deum sedentem super thronum, dicentes : Amen. (Apoc., XIX, 4.)

rer et bénir la Majesté divine ; et ne pouvant faire davantage, il s'unit de toute son âme aux hommages qu'ils lui rendent, et chante avec eux dans son cœur : *Sedenti inthrono et Agno, benedictio et hon or et potestas in sæcula sæculorum* [1] !

Ces sentiments naissent d'eux-mêmes dans le cœur du prêtre au pied du saint Tabernacle. Les fidèles adorent de loin, dans l'église, leur Sauveur et leur Dieu. Lui se tient à ses pieds [2]. Il contemple en lui, sous le voile du mystère, sa victime, la gloire de son sacerdoce, l'Agneau divin qu'il lui est donné d'offrir à la Majesté suprême, dont il fait son aliment quotidien, avec lequel il doit n'avoir qu'un même esprit, un même cœur et une même vie. Il peut donc lui parler avec la confiance et l'intimité les plus parfaites. Que de choses son âme doit avoir à lui dire ! Quel amour, quel dévouement, quels saints désirs à lui exprimer ! Quand il quitte le sanctuaire, ce doit être avec le même regret et le même espoir qu'il éprouvait le matin à la fin de son action de grâces, gémissant de ne pouvoir pas demeurer plus longtemps, se promettant d'y revenir bientôt et demandant à Notre-Seigneur la grâce de faire dans l'intervalle toutes ses actions par la vertu de son Esprit : *Domine, non discedimus a te : vivificabis nos et nomen tuum invocabimus* [3].

1. Apoc., IV, 8, 9. — 2. Cf. Exod., XX, 18, 19.

3. « Par visite au Saint-Sacrement, dit saint Liguori, je n'entends pas une courte prière que l'on vient, en courant, avec mille distractions, réciter devant le Tabernacle ; j'entends un véritable entretien durant un temps notable avec Notre-Seigneur. Qui doit s'y sentir plus attiré que les prêtres qui célèbrent tous les jours les saints Mystères ? »

V

Du reste toutes les actions du prêtre dans le cours du jour, ses œuvres sacerdotales surtout et ses fonctions sacrées doivent être, comme sa visite au Saint-Sacrement, un prolongement à l'action de grâces. Il doit les faire en union avec le Sauveur et dans la dépendance de son Esprit. C'est de cette union que dépend leur mérite devant Dieu : *Si radix sancta, et rami.*

L'union sacramentelle que nous contractons avec Notre-Seigneur par la consommation du Sacrifice eucharistique dure peu, et elle ne saurait ni s'accroître, ni se renouveler dans le jour; mais cette union, ce contact de la chair du Fils de Dieu avec la nôtre n'est qu'une condition et un moyen pour établir entre lui et nous une union spirituelle plus intime et plus précieuse. Celle-ci ne cesse pas quand les Espèces sacrées disparaissent. Si elle est sujette à s'affaiblir et à se rompre, elle peut aussi se renouer et devenir plus étroite. En d'autres termes, quand Notre-Seigneur, après s'être offert à son Père par nos mains, nous donne son corps et son sang en nourriture, c'est dans l'intention de nous communiquer son Esprit; et quand il nous communique son Esprit, c'est dans le dessein de le faire régner sur nous d'une manière durable, afin qu'il devienne, pour ainsi dire, l'âme de notre âme et la vie de notre vie : *Sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me et ipse vivet propter me* [2]. Comme la vie du

1. Joan., VI, 51, 58, 64 ; XV, 5. 8. Spiritus vivificans est caro Domini, quoniam de Spiritu vivificante concepta est. Quod enim nascitur ex Spiritu, Spiritus est. (S. Athan., *De humana natur. Christi.*)

Père est la vie du Fils, qu'ils agissent en commun, et que leurs actions appartiennent à l'un comme à l'autre, ainsi par la divine grâce, et surtout par l'effet de la communion, la vie de Jésus-Christ devient la nôtre. L'Esprit du Sauveur nous éclaire, nous dirige et nous anime de telle sorte, que notre vie devient toute chrétienne, comme la sienne est toute divine, vu qu'il fait avec nous et par nous toutes les fonctions que nous exerçons comme prêtres, et aussi, quoique d'une manière différente, toutes les œuvres de salut que nous faisons comme chrétiens. Quand nous disons à un fidèle : *Dominus te absolvat*, nous ajoutons : *Et ego te absolvo*; de même, quand nous faisons une œuvre surnaturelle et méritoire, nous pouvons dire comme Notre-Seigneur : *Non ego solus, sed Pater meus mecum*[1]. *Pater meus operatur et ego operor*[2]. *Sicut audio judico*[3].

« Vie divine du Père dans le Christ, vie divine du Christ dans les chrétiens : même vie à deux degrés ou sous une double forme. Dans le Christ, par la puissance et l'action d'une personne divine, indissolublement unie à son humanité dans le chrétien par la présence et la vertu d'une grâce que l'Homme-Dieu nous apporte et qu'il désire maintenir, aussi bien que son règne en notre âme[4]. »

Qu'avons-nous donc à faire pour recueillir le fruit de la grâce que nous recevons à l'autel ? C'est de nous tenir dans cette union que Notre-Seigneur veut bien contracter avec nous, et de la rendre aussi intime et aussi active que possible : *Manete in me*, nous dit-il, *et ego in vobis. Sicut palma non potest ferre fructum nisi*

1. Joan., VIII, 4-6. — 2. Joan., V, 17. — 3. Joan., V, 30. — 4. M. Olier, *Mémoires*.

manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis. Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum[1]. Notre pratique habituelle doit donc être de rentrer en nous-mêmes avant chacune de nos actions, d'appeler à notre aide Celui que nous avons reçu à l'autel et dont l'Esprit réside en nous, de demander son secours, comme l'Église nous le fait demander chaque matin à *Prime*, pour tout le cours du jour[2]. Par ce moyen surtout, et grâce à cette fidélité, nos communions nous seront salutaires. Après s'être fait notre aliment, notre divin Sauveur se fera notre vie, et nous pourrons dire, dans une certaine mesure, ce que dit le chrétien parfait dont parle l'Apôtre, que c'est lui qui vit, qui parle et qui agit en nous[3]. *Jam non nostram vitam, sed Christi vitam, sed Christum ipsum vivemus*[4].

VI

Cette règle s'applique surtout aux fonctions du sacerdoce et du saint ministère : pourquoi ? Parce que ces fonctions sont surnaturelles de leur nature, et qu'il y a pour nous une obligation spéciale de les faire sainte-

1. Joan., xv, 4.

2. Respice in servos tuos, Domine, et in opera tua ; et sit splendor Dei nostri super nos, et opera manuum nostrarum dirige super nos et opus manuum nostrarum dirige. (Ps. LXXXIX, 16, 17.) Dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare, Domine Deus, Rex cœli et terræ, hodie corda et corpora nostra, sensus, sermones et actus nostros in lege tua et in operibus mandatorum tuorum.

3. Vivo ego, jam non ego : vivit vero in me Christus. (Gal., II, 20.) Non dicit : Vivo Christo, sed quod multo majus est : Vivit in me Christus. (S. Chrys., *In hunc loc.*)

4. S. Amb., *In Philipp.*, I, 21. Rom., VIII, 9 ; I Cor., VI, 17.

ment. Telles sont, entre autres, la célébration des saints offices, l'administration des sacrements. On doit aller au saint tribunal, au catéchisme, auprès des malades, dans le même esprit et avec la même religion qu'on monte à l'autel. C'est pourquoi il est de règle de commencer chacune de nos fonctions par une prière au Saint-Esprit ou à la Sainte-Trinité, afin d'obtenir la grâce de les bien faire. Mais un ecclésiastique, qui veut vivre uniquement pour Dieu et agir toujours d'une manière sainte et méritoire, étendra cette règle à toutes ses actions. Comme il faut que toutes soient faites sous l'influence de l'Esprit de Dieu, par un mouvement supérieur à celui de la nature, nous ne devrions jamais cesser d'invoquer le secours du ciel, en disant de cœur ce que les anciens solitaires répétaient si souvent de bouche : *Deus, in adjutorium meum intende*, ou ce que l'Église nous fait réciter chaque matin en descendant de l'autel : *Actiones nostras, quæsumus, Domine, et aspirando præveni et adjuvando prosequere.*

On sait qu'il n'est pas d'acte, si commun et si profane qu'il soit, comme les visites, les conversations, les repas, qu'on ne puisse ennoblir et surnaturaliser par cette disposition. Aussi l'Apôtre exhorte-t-il tous les fidèles à faire chacune de leurs actions au nom du Sauveur et pour la gloire de Dieu : *Omnia quæcumque facitis, in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi facite*[1]. *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite*[2]. C'est l'Esprit de Dieu, dit-il, qui conduit les enfants de Dieu[3], ou les

1. Col., III, 17. — 2. I Cor., X, 31.
3. Quicumque enim spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. (Rom., VIII, 14.)

véritables chrétiens ; à plus forte raison doit-il conduire et animer les ministres de Dieu. Or, quelle est la meilleure garantie que nous ayons de suivre en tout l'Esprit de Dieu ? N'est-ce pas de faire toutes nos actions en esprit de sacrifice, c'est-à-dire en union avec Notre-Seigneur, s'immolant à la gloire de son Père, dans sa personne et dans ses membres [1] ?

Pour les repas, nous avons, ce semble, une raison spéciale de les faire d'une manière chrétienne, non seulement parce que l'Apôtre les signale expressément dans sa recommandation, mais encore parce qu'ils sont une sorte de communion à des créatures d'un ordre inférieur, destinée à entretenir et à développer notre vie corporelle. Naturellement, ils nous rappellent les communions sacramentelles qu'il nous est donné de faire pour soutenir la vie de nos âmes, et nous font penser à cette communion suprême et permanente qui sera la source de notre gloire et de notre félicité au ciel. Aussi, l'Église nous suggère-t-elle l'une et l'autre de ces pensées dans ses prières avant et après le repas : *Mensæ cœlestis participes... Ad cænam vitæ perpetuæ* [2].

Heureux le prêtre qui passe ainsi ses journées dans le souvenir et sous l'influence du saint Sacrifice, qui n'oublie pas, dans le cours de ses occupations, la divine Hostie dont il s'est nourri à l'autel. Il apprécie, comme il doit, le don de Dieu ; et, suivant le conseil du Sage, il en recueille et en met à profit jusqu'aux moindres par-

1. Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. (Rom., VIII, 13.)

2. M. Hurtevent, fondateur du séminaire de Lyon, avait pour pratique de prendre toujours à table son premier morceau en souvenir de sa communion du matin. Il pensait que le pain matériel devait nous faire aspirer au pain de l'Eucharistie, comme le pain de l'Eucharistie à l'aliment spirituel et tout céleste de l'éternité.

celles [1]. Grâce à sa fidélité, il honore son ministère et il le rend fécond ; sa vie se remplit de mérites et son union avec Notre-Seigneur se resserre de plus en plus. Après avoir germé dans son cœur, *in corde bono et optimo* [2], le Verbe de Dieu, froment des élus [3], ne peut manquer d'y prendre racine et d'y produire, avec le temps, des fruits abondants et précieux : *Faciet fructum, aliud centesimum, aliud sexagesimum, aliud vero trigesimum* [4].

1. Non defrauderis a die bono et particula boni doni non te prætereat. (Eccli., XIV, 14.)
2. Luc., VIII, 5.
3. Semen est Verbum Dei. (Luc., VIII, 11.)
4. Matth., XIII, 22.

SECTION III

AVANTAGES QUE PROCURE AU PRÊTRE LA CÉLÉBRATION HABITUELLE DU DIVIN SACRIFICE

CHAPITRE PREMIER

C'EST POUR LUI LE PRINCIPE DE SANCTIFICATION LE PLUS PRÉCIEUX

I

Faisons abstraction pour le moment de la vertu sacramentelle de l'Eucharistie et de la valeur du divin Sacrifice. Quand le prêtre ne trouverait à l'autel qu'un avantage, celui d'être en présence du Sauveur et d'avoir devant lui l'adorable Victime aussi réellement que saint Jean et la très sainte Vierge l'avaient devant les yeux au Calvaire, ne serait-ce pas déjà un secours précieux et un stimulant des plus efficaces pour le faire avancer dans la perfection ? S'il a suffi bien des fois à une âme généreuse de voir de près un homme de Dieu, d'être témoin des vertus d'un saint, d'en recevoir une instruction ou un encouragement, pour être saisi d'un esprit nouveau et pour se lancer dans la carrière de la perfection avec une ardeur et un courage dont elle ne se croyait pas capable, quelle impression ne doit pas produire sur le cœur d'un ecclésiastique ce spectacle si souvent renouvelé du Fils de Dieu immolé sur l'autel, ce tête-à-tête prolongé avec le Saint des saints, cette contemplation quotidienne de son dévouement, de sa charité et de toutes ses vertus ?

Suivant saint Liguori, la visite journalière du Saint-Sacrement est une pratique si salutaire, qu'il n'est guère possible d'y être longtemps fidèle, sans se donner à Notre-Seigneur et sans prendre la résolution de le bien servir. Mais qui ne voit la différence qu'il y a entre une prière de quelques moments devant le saint Tabernacle, et la célébration du divin Sacrifice ou l'immolation du Verbe fait chair ? Quand le prêtre est à l'autel, il n'a pas seulement l'assurance que Notre-Seigneur est devant lui sous la forme d'une hostie : il a sous les yeux l'hostie sainte ; il la consacre, il la prend entre les mains, il l'élève vers le ciel, comme pour l'offrir aux regards de son Père et aux adorations des hommes ; il l'approche de son cœur ; il la reçoit dans sa poitrine. Non seulement il se souvient de ce que le Fils de Dieu a fait pour le salut du monde, et de ce qu'il a enduré pour lui en particulier ; mais à chacun de ses souvenirs répond une réalité présente et vivante. Tous les mystères de l'Homme-Dieu se renouvellent en sa faveur. A sa voix, le Verbe incréé descend du trône de sa gloire : il se livre à lui aussi véritablement qu'il s'est donné à sa très sainte Mère. Il est à l'autel tel qu'il était à la crèche, non seulement avec le même amour, mais dans la même humilité et la même dépendance, avec le même dénûment et pour les mêmes fins. Il s'offre en sacrifice à son Père, comme il s'est offert à la croix. Le prêtre coopère à ces Mystères : il en est l'instrument et le ministre. Il a sous ses yeux, il tient sous sa main ce qu'il y a de plus auguste et de plus saint au ciel et sur la terre : la personne même du Verbe fait chair, sa divinité comme son humanité, son esprit et son cœur, ses grâces et ses mérites et les grâces de tous ses mystères, en particulier

de son sacrifice, terme et couronnement de sa vie.

A la vérité, ces merveilles sont invisibles aux yeux du corps, et l'âme ne les contemple pas à découvert comme elle fera au ciel. Mais pour celui qui a la foi, qui croit à la véracité de Dieu aussi bien qu'à sa puissance et à son amour, elles ne sont pas moins certaines sous le voile qui les recouvre que si elles éclataient au grand jour : *Fides est oculus cordis*[1]. *Est argumentum non apparentium*[2]. Le prêtre en doit être d'autant plus frappé qu'il en a devant lui, avec la substance et la réalité, l'image la plus sensible et l'emblème le plus expressif. Sous les espèces sacramentelles, il touche la chair du Fils de Dieu ; il la présente comme victime à la Majesté divine ; il la reçoit en communion comme le pain du ciel ; il la donne en nourriture aux fidèles. Et c'est tous les jours que ces mystères se renouvellent devant lui, qu'ils se reproduisent par ses lèvres et par ses mains ! Les disciples qui vécurent avec Notre-Seigneur sur la terre, les Apôtres eux-mêmes à qui le divin Maître disait : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis*[3] *!* recevaient-ils de lui de plus grandes faveurs ? Leur donnait-il des leçons plus instructives, des exemples plus frappants ? Pouvait-il leur faire mieux comprendre, avec les obligations qu'ils avaient envers Dieu, le zèle qui devait les animer pour le salut de leurs frères et la manière dont ils devaient travailler à les sanctifier ?

II

On lit, dans la Vie de sainte Catherine de Sienne, que le Sauveur voulant la faire mourir aux créatures et pren-

1. S. Aug., *Serm.* CXX, 3. — 2. Heb., XI, 1. — 3. Luc, X, 23.

dre une entière possession de son âme, lui dit un jour : « Sais-tu, ma fille, ce que je suis et ce que tu es? Tu serais heureuse de le savoir; eh bien! je vais te l'apprendre : Je suis celui qui est; toi, tu es ce qui n'est pas. » Le Seigneur avait tenu autrefois un langage semblable à Moïse, en lui donnant la mission d'aller porter au roi d'Égypte l'ordre de rendre la liberté au peuple d'Israël. « Je suis celui qui suis, le seul être qui existe réellement, essentiellement, absolument : *Ego sum qui sum.* Tu diras à Pharaon et à tes frères : Celui qui m'envoie vers vous, c'est Celui qui est[1]. Devant lui, quiconque se croit quelque chose se trompe : il n'est qu'un pur néant. » Rien qui exprime mieux la grandeur du Souverain Être et la distance incommensurable qui le sépare de tous les autres êtres. Mais n'a-t-on pas droit d'affirmer que jamais cette parole n'a été dite, ou cette instruction n'a été donnée à qui que ce soit d'une manière aussi énergique et aussi frappante qu'elle l'est chaque jour au prêtre de la nouvelle Loi, dans la célébration du divin Sacrifice; par conséquent, que jamais personne n'a été mieux à même de comprendre la grandeur infinie de Dieu et le néant de toute créature devant Dieu?

En effet, considérez ce que fait le Seigneur pour ce prêtre. Il l'appelle chaque matin dès son réveil, l'amène dans son sanctuaire et lui fait voir à l'autel, non le buisson ardent que Moïse aperçut au pied du Sinaï, mais l'holocauste perpétuel dont ce buisson était la figure, la divine Victime toujours embrasée et toujours subsistante, heureuse de se consumer devant la Majesté suprême et anéantissant perpétuellement à sa gloire,

1. Exod., III, 1-15.

avec la nature créée qu'elle en a reçue, le monde qui lui est soumis et tout ce que le monde renferme. Loin de tenir son ministre à distance comme le chef du peuple ancien, Dieu le fait approcher aussi près que possible ; il lui met sous ses yeux l'auguste Victime ; il lui fait considérer le premier-né de la création, le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très Haut, infiniment supérieur à toute principauté et à toute domination, Celui par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre, en qui résident, avec tous les trésors de la science et de la sagesse, la plénitude même de la Divinité, en un mot son propre Fils, son Fils unique et bien-aimé ; il le lui montre dans la lumière de la foi, non seulement humilié et prosterné à ses pieds, mais immolé et anéanti devant sa grandeur ; et c'est par cette vue, par ce langage d'action plus frappant que toutes les paroles, qu'il fait entendre à son âme la parole qu'il prononça autrefois à Horeb : *Ego sum qui sum.* « Il n'y a point d'autre être que moi. Toute existence disparaît devant la mienne. Vois ce que mon Fils croit devoir faire pour honorer ma grandeur, et juge des sentiments qui te conviennent à toi-même. Je suis le seul à qui tu doives l'hommage de ton adoration, de ton amour, de ta reconnaissance et de ta soumission, mais c'est absolument et sans réserve que tu me le dois : *Vide quod ego sim solus et non est alius præter me*[1]. »

III

En même temps qu'il voit ce qu'il faut penser de Dieu et à quel point il le faut honorer, le prêtre apprend en-

1. Deut., XXXII, 39.

core à l'autel quelle charité il doit avoir pour son prochain et comment il doit lui témoigner son amour.

1° C'est Dieu le Père d'abord qui le lui apprend par son exemple, et c'est l'Évangile qui lui inculque cet enseignement. Le divin Maître annonce qu'il est venu ici-bas pour régénérer l'humanité, et qu'afin d'accomplir cette œuvre, il faut qu'il soit élevé de terre et suspendu en l'air au milieu des peuples, comme le serpent d'airain l'a été à la vue des enfants d'Israël ; puis il fait cette réflexion : « Telle est la miséricorde de mon Père envers les hommes. Il les aime au point de me sacrifier, de sacrifier son Fils unique pour les sauver de l'enfer et leur donner la vie éternelle : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat sed habeat vitam æternam*[1]. Qui pourrait n'être pas touché de ces paroles : *Sic Deus dilexit mundum !* Ce qu'Abraham a fait de plus héroïque pour témoigner à Dieu qu'il l'aimait de tout son cœur[2], Dieu ne dedaigne pas de le faire à son tour pour nous apprendre combien il nous aime, par conséquent combien nous devons nous aimer les uns les autres. Et non content de nous avoir donné une fois au Calvaire cette preuve de sa charité, il ne cesse de nous l'offrir chaque jour tout de nouveau à l'autel. Or, qui doit mieux entendre cette parole que le prêtre, ministre du saint autel ? Qui doit en être plus touché ? N'est-ce pas lui qui contemple cette merveille de plus près, qui l'a plus souvent devant les yeux ? C'est donc à lui que s'adresse en premier lieu cette parole : *Sic Deus dilexit mundum*[3] *! Inspice et fac secundum exemplar*[4] *!*

1. Joan., III, 16. — 2. Gen., XXII, 12. Cf. Rom., VIII, 32 ; II Pet., I, 17. — 3. Joan., III, 16. — 4. Exod., XXV, 40.

2° La leçon devient plus frappante encore par la générosité avec laquelle le Fils de Dieu se conforme au bon plaisir de son Père. Car c'est de son plein gré qu'il est immolé à l'autel comme à la croix; c'est librement, c'est par amour qu'il se dévoue; c'est lui-même qui verse son sang pour nous laver de nos iniquités : *Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo* [1]. Sans doute, la dernière fin de son sacrifice comme de toute sa vie, c'est la gloire de la Majesté divine : il ne peut pas s'en proposer une autre; mais il n'est pas moins certain que notre salut est le prix de son dévouement, et que c'est en nous rachetant, en nous purifiant, en nous ornant de vertus qu'il rend à son Père la gloire qu'il veut bien lui rendre. Sa vie donc, et surtout son sacrifice qui en est le couronnement, a été l'acte de charité le plus parfait qu'on puisse concevoir. Jamais personne ne nous a aimés ainsi, dit l'Apôtre, ni porté le dévouement si loin : *Majorem caritatem nemo habet* [2]. *Vix enim pro justo quis moritur : nam pro bono forsitan quis audeat mori? Commendat autem caritatem suam in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est* [3]. Or cet acte de charité incomparable, surhumain, incompréhensible, ne se renouvelle-t-il pas aussi tous les jours par les mains des prêtres? Chaque matin, après avoir fait prendre à son ministre le vêtement de la charité [4], le Fils de Dieu s'offre par lui à son Père en faveur des hommes, de tous les hommes, des pécheurs aussi bien que des justes. Il s'immole pour eux, comme au Calvaire, et de plus il se donne à eux en nourriture comme au Cénacle.

1. Apoc., I, 5. — 2. Joan., XV, 12. — 3. Rom., VI, 8, 9.
4. Vestem sacerdotalem, per quam caritas intelligitur. (*Pontif.*)

Ce n'est pas seulement sa grâce ou sa parole qu'il leur offre pour aliment : c'est lui-même ; c'est sa chair et son sang. « Prenez et mangez, dit-il : ceci est mon corps. Prenez et buvez : ceci est mon sang. Celui qui fera de moi son aliment vivra pour l'éternité [1]. »

« Voilà, dit saint Jean, comment un Dieu nous aime, et comment il veut que nous nous aimions les uns les autres. *Videte qualem caritatem* [2]. Il nous montre la voie afin que nous marchions sur ses traces. De même qu'il a donné pour notre salut son sang et sa vie, il demande que nous donnions pour le salut du prochain notre sang et notre vie. A plus forte raison veut-il que nous ne lui refusions pas, dans le besoin, notre dévouement, nos travaux, nos peines : *In hoc cognovimus caritatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit. Et nos debemus pro fratribus animas ponere* [3]. » .

IV

Toutefois, ce qu'il importe d'apprendre avant tout, ce sans quoi nous ne saurions avoir ni mérite, ni perfection, ni charité véritable, c'est l'abnégation et le sacrifice.

L'abnégation est la première disposition que Notre-Seigneur demande de celui qui veut se mettre à son service [4]. Pour être à lui, dit saint Paul, il faut avoir crucifié sa chair et ses convoitises : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt, cum vitiis et concupiscentiis*

1. Matth., xxvi, 26, 27 ; Joan., vi, 32. — 2. I Joan., iii, 1.

3. I Joan., iii, 16. Cf. Joan., xv, 12, 13.

4. Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me. (Luc, ix, 23.)

suis [1]. Le sacrifice de soi-même, l'immolation du vieil homme, la mortification, voilà le fondement de la vie chrétienne et la condition de toute vertu surnaturelle. Mais n'en est-ce pas aussi la difficulté? *Durus multis videtur hic sermo* [2]. Aussi Notre-Seigneur ne se contente pas de nous recommander la pratique de cette vertu : il s'efforce de nous y exercer ; et comme notre nature répugne à se laisser immoler, il veut bien se faire lui-même la matière de nos sacrifices et nous mettre entre les mains sa chair et son sang pour notre première et principale victime. C'est ainsi qu'il forme ses ministres au détachement et à l'immolation, et qu'il les met dans la nécessité de se montrer généreux. Car lorsqu'on immole chaque jour au Seigneur son propre Fils, le Verbe fait chair, lorsqu'on proclame chaque matin devant toute l'Église que ce serait peu, pour honorer la Majesté de Dieu, de lui sacrifier l'univers entier et toute la création, quel moyen de ne pas reconnaître que rien ne doit être préféré à sa gloire? Comment ne pas sentir que ce serait une indignité de lui refuser le sacrifice de nos intérêts, de nos inclinations, de notre santé, de notre vie même? Que si l'on est une fois bien pénétré de ce sentiment, est-il à croire qu'on ait assez peu de courage pour y renoncer en pratique et les contredire par sa conduite? Quand le Fils de Dieu se sert de nous pour offrir à son Père son corps et son sang, quand nous demandons chaque matin pour tous les fidèles la grâce de s'associer à cette immolation et d'être reçu avec le Sauveur, comme une même hostie : *Hostiam viventem, puram, Deo placentem* [3], pouvons-

1. Gal., v, 24. — 2. Imit.. II, 1. — 3. Rom., XII, 1.

nous manquer de résolution pour nous dévouer à son service et nous immoler à sa gloire aussi parfaitement qu'il le désire [1] ? Aussi le Pontife qui nous a conféré le sacerdoce, voulant nous exhorter à faire généreusement tous les actes de vertu qu'exige notre caractère, s'est-il borné, dans notre ordination, à nous mettre devant les yeux le mystère de l'autel en nous recommandant d'en acquérir l'intelligence et d'en conserver le souvenir : *Agnoscite quod agitis ; imitamini quod tractatis ; quatenus mortis dominicæ mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis omnibus procuretis* [2].

V

Toujours à l'autel ou près de l'autel, occupé d'objets invisibles supérieurs au sens et à la raison, le prêtre ne saurait manquer de s'élever dans ses vues et dans ses pensées. Il ne tardera donc pas, s'il est fidèle à la grâce, à se dégager des préjugés du siècle et des illusions de la nature. Peu à peu, il cessera d'être un homme de la terre et du temps, pour devenir un homme du ciel et de l'éternité. Ce qui le déterminera, ce qui sera la base de ses jugements et la règle de sa conduite, ce ne seront plus les impressions des sens et les exemples qu'il aura sous les yeux ; ce ne sera plus sa raison seulement : ce sera sa foi. Il vivra dans le monde ; il continuera d'y remplir tous les devoirs communs et d'y exercer ses facultés naturelles ; mais, sans perdre la terre de vue, il se tiendra, autant qu'il pourra, par les

1. Væ portantibus crucem Christi, et non sequentibus eum ! (S. Bern.)
2. Pontif., *De Presbyt. fac.*

pensées et les affections, dans une région plus élevée ; son esprit habitera un autre monde, le monde surnaturel, en comparaison duquel tout ce qui est terrestre a peu de valeur et jette peu d'éclat. Ce qu'il aura habituellement dans l'esprit, ce seront les destinées des âmes et les voies diverses où elles marchent : d'un côté le ciel et sa béatitude, de l'autre l'enfer et ses flammes éternelles, entre l'un et l'autre, l'humanité, attirée en haut par la parole, l'exemple, la grâce du Fils de Dieu ; entraînée en bas sur la pente de l'abîme par l'effort du démon et le poids de la concupiscence. Pour lui, il se verra placé à la tête de ses frères avec la mission de continuer parmi eux le ministère du Sauveur, c'est-à-dire de rendre au Père céleste les hommages dus à sa grandeur, de répéter aux hommes de bonne volonté les instructions, les avis, les encouragements du divin Maître, et de leur communiquer les grâces qu'il leur a méritées au prix de son sang.

Ainsi le mystère de l'autel exerce et fortifie la foi du prêtre. Il lui fait acquérir comme une seconde vue toute surnaturelle et toute céleste. Ses yeux s'ouvrent chaque jour davantage à la fraction du pain [1]. Éclairé d'une nouvelle lumière, il prend sur toutes choses de nouvelles idées et de nouveaux sentiments. Ce qui le ravissait autrefois par sa magnificence, lui paraît bientôt si terne et si mesquin qu'il en détourne le regard. La beauté de la nature, les chefs-d'œuvre de l'art, les productions les plus sublimes du genre humain, ne

1. Luc xxiv. Dominus noster Jesus Christus ante panis fractionem ignotus, loquitur cum hominibus ; in panis fractione cognoscitur, quia ibi percipitur, ubi vita æterna percipitur. (S. Aug., Serm. cxlvi, de temp.)

peuvent plus le satisfaire. *Cogitatio illius apud Altissimum*[1]. Les perfections de Dieu, les mystères que sa sagesse nous a révélés, les prodiges de grâce qu'il a accomplis, voilà les seules merveilles qui excitent son admiration. Les contempler, les sonder, en découvrir les raisons, l'harmonie, les conséquences, voilà le charme de son esprit et les délices de son cœur. Rien ne peut plus lui plaire qu'en Jésus-Christ. Plus les oracles du divin Maître sont profonds, plus il y découvre de sagesse, et plus il y trouve d'attraits. Non moins que ses enseignements, ses œuvres le ravissent. Il reconnaît dans l'Église la famille des enfants de Dieu, et dans chaque fidèle un membre de son Fils. L'aspect de la croix l'attendrit et l'embrase. Il y voit ce que voyait saint Paul, le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse divines, le témoignage d'une miséricorde infinie, la source de tous les mérites, le fondement de toutes les espérances. Mais le suprême objet de sa vénération, c'est l'Eucharistie, la présence réelle du Verbe fait chair, son sacrifice, son action sur les âmes. Loin de troubler sa raison, ce mystère devient pour lui comme un fait d'expérience et une réalité manifeste. Soit qu'il en saisisse les preuves avec une clarté plus parfaite, soit que le divin Maître en rende par sa grâce la réalité sensible à son cœur, il croit sans aucun effort; il lui semble presque voir ce qu'il croit : *Credit et intelligit*[2]. Il pourrait dire en toute vérité ce que disait

1. Sap., v, 6. Cernenti creatorem angusta est omnis creatura. (S. Greg., in *Dial.*, II, 25.)

2. *Off. San. Sulp.* Nisi credideritis, non intelligetis. (Isaï., VII, 9, *juxta Sept.*) Fides est oculus cordis. (S. Aug., *Serm.* CXX, 3.) Cf. Luc, XXIV, 35.

naguère un ministre de la Réforme, converti au catholicisme : « Quand l'Écriture et la Tradition ne me fourniraient pas des preuves sans réplique de la présence du Sauveur dans son Sacrement, ce que je sens dans mon cœur et ce qui se passe en moi quand je communie suffirait pour me rendre tout doute impossible. » Les objections des incrédules ne l'inquiètent pas plus que leurs blasphèmes ne l'effrayent. Il prend leur aveuglement en pitié. Il les plaint, comme l'Apôtre plaignait les infidèles d'être privés de la vie de l'âme et de fermer les yeux à la lumière au milieu des clartés du jour : *Tenebris habentes obcæcatum intellectum, alienati a vita Dei, propter cæcitatem cordis ipsorum*[1].

VI

Voilà ce que la fréquentation de l'Eucharistie est de nature à produire sur l'esprit d'un ministre de l'Église. Voilà ce qu'éprouverait un prêtre, animé d'une vraie foi, quand il ne trouverait dans ses fonctions d'autre avantage que d'être, chaque matin, en présence du Sauveur et d'assister en corps et en âme au renouvellement de sa Passion et de sa mort. Mais ce n'est là qu'une partie du dogme catholique. L'Eucharistie n'est pas seulement une image vivante de l'Homme-Dieu, une représentation substantielle de son immolation, le Sauveur lui-même présent et vivant sous le voile des saintes Espèces : c'est, suivant la foi de l'Église, un sacrifice véritable et un véritable sacrement. Or, nous savons que, comme sacrifice aussi bien que comme sacrement,

1. Eph., IV, 18.

ce mystère agit sur les âmes; il opère par lui-même; il a une vertu intrinsèque, une efficacité surnaturelle qui lui est propre. Le Sacrement confère à celui qui le reçoit la grâce sanctifiante; il resserre le lien qui l'unit au Sauveur; il lui communique plus abondamment son Esprit; il le fait participer dans une plus grande mesure à sa divine vie [1]. Quant au Sacrifice, il fournit au prêtre qui le célèbre un moyen sûr d'obtenir de Dieu des grâces actuelles, qui peuvent avoir, pour lui et pour les autres, des résultats tout aussi précieux [2].

Indépendamment de toute intention et sans qu'il ait besoin de faire aucune réserve en sa faveur, l'office que le prêtre exerce lui assure une part privilégiée dans les fruits du Sacrifice. Comme c'est lui qui consacre, c'est lui qui offre, c'est lui qui immole, c'est lui qui intercède et qui supplie. S'il agit au nom du Sauveur qu'il représente, et au nom de l'Église dont il est le ministre, il agit aussi en son propre nom, sous sa responsabilité et dans son intérêt. Le sacrifice qu'il présente à Dieu est son sacrifice avant d'être celui des fidèles. *Meum ac vestrum sacrificium*, dit-il aux assistants. C'est pour lui comme pour ses frères, et même pour lui plus que pour tout autre, qu'il s'humilie de ses misères et qu'il demande pardon de ses fautes. C'est spécialement pour lui qu'il offre la divine Hostie : *Quam ego, indignus famulus tuus, offero tibi, Deo meo, vivo et vero.* C'est pour

1. Sicut Christus in mundum visibiliter veniens contulit mundo vitam gratiæ, secundum illud : Gratia est veritas per Jesum Christum facta est, ita in hominem sacramentaliter veniens, vitam gratiæ operatur secundum illud : Qui manducat me vivet propter me. (S. Th., p. 3, q. 79, a. 1.)

2. Conc. Trid., *Sess.* VII, De Sacram., can. 1; et *Sess.* XXII, De Sacrif. Missæ, can. 1.

lui aussi en premier lieu qu'il demande et qu'il attend la bénédiction du ciel : *Ut quotquot ex hac altaris participatione sumpserimus omni benedictione cœlesti repleamur... Ut mihi et illis pro quibus sacrificium obtuli, sit, te miserante, propitiabile.* Si les sacrifices figuratifs ont obtenu tant de grâces à ceux qui les offraient, quelles bénédictions le prêtre de la Loi nouvelle ne doit-il pas attendre du Sacrifice divin! Sa confiance n'est pas fondée seulement sur l'ardeur de ses vœux et sur la bonté de Dieu envers tous ses enfants : elle l'est sur son caractère de prêtre, sur son union avec Jésus-Christ, Pontife suprême, et sur l'exercice qu'il fait de son sacerdoce dans l'oblation de la divine Victime. Ainsi son office lui assure de droit divin une part privilégiée dans les fruits du sacrifice. Le concile de Trente nous semble mettre ce point hors de doute, en définissant que le célébrant n'est pas le seul à tirer profit de son oblation[1].

En même temps, le prêtre participe aux fruits du Sa-

1. Conc. Trid., *Sess.* XXIII, De Sacr. Missæ, can. 3. Les fruits du saint Sacrifice étant pour l'ordinaire tout intérieurs, il n'est pas facile d'en constater la réalité par l'observation. Néanmoins, afin d'animer la confiance de ses ministres, Dieu se plaît à leur accorder quelquefois des grâces extérieures où il leur est impossible de méconnaître son intervention. Lorsque saint Jean de Matha manquait d'argent pour le rachat des captifs, il montait à l'autel, dit son historien, et Dieu venait à son secours d'une manière ou d'une autre ; ou le maître se laissait toucher par ses supplications, ou des sommes considérables arrivaient au saint d'une manière merveilleuse. Saint Philippe de Néri obtint, à sa première Messe, la conversion de trois Juifs. Saint Jean de la Croix, ayant demandé, en allant pour la première fois à l'autel, de ne jamais perdre l'amitié de Dieu, entendit cette réponse : « Je t'accorde ce que tu désires. » Le vénérable Antoine de Collelis, des Pieux Ouvriers, cité par saint Liguori, ne craignait pas de dire : « Quand j'ai Notre-Seigneur entre les mains, j'en obtiens tout ce que je veux. » Cf. S. Aug., *De Civit. Dei,* VIII, 22 ; S. Greg. M., *Dial.,* VI, 57, 58.

crement. Nul n'est mieux fondé à en attendre une mesure abondante. Non seulement il a consacré la divine Victime qu'il distribue à la sainte Table, mais il est le premier à la recevoir, et il la reçoit dans les conditions les plus propres à exciter sa ferveur. C'est publiquement, c'est à l'autel même, comme ministre de l'Église et représentant de Jésus-Christ, après l'offrande et l'immolation de la divine Hostie, après de longues supplications faites en sa présence, au moment où sa foi, son recueillement, sa charité, sont éveillés au plus haut degré, c'est avant tous les fidèles, comme leur chef et leur modèle, qu'il prend le corps du Fils de Dieu et qu'il en fait son aliment, en le suppliant de garder son âme pour la vie éternelle. Et il le reçoit de la même manière que les apôtres l'ont reçu, au début de la Passion, sous l'espèce du pain et sous l'espèce du vin, afin que, l'immolation sanglante du Sauveur lui étant représentée d'une manière plus vive, il sache mieux apprécier l'étendue du sacrifice que l'Homme-Dieu a fait en sa faveur et de celui qu'il lui demande d'accomplir avec sa grâce et dans son esprit.

Ainsi l'autel n'est pas seulement pour le prêtre une exhortation à la vertu et un stimulant à la pratique de la perfection : c'est un secours actif et puissant d'une efficacité toute divine. Qu'il soit offert comme Victime ou donné en aliment, le Sauveur ne cesse pas de travailler à notre sanctification. Tous les théologiens reconnaissent que le saint Sacrifice n'a pas seulement pour but d'honorer Dieu et de le remercier de ses bienfaits, mais qu'une de ses fins et un de ses effets, tout aussi essentiels, c'est de l'intéresser à nous, de satisfaire sa justice et de nous obtenir ses faveurs. Tous

enseignent également que le principal fruit du Sacrement est de nous unir à Notre-Seigneur, de nous animer de son esprit, de nous enrichir de ses mérites et de ses grâces [1]. L'un et l'autre tendent donc en même temps à produire ce qu'ils signifient, à mettre en nous ce qu'ils nous demandent, à établir ou à fortifier dans notre âme les vertus dont ils nous offrent l'image : *Ut secundum eum qui vocavit nos sanctum et ipsi in omni conversatione sancti simus* [2]. Chaque fois que nous offrons le corps du Sauveur ou que nous y participons par la Communion, il nous aide à nous détacher de nous-mêmes, à crucifier le vieil homme, à nous laisser conduire par l'esprit de Dieu, à nous dévouer pour le salut et la sanctification de nos frères, à nous rendre conformes à Notre-Seigneur, la seule victime et le seul prêtre parfaits, enfin à offrir à la Majesté divine les hommages que demandent ses perfections et son amour. Comment l'usage quotidien qu'il nous est donné d'en faire ne serait-il pas le secours le plus précieux pour vivre chrétiennement et avancer dans la voie du salut [3] ?

VII

L'expérience vient ici à l'appui des principes : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia* [4]. Il n'est pas un digne prêtre qui ne trouve en sa

1. Qui manducat me vivet propter me. (Joan., VI, 58.) Quia ego vivo et vos vivetis. (XIV, 49.) Ego sum vitis, vos palmites. (XV, 1.)
2. Ordin. Missæ.
3. Quoties hoc mysterium recolis, et Christi corpus accipis, toties tuæ redemptionis opus agis et particeps omnium meritorum Christi efficeris. Imit., IV, 2.
4. Joan., I, 9.

conscience un témoignage de la vertu sanctifiante du divin Sacrifice. Il n'est pas de fidèle impartial et judicieux qui ne soit à même d'en reconnaître les effets.

Nous ne prétendons pas que l'Eucharistie rende saints tous ceux qui la consacrent. Si puissante que soit la grâce attachée au corps et au sang du Sauveur, elle ne va pas jusqu'à nous enlever notre libre arbitre; et, à l'autel comme à la sainte Table, elle a besoin, pour produire ses effets, de notre coopération. Les prêtres peuvent, comme les fidèles, rendre stériles par leur faute les grâces qu'ils reçoivent ou qui leur sont offertes. Il est possible que plusieurs ne célèbrent pas avec la ferveur et la pureté nécessaires, qu'un certain nombre négligent la préparation ou l'action de grâces requises pour tirer profit du saint Sacrifice. Qui ne sait qu'il se trouva parmi les douze Apôtres un indigne, un traître, qui profana la sainte Hostie au moment même où elle lui était donnée pour la première fois de la main même du Fils de Dieu [1] ?

Qu'on ne nous oppose donc pas les fautes ou les défauts qu'on croit remarquer dans certains ecclésiastiques. Qu'on n'objecte pas que plusieurs semblent déchoir à mesure qu'ils s'avancent dans les Ordres et qu'ils ont avec l'Eucharistie des rapports plus fréquents. Les exceptions ne renversent pas la règle : elles la confirment, au contraire. Pour être assuré de l'efficacité d'un remède, est-il nécessaire qu'on ne l'ait jamais employé en vain ? Non, il suffit qu'il ait rendu ou conservé la santé lorsqu'il a été pris de la manière et dans les conditions requises pour seconder sa vertu. C'est ce

1. S. Th., p. 1, q. 31, a. 2.

qui a lieu ici et ce qu'il est aisé de constater de la manière la plus manifeste. S'il est des ecclésiastiques que la fréquentation de l'autel ne sanctifie pas, qui, loin de devenir meilleurs, semblent se relâcher et s'attiédir de plus en plus, quels sont-ils? Ce sont les négligents et les mondains, ceux qui n'attachent pas une grande importance au ministère qu'ils exercent, qui n'ont pas à cœur d'en profiter, qui sont peu soigneux d'y apporter une digne préparation. Pour les bons prêtres, pour ceux qui ont du saint autel le respect qu'il mérite, qui, loin de mettre obstacle à la vertu des divins Mystères, ont à cœur d'en recueillir les fruits [1], on peut affirmer qu'ils en profitent et qu'ils croissent en vertus et en mérites, à proportion de leurs désirs et de leurs soins. L'Église relève elle-même ce fait, et elle a soin de nous le faire remarquer : *O quam suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus, qui pane suavissimo de cælo præstito, esurientes reples bonis, fastidiosos divites dimittens inanes* [2].

VIII

En effet, quel est le prêtre exemplaire et fervent qui ne rapporte à Notre-Seigneur, vivant dans l'Eucharistie, au privilège qu'il a de l'offrir et de le recevoir tous les jours, le mérite de sa vertu et l'honneur de sa persévérance ? Quel est le jeune ecclésiastique qui ne craindrait d'être accablé par la charge du sacerdoce et le poids du saint ministère, s'il ne pouvait compter sur cet aliment quotidien pour soutenir ses forces et ani-

1. Habentes mysterium fidei in conscientia pura. (I Tim., III, 3.)
2. *Act. gratiar. post Missam.* Antiph.

mer son ardeur? Où est le digne ministre des autels qui ne fasse chaque jour avec confiance au saint autel la prière que lui dicte l'Église : *Corpus tuum, Domine, quod sumpsi et sanguis quem potavi, adhæreat visceribus meis! Pro tua pietate prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis...*, et qui ne répète avec une conviction profonde ces paroles par lesquelles saint Bernard, célébrant, à la gloire de Dieu, l'efficacité du divin Sacrement, prenait ses auditeurs à témoin des merveilles de grâces qu'il opérait en eux : *Si quis vestrûm non tam sæpe modo, non tam acerbos sentit motus iracundiæ, invidiæ, luxuriæ, aut cæterorum hujusmodi, gratias agat corpori et sanguini Domini, quia virtus sacramenti operatur in eo* [1] *?*

Cette vertu est manifeste pour ceux mêmes qui, ne connaissant pas le secret des consciences, sont forcés

1. *Serm. in Cœn. Dom.*, 3. Sedat enim, dum in nobis manet Christus, sævientem membrorum nostrorum legem, perturbationis animi extinguit, ægrotos sanat, etc. (S. Cyr. Alex., III, 2 ; *In Joan.*, VI.) Le vénérable Barth. Holzauser, instituteur des clercs réguliers en Allemagne, recommande à ses prêtres la célébration quotidienne du divin Sacrifice comme le moyen le plus efficace pour éviter le péché, se préserver de la tiédeur et avancer dans la perfection ; mais, pour en tirer ce fruit il veut qu'on y apporte une profonde humilité, une grande pureté d'âme et une confiance filiale en Notre-Seigneur. — Ce saint prêtre avait reçu de grandes lumières sur le mystère de l'autel. En 1635, il prédit que le sacrifice de la Messe serait proscrit pendant cent vingt ans en Angleterre et dans les possessions anglaises du Nouveau Monde. Sa prédiction, imprimée et publiée en 1646, s'est accomplie de la manière la plus exacte. La proscription fut décrétée, sous peine de mort, en Angleterre, en 1658, et ne fut révoquée qu'en 1778. En Amérique, elle commença cinq ans plus tard, en 1663, et cessa aussi cinq ans plus tard, en 1783. C'est à cette proscription que semble faire allusion la Postcommunion de la fête de saint Augustin, apôtre des Anglais, 27 mai : « Suppliciter exoramus ut, B. Augustini interveniente suffragio, hostia salutaris in omni loco jugiter immoletur. » Cf. Dan., VIII, 12.

de juger de l'état des âmes par les habitudes de la vie extérieure.

Est-il un homme sage et sans prévention qui ne reconnaisse dans les ministres de l'autel, c'est-à-dire dans les principaux membres du clergé catholique, une classe d'hommes éminemment respectables par leurs vertus morales, aussi bien que par leurs connaissances et leurs fonctions religieuses? Voués à la perfection par le fait même de leur sacerdoce, ils ne se bornent pas à remplir d'une manière exemplaire les devoirs communs : ils s'astreignent à des obligations difficiles et délicates, et ils meurent presque tous avec la réputation d'y avoir été fidèles. On les trouve partout, à la tête et à la base des œuvres les plus nobles et les plus saintes, consumant leur temps, leurs forces, leurs biens souvent pour l'honneur de Dieu et pour les intérêts les plus élevés des âmes. Comme ils font profession de réprimer toutes les passions et de combattre tous les vices, ils voient constamment ligué contre eux ce qu'il y a de plus pervers et de plus dégradé dans la société; mais ils ne laissent pas d'embrasser dans une même charité tous les individus, toutes les conditions et tous les peuples, fournissant à tous les pays du monde, à toutes les barbaries comme à toutes les civilisations, des prédicateurs, des apôtres et des martyrs volontaires, ne cherchant nulle part à triompher par la violence, mais voyant un triomphe dans chacune des réformes qu'ils peuvent opérer par la persuasion, faisant une fête comme les anges pour célébrer la conversion du plus misérable pécheur, et s'en réjouissant d'autant plus que ce pécheur leur voulait plus de mal et qu'ils en avaient reçu plus d'outrages, enfin ayant pour modèle particulier et pour

règle de vie Celui qui est vénéré partout comme le type de la plus haute sainteté et que les peuples les plus éclairés du monde adorent depuis des siècles comme leur Sauveur et leur Dieu. Autant les nations chrétiennes se distinguent des autres peuples par la pureté de leur foi, la perfection de leur culte et leur respect pour la loi morale, autant parmi elles les prêtres s'élèvent au-dessus des simples fidèles par la noblesse de leurs sentiments et l'éminence de leurs vertus. Le sacerdoce est l'élite de l'Église, comme l'Église est l'élite de l'humanité. C'est là un fait éclatant qui ne peut être contesté par aucun observateur sérieux [1]. Si saint Pierre a pu dire aux premiers chrétiens qu'ils étaient un peuple saint, une race de prêtres et de rois [2], destinés à faire connaître ici-bas l'esprit et les vertus du divin Rédempteur, le divin Maître a dit avec plus de raison encore de ses ministres, qu'ils sont le sel de la terre et la lumière

1. Quam multos episcopos sanctissimos cognovi, dit saint Augustin, quam multos presbyteros, quam multos diaconos, et cujusmodi ministros divinorum sacramentorum, quorum virtus eo mirabilior et majore prædicatione dignior videtur, quo difficilius est eam in multiplici hominum genere et in ista vitæ tribulatione servare ! (S. Aug., *De mor. Eccl.*, I, 32.) « J'ai vu de mes yeux indignes et de tout près ce spectacle singulier que l'Église de Jésus-Christ a pu seule produire, du prêtre jeune et imposant, attrayant et austère, virginal et viril, passionné de tout ce qui est bon, grand, saint, généreux, homme de courage, de liberté et d'honneur, en même temps que de ferveur, de pénitence et de sainteté. J'y pense avec confusion, parce que, j'en ai trop peu profité, mais avec une admiration toujours reconnaissante. A la fin d'une longue vie écoulée dans des fortunes bien contraires, je veux confesser tout haut que c'est là le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné de contempler ici-bas. » (De Montalembert, *Test. du P. Lacordaire.*)

2. Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis. (I Pet., II, 9.)

du monde, et qu'il leur appartient de poursuivre et d'achever son œuvre sur la terre[1].

Qu'est-ce qui élève ainsi ces hommes au-dessus de la nature ? Qu'est-ce qui leur donne des pensées et des aspirations supérieures à celles du monde, un esprit plus noble, plus dévoué, plus généreux, plus constant que celui de tant d'autres ? Où puisent-ils la lumière, l'ardeur et la fermeté dont ils ont besoin pour honorer leur caractère et accomplir leur mission ? Ils le proclament hautement et tout confirme leur témoignage. C'est dans leur ministère même qu'ils trouvent la force de le remplir. *Ille me clarificabit qui de meo accipiet*, dit le divin Maître[2]. C'est dans le sacrifice de l'Homme-Dieu, offert par eux tous les jours, qu'ils puisent le courage de se sacrifier eux-mêmes tous les jours. C'est la croix de Jésus-Christ qui leur fait accepter la leur, et sa vertu qui la leur fait porter. C'est en distribuant la communion à leurs frères qu'ils sentent le besoin de se dévouer pour eux ; et c'est en la recevant qu'ils obtiennent la grâce de mettre ce dévouement en pratique. L'Eucharistie, qui les fait participer à la chair et au sang du Sauveur[3], les anime de son esprit et les revêt de ses vertus[4]. Car la loi est sans exception. Pour l'âme comme pour le corps, la vie est en rapport avec l'ali-

1. Vos estis lux mundi, vos estis sal terræ. (Matth., v, 13, 14.) Sicut misit me Pater et ego mitto vos. (Joan., xx, 21.)

2. Joan., xvi, 14.

3. Christi concorporei et consanguinei. (S. Cyrill. Hieros., *Catech.*, v.)

4. Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur. (Joan., vi, 50.) Quemadmodum si quis scintillam ignis in fœno aut palea occultaverit, totum inde ignitum necessario fiet, sic Verbum Dei tanquam scintilla in naturam nostram immissam, totam inde inflammavit atque ad vitam, interitu penitus destructo, reduxit. (S. Cyr. Alex., xv, *In Joan.*, xiv.)

mentation : *Unde pascor, inde vivo.* Là où la sainte Table a disparu, il n'y a plus de saints. Là où l'on ne communie plus à l'Homme-Dieu, on a perdu la tradition des dons divins et la pratique des vertus surhumaines. Là où l'on ne voit plus d'autel, où le divin Sacrifice a cessé, on ne trouve plus de prêtres : l'esprit sacerdotal est inconnu, ou il n'en reste qu'un souvenir.

IX

Entre toutes les vertus, il en est une plus céleste que toutes les autres, mais aussi plus délicate, qui exige plus de sacrifice, c'est la pureté. Elle se rattache à l'Eucharistie par un lien plus étroit.

Oh! qu'elle est belle, dit le Sage, qu'elle mérite de respect et d'honneurs la génération chaste qui a l'innocence en partage[1]. Mais où trouver cette vertu sur la terre? Où la verrons-nous dans sa perfection et dans son éclat? *Ubi invenitur et quis est locus ejus*[2]? Ce n'est pas chez les infidèles, dans la race d'Adam pécheur, dans cette humanité dégénérée, que les penchants de la chair dominent de si bonne heure et sollicitent si puissamment au mal : *Sensus enim et cogitatio humani cordis ad malum prona sunt ab adolescentia sua*[3]. Est-ce au milieu du monde où nous vivons, dans ce monde immortifié, sensuel, que nous avons sous les yeux, parmi

1. O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines. (Sap., IV, 1.) Castitas, pulchritudo inviolata sanctorum. (S. Bern., *De modo bene vivendi.* Serm. XXII, 4.)

2. Job, XXVIII, 12. — 3. Gen., VIII, 21.

ces demi-chrétiens, purifiés, il est vrai, à leur naissance par le sacrement de Baptême, mais si faibles dans la grâce et si souvent rebelles à la loi du Sauveur? Qui se flatte parmi eux de l'avoir conservée dans son intégrité [1]? *Quis potest dicere : Mundum est cor meum; purus sum a peccato?* Où donc la verrons-nous fleurir et briller de toute sa beauté, sinon dans la tribu sainte, dans le cœur des ministres sacrés? Oui, c'est là que le Sauveur lui a ménagé son principal refuge. Les vierges nous sont montrées par saint Jean sur un sommet élevé bien au-dessus de ce monde : *Supra montem Sion.* La génération chaste, c'est celle qui se donne au Seigneur et qui suit l'Agneau partout où il va : *Hæc est generatio quærentium Dominum. Hi sequuntur Agnum quocumque erit. Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et Agno* [2]. La pureté parfaite est l'ornement du sanctuaire et l'honneur du sacerdoce [3].

Mais d'où vient au prêtre un pareil privilège ? A quoi doit-il cette auréole de virginité, si glorieuse et si rare? A l'autel qui conserve et qui réjouit sa jeunesse, au sacrifice qu'il immole au Seigneur, au pain céleste dont il se nourrit, au sang divin qui le purifie tous les jours : *Pretioso sanguini quasi Agni immaculati Christi* [4]. Là, sur cet autel, autour de cette Victime, tout parle de

1. Ex omnibus floribus orbis lilium unum. (IV Esd., v, 24; I Prov. xx, 9.)

2. Apoc., XIV, 1, 4.

3. Nul ne pensera ici aux ministres de la Réforme. Ils peuvent mener une vie honorable dans le monde, mais ils sont du monde et ils ont renoncé à l'Eucharistie. Ils ne peuvent prétendre à une pureté surhumaine : « Non parit sacras virgines nisi virgo sacra, illa quæ desponsata est cum viro virginem castam exhibere Christo. » (S. Aug., *Serm.*, CCXIV, 7.) Cf. I Cor., VII, 32-34.

4. I Pet., I, 19.

pureté, tout prêche l'innocence, tout rappelle la vertu des anges. Le pain sans levain, la blancheur de l'hostie, le vin sans mélange, la netteté des ornements et des vases sacrés, les instructions, les prières, tout répète aux ministres du Seigneur les paroles qui leur ont été dites dès le premier pas qu'ils on fait sur les marches de l'autel : *Estote nitidi, mundi, puri, casti, sicut decet ministros Christi. Mundamini qui fertis vasa Domini*[1]. Et ce qui leur impose l'obligation d'être purs leur en confère aussi la grâce : *Generatio Domini conservat eos, et malignus non tangit eos*[2].

L'amour de l'innocence est l'indice et le premier fruit de la présence du Verbe fait chair. L'approche du Sauveur recueille les sens; son contact calme les passions et tient tout l'intérieur dans la modestie : *Corpus Domino et Dominus corpori*[3]. Ce n'est pas notre âme seulement, c'est notre chair qui est unie à celle du Fils de Dieu : *Quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus*[4]. *Jam non sunt duo sed una caro*[5]. Saint Jean Damascène dit et répète que le charbon de l'autel avec lequel un Séraphin purifia les lèvres du prophète Isaïe est la figure de la chair du Sauveur que nous prenons dans l'Eucharistie : *Sicut ignis per lignum*, dit-il, *sic per carnem Deitas operatur*[6]. La vertu du Sacrement ne peut donc pas manquer de se manifester dans notre extérieur.

1. Pontif., *De Diac. Conf.*

2. I Joan., v, 18. Si Angelus ille exterminator, cum linitos postes Israelitorum pervideret, transjecit gressus et non est ausus intrare, quanto magis diabolus se subtrahit, cum viderit Christi sanguinem dominici templi postibus dedicatum ! Ubi namque dominicum viderint sanguinem, dœmones quidem fugiunt, concurrunt autem Angeli. (S. Chrys. *In Joan.* Hom., LXXXIV, *Ad pop. Antioch.* LXI.)

3. I Cor., VI, 13. — 4. Eph., VI, 30. — 5. Matth., XIX, 6.

6. S. Joan. Damasc., *De Fide orthod.*, IV, 13, etc.

Sous son action, tout en nous s'empreint de réserve et de gravité. C'est peu d'éviter les déréglements visibles : on fuit les moindres périls ; on redoute jusqu'aux plus légers soupçons du mal. Les regards, aussi bien que les pensées, sont l'objet d'une vigilance continuelle. La sainte Hostie est comme un sceau qui ferme le cœur aux impressions charnelles [1]. Qui n'a eu occasion de faire cette remarque sur les enfants qui viennent de participer pour la première fois à la Table sainte [2], à plus forte raison sur les chrétiens fervents qui s'en approchent fréquemment ? On peut dire d'eux ce qui a été dit de Loth et des premiers chrétiens : *Aspectu et auditu justi sunt* [3]. *Glorificant et portant Deum in corpore suo!* Oui, c'est à l'autel qu'est la source de la pureté, c'est là qu'on trouve le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges [4]. « L'expérience m'a fait toucher du doigt, dit saint François de Sales, la toute-puissante vertu de la communion pour sanctifier les âmes, et les préserver du mal [5]. A force de recevoir l'Agneau sans tache, de se nourrir d'innocence, de pureté, de charité, de sainteté, l'âme fidèle devient bientôt tout innocente, toute pure, toute charitable et toute sainte [6]. »

L'Apôtre dit aux Corinthiens : *Qui adhæret Domino*

1. Quem cum amavero casta sum, cum tetigero munda sum, cum accepero virgo sum. (Brev., *Off. S. Agnet.*, 21 janv.) Qui amat hanc carnem, non est amicus carnis suæ, et qui amat hunc sanguinem, erit mundus a sensuali sanguine. (S. Greg. Nyss., *Hom.* IV, In verba : Caro mea vere est cibus.)

2. II Pet., II, 8. — 3. I Cor., VI, 20.

4. Quid enim bonum ejus et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines ? (Zach., IX, 17.)

5. *Lettre* DCCLXXVI.

6. *Introd. à la vie dévote*, II, 20.

unus spiritus est[1]. Qui est uni aussi étroitement, aussi constamment que le prêtre au Sauveur ressuscité ? Qui doit, par conséquent, partager, au même degré que lui, les privilèges de sa résurrection ? En qui doivent se vérifier aussi parfaitement qu'en lui les paroles du divin Maître sur l'état des bienheureux : *Erunt sicut angeli Dei in cœlis*[2], celles de saint Paul sur le célibat : *Cogitat quæ Domini sunt*[3], et celles de saint Augustin sur les privilèges des vierges : *Habent aliquid jam non carnis in carne*[4] ? « Sitôt que je connus l'évêque de Milan, dit ce saint Docteur dans ses *Confessions*, je ne pus m'empêcher d'envier son bonheur, tant je le voyais entouré d'estime et de vénération. Il n'y avait qu'une chose que je ne lui enviais pas, parce qu'elle me semblait dure et pénible : c'était sa vie pure et chaste : *Cœlibatus tantum ejus mihi videbatur laboriosus.* N'ayant pas fait encore l'expérience de votre grâce, Seigneur, je ne pouvais savoir quelles douceurs vous lui faisiez trouver dans la solitude où il vivait, et quelles délices il savourait dans le divin aliment dont vous nourrissiez son âme : *Occultum os ejus quod erat in corde ejus quam sapida gaudia de pane tuo ruminaret, nec conjicere noveram nec expertus eram*[5]. » Se nourrir de ce pain, c'est se nourrir de Dieu même[6] ; c'est puiser la vie, la perfection, le bonheur à leur véritable source. Est-il étonnant qu'après l'avoir goûté, on ne veuille plus d'autres délices, qu'on se sente rassasié pour toujours[7] ? Voyez, dit un pieux

1. I Cor., VI, 17. — 2. Matth., XXII, 30. — 3. I Cor., VII, 34. — 4. S. Aug. — 5. S. Aug., *Conf.*, VI, 3.

6. De ipso Deo inebriatur et pascitur. (S. Leo, *De Pasc.*, Serm. XVI.)

7. Ego sum panis vitæ : qui venit ad me non esuriet et non sitiet unquam. (Joan, VI, 35.)

Docteur[1], ceux qui en font usage; étudiez leur vie : quelle ardeur! quel langage! quel parfum tout céleste! *Cum saturati fuerint, vide quid agant, intellige quid loquantur, quam sancti odores sint quidquid eructat illo plenitudo.* Ils n'ont plus que des sentiments purs, des pensées saintes, des paroles nobles et sublimes : *Mira sunt quæ sentit, magna quæ videt, inaudita quæ loquitur, quem Agnus ille inhabitat, cujus animam meri hujus fortitudo lætificat et delectat*[2]. Le Pain du ciel a une saveur si délicieuse qu'il fait non seulement négliger, mais mépriser tous les plaisirs et toutes les voluptés de la terre : *Panis ille angelorum omnium carnalium saporum irritamenta et omnium exsuperat dulcedinem voluptates.* Quel doit donc être la sainteté du prêtre qui est chargé de le préparer, qui en a le dépôt entre les mains, qui s'en nourrit tous les jours et qui en fait part à ceux qui en sont dignes! Que ses mains, sa langue, son cœur doivent être purs! *Quam mundæ debent esse manus illæ, quam purum os, quam sanctum corpus, quam immaculatum cor erit sacerdotis ad quem toties ingreditur auctor ipse puritatis! Oculi ejus simplices et pudici qui Christi corpus solent intueri. Manus puræ et in cælum elevatæ quæ Creatorem cæli et terræ solent contrectare*[3].

1. Arnold. Bonævallis, *De Cardin. oper. Christi*, IV, 10.

2. *Ibidem.* « L'âme qui se nourrit d'un aliment si délicieux aurait honte de rien savourer après ce qu'elle a goûté. Ses goûts se purifient et s'élèvent à un tel point qu'elle se croirait d'un autre monde et étranger à celui ci. Ce n'est pas sans peine qu'elle se voit encore assujettie à donner à son corps les soins que la nature exige. Lorsque, descendue du saint autel, elle est forcée de s'y appliquer, il semble que ce soit une reine, tombant, comme Job, sur un fumier. » (Olier, *Mémoires.*)

3. Imit., IV, 11. Cf. XIV et XV.

X

On lit dans la vie de saint Michel des Saints qu'un jour, tandis qu'il était à l'autel, plus absorbé qu'à l'ordinaire dans son recueillement, on vit, au moment de l'Élévation, une sorte de couronne ou plutôt un cercle de lumière, blanc comme la neige et éclatant comme le soleil, se former autour de l'Hostie qu'il avait à la main, et, après s'être tenu quelque temps en l'air, s'attacher à sa personne. Il commença par entourer sa tête, comme l'auréole qu'on voit aux images des saints, puis, s'étant agrandi, il descendit jusqu'au cœur, entourant de rayons la poitrine et toute la partie supérieure du corps ; enfin il enveloppa le corps tout entier, et le revêtit d'un éclat merveilleux. On s'accorda à voir dans ce prodige une manifestation des lumières dont l'esprit du saint était éclairé, de l'ardente charité qui embrasait son cœur, et de l'innocence parfaite dont son âme était ornée. Ne faut-il pas y voir en même temps une image sensible des effets que le divin Sacrifice a la vertu de produire en tous ceux qui le célèbrent, ou de la transformation progressive que ce mystère tend à opérer dans leur âme et dans leur vie [1] ?

1. Supra, II, 2, § 1. On trouve des faits analogues dans les Vies d'un grand nombre de saints prêtres, comme saint Colomban, saint Yves, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, saint Louis Bertrand, etc. Un jour que saint Malachie était à l'autel, une colombe blanche parut sur sa tête, mais d'une blancheur et d'un éclat tels que toute l'église en fut illuminée, et que les ministres de l'autel se prosternèrent d'étonnement, saisis et éperdus. Un globe de feu apparut dans une occasion semblable, sur la tête de saint Martin. Sulpice Sévère atteste qu'il fut témoin du prodige. Une vierge et trois religieux le

Dieu nous garde de nous glorifier de notre vocation ou de nous complaire en notre sacerdoce, si saint qu'il soit ! Nous savons qu'à chaque faveur est attachée une responsabilité, et que si le Seigneur accorde ses grâces aux humbles, il ne veut pas donner sa gloire aux présomptueux et aux superbes. Aussi ne parlons-nous des avantages de notre état que pour reconnaître nos obligations et pour rendre à Dieu nos actions de grâces, comme ces vieillards de l'Apocalypse que saint Jean vit revêtus des ornements sacerdotaux et prosternés devant le trône de l'Éternel : *Adorabant viventem in sæcula sæculorum et mittebant coronas suas ante thronum, dicentes : Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem et virtutem* [1] !

virent aussi bien que lui ; mais d'autres personnes également présentes ne le virent pas. « Cur non viderint, ajoute Sulpice Sévère, non potest nostri esse judicii. » Il fait ensuite remarquer que le jour où saint Martin fut honoré de cette faveur, il s'était dépouillé avant la Messe d'un de ses habits pour en revêtir un pauvre. (*Dial.*, II, 2.)

1. Apoc., IV, 11, 12. Si necessarium est trepidare de merito, religiosum est gaudere de dono. (S. Leo, *In Anniv.*, Serm. VII.)

CHAPITRE SECOND

LA CÉLÉBRATION DU DIVIN SACRIFICE FAIT LA CONSOLATION ET LA FÉLICITÉ DU PRÊTRE

I

Le bonheur de l'homme consiste dans la possession de Dieu. Comme Dieu est son principe, sa fin, son bien essentiel et suprême, c'est vers Dieu que se portent toutes ses aspirations. C'est donc en Dieu qu'il doit trouver son rassasiement ; et son bonheur sera d'autant plus parfait qu'il possédera Dieu davantage et qu'il aura plus de part à ses communications. Or, le prêtre n'a-t-il pas Dieu à l'autel ? Ne l'y trouve-t-il pas plus que partout ailleurs ? N'en approche-t-il pas de plus près que personne ? Oui, son Dieu est là, avec ses perfections, avec sa grandeur, avec son amour, avec tous les biens dont il a la plénitude : *Dominus ibidem* [1]. *Hic est verus Deus et vita æterna* [2]. Et quand il célèbre, le prêtre fait plus que d'en approcher ; il lui est uni ; il le possède comme un bien propre, il en jouit de la manière la plus assurée, la plus intime, la plus complète. Dieu devient son partage, son trésor, son aliment, sa vie, le Dieu de son âme et de son cœur ; *De toto Deo dives est* [3]. *De ipso Domino inebriatur et pascitur* [4]. Personne donc ici-bas qui doive autant aimer l'autel, goûter autant la sainte

1. Ezech., XLVIII, 35. — 2. I Joan., V, 20. — 3. S. Aug., *Serm.*, CLXXVII, 4. — 4. S. Leo., *De Pass.* Serm., XIV.

Hostie ! Nul qui ait autant le droit de s'approprier la parole du Psalmiste : *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus*[1] !

Comment Dieu se trouve-t-il à l'autel, et en quel état se donne-t-il à son ministre ? Comme Verbe incarné, comme Homme-Dieu, comme Sauveur du monde. Le Verbe fait chair est là tout entier, avec son humanité comme avec sa divinité. S'il y était seulement comme Dieu, sa grandeur le tiendrait trop haut ; on aurait peine à concevoir comment un mortel pourrait jouir de lui et trouver en lui son bonheur. Quel moyen de contempler ses perfections infinies, de pénétrer ses sentiments et ses pensées, de communier à sa vie ? Mais il y est comme Homme-Dieu, avec une nature semblable à la nôtre, dans un état qui le met à notre portée. Il a un cœur d'homme, une sensibilité et une intelligence humaines. Ne nous a-t-il pas montré de mille manières comment il nous aime et comment nous devons l'aimer ? Ses mystères, ses desseins, ses vertus, sa doctrine, sa vie, sa mort, ne peuvent être ignorés que de ceux qui ne veulent pas le connaître. Le prêtre ne se borne donc pas à croire en sa présence et à s'approcher de lui : il le contemple, il le pénètre, il découvre ses dispositions, ses pensées, ses désirs. Il peut avoir avec lui des rapports aussi directs et une union aussi étroite qu'avec ses amis les plus intimes. Que dis-je ? Est-il dans la nature une union qui approche de celle que Notre-Seigneur daigne avoir avec ses ministres ? *Ego sum in Patre meo*, dit-il à ses Apôtres, *et vos in me et ego in vobis*. « Vous êtes en moi et je suis en vous comme je suis en mon Père. »

1. Ps. LXXXIII, 4.

Cependant, si près qu'il soit de son ministre, le Fils de Dieu ne perd rien de sa grandeur infinie. En quelque lieu qu'il réside et en quelque état qu'il se réduise, c'est toujours le Roi du ciel, le Dieu de l'éternité, l'auteur et le maître de la création, celui dont la majesté, la puissance, la sainteté font le ravissement des anges. Ses abaissements, étant l'effet d'une condescendance volontaire, ne portent aucun préjudice à sa dignité essentielle. Ses vertus humaines ne sont qu'une ombre de ses perfections divines. Ainsi l'âme qui le possède révère et jouit tout à la fois. L'adoration s'unit dans son cœur à la reconnaissance, le ravissement à l'amour, la soumission la plus profonde à la plus douce confiance. *Ecce Deus, Salvator meus,* dit le prophète[1]. *Deus meus et omnia !* reprend l'auteur de l'*Imitation. Intelligenti satis dictum est, et sæpe repetere jucundum est amanti*[2].

II

C'est peu de dire que le ministre de l'autel a le Fils de Dieu devant lui, qu'il jouit de son amitié, qu'il connaît ses sentiments et ses pensées. Ces avantages, si grands qu'ils soient, il les partage avec de simples fidèles. Mais il a des faveurs qui lui sont propres.

Au saint Sacrifice, il n'est pas devant l'Homme-Dieu comme un serviteur devant son maître, comme un favori devant le monarque qui l'honore de son affection ; il y

1. Isai., XII, 2. — 2. Imit., III, 34. Si je désire quelque chose de plus, je cesse de croire, je deviens insatiable ou j'ignore la valeur d'un Dieu. « Rien, mon Dieu, avec vous. Vous avez tout en vous, et je suis, avec vous, trop heureux. » (Olier, *Saints Ordres,* III, 5.)

est, par une miséricorde incompréhensible, comme un autre lui-même, comme un égal et, à certains égards, presque comme un maître[1]. Il n'attend pas qu'il plaise au Seigneur de descendre du ciel et de se mettre à sa disposition : il l'appelle ; il le prend entre ses mains ; il le présente aux adorations des fidèles : il le dépose et l'enferme dans son Tabernacle. Il fait plus, après l'avoir immolé à son Père, il le reçoit dans sa poitrine et le distribue à ceux qui le désirent. Enfin il fait de lui tout ce que les anciens sacrificateurs faisaient de leurs victimes : il use de son corps et de son sang avec une liberté absolue, dans l'intérêt de l'Église et pour le bien spirituel des fidèles : *Dominici corporis et sanguinis investituram habet*, dit saint Bernard[2].

Quel pouvoir que celui du prêtre sur ce divin Sauveur ! Dieu seul a pu en avoir l'idée et en conférer le don ; et, pour y croire, il faut toute la soumission et toute l'énergie de la foi. Mais ce pouvoir prodigieux, n'est-ce pas en même temps une grâce, un gage d'amour, un témoignage de confiance incompréhensible ? En se mettant ainsi sous la main de son ministre, le Sauveur se livre à lui sans réserve, il met à sa disposition tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. Il peut bien lui dire ce que le père du prodigue disait à son fils aîné : *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt*[3]. Avec son corps et son sang, il livre entre ses mains tout ce qu'il a de plus précieux : son esprit, ses grâces, ses vertus, le fruit de ses mystères, son crédit sur son Père, son autorité sur les âmes ; il lui en confie l'usage et lui en laisse la dispensation. Qu'il en use donc en toute liberté, soit dans

1. Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis. (Joan., XV, 22.)
2. *Serm. in cœn. Domin.*, 3. — 3. Luc., XV, 31.

son intérêt particulier, en s'appropriant ce divin trésor autant qu'il est capable d'en jouir, soit pour le bien de ses frères, en leur faisant part du don qu'il a reçu. Qu'il ne craigne pas d'y avoir recours pour toucher le cœur de Dieu et fléchir sa miséricorde. Il peut monter sans crainte à son autel et frapper à sa porte avec confiance : il n'y paraîtra pas les mains vides : *Non apparebit ante Dominum vacuus*[1]. Quelque grâce qu'il lui demande, il aura toujours à lui offrir infiniment plus qu'il ne lui demandera. Jamais le Seigneur ne pourra dédaigner son offrande ; il se manquerait à lui-même s'il la jugeait indigne de son amour ou s'il lui refusait ses bénédictions.

Qui ne s'estimerait heureux d'avoir entre les mains un pareil trésor et qui ne croirait avoir tout crédit auprès de Dieu avec l'appui d'un tel intercesseur ? *Qui proprio Filio suo non pepercit, quomodo non etiam cum illo nobis omnia donavit*[2] ?

III

A ce point de vue, il n'est qu'une créature plus privilégiée que le prêtre et qui nous donne l'idée de son bonheur : c'est la Mère de Dieu, l'auguste et divine Marie.

Nulle autre n'a eu avec la Divinité une union si étroite et si durable. C'est elle qui eut l'honneur de faire descendre pour la première fois le Fils du Très-Haut sur la terre. L'ayant conçu du Saint-Esprit d'une manière toute pure et toute sainte, elle l'a porté neuf mois dans son sein, comme le fruit de ses entrailles, ne formant,

1. Deut., XVI, 16. — 2. Rom., VIII, 32.

pour ainsi dire, qu'une personne avec lui, n'ayant avec lui qu'un même cœur, un même sang, une même vie. Après l'avoir donné au monde, elle ne cessa pas de lui être unie, de lui consacrer toutes ses pensées, de lui donner tous ses soins. Elle pourvut aux besoins de son enfance et veilla comme sa mère sur ses premiers jours. Mais son privilège le plus précieux, ce fut de vivre intérieurement de la même vie que son Fils, d'entrer dans tous ses sentiments, de partager toutes ses vertus, de coopérer à tous ses desseins. Quand il voulut être présenté au temple, c'est sa Mère qui l'y porta, et elle apprit dans cette occasion à quel sacrifice il s'était voué et à quel prix il deviendrait le Sauveur du monde. C'est assez dire que sa vie fut, comme celle de Jésus, une vie de sacrifice, d'expiation, d'immolation. Ni l'une ni l'autre ne fut pour cela moins heureuse. Au contraire, comme la grande joie de l'Homme-Dieu fut de sauver le monde et de racheter l'humanité au prix de son sang[1], la grande consolation de Marie fut de contribuer au salut du genre humain, en consentant et en coopérant au sacrifice de son divin Fils. Heureuse d'être la Mère de Dieu, il semble qu'elle le fut davantage encore d'être la Mère du Dieu sauveur. C'est là ce qui la ravit de joie dans son cantique, comme c'est ce qui lui a assuré l'admiration de tous les peuples et les félicitations de tous les siècles : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*[2].

1. Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur ? (Luc., XII, 50.) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. (Joan., IV, 34.)

2. Luc., I, 47.

O prêtres! n'est-ce pas là votre partage? et qu'y a-t-il qui doive vous faire apprécier davantage votre dignité et votre bonheur! Tous ceux qui connaissaient Jésus, qui avaient quelque idée de son origine, de sa mission, de ses œuvres, félicitaient Marie de l'avoir pour enfant. *Benedicta tu in mulieribus*[1] *!* lui disait l'Ange, en lui apportant la nouvelle de sa divine maternité. *Beata quæ credidisti*[2] *!* s'écriait Elisabeth, oubliant devant elle le prodige de sa propre conception. *Beatus venter qui te portavit*[3] *!* s'écriait la foule, en entendant les paroles de vie qui sortaient des lèvres du divin Maître. *Benedicta tu, et benedictus fructus ventris tui,* répètent à l'envi tous les enfants de l'Église d'un bout de la terre à l'autre. Mais que pensent et que disent de vous, ô prêtres! que disent et pensent de votre sacerdoce ceux qui ont foi à la divinité du Sauveur, à la réalité de sa présence dans l'Eucharistie et à la perpétuité de son Sacrifice? N'expriment-ils pas une admiration semblable et ne font-ils pas entendre les mêmes acclamations? « O prêtres! s'écrie un saint Docteur, s'il a été heureux entre tous le sein qui a porté pendant neuf mois le Fils du Père éternel, comment ne serait-il pas heureux le cœur qui lui sert maintenant de tabernacle, et dans lequel il daigne venir encore prendre son repos chaque matin : *O sacerdotes, si beatus est venter qui novem mensibus Dominum portavit, et beata debent esse corda vestra, in quibus sibi hospitium quotidie eligit Filius Dei !* Si l'on comble de bénédiction les mamelles qui ont allaité son enfance, comment pourrait-on ne pas bénir la bouche qui mange sa chair tous les jours, et les lèvres

1. Luc., I, 28. — 2. Luc., I, 45. — 3. Luc., XI. 27.

qui boivent tous les jours son sang. *Si beata sunt ubera quæ parvulus suxit, ita debet esse beatum os quod carnem suam sumit et sanguinem sugit*[1]. »

Ce ne sont pas là les sentiments particuliers de quelque Docteur, ce sont ceux que la foi inspire à toutes les âmes fidèles. Quelle joie pour une famille chrétienne, quand elle voit un de ses membres, honoré du sacerdoce, monter pour la première fois au saint autel et distribuer de ses mains aux fidèles qui le désirent le Pain de la vie éternelle ! Avec quelle sincérité ses pieux parents, ceux qui l'aiment le plus et qui ont au plus haut degré l'expérience de la vie, le félicitent d'avoir choisi la meilleure part ! Avec quelle joie ses amis les plus dévoués s'unissent à ses actions de grâces ! Personne, parmi eux, qui ne le félicite de son bonheur, qui ne regarde sa vie comme un divin banquet, comme une première communion sans cesse renouvelée : *Sicut juge convivium*[2]. Personne qui ne se dise qu'il dépend de lui de jouir ici-bas de la félicité du ciel : *Vos sacerdotes Domini vocabimini, ministri Domini dicetur vobis, quia isti sunt semen cui benedixit Dominus*[3]. *Beati qui ad cœnam Domini vocati sunt*[4] ! *Beatus cujus Dominus Deus ejus*[5] !

1. S. Aug., Serm. XXXVII, *Ad fratres in eremo.* (Apocr.)

2. Prov., XV, 15. O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria Passionis ejus, mens impletur gratia et futuræ gloriæ nobis pignus datur ! (*Off. SS. Sac.*) Est præfigurativum fruitionis Dei quæ erit in patria. (S. Th., *De Fide orth.*, IV, 14.) Dulcedo gustatur in suo fonte quia ibi præsens est Deus totius consolationis, sed torrens aquæ de sanctuario egrediens in animas sacerdotum inebriat pinguedine et ubertate domus Dei. (*Opusc. De Sac. alt.*)

3. Isai., LXI, 6. — 4. Apoc., XIX, 9 ; XXII, 14. — 5. Ps. CXLIII, 15.

IV

Ainsi, les prêtres sont vraiment, aux yeux de tous, les privilégiés du ciel. En se faisant le partage de ses ministres, Notre-Seigneur leur rend au centuple les biens qu'ils ont sacrifiés pour lui : *Omnia habemus in Christo et omnia nobis est Christus*[1].

Déjà cette loi existait chez l'ancien peuple, en faveur des enfants d'Aaron. En interdisant aux Lévites de prendre part à la dépouille de Chanaan, Dieu s'était engagé à les dédommager de cette privation. Il avait dit qu'il serait lui-même leur partage, et que son culte et son sanctuaire leur serviraient de domaine : *Dixit Dominus ad Aaron : In terra eorum nihil possidebitis, nec habebitis partem inter eos. Ego pars et hæreditas tua in medio Israël*[2]. C'était une figure de ce qui devait avoir lieu sous la loi chrétienne ; mais cette figure était bien éloignée de la réalité sous tous les rapports.

Les conditions imposées aux prêtres de l'ancienne loi pour exercer leur sacerdoce étaient légères en comparaison de celles que Jésus-Christ exige de ses ministres. Aux premiers, le Seigneur se contentait de demander quelques privations extérieures. Ils n'auront, dit-il, aucun héritage ; ils ne pourront acquérir aucun bien terrestre, parce qu'ils appartiennent au Seigneur et qu'ils doivent tous leurs soins à son culte : *Non habebunt sacerdotes partem cum reliquo Israël : Dominus enim ipse est hæreditas eorum*[3]. Aux seconds, le Sauveur prescrit une abnégation totale et un sacrifice complet.

1. S. Amb., *De Virgin.* 99. — 2. Deut., x, 9 ; xviii, 1, etc. — 3 Num., xviii, 1.

Il veut qu'ils soient détachés de tout, morts à eux-mêmes aussi bien qu'au monde, et que leur vie soit comme la sienne, une immolation continuelle : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum ; tollat crucem suam quotidie et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam*[1]. *Si quis non odit patrem suum et matrem et uxorem et filios et fratres et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus*[2]. Mais s'il y a une grande différence dans les sacrifices demandés, il n'y en a pas une moindre dans les récompenses promises. Car, que dit le Seigneur aux sacrificateurs de la loi mosaïque? Qu'ils auront une part dans la chair des victimes; qu'ils vivront de l'autel pendant qu'ils serviront à l'autel; que leurs frères leur payeront la dîme de toutes leurs récoltes[3]. Voilà tout leur partage. Et que promet le Sauveur aux prêtres du Testament Nouveau? Il leur promet le ciel sur la terre, ou plutôt il le leur donne en se livrant lui-même à eux[4]. Il se fait leur récompense en se faisant leur victime. *Accipite*, leur dit-il, en leur remettant le pain de vie et le calice du salut, *accipite et comedite. Hoc est enim corpus meum. Bibite ex hoc omnes. Hic est sanguis meus, sanguis novi Testamenti*[5]. « En me donnant à vous à l'autel, je vous donne dès cette vie ce que je puis vous donner de plus précieux, ma chair, mon sang, mon humanité, ma divi-

1. Matth., XVI, 24. — 2. Luc., XIV, 26, 33.

3. Filiis Levi dedi omnes decimas Israelis in possessionem pro ministerio quo serviunt mihi in tabernaculo fœderis. (Num., XVIII, 21.) Sacrificia Domini et oblationes ejus comedent. (Deut., XVIII, 1.)

4. Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis. (Joan., XVII, 22.)

5. Matth., XXVI, 26, 27 ; I Cor., XI, 24, etc.

nité[1]. Je suis à vous sans réserve. Voilà le centuple dont je vous ai parlé. Vous voyez qu'il est bien tel que vous pouvez le souhaiter, présent, sensible, en harmonie avec votre état actuel, d'une dignité et d'une valeur infinies. Il ne vous manquera jamais si vous le voulez. Conservez-le, appréciez-le : *Gustate et videte*[2]. Jouissez-en aussi parfaitement qu'il vous est possible, parmi les ténèbres et les épreuves de cette vie. »

V

Qu'on ne vienne pas dire au prêtre qu'il se repaît d'une chimère en croyant jouir de l'Homme-Dieu à l'autel, que son bonheur est imaginaire. Son bonheur est réel ; et il a toute la solidité, toute la perfection qu'il peut avoir. Sa conscience le lui atteste au dedans, et sa fidélité aux devoirs de son ministère, son amour pour Notre-Seigneur, son affection toujours croissante pour sa vocation, en rendent témoignage, au dehors : *Pinguis est panis Christi et præbet delicias regibus*[3].

N'est-ce pas un fait avéré qu'un prêtre qui s'acquitte dignement des fonctions du sacerdoce et qui ne cherche dans son ministère que ce qu'on y doit chercher est toujours content de son état ; qu'il ne porte envie à

1. Ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo. (Luc., XXII, 29, 30.)

2. Ps. XXXIII, 2. Gustum illum nemo exprimere potest, nec etiam ille qui meretur gustare, sed tantum dicere potest : gustate et videte ! (S. Bern.)

3. Beatus populus qui scit jubilationem. (Ps. LXXXIII, 16.) S. Th., *Opusc.*, 57.

personne sur la terre ; qu'à mesure qu'il avance dans la vie, il se félicite davantage du parti qu'il a pris ; qu'il surabonde de paix, de lumière et de joie ; que chaque fois qu'il redit devant les autels les paroles de sa consécration : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*, il dit aussi au Seigneur avec une reconnaissance de plus en plus profonde : *Funes ceciderunt mihi in præclaris ! Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum*[1].

D'où vient cela ? Est-ce que la vie des prêtres est moins exposée qu'une autre aux traverses et aux tribulations ? Loin de là, Jésus-Christ a prédit à ses ministres qu'ils boiraient à son calice, qu'ils auraient part à sa Passion ; et l'histoire de l'Église nous apprend que les apôtres ont transmis à ceux qui leur succèdent dans le saint Ministère leurs épreuves avec leurs pouvoirs. Quel est celui d'entre eux qui n'ait pu dire, comme saint Paul, plus d'une fois en sa vie : *Supra modum gravati sumus supra virtutem*[2] ? Un prêtre est assuré d'avoir un jour ou l'autre pour ennemis, tous les ennemis de son Maître[3]. Outre les peines attachées à l'exercice de ses fonctions, il doit s'attendre à rencontrer dans ses emplois toutes les oppositions que le monde et l'enfer lui pourront susciter. Mais celui qui a dit à ses ministres : *In mundo pressuram habebitis*, leur a dit aussi : *Confidite, ego vici mundum*[4]. « Ne laissez pas d'avoir confiance, car j'ai vaincu le monde, et avec mon secours vous pourrez en triompher comme moi. Je ne veux pas vous laisser orphelins[5]. Je serai avec tous mes disciples pour

1. Ps. XV, 6, 7. — 2. II Cor., I, 8.

3. Quia de mundo non estis, propterea odit vos mundus. Si me persecuti sunt, et vos persequentur. (Joan., XV, 19.)

4. Joan., XVI, 33. — 5. Joan., XIV, 18.

les protéger et les défendre, quand ils voudront être à moi et travailler pour moi ; mais je serai particulièrement avec mes ministres, quand ils seront fidèles à leur mission et qu'ils se dévoueront à l'œuvre dont je les ai chargés. Je serai avec eux pour les soutenir, pour les consoler, pour les aider. Ils ne seront pas un seul moment privés de ma présence et de ma grâce toute puissante : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*[1]. *Ego reficiam vos*[2]. »

Comment le Fils de Dieu se donne-t-il ainsi spécialement à ses ministres ? De quelle manière veut-il être chaque jour leur appui, leur consolation, leur force ? Par son esprit, sans doute, par sa grâce invisible ; mais aussi, mais surtout par son Sacrement, qui est le gage de tous ses biens, et par son Sacrifice, qui en est la source. C'est à l'autel qu'il s'approche d'eux et qu'il veut se donner particulièrement à eux. C'est là qu'ils le consacrent, qu'ils l'immolent et qu'ils s'en nourrissent. Quand le prêtre se voit dans le péril ou qu'il éprouve le besoin d'une grâce signalée, il sait qu'il a à ses côtés un avocat, un médiateur tout-puissant, toujours prêt à intercéder en sa faveur et à lui obtenir les secours dont il a besoin. Il prend en main la divine Hostie. Certain de tout obtenir de Dieu en le lui demandant au nom de Jésus-Christ[3], combien plus en est-il assuré en lui offrant à l'autel Jésus-Christ lui-même ! Quand il rencontre sur sa route un obstacle inattendu, qu'il se sent abattu par la fatigue ou découragé par l'insuccès, qu'il est tenté de renoncer au travail et de s'abandonner à la

1. Matth., XXVIII, 20. — 2. Matth., XI, 28.

3. Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis. (Joan., XVI, 23.)

tristesse, il entend une voix du ciel qui lui dit, comme à Élie : *Surge, comede : grandis enim tibi restat via* [1]. Il monte à l'autel ; il prend le pain du ciel et le calice du salut ; il invoque le Seigneur. Le pain qu'il lui est donné de rompre, n'est-ce pas le corps sacré du Sauveur ? Et le calice qu'il bénit, n'est-ce pas son sang, le sang divin qui a été versé pour nous ? *Calix benedictionis cui benedicimus nonne communicatio sanguinis Christi est ? Et panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est* [2] *?* Oui, c'est là le pain de vie, qui fortifie le cœur de l'homme [3]. C'est là le vin qui ranime ses forces et qui renouvelle sa jeunesse.

David, malgré sa soif, ne voulait pas boire l'eau que ses soldats lui apportaient au péril de leur vie, de la citerne de Bethléem : « Non, dit-il, je croirais boire le sang de ces braves : *Absit ut sanguinem istorum virorum bibam* [4]. » Le prêtre boit le sang du Sauveur, parce que le Sauveur même le lui commande : *Accipite et bibite* [5].

Ranimé par sa vertu, il se relève avec un courage nouveau. Il sent qu'il est plus fort que le monde, qu'il porte le royaume du ciel en son cœur, que le Seigneur est avec lui [6], et il se dit comme le Psalmiste : *Dominus*

1. III Reg., XIX, 7. Panis corporis Christi confortat nos in bono opere quadraginta diebus et quadraginta noctibus, id est toto tempore præsentis pœnitentiæ, usque ad montem Dei, id est quoad usque veniamus ad altitudinem securitatis et satietatem cœlestis gloriæ. (S. Th., *Opusc.*, LVIII, 22.)

2. I Cor., X, 16. Le calice de bénédiction était, chez les Juifs, la dernière coupe qu'on vidait à la Cène pascale. Elle rappelait la délivrance de la captivité d'Égypte et annonçait la fin de la tyrannie de Satan.

3. Ps. CIII, 15. Cf. Joan., VI, 48, 51. — 4. I Parall., XI, 18, 19.

5. Missal. Major est qui in vobis qui in mundo. (I Joan., IV, 4.)

6. Ps. XXVI, 1, 2.

salus mea : quem timebo ? Dominus protector vitæ meæ : a quo trepidabo. Il s'écrie avec l'énergie de l'Apôtre : *Tribulationem patimur, sed non angustiamur ; persecutionem patimur sed non derelinquimur ; dejicimur sed non perimus* [1]. Comme lui, il se réjouit de ses souffrances, il se glorifie de ses infirmités ; et plus ses épreuves se multiplient, plus ses consolations abondent : *Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra* [2]. Et, le festin qui lui est offert par la divine Sagesse se renouvelant tous les jours, il est sûr d'y trouver sans cesse les forces dont il a besoin pour triompher de ses ennemis [3].

Oui, Jésus-Christ à l'autel et au saint Tabernacle, Jésus-Christ victime, soutien et aliment des âmes, voilà ce qui fait la force et la consolation du prêtre ; voilà ce qui met son courage au-dessus de toutes les tribulations et de toutes les épreuves ; voilà ce qui le rend partout invincible dans l'isolement des campagnes aussi bien que dans la dissipation des villes, sur les plages lointaines où le porte son zèle et où le nom du Sauveur est encore ignoré, comme parmi les populations irréligieuses qui ont cessé de croire en lui ou qui ne veulent plus obéir à sa loi. L'amour dont il brûle pour son Maître le fait triompher de toutes les peines et de tous les délaissements, comme de tous les périls : *Propter te*

1. II Cor., IV, 9.

2. II Cor., I, 5.

3. Dominus regit me, et nihil mihi deerit. Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me. (Ps. XXII, 6.) Sapientia ædificavit sibi domum ; immolavit victimas ; miscuit vinum et proposuit mensam suam ; et insipientibus locuta est : Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis. Ambulate per vias justitiæ. (Prov., IX, 2-6.)

mortificamur tota die : sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos [1].

Voilà pourquoi il y a toujours eu et il y aura toujours dans l'Église, des prêtres, des religieux, des missionnaires, des chrétiens généreux, prêts à tout entreprendre et à tout endurer pour Dieu ; regardant sans envie la fortune des gens du monde, le bien-être de leurs anciens condisciples, leur famille, leurs honneurs, leurs succès, et n'éprouvant au fond du cœur qu'un seul désir et qu'un seul regret : le désir de répondre au dévouement du Sauveur par un dévouement digne de lui, et le regret de ne pouvoir aimer davantage et servir plus parfaitement un Maître qui les honore de tant d'amour et qui les comble de tant de grâces [2].

Ah ! s'ils n'avaient pas le saint autel, la Table eucharistique, le divin Tabernacle, s'ils n'avaient pas sous les yeux au saint Sacrifice leur Sauveur et leur Dieu, s'ils ne sentaient pas en eux sa présence et sa vertu, que leurs sentiments seraient différents ! Combien ils auraient moins d'ardeur dans leurs travaux, moins de confiance dans leur ministère, moins d'énergie et de fermeté dans leurs épreuves ! Qu'ils se trouveraient faibles et isolés au milieu du monde [3] ! Où iraient-ils chercher la lumière et la force dont ils ont besoin ? De quel côté

1. Rom., VIII, 35, 37. Ubi amatur non laboratur ; aut si laboratur, labor amatur. (S. Aug.)

2. Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini nostri Jesu Christi, quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi. (Brev., *Off. SS. Mulierum*, Resp. ult.)

3. Nisi quia Dominus erat in nobis, dicat nunc Israel, nisi quia Dominus erat in nobis, cum exsurgerent homines in nos, forte vivos deglutissent nos ; cum irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset nos. (Ps. CXXIII, 1-4.)

tourneraient-ils les yeux quand l'ennemi leur dirait : Où est ton Dieu ? quand il les poursuivrait en criant : *Euge ! Euge*[1] *!...* Mais hélas ! s'il n'y avait plus d'autel, de tabernacle, de table sainte, comment pourrait-il y avoir encore des prêtres sur la terre ?

VI

L'Eucharistie est donc le trésor du prêtre. L'autel, la sainte Hostie, le divin Sacrifice, voilà l'objet de son amour, les délices de son âme et le centre de sa vie.

Dès sa première jeunesse, c'est là ce qui charmait et attirait son cœur : *Introïbo ad altare Dei*[2]. « Je serai prêtre un jour, je monterai au saint autel. » C'est pour mériter cet honneur et obtenir cette grâce qu'il s'appliquait à éviter le péché et à sanctifier son âme ; car il entendait l'Esprit-Saint lui répéter souvent : *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus ? Innocens manibus et mundo corde.* Le désir de la perfection allumait dans son cœur l'ardeur de la prière. Il suppliait le divin Maître de l'animer de son esprit et de faire régner en lui ses vertus. Il demandait à l'Esprit-Saint ses lumières et sa grâce : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam. Et introïbo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam*[3]. Dans l'ardeur qu'il avait de monter à l'autel, les jours lui semblaient couler bien lentement. Il eût voulu en hâter le cours et prévenir les années : *Quando veniam*, se disait-il, *et apparebo usque*

1. Ps. XXIV, 21, 25. — 2. Ps. XXIII, . — 3. Ps. XLII, 3, 4.

ad domum Dei[1] ? Mais quand il pensait à la sublimité du sacerdoce et à la sainteté du divin Sacrifice, les jours lui semblaient trop courts et il eût voulu plus de temps pour se former aux vertus dont il sentait le besoin : *Videbantur illi pauci dies præ amore illius*[2]. Aussi quelle joie pour son cœur quand l'Église lui ouvrit les rangs de ses ministres et les portes de son sanctuaire ! Quels transports lorsque le Pontife, jugeant sa préparation suffisante, l'appela à l'autel et lui dit, en lui mettant dans les mains la matière du Sacrifice : *Accipe potestatem sacrificium offerre Deo !* Combien de fois et avec quelles délices son cœur répéta la parole de Dieu : *Calicem salutaris accipiam*[3] ... *Et calix meus inebrians quam præclarus est*[4] *!*

Les joies de la première communion peuvent donner aux fidèles une idée des délices que Dieu a coutume de faire goûter au prêtre la première fois qu'il monte à l'autel ; mais qui dira quelle mesure de grâces vaut à un ministre fidèle l'avantage qu'il a de renouveler cette première Messe chaque matin pendant toute la durée de sa vie ? Car s'il persévère dans sa ferveur, si sa foi conserve son ardeur, s'il ne cesse pas de veiller à la pureté de son âme, Notre-Seigneur ne fera qu'accroître

1. Ps. XLII, 5. — 2. Gen., XXIX, 20. — 3. Ps. LXXIV, 9.

4. Ps. XXII, 5. Quoiqu'il s'estimât très indigne du sacerdoce, saint François Régis sentait pour l'autel un tel attrait que, son supérieur ayant fait avancer le jour de son ordination, il lui promit, en reconnaissance, de dire la Messe pour lui durant tout un mois. Le Père Bareille, de la Société de Jésus, dont la vie a été publiée récemment, soupirait de même après le bonheur de célébrer le saint Sacrifice. Pendant sa préparation au sacerdoce, il souffrait d'une maladie de poitrine, et l'on craignait qu'il ne succombât bientôt ; mais lui ne pensait qu'à son ordination. « Quand je serai prêtre, disait-il, le sang de Notre-Seigneur me guérira. » Une fois ordonné, il fut en effet bientôt guéri.

ses faveurs envers son ministre. Il l'éclairera, le consolera, le bénira chaque jour davantage, et lui, de son côté, se félicitera de plus en plus de son partage : *Habebit se optime in optimo*[1]. Aussi voit-on que l'attrait pour le saint autel et l'amour du divin Sacrifice deviennent de plus en plus vifs dans le cœur du saint prêtre. C'est avec sincérité qu'il dit chaque jour à Notre-Seigneur dès son lever : *Sitivit in te anima mea : quam multipliciter tibi caro mea ! Memor fui tui super stratum meum : in matutinis meditabor in te*[2] *!* La Messe est son exercice capital, la plus chère de ses œuvres. Il ne conçoit pas sans elle une journée sacerdotale. Si elle lui fait défaut, il manque à son âme quelque chose de divin ; il en souffre jusqu'à la nuit, et il a besoin de penser que cette privation est passagère : *Quare tristis es anima mea et quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi*[3]. Dans les maladies, dans les voyages, dans la captivité, dans la vieillesse, il ne voit pas de privation qu'il redoute davantage ; et, pour s'y soustraire, il n'est pas de soins qu'il ne prenne, ni de fatigues qu'il ne s'impose.

Sur ce sujet, les exemples abondent ; et rien n'est plus touchant que les actions et les paroles inspirées aux saints prêtres par leur amour du divin Sacrifice. « La grande peine du missionnaire, écrivait saint François-Xavier, ce n'est pas d'avoir à travailler et à souf-

1. S. Aug., *Conf.*, II, 10.

2. Ps. XLII, 5, 6. Mon bonheur, disait le P. Eymard, serait de dire la Messe à l'écart dans une petite chapelle, sans concours. Qu'on serait heureux, écrivait le bienheureux Perboyre, dans son passage à la Chine, de se retrouver, de temps en temps, en face de Notre-Seigneur dans ce grand désert de l'Océan. (*Vie.*)

3. Ps. XLI, 6 ; XLII, 5.

frir : c'est d'être parfois dans l'impossibilité de célébrer les saints Mystères, et de se voir privé du Pain céleste qui réjouit le cœur de l'homme. » Durant les longues infirmités qui accablèrent la vieillesse de M. Olier, comme on voyait qu'il aggravait ses souffrances par les efforts qu'il faisait pour monter à l'autel, on essaya de lui persuader qu'il avait tort de s'imposer une si grande fatigue. Rien ne put l'ébranler. « Otez-moi tout, dit-il à ceux qui le gardaient, mais, je vous en supplie, laissez-moi cette consolation ! » On sait que M. de Bérulle voulut offrir le saint Sacrifice jusqu'à son dernier jour. Il mourut à l'autel, comme saint André Avellin, au moment où il allait prononcer les paroles de la consécration. Un de ses disciples qu'on voulait empêcher d'y monter dans sa dernière maladie, en lui représentant qu'il s'exposait à y mourir de même, répondit : « Je serais trop heureux que Dieu me fît la même grâce qu'à mon vénéré Père [1]. »

Durant les persécutions, c'est à l'autel, dans la célé-

1. On sait que saint Jean de la Croix fut longtemps en butte à l'hostilité d'une partie de son Ordre, parce qu'il avait entrepris, avec sainte Thérèse, d'y introduire la réforme. Les Carmes de l'Observance mitigée de Tolède étant parvenus à se saisir de sa personne le reléguèrent dans une étroite prison. Un jour, le prieur du couvent s'étant fait ouvrir la porte de son cachot, se présenta au saint et lui demanda à quoi il pensait dans sa solitude. « Je pensais, reprit celui-ci, que c'est demain l'Assomption de Notre-Dame et que je serais bien heureux s'il m'était permis de dire la Messe en son honneur. — Jamais, répartit le Prieur. N'y pensez pas tant que je serai en charge. » Peu après la Mère de Dieu apparut à son serviteur et lui dit : « Prends patience, mon fils, tes souffrances finiront bientôt. Tu sortiras d'ici et tu auras la consolation d'offrir le saint sacrifice. » Quelques jours après la prédiction s'accomplit, saint Jean de la Croix sortit de son cachot d'une manière non moins merveilleuse que saint Pierre de la prison d'Hérode. (*Vie* par le P. Jérôme de S. Joseph, III, 2.)

bration des saints Mystères, que les prêtres fidèles ont toujours cherché leur consolation et leur force. L'un d'entre eux, poursuivi pendant la Révolution française avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui savait plus de zèle, se vit forcé de sortir de son diocèse et de fuir à l'étranger. Il parvint à passer la frontière, mais dans le dénûment des premiers apôtres, *nihil ferens in viâ, neque virgam, neque panem, neque pecuniam* [1]. Ses paroissiens disaient qu'il n'avait rien emporté dans son exil que les trois vertus théologales. Trop humble pour se rendre à lui-même un pareil témoignage, il se félicitait seulement d'avoir avec lui Notre-Seigneur et le pouvoir de l'offrir à l'autel. *Christum a me tollere nemo potest*, répétait-il avec bonheur, après un ancien solitaire. Les prêtres généreux qu'on avait pu saisir et qu'on tenait dans les cachots n'avaient pas cette consolation ; et ils souffraient plus de cette privation que de tous les outrages et de tous les tourments. Lorsqu'on put, après la Terreur, faire parvenir aux *déportés* de Saintes et de Rochefort les vases sacrés et les ornements nécessaires au Sacrifice, ils parurent oublier leurs souffrances et renaître à la vie [2].

1. Luc., IX, 2.

2. L'abbé Manceau, *Les Prêtres et les Religieux déportés*, t. Ier, ch. XV. Cf. Deramecourt, *Le Clergé du diocèse d'Arras pendant la Révolution*, t. III, p. 320. On connaît ce fait extraordinaire rapporté dans les actes de saint Lucien, prêtre martyr († 312). Se voyant près de mourir, dans sa prison, des tortures qu'il avait subies, et n'ayant ni autel ni reliques pour célébrer la Messe, il prit le parti de consacrer le corps et le sang du Sauveur sur sa poitrine à demi-brisée par les bourreaux ; puis, après avoir pris les saintes Espèces, il donna l'Eucharistie aux compagnons de sa captivité : « Preces peregit consuetas ; deinde cum sacro ritu omnia peregisset, ipse et fuit particeps sacramentorum et transmisit ad eos qui aderant. » (*Act. Sanct.*, VII Jan.)

O Seigneur! puisque vous avez daigné nous honorer du même sacerdoce que ces saints confesseurs, puisque nous avons, comme eux, le bonheur de vous consacrer à l'autel, de vous tenir entre nos mains et de vous recevoir en notre cœur, faites, je vous prie, que nous estimions autant qu'eux nos divines fonctions, et que nous tâchions de les remplir avec la même ferveur, afin qu'après avoir eu part à leur mérite et à leurs consolations en ce monde, nous puissions partager leur gloire et leur félicité dans l'autre.

Fac nos tecum commorari,
A te nunquam separari,
Tu qui salvas humiles [1].

1. *Offic. Sacerdotii D. N. J. C.* Ex Proprio San-Sulpiciano.

SECTION IV

EXEMPLES RELATIFS A LA CÉLÉBRATION DU DIVIN SACRIFICE

CHAPITRE PREMIER

SAINTS PRÊTRES HONORÉS D'UN CULTE PUBLIC

Il est peu de saints prêtres dont la vie ou les écrits ne puissent fournir quelque trait édifiant au sujet du saint Sacrifice. Nous ne voulons pas en nommer un grand nombre; mais il nous semble à propos d'en signaler quelques-uns, dont l'histoire est plus célèbre et dont les exemples doivent frapper davantage. Ces citations confirmeront notre doctrine et pourront suppléer à ce que nous aurons omis.

Nous ne croyons pas devoir supprimer les grâces extraordinaires par lesquelles Dieu a récompensé la dévotion d'un certain nombre. Ceux qui ont étudié les Vies des saints n'en seront pas étonnés. Si merveilleuses qu'elles soient, ces faveurs sont moins surprenantes et moins précieuses, après tout, que le don de l'Eucharistie fait par Notre-Seigneur à tous les fidèles, et le pouvoir de consacrer son corps et son sang communiqué à tous ses prêtres. Néanmoins elles sont de nature à fortifier notre foi et à stimuler notre piété. Elles nous montrent ce que Dieu serait disposé à faire pour nous, et quelles grâces nous pourrions espérer si nous avions le courage de nous sanctifier aussi et de nous donner à lui sans réserve.

I. — SAINT PIERRE D'ALCANTARA, FRANCISCAIN

(1499-1565)

Au jugement de sainte Thérèse, qui l'a connu et plus d'une fois consulté, peu de saints ont mené une vie aussi intérieure et reçu de si grandes grâces. Son amour pour Notre-Seigneur et sa dévotion au mystère de la Passion étaient ineffables : aussi ne saurait-on imaginer avec quelle piété il célébrait les divins Mystères, et quel recueillement, quelle vivacité de foi, quelle ardeur de charité il portait à l'autel. Les faveurs que ces vertus lui attiraient touchaient tellement les fidèles qu'ils accouraient en foule pour en être témoins dans les églises où il devait célébrer.

En allant à la sacristie, il se transportait en esprit au Prétoire, disent ses historiens ; et le souvenir de la Passion le pénétrait tellement que les ornements dont il se revêtait étaient à ses yeux comme les vêtements de la divine Victime. Absorbé par cette idée, il se rendait à l'autel dans les mêmes sentiments qu'au Calvaire ; et là, embrassant du regard le monde entier, il offrait le saint Sacrifice en union avec le Sauveur, et il priait Dieu de tout son cœur de recevoir la divine Hostie pour le salut de tous. Dès ses premières paroles, sa dévotion touchait toute l'assistance. Quand il lisait l'Évangile et surtout quand il proférait le nom de Jésus, l'ardeur de son cœur était si grande que des soupirs s'échappaient de sa poitrine et des larmes de ses yeux. Au Canon, son visage paraissait tout en feu. Plus il approchait de l'Élévation, plus son émotion était vive. Quelquefois il était forcé de suspendre ses prières et de s'arrêter. Après la Consé-

cration, on ne pouvait se lasser de le contempler, le corps immobile, la figure enflammée, les yeux tellement attentifs et animés qu'ils semblaient voir à découvert le mystère adorable caché sous les Espèces sacrées. Souvent il perdait tout sentiment, et, malgré sa résistance, il était ravi et élevé en l'air à la hauteur de plusieurs coudées. Revenu à lui, il poursuivait et récitait le *Pater* avec beaucoup de soupirs et de larmes. Puis, après la Communion, son ravissement et son immobilité recommençaient.

Rien ne le rendait plus confus que ces faveurs extraordinaires et les témoignages d'admiration qu'elles lui attiraient. Aussi évitait-il autant qu'il pouvait de célébrer en public. Mais Notre-Seigneur se plaisait à manifester l'amour qu'il avait pour lui. Un jour que les Bénédictines d'Avila l'avaient prié de venir dire la Messe dans leur chapelle pour une religieuse malade, toute la communauté le vit élevé de terre et suspendu en l'air devant l'autel pendant trois heures entières ; après quoi il revint à lui et acheva le saint Sacrifice avec le même recueillement qu'auparavant, au milieu de l'assistance qui fondait en larmes. La Messe terminée, il supplia les religieuses de rendre grâce à Dieu des bontés qu'il daignait avoir pour une créature si indigne. D'ordinaire, il se hâtait de quitter ses ornements et de sortir de l'église pour regagner sa cellule. Là, il jouissait en paix du divin Hôte qui l'était venu visiter, et comme il avait toute liberté pour lui rendre ses actions de grâces, on l'entendait exhaler son amour par des soupirs et des cris perçants qui pénétraient les cœurs.

Ainsi s'explique ce qu'ont attesté tous ceux qui l'ont connu : qu'il fit plus de conversions par la célébration

du saint Sacrifice que tous les prédicateurs de sa province par leurs sermons, et ce qu'on lit dans sa Vie, qu'un grand nombre de ceux qui l'avaient vu à l'autel demandaient comme une faveur de lui confesser leurs fautes et de recevoir ses avis.

II. — SAINT LOUIS BERTRAND, DOMINICAIN (1526-1580)

Saint Louis Bertrand, arrière-neveu de saint Vincent Ferrier, et célèbre comme lui par ses prédications, estimait infiniment la faveur que Dieu lui avait faite en l'appelant au sacerdoce. Il regardait la fête de Noël comme la plus belle de l'année, parce qu'il lui était donné ce jour-là de dire la Messe trois fois. Tous les matins, il se confessait, afin de porter au saint Sacrifice une conscience plus pure. Jamais il ne levait l'hostie ni le calice, après la Consécration, sans demander à Notre-Seigneur de verser son sang pour son service et pour le salut des pécheurs. « Seigneur, disait-il, faites-moi la grâce de mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi. » Rien ne touchait plus vivement les fidèles que les larmes qu'ils voyaient couler de ses yeux depuis l'Élévation jusqu'à la Communion; car il ne pouvait cacher sa dévotion, et la ferveur qu'excitait dans son âme la vue des saints Mystères rejaillissait sur son extérieur. Souvent on l'a vu, pendant qu'il tenait la sainte Hostie, environné d'une lumière surnaturelle, resplendissant comme le soleil et remplissant l'église d'une céleste clarté. Notre-Seigneur montrait ainsi qu'il faisait pour lui ce qu'il dit avoir fait pour ses apôtres, à la dernière Cène : *Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis.* La divine Hostie

était la joie de son cœur comme la gloire de sa vie. Dans ses dernières années, les médecins voulant le guérir de sa surdité lui avaient ordonné de prendre une potion chaque jour de grand matin. Il se conformait à leur prescription, mais après avoir offert le saint Sacrifice. Et comme on lui représentait que le remède, n'étant pas pris à jeun, ne produirait pas son effet : « Ne vaut-il pas mieux, répondait-il, laisser périr le corps que d'enlever à l'âme l'aliment qui la fait vivre pour l'éternité ? » Une petite amélioration étant survenue dans sa dernière maladie, il voulut en profiter pour monter encore une fois à l'autel. L'infirmier, pour l'en dissuader, lui représenta que ce serait exposer sa vie ; mais le saint lui répondit : « Ne craignez rien, mon frère : les sacrements de l'Église ne donnent la mort à personne. »

III. — SAINT CHARLES, ARCHEVÊQUE DE MILAN (1538-1584)

La dévotion de saint Charles pour l'Eucharistie ne se peut exprimer. Il passait des heures et des nuits entières en adoration au pied de l'autel, comme un pur esprit, et pendant les Quarante Heures il ne quittait presque pas le sanctuaire. Les cierges se consumaient devant le saint Sacrement avec moins d'ardeur que son âme. L'encens montait vers le ciel avec un parfum moins pur que la prière de son cœur. Aussi les fidèles croyaient-ils voir un ange à l'autel quand il célébrait le divin Sacrifice. Chaque matin il purifiait sa conscience en confessant ses moindres fautes au tribunal de la pénitence. C'était une de ses règles, de garder un silence complet depuis la prière du soir jusqu'à la fin de son action de

grâces. Il ne voulait s'occuper d'aucune affaire avant d'avoir dit la Messe. Monter à l'autel et donner la sainte Communion étaient ses délices. Il s'est souvent imposé de grandes fatigues pour n'en être pas privé. Ses historiens rapportent qu'avant de se mettre en route pour Rome, en 1574, il eut grand soin d'obtenir du Saint-Père, pour soi et pour les siens, la permission d'offrir le saint Sacrifice dès une heure avant le jour.

IV. — SAINT PHILIPPE DE NÉRI, FONDATEUR DE L'ORATOIRE (1515-1595)

Saint Philippe de Néri, étant encore laïque, communiait déjà tous les jours. Sous-diacre, il ne touchait jamais un calice sans un tressaillement visible. Promu au sacerdoce, il se fit une règle de dire la Messe tous les matins, à moins d'être retenu au lit par la maladie; et dans ce cas, il prenait des mesures afin de recevoir la sainte Eucharistie pendant la nuit. C'est la pratique qu'il conseillait à ses prêtres. Il ne pouvait souffrir qu'on s'abstînt de dire la Messe dans la seule vue de se récréer avec plus de liberté.

La ferveur et l'application avec lesquelles il priait à l'autel ne lui coûtaient aucun effort. Loin d'avoir à se préparer par de longues prières, il était obligé de veiller sur lui pour n'être pas absorbé dans la contemplation ou emporté par une extase. Il faisait quelquefois de tels efforts pour se défendre contre les transports de sa dévotion que tout son corps était en mouvement et que l'autel même en était ébranlé; mais rien ne pouvait empêcher que sa piété n'éclatât au dehors et qu'elle n'attendrît tous ceux qui le voyaient. C'est à l'Offertoire que com-

mençaient pour l'ordinaire les transports de son amour. Il lui était impossible de les retenir. Une douce joie rayonnait sur son visage, et sa main tremblait de bonheur en versant dans le calice le vin qui allait être changé au sang du Sauveur. Lorsqu'il élevait la sainte Hostie pour la faire adorer, ses bras se raidissaient au point qu'il ne pouvait les baisser qu'avec difficulté. Aussi faisait-il ce mouvement d'une manière rapide. Après la Consécration, tandis qu'il contemplait le Dieu du ciel devenu sa victime, il était comme soulevé par son amour à tel point qu'il touchait à peine le marchepied de l'autel de la pointe de ses pieds. Quand il prenait le corps et le sang de Notre-Seigneur, il goûtait une douceur sensible et savourait cette divine nourriture comme l'aliment le plus délicieux. Il avait peine à détacher ses lèvres du calice qui contenait le céleste breuvage. Il en aspirait les dernières gouttes avec une amoureuse énergie, comme s'il eût pu faire couler plus longtemps le sang divin caché sous l'espèce sacramentelle. C'est avec la même foi et la même ferveur qu'il distribuait la sainte Eucharistie. Il se réjouissait de voir des chrétiens s'unir à leur Sauveur et la divine Hostie porter dans leur cœur le germe des vertus. Il ressentait leur bonheur plus vivement qu'eux-mêmes, et l'émotion de sa piété se trahissait par le tremblement de sa main. Une fois l'Hostie s'échappa de ses doigts, mais elle se tint suspendue en l'air à la vue de tout le monde. La Messe dite et l'action de grâces terminée, le saint prêtre quittait l'église et retournait chez lui si absorbé en Dieu qu'il ne reconnaissait pas ceux qui se trouvaient sur son passage.

V. — SAINT FRANÇOIS DE SALES, ÉVÊQUE DE GENÈVE

(1567-1622)

Malgré la ferveur avec laquelle saint François de Sales s'était préparé à la prêtrise, il n'osa monter à l'autel aussitôt après son ordination. Il crut devoir prendre trois jours entiers pour s'y disposer. Mais au moment où il offrit pour la première fois l'Agneau sans tache, son âme fut inondée des plus douces consolations. Ses parents, qui voulurent tous communier de sa main, furent ravis de son recueillement et participèrent à son bonheur.

Dès ce moment, il éprouva pour le divin Sacrifice un tel attrait, qu'il ne comprenait pas qu'un prêtre pût se priver volontairement du bonheur de le célébrer. Ce qu'il fit à Thonon pendant tout un hiver, pour s'épargner cette privation, frappa vivement les habitants et est resté célèbre. Comme cette ville était encore toute protestante, il n'avait d'autre moyen de dire la Messe que d'en sortir et de se rendre à l'église de Marin, de l'autre côté de la Drance. Or, le pont construit sur cette rivière ayant été emporté dans un débordement, on n'avait pour la traverser qu'une planche étroite jetée sur l'eau, d'un bord à l'autre. La difficulté du passage n'arrêta pas un seul jour le saint prêtre. Chaque matin, on le vit venir à l'heure ordinaire, s'approcher avec précaution, puis après avoir fait le signe de la croix, se mettre à cheval sur cet ais glissant et ramper de son mieux des mains et des pieds jusqu'à l'autre bord. Après avoir satisfait sa dévotion, il revenait à Thonon de la même manière, bénissant Dieu de son bonheur. « Il eût

été mal à l'aise tout le jour, disait-il, s'il n'avait eu dès le matin la consolation d'offrir à Dieu la sainte Hostie et de la recevoir en son cœur. »

Autant il s'estimait heureux de célébrer les divins Mystères, autant il mettait de soin à se bien acquitter de ce divin office. « Dans un si haut ministère, disait-il, on ne doit se permettre aucune négligence. » Il se fût reproché le moindre manquement; et un illustre prélat ayant un jour omis, devant lui, une cérémonie, il eut soin, quoiqu'elle fût peu considérable, de le faire avertir de cette omission par son aumônier. Cependant, c'était sur ses dispositions intérieures qu'il veillait avec le plus de soin. Pour n'avoir rien à se reprocher à cet égard, il avait pris dans sa retraite préparatoire de la prêtrise trois résolutions : — la première, de faire toutes ses actions de la journée en esprit de religion, comme préparation à la Messe, de manière à pouvoir répondre à celui qui lui en demanderait raison : Je me prépare à offrir demain le saint Sacrifice ; — la seconde, de ne jamais monter à l'autel sans être dans les dispositions où il voudrait se trouver pour mourir et se présenter devant Dieu; — la troisième, de rester après l'action de grâces uni à Jésus-Christ, souverain prêtre, par le recueillement, la charité, et l'application à imiter ses exemples; car, disait-il, « pour mettre sa grâce à profit, il faut ne faire qu'un avec lui, et pour ne faire qu'un avec lui, il faut avoir à cœur de lui ressembler en tout ».

On voit, par les écrits qu'il a laissés à sa mort, qu'il s'était tracé, dans les premiers temps, une méthode précise et détaillée afin de s'occuper pieusement pendant la Messe; mais il ne paraît pas qu'il en eût besoin

pour être recueilli. Le divin Sacrifice l'absorbait tout entier. « Dès que je suis tourné vers l'autel, écrivait-il à sainte Chantal, je n'ai plus de distraction. »

Naturellement sa dévotion éclatait au dehors et édifiait les assistants. « Il y avait de la consolation à le voir quand il s'approchait du saint autel ; car c'était avec un respect, dans une attitude et un maintien tout extraordinaires [1]. » « Je l'ai considéré maintes fois à l'autel, a dit un pieux laïque qui lui survécut ; il priait et officiait avec une telle religion, que, dans mon admiration, je ne pouvais faire autre chose que le regarder et l'écouter. » « Ce n'est pas qu'on lui vît faire aucune démonstration singulière, comme lever les yeux ou les fermer : il les tenait modestement baissés, sans les porter de côté et d'autre. Mais à la douceur et à la gravité de son visage, on pouvait juger de la sérénité de son âme. Impossible de le regarder, surtout à l'Elévation et à la Communion, sans se sentir pénétré de dévotion. Il récitait toutes les prières d'une voix médiocre, douce et posée, sans jamais se presser, quelque affaire qu'il eût. Quand il prononçait les paroles sacramentelles, il semblait transformé en Dieu. Il est des personnes qui, l'ayant vu communier une fois, en ont été si ravies d'admiration qu'elles n'en ont jamais perdu le souvenir [2]. »

VI. — SAINT VINCENT DE PAUL

(1576-1660)

Si heureux qu'il fut d'arriver au sacerdoce et de pouvoir monter à l'autel, saint Vincent de Paul n'eut pas la

1. Le Père de la Rivière.
2. Sainte Chantal, *Déposition*.

hardiesse de célébrer en public sa première Messe. Son humilité et sa dévotion le portèrent à la dire dans une chapelle écartée, sans aucun appareil, avec l'assistance d'un simple clerc et d'un servant. Mais dès lors il se fit une règle de renouveler chaque jour cette sainte action ; il n'y manquait jamais, sauf les trois jours de la retraite annuelle, où il est d'usage en sa compagnie de s'en abstenir. Il s'y disposait chaque fois par une préparation spéciale, lors même qu'il ne faisait que de sortir de l'oraison, et deux fois la semaine, il s'y préparait par la confession.

A l'autel, on croyait voir en lui un autre Jésus-Christ, victime et sacrificateur tout ensemble[1]. Victime, il se prosternait et s'anéantissait devant la Majesté divine. C'était en criminel condamné à mort qu'il récitait le *Confiteor*, le *Domine, non sum dignus*, toutes les paroles qui expriment l'humilité ou la contrition, comme *In spiritu humilitatis* et *Nobis quoque peccatoribus*. Ces derniers mots surtout le touchaient vivement. Ecrivant à prêtre, il lui dit : « Quand vous serez à *Nobis quoque peccatoribus*, souvenez-vous du plus grand pécheur qu'il y ait au monde. » Sacrificateur, il était digne, grave, majestueux, mais en même temps plein de bonté, de douceur, de sérénité, comme le Sauveur. C'est avec ces sentiments peints sur son visage et dans son attitude, qu'il se tournait vers le peuple ; et au ton de sa voix, à la manière dont il étendait les bras et ouvrait les mains, on voyait qu'il aurait voulu, comme d'un nouveau Calvaire, embrasser le monde entier dans la charité de Jésus-Christ.

1. Ménard, *Maximes et pratiques*.

Il récitait les prières et faisait les cérémonies sans lenteur ni précipitation, de manière à atteindre la demi-heure sans la dépasser. Il prononçait toutes les paroles d'une voix médiocre, distincte et pieuse, et l'on comprenait à son ton que le cœur était chez lui d'accord avec les lèvres. Son attention et son respect redoublaient d'une manière sensible à la lecture du saint Evangile. S'il rencontrait une parole de Notre-Seigneur, il la récitait d'un ton de voix plus posé et plus affectueux. A ces mots surtout : *Amen, Amen, dico vobis*, il se recueillait, comme frappé de cette double affirmation, et il lisait les paroles suivantes, lentement, avec foi et respect, pour les savourer et les graver dans son cœur. Tous les assistants étaient édifiés, et souvent on a entendu des personnes qui ne le connaissaient pas, se dire les unes aux autres : « Mon Dieu, que ce prêtre dit bien la Messe ! Il faut que ce soit un saint homme. »

Sa Messe dite, il en entendait une autre, et souvent il la servait. C'est une règle qu'il s'était imposée et à laquelle il ne manquait jamais. Il était accablé d'affaires ; il avait quatre-vingts ans ; il ne pouvait plus marcher sans bâton, ni se mettre à genoux qu'à grand'-peine ; n'importe : le vénérable supérieur, avec la simplicité d'un jeune clerc, et avec plus d'humilité et de dévotion encore, servait à l'autel le moindre de ses prêtres.

Saint Vincent de Paul attachait une grande importance à bien faire les cérémonies, à s'en acquitter avec exactitude, religion et piété. « Les cérémonies ne sont qu'une ombre, disait-il ; mais c'est l'ombre des plus grandes choses. On n'y saurait apporter trop d'application et de respect. » Quand il fléchissait le genou à

la Messe ou au pied de l'autel, on eût dit qu'il voulait s'abaisser jusqu'au centre de la terre. Dans sa vieillesse, quand il lui fut impossible de donner à ses génuflexions la mesure prescrite, ce fut pour lui une privation cruelle qu'il attribua à ses péchés ; il demandait pardon à la communauté de cette irrégularité, avec prière de n'en pas prendre scandale.

Il avait du reste pour le saint Sacrement la même religion que pour le divin Sacrifice. On le voyait devant le tabernacle prosterné à deux genoux, dans une attitude si humble, avec une foi si vive, qu'on eût cru qu'il voyait Jésus-Christ de ses yeux. C'est là qu'il aimait à venir adorer, consulter et prier le divin Maître. C'est là, derrière le maître-autel, qu'il venait ouvrir et lire à genoux les lettres qui devaient lui donner des nouvelles importantes ou des réponses décisives. Une autre de ses pratiques était de ne jamais sortir de la maison sans s'être prosterné auparavant devant le saint Sacrement et lui avoir demandé sa bénédiction. Au retour, il venait de même s'agenouiller devant le Tabernacle, comme pour rendre compte au divin Maître de la mission qu'il avait remplie, et lui demander pardon des fautes qu'il avait pu faire.

VII. — SAINT LIGUORI, ÉVÊQUE, DOCTEUR, FONDATEUR DES RÉDEMPTORISTES

(1696-1787)

Sa dévotion pour le sacrement de l'Eucharistie est assez connue. Il n'eut pas moins de religion envers le divin Sacrifice et il ne montra pas moins de zèle pour le faire honorer. Jamais il ne manqua de monter à l'autel

et de célébrer la Messe chaque matin, sauf dans ses dernières années, où, accablé d'infirmités, il n'avait plus la force de se tenir debout et était réduit à se contenter de la communion, comme un simple fidèle. Chaque année, lorsqu'il se trouvait en mission, il prenait ses mesures pour revenir sur la fin du carême dans une de ses maisons, afin d'y célébrer en paix les divins Mystères durant la Semaine sainte. Le Vendredi saint, où il ne pouvait ni célébrer ni communier, lui était pénible au point de le rendre malade. Il ne retrouvait la santé et la joie que le samedi, quand il avait reçu le corps de son Sauveur.

Il avait étudié avec soin les rubriques et se montrait fort exact à les observer. Dans sa vieillesse, il s'affligeait et s'humiliait, comme saint Vincent de Paul, de ne pouvoir plus faire la génuflexion qu'avec peine et d'une manière imparfaite. Il faisait effort malgré tout, au commencement de la Messe, afin d'abaisser le genou jusqu'à terre; mais il fallait l'aider à se relever. Chose remarquable : après la communion, il en était autrement. On eût dit que Notre-Seigneur, en se donnant à lui, avait communiqué une nouvelle vigueur à son corps aussi bien qu'à son âme. Un feu divin éclairait son visage : et plusieurs fois on l'a vu s'élever de terre et rester suspendu à une certaine hauteur [1]. Aussi était-ce une faveur très désirée d'être admis à sa Messe. On y puisait infailliblement l'estime des saints Mystères et l'amour de notre divin Sauveur.

La peine que saint Liguori éprouvait de voir, en beau-

1. Dum ad aras oraret vel sacrum faceret, pro amoris vehementia, vel seraphicis liquescebat ardoribus, vel insolitis quatiebatur motibus, vel abstrahebatur a sensibus. (*Brev.*, 2 aug.)

coup d'endroits, le saint Sacrifice célébré d'une manière peu édifiante, lui a fait composer sur ce sujet plusieurs écrits d'une vigueur et d'une liberté tout apostoliques [1]. Souvent aussi il parla, dans les retraites qu'il prêchait au clergé, contre les profanateurs des saints Mystères. Un jour, dit un de ses premiers religieux, devenu son biographe, il fut amené à dire que de tels sacrilèges ne méritent pas de pardon, et que l'habitude de les commettre est un signe de réprobation. A l'appui de sa parole, il cita celle de saint Chrysostome : *In sacerdotio peccasti; periisti* [2]. Un des ecclésiastiques qui suivaient la retraite, entendant ce mot, eut la hardiesse de protester, et de dire tout haut, en se levant : *Nego consequens et consequentiam*. Ce fut un scandale pour l'assemblée; mais le scandale cessa bientôt. Le lendemain matin, ce prêtre s'étant revêtu pour dire la Messe, et ayant prononcé les premières paroles : *Judica me, Deus*, tomba au pied de l'autel, frappé d'une apoplexie foudroyante. Ce fut en vain que le saint accourut auprès de lui : le mourant ne recouvra pas l'usage de ses sens [3].

VIII. — LE BIENHEUREUX PERBOYRE

(1802-1840)

Le bienheureux Perboyre, prêtre de la Mission, martyrisé en Chine, et béatifié par Léon XIII, avait pour

1. Ces ouvrages ont été traduits en français sous différents titres : *Célébration de la Messe et récitation de l'Office; La Messe méprisée*, *Selva*, IIe partie.

2. *In Act. Apost.*, Hom., III, 5.

3. Tannoja, *Mémoires sur la vie et la congrégation de saint Liguori*, I, II, 8.

les saints Mystères la plus ardente dévotion. C'est ce qu'on admira surtout en lui au séminaire de Saint-Flour et au noviciat de Saint-Lazare où il exerça d'abord les fonctions de directeur.

« Les visites au saint Sacrement faisaient les délices de son cœur, dit un ecclésiastique qui le connut à cette époque; il en était insatiable. Tout ce qui l'appelait auprès de la chapelle l'amenait devant l'autel, aux pieds de Notre-Seigneur. Là, en présence du divin Maître, il passait de longues heures en adoration, sans mouvement, presque sans respiration. Il s'oubliait lui-même, et il fallait lui faire violence pour le tirer de cet état, quand on l'appelait ailleurs. On le voyait s'en aller lentement, à regret, comme un enfant qu'on sépare de sa mère et qui ne pense qu'à revenir à elle. Aussi revenait-il bientôt devant l'autel où l'attirait Celui qui ravissait son cœur. »

C'est surtout au saint Sacrifice qu'il jouissait de son Trésor. Aussi avec quel soin il s'y préparait! Chaque matin, il disait à Notre-Seigneur : « Voici, ô divin Sauveur, que, malgré mon indignité, je vais vous offrir à l'autel et vous donner dans votre Sacrement une existence nouvelle. Par votre bonté et votre miséricorde, je vous prie et vous conjure d'opérer en moi une merveille qui réponde à celle que j'opérerai sur vous. Tandis que je dirai : Ceci est mon corps, et que, en vertu du pouvoir que vous m'avez donné, le pain sera changé en votre chair adorable, faites que je sois moi-même changé et transformé en vous. Détruisez en moi par votre toute-puissance tout ce qui n'est pas de vous. Faites que je ne vive plus qu'en vous et pour vous, et que je puisse dire avec vérité comme l'Apôtre : *Vivo jam non ego :*

vivit vero in me Christus. » Non content de faire cette prière avant la Messe, il la réitérait encore à la Consécration et dans son action de grâces.

Jamais il ne parlait des faveurs qu'il recevait au saint Sacrifice. Néanmoins il dit un jour à un prêtre qui se plaignait du peu de ferveur qu'il avait en célébrant : « Pour moi, je ne me sens jamais mieux disposé pour monter à l'autel que lorsque j'en descends ». Il est certain qu'on ne pouvait le voir célébrer, sans être pénétré de dévotion et sans concevoir une haute idée de sa vertu. Son seul aspect inspirait de la piété aux plus tièdes. Sa figure, ordinairement colorée, s'animait au point de devenir comme radieuse. Aussi les fidèles qui demeuraient près de la maison de Paris venaient-ils souvent s'informer de l'heure à laquelle il dirait la messe, afin d'avoir la consolation d'y assister.

Un prêtre de Saint-Lazare, qui l'a souvent servi à l'autel pendant son noviciat, atteste qu'il le vit un jour, au moment de la consécration, élevé de terre et ravi en extase. De retour à la sacristie, le Bienheureux lui fit promettre un secret inviolable sur ce qu'il avait vu. « Je vous défends, dit-il, d'en parler à qui que ce soit, tant que je vivrai. »

On conçoit avec quelle ardeur un prêtre si fervent devait exhorter ceux qu'il dirigeait à célébrer saintement et à mettre à profit les grâces du divin Sacrifice.

« Efforcez-vous, disait-il, d'avoir toujours l'idée la plus haute des divins Mystères. Figurez-vous, en allant à l'autel, que vous êtes seul prêtre sur la terre, chargé d'intercéder pour tous vos frères, et que, de tous côtés, ceux qui sont intéressés à cette grande action, accourent pour vous prier de recommander à Dieu

leurs suppliques. Pensez que ces suppliques sont en si grand nombre qu'elles s'élèvent de la terre jusqu'au ciel. Ce sont des milliers de justes qui demandent des milliers de grâces. C'est un plus grand nombre de pécheurs de tout âge, de toute condition, de tout pays. Ce sont les Anges même et les Saints du ciel, les Anges gardiens surtout et les saints Patrons qui sollicitent en faveur de ceux dont ils sont les protecteurs. Ajoutez à ces recommandations les gémissements lamentables de tant de défunts, qui, retenus en purgatoire, s'attendent à recueillir quelque avantage de votre sacrifice. Quelle impression de telles pensées ne doivent-elles pas faire sur votre cœur ! Est-il possible que vous vous laissiez aller à la négligence ou à la distraction, quand vous pensez que, par une messe bien dite, vous pouvez contribuer au bien spirituel de tant d'âmes et leur obtenir des grâces si précieuses ? »

Ce qu'il recommandait par-dessus tout aux prêtres, c'était de se donner sans réserve à Notre-Seigneur et de s'offrir en sacrifice avec lui à la majesté divine. « En ce moment ce divin Sauveur semble nous dire : Je te permets de célébrer le plus auguste et le plus saint de tous mes mystères, mais à une condition : c'est que tu te donneras tout entier à moi et que tu deviendras une même victime avec moi. Offre-toi donc généreusement à la grandeur et à la sainteté de Dieu, et ne te contente pas d'une oblation générale de tout ton être ; offre-lui encore, offre-lui particulièrement ce dont le renoncement peut le plus contribuer à ta perfection, ce qui te tient le plus au cœur et qui s'oppose davantage à ce que tu sois tout à moi : ces penchants déréglés qui gardent tant d'empire sur ton cœur, ces passions toujours rebelles,

cet orgueil secret, cette sensualité, cette impatience, cette lâcheté, ces goûts mondains...»

« Qu'on ne manque jamais à cette pratique, disait-il. Je ne pense pas qu'on puisse, si on la néglige, célébrer d'une manière bien fructueuse. Après avoir déterminé l'offrande que l'on veut faire, il faut mettre cette offrande avec l'hostie sur la patène et la présenter à Dieu en holocauste, pour qu'il l'anéantisse. »

Après la messe, il ne croyait pas s'acquitter suffisamment envers la bonté divine par une action de grâces plus ou moins longue au pied de l'autel. Ce n'était là qu'un premier gage de reconnaissance. Il pensait qu'un prêtre qui offre et qui reçoit chaque jour pour Notre-Seigneur au saint Sacrifice, doit employer à son service tout ce qu'il a de force et de grâce, et se consumer tout entier pour son amour. Ainsi sa vie était une action de grâces et une immolation continuelles.

Ayant un jour assisté un jeune prêtre à sa première messe, il l'embrassa après son action de grâces et lui dit : « Vous voilà prêtre pour l'éternité. Tous les jours vous aurez le bonheur de recevoir dans votre cœur celui qui fait la joie des Anges. Souvenez-vous que vous ne devez plus vivre que pour lui. Notre-Seigneur a dit : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* Il est juste que le serviteur vive pour le maître qui le nourrit. »

CHAPITRE DEUXIÈME

PRÊTRES EXEMPLAIRES, MORTS EN RÉPUTATION DE SAINTETÉ

Les saints prêtres que nous avons à citer dans ce chapitre ne sont pas canonisés comme les précédents, mais ils ne laissent pas de jouir dans l'Église de la plus haute estime. Grâce aux détails que leurs biographes nous ont donnés, leurs exemples et leurs avis pourront n'être pas moins salutaires que ceux qu'on vient de lire.

I. — JEAN D'AVILA, L'APOTRE DE L'ANDALOUSIE (1500-1569)

Jean d'Avila reçut du ciel de grandes lumières sur le sacerdoce et un zèle ardent pour la sanctification des ecclésiastiques. Nous en avons la preuve dans ses *Discours aux prêtres*, et dans les *Lettres spirituelles* qu'il a écrites sur ce sujet.

La dévotion avec laquelle il disait la messe ne se peut exprimer. Ses larmes étaient si abondantes qu'on ne pouvait le voir sans être pénétré de componction. Cependant il n'était jamais satisfait de ses dispositions; sa foi lui semblait toujours languissante. « Ah! disait-il, que ne puis-je bien dire une fois la Messe à mon gré! Quand je lis au Lévitique ou au Missel ces paroles du Seigneur : *Sacerdotes sancti erunt Deo suo, et non polluent*

nomen ejus : incensum enim Domini et panes Dei sui offerunt, et ideo sancti erunt; elles me percent le cœur. Je rougis de honte et je tremble de frayeur en pensant à la sainteté que mon ministère demande, et en voyant que je n'ai pas encore le moindre degré de vertu. »

Il eût voulu répandre dans tout le clergé ses convictions et sa ferveur. « Hélas ! écrivait-il à un jeune ecclésiastique qui avait demandé ses avis, qu'il en est peu parmi nous qui réfléchissent sur la sainteté de leur état et qui en connaissent les devoirs ! On arrive au sacerdoce sans avoir jamais bien médité, sans savoir ce que c'est que faire oraison ; et l'on monte à l'autel sans apprécier le moins du monde l'excellence du divin Sacrifice. Parce qu'on a murmuré quelques prières, ou repassé dans son esprit quelques considérations, l'espace de deux ou trois *Credo*, on s'imagine avoir bien prié et l'on va dire la messe. Quel abus !

« Si vous voulez célébrer avec piété et avec fruit, préparez-vous avec un grand soin. Chaque fois que vous vous réveillerez la nuit, imaginez-vous entendre une voix qui vous dit : *Voici l'Époux qui vient; allez au devant de lui.* Car si l'on se donne tant de peine et si l'on fait tant de préparatifs quand on attend chez soi un protecteur ou un ami d'un certain rang, que ne devez-vous pas faire pour recevoir un Dieu qui descend de son trône et qui quitte la société des anges pour venir, comme votre frère, faire son séjour en votre cœur ! Le matin venu, récitez votre Office dans cette pensée ; puis demeurez une heure ou deux en un lieu tranquille pour considérer la grandeur de Celui qui vient à vous. Souvenez-vous que saint Pierre se reconnut indigne de demeurer dans une même barque avec lui, et que le

Centenier n'eut pas l'assurance de le recevoir en sa maison. Suppliez la très sainte Vierge, par la joie qu'elle ressentit au moment où l'ange lui annonça qu'elle donnerait le jour au Sauveur, de vous obtenir de son Fils la grâce de le recevoir en votre cœur comme elle le reçut dans ses chastes entrailles.

« Après la messe, vous resterez recueilli une demi-heure environ, à réfléchir sur la faveur que Notre-Seigneur vous a faite.

« Durant le jour, vous vous tiendrez uni à lui le plus affectueusement que vous pourrez par cette pensée : « J'ai reçu aujourd'hui mon Sauveur, et il daignera se « donner encore à moi demain. » Évitez de rien faire qui lui déplaise, et efforcez-vous de le contenter en toutes choses, vous souvenant qu'il a coutume de nous payer à l'autel des soins que nous prenons pour nous préparer et de la fidélité que nous mettons à son service. Une autre pratique très salutaire serait de repasser dans votre esprit quelqu'un des miracles que le Sauveur a opérés autrefois : la guérison des lépreux, par exemple, ou le calme imposé à la mer, et de lui demander de faire pour votre âme quelque chose de semblable. »

Ces conseils, qu'il donnait aux jeunes prêtres, Jean d'Avila était le premier à les mettre en pratique. Son oraison était presque continuelle. Dès son lever, sa pensée était à l'autel. « Voici, se disait-il, que je vais consacrer, tenir entre mes mains le Fils de Dieu, l'entretenir, traiter avec lui, et le recevoir dans mon cœur. » Sitôt qu'il était descendu de l'autel, on le voyait se retirer à l'écart et passer en prière un long espace de temps. Comme s'il eût craint de laisser échapper une étincelle du feu divin que la sainte Hostie avait allumé

dans son cœur, il fuyait, autant que possible, les entretiens et les occupations profanes. « Quand j'ai reçu mon Sauveur, disait-il, je voudrais ne plus ouvrir la bouche [1]. »

II. — BALTHASAR ALVARÈS, JÉSUITE
(1533-1580)

Il serait difficile de se préparer au divin Sacrifice avec plus de soin que ce saint religieux. Plusieurs fois le jour, il examinait sa conscience, et il avait hâte de confesser les moindres fautes dont il se croyait coupable. Sa grande ressource dans ses difficultés était à l'autel. C'est dans la célébration des divins Mystères qu'il obtenait pour l'ordinaire les lumières et les secours dont il avait besoin. Jamais il n'allait célébrer sans avoir donné à l'oraison un temps plus ou moins long; aussi nul n'assistait à sa Messe sans être édifié de sa modestie et de son recueillement. Un jour, sainte Thérèse, dont il était le directeur, vit sur sa tête, à l'autel, un diadème d'une splendeur admirable, indice des vertus et des dons divins dont son âme était ornée. Mais lorsqu'il éprouvait un sentiment de piété plus qu'ordinaire et

1. Ces paroles rappellent un trait touchant d'un célèbre docteur. Hugues de Saint-Victor, surnommé de son temps le nouvel Augustin. « La veille de sa mort, rapporte le pieux Osbert, son disciple, j'allai le voir de bonne heure et je lui demandais comment il se trouvait. « Fort bien, répondit-il, pour l'âme comme pour le corps. » Puis s'étant assuré que nous étions seuls, il reprit : « Vous avez dit la messe, ce « matin ! — Oui, répondis-je. — Eh bien ! approchez-vous, et soufflez « sur mon visage en forme de croix, pour me donner part à l'Esprit « que vous avez reçu. » Je le fis, et aussitôt ce vénérable mourant prononça, dans un profond recueillement, ce verset de None : *Os meum aperui et attraxi spiritum.* » (Ps. CXVIII, 131. Cf. Joan., XX, 22.)

qu'il pressentait quelque faveur, il avait soin d'aller célébrer à l'écart, dans un petit oratoire, sans autre témoin que son servant, afin de goûter plus longtemps les douceurs de la visite céleste. Après le saint Sacrifice, il employait une demi-heure à rendre grâces à Dieu des bontés dont il se voyait l'objet; et c'est alors surtout que Notre-Seigneur l'éclairait sur la conduite qu'il devait tenir ou sur ce qu'il avait à dire.

Il recommandait beaucoup de ne pas abréger ce temps de l'action de grâces et de le bien employer. « *Non defrauderis a die bono,* disait-il, *et particula boni dati non te prætereat*[1]. On ne jouit pas d'une telle grâce quand on veut. Notre-Seigneur peut dire à ceux qui l'ont reçu, comme aux convives de Béthanie : *Me autem non semper habebis*[2]. Que faire donc, sinon adorer avec tout le respect possible ce divin Sauveur présent en nous, nous reconnaître indigne de contempler sa divine face, implorer sa bénédiction; puis écouter les paroles qu'il veut bien nous adresser et lui exposer avec humilité les besoins et les désirs de notre âme? Ne lui demandons pas ses douceurs, mais sa grâce et son esprit. Il ne les refuse jamais à qui le lui demande pour sa sanctification, car ne nous imaginons pas qu'il soit avare de ses dons ou qu'il vienne à nous les mains vides, en laissant au ciel ses dons et ses vertus. Ce qu'il souhaite avec le plus d'ardeur, c'est de se donner à ceux qui l'aiment et de leur communiquer sa vie. Qui le désire l'obtient, et qui le possède a tout. Oh! que de grâces on reçoit en le recevant! *Christus, vita nostra*[3]. Si la vie de notre âme se communique à notre corps, tellement que chacun de nos membres y participe, même les plus faibles et les

1. Eccl. XIV, 14. — 2. Joan., XII, 8. — 3. Col., III.

moins nobles, combien plus la vie du Sauveur se communique-t-elle à notre âme et à toutes ses puissances! Or si cette parole : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me*[1], a son accomplissement en un simple fidèle qui ne reçoit son Sauveur que de loin en loin, combien plus doit-elle se réaliser dans un prêtre qui le reçoit tous les matins et qui fait, chaque jour, de la chair et du sang du Fils de Dieu sa première nourriture? »

III. — GALLEMANT, CURÉ D'AUBERVILLIERS (1559-1630)

Ce saint prêtre, que saint François de Sales honorait de son amitié, portait à l'autel le même respect et la même vénération que s'il se fût présenté devant le trône de Dieu. Souvent, pendant qu'il se disposait au saint Sacrifice, la vue de la justice et de la sainteté divines le faisait gémir et trembler; mais à peine avait-il commencé la Messe que son cœur, attendri par la dévotion, débordait d'amour et s'épanchait en soupirs et en larmes. Il y avait une oraison qu'il aimait plus que les autres, celle du dimanche dans l'Octave du Saint-Sacrement : *Sancti nominis tui timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum*, etc. Un jour de Noël, à la messe de minuit, il fut saisi d'un tel sentiment de foi et de piété qu'il demeura près de deux heures immobile, les yeux fixés sur la divine Hostie. Toute l'assistance attendait, dans un respect et un étonnement indicibles. Il fallut qu'un prêtre vînt le rappeler à lui et le forçât, pour ainsi dire, d'achever les saints Mystères.

Ses historiens attestent que, lorsqu'il tenait le saint

1. Joan., VI, 58.

Sacrement entre les mains ou qu'il le portait en procession, Notre-Seigneur lui révélait une foule de choses importantes pour sa conduite ou pour celle des autres. La divine Hostie était comme un flambeau qui lui faisait voir à découvert l'âme de ceux qui l'approchaient, leur état de grâce ou de péché, leurs vertus ou leurs imperfections.

IV. — Mgr CASSIAGUERRA, PRÊTRE DE SIENNE

(Dix-septième siècle)

Ce digne prélat avait une grande réputation de piété et de vertu[1]. Un pieux évêque l'ayant prié de lui apprendre quelle méthode il convient de suivre à la Messe et comment il pourrait occuper saintement son esprit pendant la célébration du saint Sacrifice, en reçut cette réponse :

« Monseigneur, tout autre que moi répondrait bien mieux à votre désir. Néanmoins, pour vous obéir, je vais vous dire devant Dieu ce que je fais moi-même et quelle est ma conduite ordinaire.

« Après avoir fait l'oraison et récité l'Office, je purifie mon âme au saint Tribunal ; et, après m'être acquitté de ma pénitence, je célèbre la Messe dans les dispositions et avec les sentiments que j'ai conçus dans l'oraison. D'ordinaire, je me propose d'obtenir de Dieu une grâce particulière pour moi ou pour d'autres, par exemple telle conversion, l'amendement, la persévérance, le salut

1. Le Père Hanart, oratorien, qui rapporte cette notice dans son livre intitulé : *Recueil de bons prêtres*, ne nous dit rien de la vie de ce pieux ecclésiastique, sinon qu'il mourut saintement au collège de Saint-Jérôme de la Charité, à Rome.

d'un de mes pénitents. Cette pratique m'a été fort utile.

« J'ai coutume, en prenant les ornements sacrés, de penser aux vêtements et aux liens que Notre-Seigneur a portés dans sa Passion.

« Quand je suis revêtu, je prends le calice pour aller à l'autel et je dis du fond du cœur : « Allons au Calvaire, « où Jésus-Christ veut être immolé de nouveau pour le « salut de nos âmes, et sacrifions-nous avec lui. »

« A ces mots : *Quare tristis es, anima mea?* je songe aux péchés dont tout le monde est rempli et aux tribulations de la sainte Église. Mais je me ranime en entendant la réponse : *Spera in Deo;* et l'ardeur de l'espérance et de la charité embrase mon cœur.

« En disant *Aufer a nobis* et *Oramus te Domine*, il me semble voir des troupes de saints et d'anges offrir ma prière au Père éternel. Après l'Introït, qui me rappelle les aspirations des prophètes vers la venue du Rédempteur, je me présente avec respect à la très sainte Trinité et je récite le *Kyrie* pour les pécheurs, en m'adressant successivement aux trois divines personnes.

« C'est en union avec les anges et dans la joie de mon cœur que je récite le *Gloria in excelsis*. Aux paroles : *Tu solus sanctus..., Cum Spiritu Sancto..., In gloria...*, je m'humilie et me répands en louanges et en admiration devant l'auguste Trinité. Puis je dis du fond du cœur les oraisons du jour.

« Quand je lis à l'Épître les instructions des apôtres, à la pratique desquelles les biens du ciel sont promis, ou les livres des prophètes, qui nous en montrent la figure, je me propose de conformer mes sentiments aux leurs. Avant l'Évangile, j'invoque humblement l'Esprit-Saint par le *Munda cor*. Je lui demande de me faire com-

prendre la doctrine du divin Maître comme les saints qui l'ont écrite ; et lorsque je rencontre un passage particulièrement touchant, mon cœur s'embrase d'amour pour Dieu. Quelquefois il faut que je songe à ceux qui me voient pour retenir mes larmes.

« Au *Credo*, je pense qu'il faut professer les vérités chrétiennes avec une vive foi et une grande allégresse. Aux paroles : *Qui propter nos, homines...*, je demeure étonné et ravi de l'infinie bonté du Fils de Dieu, qui a daigné se faire notre semblable ; puis, quand je dis : *Crucifixus etiam pro nobis*, ce mot *etiam* frappe si vivement mon cœur que je suis tout attendri par le souvenir de sa Passion et de sa croix. Enfin, j'affermis ma confiance en ajoutant : *Et expecto...*

« A l'Offertoire, je m'unis à la charité et au dévouement de Notre-Seigneur s'offrant à son Père sur l'autel comme il s'est offert à la croix.

« Le *Lavabo* me fait penser à la pureté que mon âme devrait avoir pour exercer dignement les fonctions que je remplis. A l'*Orate fratres*, je me représente Notre-Seigneur, avertissant ses apôtres de prier pour ne pas entrer en tentation, et je me rappelle ce qu'il a dit pour tous : qu'il faut prier toujours si l'on veut éviter les chutes et avancer dans la perfection.

« Quand je dis à la Préface : *Cum quibus et nostras voces...*, puis *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, en l'honneur de la Trinité, je m'unis aux anges et je ressens une grande joie de pouvoir chanter avec eux ce cantique.

« Les mots *Te igitur...* sont comme un trait d'amour qui me perce le cœur. Je considère, en les disant, qu'au lieu d'appeler le Roi du ciel, à qui je m'adresse, Dieu des armées ou Très sainte et très haute Majesté, Notre-

Seigneur et l'Église veulent que je lui donne le nom de *Père* et que je me regarde comme son enfant. Et c'est parce que lui-même préfère ce titre à tous les autres que je l'appelle *très clément* [1].

« Au *Memento* des vivants, je prie : 1° pour ceux à qui j'ai le plus d'obligations, pour mes parents surtout; 2° pour ceux à la sanctification desquels je suis tenu spécialement de m'intéresser; 3° pour tout le peuple chrétien ; persuadé que Notre-Seigneur appuiera mes demandes et que son Père ne refusera pas d'y prêter l'oreille.

« Quand je prononce les paroles de la Consécration, je tâche de les dire avec la même foi et le même amour que les apôtres, qui les avaient apprises de la bouche même de Notre-Seigneur.

« En récitant les trois *Agnus Dei,* je remarque que par sa venue Notre-Seigneur doit nous apporter trois choses, le pardon, la miséricorde et la paix, en nous remettant nos fautes, en nous déchargeant de nos dettes et en nous donnant la vraie joie du cœur.

« A la fin, je dis l'*Ite, Missa est,* pour annoncer que le saint Sacrifice est achevé et que la Victime a été reçue du ciel.

« Après la Messe, je me prosterne devant le saint Sacrement, pour rendre grâces des faveurs que j'ai reçues, et je tâche de mettre une bonne garde à la porte de mon cœur. »

V. — LE PÈRE DE CONDREN, SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE (1588-1641)

Le divin Sacrifice était le sujet de méditation favori

1. Cf. De Lantages, *Instructions ecclésiastiques.*

du Père de Condren. Ce fut son bonheur sur la terre de célébrer les saints Mystères et de s'immoler au Seigneur avec son divin Fils. Il put dire avec le Psalmiste : *Passer invenit sibi domum et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos : altaria tua, Domine virtutum*[1] ! Nous ne sommes pas à même de dire quelles étaient ses pratiques au saint autel ; mais son Traité sur le Sacerdoce du Sauveur qu'on a publié après sa mort[2] et plusieurs de ses lettres nous font connaître ses principales idées.

« Dieu n'est pas seulement notre souverain Maître : il est notre créateur, il est la vie de tout ce qui respire. Tous les êtres vivants doivent un hommage incessant à cette vie perpétuelle. Toute vie, comme toute existence, découlent de lui, c'est trop peu de lui en rapporter l'usage. Nous lui devons jusqu'au fond de notre substance. Mais quand je m'immolerais devant lui et qu'avec moi j'immolerais l'univers entier, pour témoigner que tout lui appartient et que lui seul mérite d'être, que serait-ce pour honorer sa grandeur et sa souveraineté infinies ? Toute la création n'est qu'une ombre en sa présence. Plus je contemple cet Être des êtres, plus sa grandeur s'accroît à mes yeux et s'élève au-dessus de moi : *Confortata est, et non potero ad eam*[3]. Notre seule ressource pour lui rendre gloire est donc en son Fils Jésus-Christ, le Verbe fait chair. Il n'y a qu'un Dieu qui soit une victime digne de Dieu. Il n'y a que le Fils de Dieu qui connaisse bien les hommages dus à son Père. Il n'y a que lui pour les lui offrir. Afin d'honorer dignement un tel Père, il ne fallait rien moins que le

1. Ps. LXXXIII, 4.
2. *Idée du Sacerdoce de Jésus-Christ.*
3. Ps. CXXXVIII, 6.

sacrifice d'un tel Fils. Et pour que ce sacrifice fût parfait, il fallait d'abord que ce divin Fils s'offrît lui-même d'une manière sanglante, puis, qu'avec tous ses membres, il se tînt constamment dans un état d'immolation et de mort, mettant aux pieds de l'Être des êtres la création tout entière et proclamant à sa gloire son suprême domaine et sa souveraine justice.

« Jésus-Christ étant l'unique victime, est par là même le seul médiateur, la prière universelle, la louange par excellence. C'est l'hostie qui a expié sur la croix toutes nos iniquités. C'est l'oblation qui couvre toutes les fautes et qui mérite tous les dons. Cette victime, toujours immolée, soutient tout l'univers contre la rigueur des châtiments divins. Elle obtient l'accroissement du règne de Dieu sur la terre, la sanctification de son nom, la multiplication de ses élus. »

Ces paroles font connaître dans quelles vues et pour quelles fins le P. de Condren offrait le saint Sacrifice. Nous apprenons de même dans quels sentiments il communiait à la divine Hostie. « Quand le Sauveur vient dans mon cœur, dit-il, c'est pour en prendre possession au nom de son Père. Dieu était en son Fils sur la croix pour se réconcilier le monde [1], il est en lui dans son Sacrement pour nous attester sa charité et pour l'établir dans nos âmes. Il vient en nous dans la Communion pour nous donner part à sa vie. Il veut que nous lui soyons unis aussi étroitement que le sarment l'est à la vigne et le bras à la tête.

« On a vu des hommes passer en la possession du démon et être asservis à la tyrannie de Satan pour avoir

1. II Cor., v, 19.

mangé des mets consacrés aux idoles. C'est ainsi que par des communions saintes nous passons pleinement sous l'empire du Sauveur. Le Fils de Dieu prend possession de tout notre être. Notre corps et notre âme deviennent comme ses organes. »

L'idée que le Père de Condren laissa de lui fut celle d'un prêtre accompli et tout céleste. « C'était, dit M. Olier, comme une hostie de nos autels. Au dehors on voit les accidents ou les espèces du pain consacré, mais, au dedans, c'est Jésus-Christ. De même sous l'extérieur du Père de Condren lui-même, c'était Jésus-Christ qui vivait plutôt que le Père de Condren lui-même. Personne ne m'a fait mieux concevoir la sainteté incomparable de notre divin Pontife. » Aussi avait-il de la sainteté de Dieu, l'idée la plus sublime et aimait-il à dire avec le Psalmiste : *Tu autem in sancto habitas, laus Israel*[1] *!* Quelques jours après sa mort, il apparut à un de ses disciples, revêtu de ses ornements sacerdotaux et tout brillant de gloire ; et, à la fin de l'apparition, il remonta au ciel en disant dans un ravissement ineffable : « Que Dieu est saint ! *Sanctus, Sanctus, Sanctus !* »

VI. — M. OLIER, FONDATEUR DE SAINT-SULPICE (1608-1657)

M. Olier eut, dès l'enfance, la plus haute idée du sacerdoce et du divin Sacrifice. « Un jour, dit-il, vers l'âge de sept ans, considérant un prêtre qui allait à l'autel, je reçus une lumière si vive sur la pureté et la sainteté nécessaires pour offrir le saint Sacrifice que je n'en

1. Ps. XXI, 4.

perdis jamais le souvenir. Dès ce moment, quand je voyais un prêtre à l'autel, je le croyais tout absorbé en Dieu, comme un ange du ciel. Aussi souffrais-je beaucoup quand je le voyais cracher ou tourner la tête, comme on peut faire ailleurs. »

Rien n'égalait sa religion pour la sainte Eucharistie, Promu à la prêtrise, il crut devoir passer un mois entier dans la retraite, pour se disposer à sa première Messe et porter à l'autel toute la pureté d'âme et toute la ferveur dont il était capable. Dieu l'y combla de tant grâces et il lui donna pour la divine Victime un tel amour, que dès ce moment ce fut comme un besoin pour son âme de l'offrir tous les jours. Nulle fatigue, nulle privation ne lui coûtait, pour se procurer ce bonheur, et on l'a vu, dans ses missions d'Auvergne, faire quatre lieues à pied et à jeun, par la plus grande chaleur, afin de trouver une église de campagne où il pût satisfaire sa piété.

La fête de Noël lui était particulièrement chère, parce qu'il pouvait célébrer trois fois ce jour-là le saint Sacrifice. Un jour, le diacre qui le servait lui ayant donné l'ablution à la Messe de minuit, et lui, l'ayant prise par mégarde : « Hélas ! dit-il sitôt qu'il s'en aperçut, que m'avez-vous fait ? » exprimant à la fois, par cette douce plainte, la peine de son cœur et la soumission de son âme.

Ce qui lui donnait tant d'affection pour le saint Sacrifice, c'était deux avantages qu'il y voyait : le premier d'offrir à la Majesté divine tous les hommages que le Verbe incarné lui rend en lui-même et dans ses membres ; le second, d'établir en son âme les sentiments et les vertus par lesquels le Fils de Dieu fixe sur lui les

complaisances et les bénédictions du Père céleste. Dieu lui avait donné là-dessus de grandes lumières.

« Notre-Seigneur, dit-il, est l'hostie de son Père, sa grande et unique hostie. Tout immolée qu'elle soit, cette hostie est vivante. Elle ne cesse jamais d'adorer Dieu, de lui rendre grâces, de le prier, d'apaiser sa justice et de remplir envers lui tous les devoirs d'une parfaite religion. Or nos âmes communient à cette hostie; et cette hostie à laquelle nous communions nous fait participer à ses dispositions.

« Ainsi se comprend ce que dit l'Apôtre, que toute l'Église est renfermée en Jésus-Christ[1]; c'est-à-dire que toutes les vertus et toutes les dispositions surnaturelles répandues dans les cœurs des fidèles sont avant tout établies et vivantes en son âme, et que tous les actes surnaturels qui ont été faits ou qui pourront l'être par les chrétiens dans toute l'étendue de l'Église l'ont été en premier lieu, et le seront toujours d'une manière éminente par son divin Cœur. A ce point de vue, le Sauveur n'est pas seulement le modèle, il est le chef et type de l'humanité régénérée, l'homme universel, le pénitent, le suppliant, l'adorateur unique et infini de la Majesté suprême. O divine Hostie ! oblation immense ! universelle louange, qui résumez en vous et qui comprenez dans votre sacrifice toute l'Église de la terre et du ciel ! Quand nous vous tenons entre les mains et que nous vous offrons au Père éternel, nous pouvons bien dire que son nom est exalté selon sa grandeur et que la terre entière est remplie de sa gloire.

« Ce que j'éprouve en moi après la Communion, ajoute

1. Eph., I, 10; Col., I, 17, 18, etc.

M. Olier, me rend sensible ce que je viens de dire de l'union que Notre-Seigneur veut avoir avec les chrétiens par la vertu de l'Eucharistie ; car je le sens en ce moment par tout moi-même. Je le sens répandu dans mon âme, faisant d'elle et de lui une seule chose, réalisant par sa grâce entre l'un et l'autre ce qui est dit de l'union la plus étroite qui soit naturellement entre deux existences : *Erunt duo in carne una.* J'en ai encore fait l'expérience aujourd'hui. La bonté de Dieu a été si grande pour moi à la Messe et il a plu à Notre-Seigneur de me mettre dans une telle union avec lui, qu'il m'est impossible de rien voir ou de rien sentir en moi qui ne soit lui. Il est tout en moi, et moi tout en lui, mille fois plus que le fer dans le feu et le feu dans le fer embrasé.

« Le jour de la Purification, à la grand'messe où j'officiais, ayant reçu du cérémoniaire un cierge pour l'Évangile, je sentis dans mon âme un vif désir de répandre la lumière de Dieu par tout le monde. Je demandai du fond du cœur ce que demandait l'Église : *Lumen ad revelationem gentium ;* la lumière pour les infidèles, pour les hérétiques, pour les pécheurs, pour ceux qui aspirent à la vertu, et même pour ceux qui marchent dans les voies les plus parfaites. Et, tandis que j'étais dans cette disposition, Notre-Seigneur me dit à l'intérieur d'une manière plus claire que s'il avait usé de paroles articulées : « Me veux-tu servir ? » A quoi je répondis : « Ah ! mon maître, cent mille vies pour votre « amour. » Et alors j'aperçus des personnes qui devaient passer au Canada pour le service de Dieu et l'établissement de l'Église. Puis, dans l'action de grâces, étant revenu à ces pensées et ayant recommandé à Notre-Seigneur les intérêts de l'Église, j'ai senti l'obligation

où je suis de prendre un soin particulier des jeunes gens que Dieu nous envoie pour les remplir de son esprit afin qu'ils le servent et qu'ils portent partout son nom dans le monde. »

Dans une autre occasion, il écrit : « Il m'a été montré aujourd'hui qu'il faut former des prêtres qui fassent honorer le saint Sacrement et qui répandent en tous lieux la dévotion à ce divin mystère. Telle devrait être, ce me semble, la grande occupation du clergé. Combien de fois, voyant l'oubli où Notre-Seigneur était laissé dans l'Église de Saint-Sulpice, je me disais : Ah ! si jamais j'étais pasteur de cette paroisse, que je voudrais y faire honorer le très saint Sacrement. Je marcherais volontiers devant lui pour l'annoncer comme son précurseur ; et je me consumerais en sa présence, comme une lampe ardente et luisante afin de montrer à ces aveugles la grandeur du Dieu qu'ils ne connaissent pas.

« Pendant la Messe, j'ai senti mon cœur se répandre en louanges. J'aurais voulu me multiplier en autant d'endroits qu'il y a d'églises, afin de louer Dieu partout. Je me réjouissais de consacrer Notre-Seigneur à l'autel et de le recevoir en moi, afin d'augmenter le nombre des lieux où Dieu est glorifié par son Fils et où Jésus-Christ a la joie de bénir et d'adorer son Père. »

Mais les faveurs dont Dieu comblait son âme ne diminuaient pas son estime pour les cérémonies et ne le rendaient pas moins vigilant à s'y conformer.

Il avait soin d'en inspirer une grande estime aux ecclésiastiques du Séminaire. Il voulait qu'on les observât dans un esprit de religion, et qu'on fût aussi

fidèle à entrer dans les pensées ou les sentiments qu'elles expriment qu'à les exécuter. Son principe était que la divine Sagesse, qui connaît tout et qui dirige tout, n'avait pas moins veillé sur l'institution des rites religieux que sur les événements dont l'histoire de l'ancien peuple se compose. « Les uns et les autres, ayant rapport à Notre-Seigneur, doivent servir, disait-il, à nous faire penser à lui. » Il ajoutait que, comme il n'y a pas de cérémonie qui n'ait un sens et qui ne doive éveiller une pensée surnaturelle, il n'y en a pas non plus qui ne doive conférer quelque grâce et apporter quelque bénédiction.

Ainsi tâchait-il de mettre en pratique la dernière recommandation que le Père de Condren, son directeur, lui avait faite quelques jours avant sa mort, en lui révélant les desseins de Dieu sur lui. « La dévotion à l'Eucharistie, lui avait-il dit, est la dévotion propre des prêtres ; l'hostie de l'autel est leur hostie. Vous devez l'honorer et travailler à la faire honorer partout[1]. » En même temps il lui rappelait cet ange de l'*Apocalypse*[2], dont il lui avait parlé plusieurs fois, qui doit, dans les derniers temps, remplir son encensoir du feu de l'autel placé devant le trône de Dieu et le répandre sur la terre.

VII. — LE PÈRE EUDES

(1601-1680)

Ce fut un jour de Noël, dans une chapelle dédiée à la très sainte Vierge, que le Père Eudes offrit pour la première fois l'Agneau sans tache. Tout le temps qu'il fut

1. Voir l'opuscule intitulé : *Pietas Seminarii San-Sulpitii*
2. Apoc., VII, 3-5.

à l'autel, le Seigneur inonda son âme de tant de délices qu'il en conserva l'impression toute la vie. Il conçut du divin Sacrifice une telle estime qu'il eût voulu, disait-il, trois éternités pour s'en acquitter à son gré ; une pour s'y disposer, une pour le célébrer, une pour en rendre grâces.

Il avait pour maxime que le représentant du Sauveur doit être victime en même temps que sacrificateur, et qu'en offrant Jésus-Christ à son Père, il faut s'offrir aussi soi-même, souhaitant d'être détruit et transformé, autant qu'il est possible, en Notre-Seigneur, comme le pain et le vin offerts à l'autel.

Sa vénération pour les saints Mystères s'étendait à tout ce qui y avait rapport. Ainsi il honorait religieusement tous les prêtres, et il avait soin de donner au peuple, dans les missions, l'exemple du respect dû au sacerdoce. Mais il avait un égal désir que les prêtres honorassent eux-mêmes leur caractère. Il ne pouvait souffrir la précipitation à laquelle un certain nombre se laissaient aller en célébrant. « Je supplie nos frères, écrivait-il aux membres de sa Congrégation, de dire la Messe avec grande application d'esprit et de cœur, de ne se hâter jamais en célébrant et de prononcer toutes les prières d'une manière posée et distincte. » Une fois il menaça un de ses confrères, qui se pressait trop au saint Sacrifice, de le faire sortir de la Congrégation, disant qu'il en sortirait lui-même, plutôt que d'être témoin d'une telle indévotion, et qu'il mourrait de douleur s'il y voyait son Maître traité avec si peu de respect.

Il attachait aussi une grande importance à ce que la Messe fût servie avec décence, comme on peut s'en

convaincre par un petit écrit qu'il a composé pour montrer l'excellence et le mérite de cette fonction et pour signaler les manquements qui s'y peuvent commettre. C'était un bonheur pour lui de rendre ce service. Quand il en trouvait l'occasion, il s'en acquittait avec tout le respect possible. Jamais il ne manquait de se revêtir pour cela du surplis. Il recommandait à ses confrères de faire de même, et de ne pas négliger dans leurs missions de former les enfants de chœur à servir à l'autel d'une manière édifiante et religieuse.

VIII. — M. JOLY, CURÉ DE DIJON

(1644-1694)

Rien ne fait mieux connaître la foi et la religion de ce saint prêtre dont on demande la canonisation, que la fermeté d'âme qu'il montra en 1684, dans une occasion extraordinaire qui remplit son église de bruit et de tumulte. Comme il célébrait la Messe un dimanche avec sa dévotion ordinaire, il survint un orage si furieux que la foudre, tombant sur le clocher et du clocher dans l'église, vint tuer un maître des requêtes presque à ses côtés. L'église, toute en feu, retentissait tellement des éclats du tonnerre que les murailles en étaient ébranlées jusqu'aux fondements. Chacun, se croyant au moment d'être écrasé sous les ruines, cherchait à fuir pour se dérober au péril. Pour le saint pasteur, il ne quitta pas l'autel et ne parut nullement troublé. Il se contenta de se mettre à genoux un moment pour implorer la protection divine, et de dire plusieurs fois, à l'exemple de saint Thomas : *Verbum caro factum est et habitavit in nobis ;* puis ayant encouragé, comme il put, les assistants,

il continua le saint Sacrifice, sans rien perdre de sa paix et de son union à Dieu. Ainsi la haute idée que sa foi lui donnait des divins Mystères l'élevait au-dessus des terreurs qui abattaient les plus fermes courages.

IX. — M. VIANNEY, CURÉ D'ARS

(1786-1859)

La première chose que les habitants d'Ars remarquèrent en lui, ce fut son recueillement dans le lieu saint, la vivacité de sa foi et sa dévotion au Saint-Sacrement. A peine l'eurent-ils vu célébrer, qu'ils se dirent les uns aux autres : « Avez-vous remarqué la piété de notre curé? Quelle application et quelle ferveur dans la prière! Ce n'est pas un homme comme un autre. On nous a envoyé un saint. » Cette première impression s'affermit et se fortifia de plus en plus. L'opinion que M. Vianney voyait Notre-Seigneur à l'autel, qu'il le contemplait de ses yeux à la fraction du pain, venait à tous ceux qui avaient la consolation de le voir à la Messe. On ne saurait imaginer une figure qui exprime mieux l'adoration, qui s'illumine à un plus haut degré de cet éclat céleste qui manifeste l'action de l'Esprit-Saint. On eût dit qu'il tombait sur lui un rayon de la gloire divine. Le cœur, l'esprit, l'âme et les sens semblaient absorbés dans un même objet; et ils l'étaient effectivement. On ne pouvait saisir une seconde de distraction dans sa prière. Au milieu de la foule et sous l'influence de tant de regards fixés sur lui, il communiquait avec Notre-Seigneur aussi librement que s'il eût été dans la solitude de sa pauvre chambre. Il répandait devant son Sauveur des pleurs d'amour; il arrosait ses pieds de larmes

saintes. Ordinairement l'effusion de ces larmes ne tarissait pas pendant la durée des saints Mystères.

Cependant, pour la manière de célébrer, M. Vianney consultait moins son attrait que l'utilité commune. Il n'était ni trop lent ni trop prompt. « En lui servant la Messe, dit un pèlerin d'Ars, j'eus occasion de remarquer le seul moment où il était plus long qu'on ne l'est d'ordinaire : c'était avant la Communion. Les prières liturgiques étant terminées, il y avait, entre Notre-Seigneur et son ministre, un colloque mystérieux qui se trahissait au dehors. M. Vianney regardait la sainte Hostie avec amour. Sa bouche semblait proférer des paroles. Il s'arrêtait, il écoutait, il reprenait, et par un effort visible de l'ami qui se sépare de son ami, après un moment d'hésitation, il consommait les saintes espèces. »

Mais, sa Messe terminée, il ne s'éloignait pas de Notre-Seigneur. Entré dans l'Église avec l'aurore, il n'en sortait souvent qu'après l'*Angelus* du soir. Il passait de longues heures, prosterné devant l'autel, dans l'immobilité la plus complète. C'est là qu'on allait le chercher quand on avait besoin de son ministère. « Que nous aimions le voir là, au pied du Tabernacle, disaient ses paroissiens, surtout le matin, au petit jour ! Nous l'avons observé souvent : on eût dit qu'il voyait Notre-Seigneur. »

Plus d'une fois Dieu a fait des miracles pour récompenser sa foi et pour encourager celle des fidèles qui avaient recours à lui. « Il est venu ces jours-ci, disait-il dans une occasion, deux ministres qui ne croyaient pas à la présence réelle. Je leur ai dit : « Pensez-vous « qu'un morceau de pain puisse lui-même quitter la « place où il se trouve et aller s'offrir à celui qui désire

« le recevoir? — Non, sans doute. — Donc l'Eucharistie « n'est pas du pain. Écoutez. Je ne vous dis pas une chose « qui est arrivée quelque part à quelqu'un; c'est moi-« même qui en ai été témoin. Un homme est venu ici « pour faire ses dévotions. Il avait malgré lui des doutes « sur la présence réelle, et il demanda à la très sainte « Vierge de les dissiper. Or, au moment où il se pré-« sentait pour communier, la sainte hostie s'est déta-« chée de mes doigts et est allée d'elle-même se reposer « sur sa langue [1]. »

Nous bornons ici ces exemples tirés des Vies des saints prêtres. Peut-être tiennent-ils une grande place dans ce livre. Néanmoins nous pensons que pour un grand nombre de lecteurs, c'est le chapitre qui leur

1. Cf. *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par Raymond de Capone, son directeur; S. Hyacinthe, dominicain, *Acta SS.*; Aug., t. III, p. 318; Miracle de Faverney, 28 mai 1608. Un incendie ayant consumé l'autel sur lequel le saint Sacrement était exposé, l'ostensoir avec l'Hostie resta suspendu en l'air, pendant trente-trois heures. Plus de dix mille personnes furent témoins du fait et purent le considérer aussi longtemps qu'ils voulurent. Saint François de Sales, qui vint à Faverney deux ans après, trouva encore toute la ville sous l'impression de ce miracle. Les calvinistes du pays ne le contestèrent pas. Amédée Thierry, qui a été préfet de la Haute-Saône assez récemment, et qui a examiné avec beaucoup de soin tous les procès-verbaux faits à cette occasion, a exprimé son sentiment par ces paroles : « S'il est un fait historique matériellement prouvé, c'est celui-là. » A cette occasion, nous sommes heureux de signaler aux lecteurs une carte fort intéressante, exposée dans plusieurs Congrès eucharistiques et dressée par les soins du P. Drevon et un ouvrage intitulé : *Catalogue général des miracles du saint Sacrement*, 1888. On y voit indiquées un très grand nombre de localités célèbres par des miracles relatifs au saint Sacrifice ou au saint Sacrement, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne et dans toutes les contrées de l'Europe. Des notices détaillées ont été publiées sur plusieurs de ces miracles, dans le *Règne de Jésus-Christ* et la *Revue Eucharistique*.

offrira le plus d'intérêt et d'où ils tireront le plus de profit. Rien de si précieux que les exemples des Saints. Ils instruisent, ils soutiennent, ils animent les moins fervents. Si les faits que nous avons rapportés nous humilient, en nous montrant combien nous sommes éloignés de la perfection de nos modèles, ils peuvent aussi nous consoler, en nous apprenant avec quelle fidélité ces saints ministres de Dieu répondaient aux grâces qu'il leur faisaient, et par quelles vertus ils le dédommageaient de nos négligences et de nos froideurs. « Seigneur, devons-nous dire avec l'auteur de l'*Imitation*, je ne suis pas digne d'avoir de si beaux sentiments et de ressentir pour vous une dévotion si vive ; mais je me réjouis de voir que d'autres les méritent et les éprouvent. Je vous les offre du fond du cœur, comme s'il venaient de moi. Agréez, je vous prie, que je m'y associe, que je m'y complaise et que j'y prenne part, en y adhérant de toute mon âme : *O Deus meus, amor meus, etsi indignus sum omnia illa sentimenta devotionis habere, tamen offero tibi totum cordis mei affectum, ac si omnia illa gratissime inflammata desideria solus haberem. Unde et omnium devotorum cordium jubilationes, ardentes affectus, mentales excessus ac supernaturales illuminationes et cœlicas visiones tibi offero et exhibeo, cum omnibus virtutibus et laudibus ab omni creatura in cœlo et in terra celebratis et celebrandis, quatenus ab omnibus digne lauderis et in perpetuum glorificeris*[1]. »

1. Imit., IV, 17.

COMMENTAIRE ABRÉGÉ

DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES DE LA MESSE*

PRIÈRES DU PRÊTRE AVANT LA MESSE

I. — EN SE LAVANT LES MAINS[1]

Da, Domine, virtutem manibus meis[2], ad abstergendam omnem maculam : ut sine pollutione mentis et corporis valeam tibi servire[3].

1. Cette pratique s'explique naturellement par la convenance et par le respect qu'on doit à l'autel et aux vases sacrés. Néanmoins la fin principale de l'Église, en la prescrivant au prêtre, est de lui rappeler quelle doit être la pureté de son âme : *Prius quod intus est.* (Matth., XXIII, 26.)

2. L'entendement et la volonté sont comme les mains ou les organes dont l'âme se sert pour accomplir toutes ses œuvres.

3. Donnez-moi, Seigneur, la grâce dont j'ai besoin pour effacer toute sorte de souillure, afin que je puisse vous servir avec une parfaite pureté, intérieure et extérieure.

* Nous avons jugé utile d'ajouter ici un Commentaire abrégé de l'ordinaire de la Messe. Les ecclésiastiques y trouveront sous forme de notes l'éclaircissement des principales difficultés du texte liturgique, avec quelques réflexions propres à exciter la dévotion et à nourrir la piété. Il suffira d'étudier avec soin cet abrégé et de le relire de temps en temps pour avoir l'intelligence des prières et des cérémonies prescrites pour la célébration du saint Sacrifice.

II. — EN SE REVÊTANT DES ORNEMENTS[1]

1° En prenant l'amict :

Impone, Domine, capiti meo galeam salutis[2], ad expugnandos diabolicos incursus[3].

1. En s'approchant des ornements sacrés, penser au Fils de Dieu, descendant sur la terre pour prendre notre nature; le prier de revêtir notre âme de ses sentiments et de ses vertus, dont les ornements sacerdotaux sont le symbole.

2. L'amict est le symbole de la foi, vertu essentielle que l'Apôtre appelle *galeam salutis*. (Eph. vi, 17.)

3. Tout en paraissant mettre un voile sur nos yeux, la foi fait pour notre esprit ce que l'amict fait pour notre vue : elle l'entoure de lumière, de pureté, de sainteté. Ainsi nous protège-t-elle contre les attaques les plus dangereuses de l'ennemi du salut.

2° En se revêtant de l'aube :

Dealba me, Domine, et munda cor meum : ut in sanguine Agni dealbatus, gaudiis perfruar sempiternis[1].

1. L'aube est le symbole de la grâce sanctifiante que Jésus-Christ, notre divine Victime, nous a méritée à la croix et dont il veut nous voir ornés à l'autel.

Penser à la robe nuptiale, sans laquelle on s'expose à être jeté dehors, *ligatis manibus et pedibus*. (Matth., xii, 21, 22.) C'est aussi la figure de la gloire dont nous serons revêtus au ciel. (Apoc., viii, 14.) *Qui habet, dabitur illi*. (Matth., xiii, 10.)

3° En se ceignant les reins :

Præcinge me[1], Domine, cingulo puritatis[2], et extingue in lumbis meis humorem libidinis : ut maneat in me virtus continentiæ et castitatis[3].

1. « Sint lumbi vestri præcincti, » a dit le Sauveur. (Luc, xvi, 35.) *Ne ipsa castitas sit remissa aut negligens.* (Raban-Maur.)

2. Un prêtre doit toujours être exempt de souillure; mais à l'autel, auprès de l'Agneau sans tache, il doit être pur comme un ange et n'avoir de vie que pour Dieu.

3. La chasteté suppose un empire de l'esprit sur les sens, qui ne se peut acquérir que par la mortification, et à l'aide de la divine grâce. (Cf. Apoc., I, 13.)

4° En prenant le manipule :

Merear, Domine, portare manipulum fletus et doloris [1] : ut cum exultatione recipiam mercedem laboris [2].

1. Travailler et souffrir pour Jésus-Christ est un mérite et un don tout à la fois. En baisant la croix du manipule, il faut baiser en esprit toutes celles qui sont attachées à notre ministère.

2. L'autel nous offre un avant-goût de la félicité qui nous attend au ciel.

5° En prenant l'étole :

Redde mihi, Domine, stolam immortalitatis [1], quam perdidi in prævaricatione primi parentis; et quamvis indignus accedo ad tuum sacrum mysterium, merear tamen gaudium sempiternum [2].

1. L'évêque, dans l'ordination, appelle cette même étole, *stola candida, stola innocentiæ.*

2. Faites, Seigneur, qu'en portant généreusement le joug de votre croix, je recouvre le droit que j'ai perdu à l'héritage du ciel; que je participe dès à présent aux fruits de votre résurrection, comme aux pouvoirs de votre pontificat.

6° En se revêtant de la chasuble [1] :

Domine, qui dixisti : Jugum meum suave est et

onus meum leve, fac ut istud portare sic valeam, quod consequar tuam gratiam [2]. Amen.

1. *Sicut casula tegit omnes vestes, easque continet et claudit in se, sic caritas, quæ per eam significatur, continet et perficit cæteras virtutes.* (Catech. cærem.) La fonction la plus sainte exige la vertu la plus haute, et le plus grand acte de dévouement demande la charité la plus parfaite : *Attendat sacerdos ut signum sine significato non ferat.* (Inn. III, *De Miss.* I, 64.)

2. Faites, Seigneur, que je porte votre joug avec amour, de manière à le trouver léger et à obtenir à la mort votre grâce suprême qui est le ciel.

ORDINAIRE DE LA MESSE

PRÉLUDE [1]

1° AU BAS DES DEGRÉS [2]

✝ In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen [3].

Introibo ad altare Dei [4]. ℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam [5].

Judica me, Deus [6], et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et doloso erue me [7]. ℟. Quia tu es, Deus, fortitudo mea : quare me repulisti, et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus [8]?

Emitte lucem tuam, et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua [9]. ℟. Et introibo ad altare Dei ; ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus : quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me [10]? ℟. Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei, et Deus meus [11].

Gloria Patri et Filio, et Spiritui sancto : ℟. Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. Amen [12].

Introibo ad altare Dei : ℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam [13].

1. Les premières prières du prêtre rappellent celles des justes de l'Ancien Testament dans l'attente du Messie, et celles du Sauveur dans l'attente de son Sacrifice.

2. Descendu au bas des degrés, le prêtre fait l'inclination ou la génuflexion. Qu'il pense à l'abaissement du Verbe incarné ou à l'humble état de victime auquel il s'est réduit en venant sur la terre.

3. En faisant le signe de la croix, il convient de se dire qu'on va renouveler le sacrifice du Calvaire, et de reconnaître qu'on ne peut accomplir une telle action que par l'autorité du Père, en la personne du Fils et en la vertu du Saint-Esprit. Désirer d'avoir la pensée de la croix dans l'esprit pendant toute la Messe comme on l'a devant les yeux.

4. Antienne. Elle exprime le premier sentiment du Sauveur en entrant dans le monde. (Heb., x, 7.) Ce doit être celui du prêtre au moment où il va monter à l'autel. — *Altare Dei :* l'autel de la terre est le même que celui du ciel, la même Victime étant offerte sur l'un et sur l'autre. C'est un Dieu, immolé à un Dieu, un Homme-Dieu sans cesse en état de victime devant la divine Trinité.

5. *Juventutem :* allusion à l'homme nouveau que la grâce de Notre-Seigneur a formé en nous (Col. III, 9), et qui ne doit pas vieillir, *donec occurramus omnes in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (Eph., IV, 13.)

6. Ps. XLIIe, qui n'a été inséré au Missel romain que par saint Pie V, mais qu'il est d'usage de réciter au commencement de la Messe, depuis le sixième siècle.

7. Sentiment du Fils de Dieu, venu ici-bas pour nous racheter et pour mettre un terme aux funestes effets de la prévarication du premier homme. Demander nous-même de mourir entièrement aux inclinations vicieuses du vieil homme ou de notre nature déchue.

8. Dieu, qui est en Jésus-Christ pour réaliser son dessein de se réoncilier le monde, est en nous aussi, quoique nous ne sentions pas sa présence, pour nous soutenir par sa vertu et nous donner part à son œuvre.

9. Le temps des ombres et des figures est passé. Le Verbe incarné est la lumière véritable, le véritable Agneau de Dieu. C'est lui qui doit être immolé sur la sainte montagne et qui peut nous donner entrée dans les tabernacles éternels. Puisse l'Esprit-Saint éclairer nos esprits et nous faire voir à l'autel les réalités divines dont l'image est sous nos yeux !

10. La joie qu'éprouve un saint prêtre d'offrir à Dieu un digne Sacrifice ne l'empêche pas de trembler et de gémir dans la vue de son indignité. Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas voulu éprouver cette tristesse au début de sa Passion ?

11. Néanmoins la confiance doit l'emporter. Notre Dieu est notre Sauveur. — *Adhuc :* c'est-à-dire comme avant la chute, dans l'état d'innocence.

12. Fin et fruit du divin Sacrifice. Ç'est dans l'immolation de l'Homme-Dieu que la sainte Trinité trouve la satisfaction réclamée par sa justice et sa gloire la plus parfaite.

13. On répète pour la troisième fois ce verset, qui exprime la principale idée du psaume. Penser ici à l'autel du ciel. On y parviendra sûrement, si l'on est renouvelé, régénéré par la grâce du Dieu Sauveur. Saint André

Avellin expira au pied de l'autel en prononçant ce verset (1608).

Adjutorium nostrum in nomine Domini, ℟. Qui fecit cœlum et terram[1].

Confiteor[2] Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper virgini, beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptistæ, sanctis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis, et vobis, fratres, quia peccavi nimis, cogitatione, verbo et opere : mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa[3]. Ideo, etc. ℟. Misereatur[4]. — Confiteor Deo...

Misereatur vestri... Indulgentiam[5]... ℟. Amen.

Deus, tu conversus vivificabis nos[6], ℟. Et plebs tua lætabitur in te.

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam; ℟. Et salutare tuum da nobis[7].

Dominus vobiscum; ℟. Et cum spiritu tuo[8].

1. On dirait qu'après avoir exprimé le désir de monter à l'autel, le prêtre s'effraye à la vue de la grandeur et de la sainteté de Dieu, comme s'il entendait le Psalmiste s'écrier : *Quis ascendet in montem Domini ?* (xxxiii, 3), ou le Seigneur lui dire, ainsi qu'à Moïse : *Solve calceamenta de pedibus tuis : terra enim in qua stas, terra sancta est.* (Ex., iii, 5.) C'est dans ce sentiment qu'il invoque le secours du ciel (Isai., lxvi, 2), et qu'il fait le signe de la croix, pour témoigner sa confiance dans les mérites du Sauveur crucifié.

2. Cette formule de confession, où l'on peut voir un souvenir de la pénitence publique, n'est pas très ancienne. Un Concile du quatorzième siècle l'a adoptée de préférence à toutes les autres. Elle ne suffirait pas sans doute pour rendre la grâce au pécheur qui l'aurait perdue ; mais elle a,

comme tous les sacramentaux, une vertu spéciale pour effacer les péchés véniels et augmenter la pureté de l'âme.

3. Le prêtre ne se borne pas à se dire pécheur devant Dieu : il se déclare tel publiquement devant ce que le ciel a de plus saint, et en présence des fidèles. Il confesse qu'il a commis des péchés de toute sorte, *cogitatione, verbo et opere*, et qu'il les a commis volontairement, *par sa faute*. A l'exemple du Publicain, il se frappe la poitrine, pour témoigner la sincérité de son repentir.

4. Souhait et prière, inspirés par la loi de charité qui oblige les chrétiens à aimer tous leurs frères et à désirer pour eux la vie éternelle.

5. Sorte de bénédiction que le prêtre accompagne du signe de la croix. La rémission des péchés est l'effet de la toute-puissance de Dieu aussi bien que de sa miséricorde.

6. « D'un seul regard vous nous rendez la vie. » La vie de la grâce doit suivre la rémission des péchés.

7. Verset du Psaume LXXXIV qui a pour but d'appeler le Messie sur la terre et que le prêtre applique à la venue du Sauveur sur l'autel. C'est le Fils de Dieu fait homme qui est désigné par ces mots : *misericordia* et *salutare*.

8. Il faut que Notre-Seigneur soit dans les fidèles, pour les unir à son Sacrifice, et il faut que le prêtre n'ait qu'un même esprit avec lui, afin d'offrir dignement la sainte Victime. *Dicturus Oremus, sacerdos præmittit Dominus vobiscum*, dit Innocent III, *quia nisi Dominus sit nobiscum, orare non possumus*. (De off. miss., II, 48.)

2° EN MONTANT A L'AUTEL

Oremus [1]. Aufer a nobis [2], quæsumus Domine, iniquitates nostras; ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire [3], Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Oramus te, Domine, per merita sanctorum

tuorum, quorum reliquiæ hic sunt [4], et omnium sanctorum; ut indulgere digneris omnia peccata mea [5]. Amen.

1. En disant *Oremus* le prêtre élève les mains, parce qu'il est naturel de les porter vers Dieu quand on l'implore. C'est de cette manière que Notre-Seigneur pria sur la croix.

2. Remarquer ce mot *a nobis*, pluriel : vous avez à prier Dieu pour tous.

3. L'autel est la figure du vrai Saint des saints, où l'oblation du Sauveur se doit consommer dans l'éternité. (Heb., IX, 12.)

4. Le prêtre baise l'autel à l'endroit où sont les reliques, pour témoigner sa vénération pour les saints et son union avec eux. L'usage de renfermer des reliques dans l'autel, ou de joindre à l'Agneau immolé les ossements de ceux de ses membres qui se sont immolés comme lui d'une manière sanglante, remonte au premier siècle. (Cf. Apoc., VI, 9.)

5. Remarquez ici le mot *mea*. Après avoir invoqué la miséricorde de Dieu sur tous les fidèles, vous devez l'employer pour vous-même en particulier.

Ire PARTIE DE LA MESSE. — DE L'INTROIT A L'OFFERTOIRE [1]

I

INTROIT [2]

Kyrie, eleison. Kyrie, eleison. Kyrie, eleison.
Christe, eleison. Christe, eleison. Christe, eleison.
Kyrie, eleison. Kyrie, eleison. Kyrie, eleison [3].

Gloria in excelsis Deo : et in terra pax hominibus bonæ voluntatis [4].

Laudamus te. Benedicimus te. Adoramus te. Glo-

rificamus te [5]. Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam [6].

Domine, Deus rex cœlestis, Deus Pater omnipotens [7]. Domine Fili unigenite, Jesu Christe. Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patris [8].

Qui tollis peccata mundi [9], miserere nobis. Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis.

Quoniam tu solus sanctus; tu solus Dominus; tu solus altissimus, Jesu Christe [10]; cum sancto Spiritu, in gloria Dei Patris. Amen.

1. Cette première partie est souvent appelée *Messe des catéchumènes*, parce qu'on permettait aux catéchumènes d'y assister, pour entendre les leçons qu'on y chantait, les instructions qu'on y donnait, et la profession de foi par laquelle elle se termine. *Supra*, p. 264.

2. L'Introït est à la Messe ce que l'Invitatoire est à l'Office. Il met l'esprit au point de vue où il faut être pour entendre ce qui est propre au jour, à la fête, au mystère. Presque toujours il est tiré du Psautier; mais au lieu d'être un psaume entier, comme à l'origine, il n'a plus que deux versets : le premier rappelant une perfection, un dessein, une disposition de Dieu à notre égard; le second exprimant les sentiments que ce souvenir suggère à l'Église et à l'âme fidèle. Vient ensuite le *Gloria Patri*, pour rendre grâces de l'une et de l'autre; puis la répétition du premier verset, sur lequel il importe de réfléchir. Cependant un certain nombre d'Introïts sont empruntés aux Prophètes; comme celui de Noël : *Puer natus est nobis*, et de l'Épiphanie : *Ecce advenit*. D'autres sont tirés des Livres sapientiaux; comme à la Pentecôte, *Spiritus Domini*, aux fêtes des

Docteurs et des Confesseurs : *In medio Ecclesiæ... Os Justi*. D'autres, du Nouveau Testament, comme à l'Ascension : *Viri Galilæi:* à la fête de saint Pierre : *Nunc scio vere;* à celles du Saint Nom de Jésus : *In nomine Jesu;* du Précieux Sang : *Redemisti nos;* de saint Jean-Baptiste : *Ne timeas. Zacharia*. Il en est même qui ne font pas partie de la Sainte Écriture, comme à la Trinité : *Benedicta sit:* aux fêtes de la sainte Vierge : *Salve, sancta parens*, et de plusieurs saints : *Gaudeamus omnes*. Ces derniers *Introïts* ne sont pas de saint Grégoire le Grand, comme les précédents. Il est à remarquer que ce saint Pontife a tiré les passages des livres saints qu'il a mis au Missel ou à l'Antiphonaire de la Version italique, et non de la Vulgate de saint Jérôme, qui n'était pas encore suivie dans le chant des offices. L'Église de Rome continua même à se servir de l'ancien Psautier ; et par là elle évita les dissonances qui nous choquent quelquefois entre les leçons d'un même passage au Missel et au Bréviaire.

3. Le *Kyrie* est probablement un reste de la liturgie grecque, qu'on suivit d'abord dans les saints Mystères. On le voit en usage en Italie, deux siècles avant saint Grégoire. (*Epist.*, LXIV, lib. 7.) Cet appel à la miséricorde divine répété neuf fois, et adressé successivement aux trois divines Personnes exprime bien les gémissements, les soupirs, les vœux, les espérances de l'humanité avant la venue du Messie et le sacrifice du Calvaire. Le prêtre, en le disant, se place devant la croix afin d'implorer d'une manière plus touchante la miséricorde infinie de Dieu.

4. L'hymne des anges répond au Kyrie en annonçant la naissance du Sauveur et son immolation prochaine. (Luc., II, 13, 14.) Il est cité par saint Athanase comme faisant déjà partie de la liturgie. Au premier verset tiré de l'Évangile, l'Église en a ajouté d'autres pour exprimer les sentiments que lui inspire la présence du Dieu fait homme. Rien de plus simple ni de plus solennel.

5. Nous joignons nos louanges et nos adorations à la gloire infinie que le Verbe incarné a rendue à son Père dès son origine. Un fervent religieux, que sa dévotion portait à honorer spécialement le Verbe fait chair, répétait cent fois dans le jour ces paroles : *Laudamus te: benedicimus te... quoniam tu solus sanctus...* Prononçons-les avec respect, en faisant d'esprit et de cœur l'inclination indiquée.

6. L'Incarnation est à la fois la plus grande grâce faite à l'homme et le plus glorieux hommage rendu à Dieu. Dieu et l'homme ont recouvré par la Rédemption plus qu'ils n'avaient perdu par le péché. C'est pourquoi nous disons : *propter magnam gloriam tuam*. On pourrait dire : *propter magnam misericordiam tuam*, mais l'amour que nous avons pour Dieu nous porte à faire passer sa gloire avant notre intérêt, quel qu'il soit.

7. Après avoir honoré l'unité en Dieu, l'Église confesse la Trinité, et invoque successivement chacune des trois personnes.

8. Jésus-Christ, Notre Seigneur, est Dieu par son essence, Fils de Dieu par sa propriété personnelle, et Agneau, ou Victime de Dieu par son union volontaire avec notre nature.

9. *Qui tollis peccata :* ces mots répétés expliquent le titre d'Agneau de Dieu. Ils nous disent ce que notre Sauveur a fait pour nous, et quelle confiance nous devons avoir en lui.

10. *Solus : ratione essentiæ, inter creaturas;* par conséquent sans préjudice du Père et du Saint-Esprit qui lui sont consubstantiels : *Hæc sanctitas et celsitudo nulli naturæ competit, præter divinam Christi naturam.*

II

Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo [1].
Oremus [2].

ÉPITRE [3]

GRADUEL [4]

1. Le *Dominus vobiscum* indique une nouvelle série de prières, ou de cérémonies liturgiques. Cette fois, le prêtre se tourne vers les fidèles en le prononçant, afin de faire plus d'impression sur eux et d'obtenir qu'ils s'unissent d'esprit et de cœur aux oraisons qu'il va dire en leur nom.

2. *Oremus :* parole d'exhortation destinée à réveiller la ferveur. La prière suit naturellement la louange. Celle que l'on fait ici a pour objet de demander à Dieu une grâce relative au mystère ou au saint que l'on célèbre. On observe qu'elle a d'ordinaire un rapport marqué avec l'*Introït ;* comme la Secrète avec l'Offertoire, et la dernière Oraison avec la Communion. On l'appelle Collecte, soit parce qu'elle se fait au nom du peuple rassemblé, *pro collecta plebe*, soit parce qu'elle est comme l'expression abrégée des vœux que chacun doit former au fond du cœur. Saint Gélase est l'auteur de plusieurs de ces Collectes ; mais c'est saint Grégoire qui en composa le plus grand nombre. Elles disent beaucoup en peu de mots ; et leur concision, en harmonie avec l'austérité des premiers temps, n'exclut ni la clarté, ni la variété, ni même une certaine élégance. En général c'est au Père éternel que la prière s'adresse, comme c'est à lui que le Sacrifice est offert. D'abord on lui rappelle, pour le toucher, un de ses attributs ou un de ses bienfaits ; ou bien on lui représente le besoin qu'on a de son secours ; puis on expose la faveur dont on sent le besoin, avec le motif le plus propre à nous le faire obtenir ; et enfin on termine par ces mots : *Per Dominum nostrum Jesum Christum* (Rom., v, 1), pour reconnaître que notre Sauveur, son divin Fils, est seul capable de lui faire agréer nos demandes ; et pour protester que nous mettons toute notre confiance dans le mérite de son Sacrifice.

3. Une lecture des écrits des Apôtres ou des livres des Prophètes succède à la prière. Par là l'Église semble nous avertir que, si nous voulons que Dieu nous écoute, il ne faut pas nous contenter de lui parler, mais que nous devons aussi

prêter l'oreille à ses enseignements et pratiquer sa loi. (Joan., xv, 7.) Comme les prophètes ont précédé et prédit Notre-Seigneur, comme les Apôtres marchaient devant lui dans la Judée pour l'annoncer et préparer les esprits à profiter de sa parole (Luc., x, 1), la lecture de l'Épître a toujours précédé celle de l'Évangile, dont elle est l'annonce et la préparation naturelle. On doit la faire avec respect, honorant Dieu dans sa parole, et regardant les instructions des écrivains sacrés, comme autant d'oracles qui nous sont envoyés du ciel pour nous sanctifier : *Tanquam litteras de melle cœli melleas et de lumine Dei luminosas* (S. Aug., *Conf.*, IX, 4), et *tanquam epistolas omnipotentis Dei ad creaturam suam.* (S. Greg., lib. IV, *Epist.* LXXXIV.)

4. Le Graduel suit l'Épître comme le Répons suit la Leçon au Bréviaire. Il a pour but de nous faire réfléchir sur l'instruction contenue dans l'Épître, de nous porter à louer Dieu des vertus du saint, à demander pardon de nos défauts, à ranimer notre confiance et nos saints désirs. Le mot hébreu, *alleluia*, est un signe de l'union des chrétiens avec l'ancien peuple de Dieu ; comme les termes grecs, conservés ou latinisés, marquent l'union de l'Eglise latine actuelle avec l'Eglise primitive et avec celle des Grecs unis.

III

Munda cor meum ac labia mea, omnipotens Deus [1], qui labia Isaiæ Prophetæ calculo mundasti ignito [2], etc.

Jube, Domine, benedicere.

Dominus sit in corde meo, et in labiis meis, ut digne et competenter annuntiem Evangelium suum. Amen [3].

Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

Initium, *ou* Sequentia ✠ sancti Evangelii secundum *N.* [4], ℟. Gloria tibi, Domine.

ÉVANGILE [5]

℟. Laus tibi, Christe [6].

Per evangelica dicta deleantur nostra delicta [7].

1. On lit cette prière, en termes presque identiques, dans la liturgie de saint Jacques. En la récitant devant la croix, le prêtre s'unit aux dispositions du Sauveur s'offrant à son Père pour aller prêcher la doctrine du salut au milieu du monde.

2. Les lèvres d'Isaïe étaient profanées pour avoir servi à un autre usage qu'à procurer la gloire de Dieu. (Is., VI, 6, 7.) — *Calculus ignitus :* figure des flammes célestes qui devaient purifier et embraser les Apôtres. *Supra*, p. 318, 352.

3. *Dominus :* Que ce ne soit pas seulement sa grâce qui nous accompagne; mais que lui-même soit dans notre cœur et sur nos lèvres, afin que nous n'ayons qu'à lui prêter une langue pure et une volonté docile.

4. En prononçant ces mots, le prêtre fait le signe de la croix sur ses lèvres, sur son front et sur sa poitrine, afin d'obtenir par la vertu de la croix la grâce d'avoir toujours l'Évangile dans le cœur et sur les lèvres, et surtout celle de n'en jamais rougir.

5. L'Évangile vient après l'Épître, comme terme et couronnement des révélations divines. (Heb., I, 1. Cf. Euseb. *Hist.*, II, 15.) Il se lit avec une solennité particulière. Tâcher de saisir le rapport qu'il a avec la fête ou le mystère qu'on honore; et en prononcer les paroles avec l'attention et le respect qu'elles méritent. *Supra*, p. 211.

6. Action de grâces à Notre-Seigneur pour la publication de l'Évangile : *qui destruxit quidem mortem, illuminavit autem vitam et incorruptionem per Evangelium.* (II Tim., I, 10.)

7. Allusion à Joan., xv, 3. Outre l'efficacité propre à la parole de Dieu, la lecture de l'Évangile, que l'Église fait faire en l'accompagnant de ses prières, a la vertu d'un sacramental.

IV

Credo [1] in unum Deum [2], Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium;

Et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum; et ex Patre natum ante omnia sæcula; Deum de Deo; lumen de lumine, Deum verum de Deo vero; genitum, non factum, consubstantialem Patri; per quem omnia facta sunt; qui propter nos homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis; et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria virgine; et homo factus est. Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato, passus et sepultus est; et resurrexit tertia die secundum Scripturas; et ascendit in cœlum, sedet ad dexteram Patris; et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos; cujus regni non erit finis [3];

Et in Spiritum sanctum Dominum et vivificantem; qui ex Patre Filioque [4] procedit; qui cum Patre et Filio simul adoratur, et conglorificatur; qui locutus est per Prophetas.

Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam. Confiteor unum baptisma in remissionem peccatorum; et expecto [5] resurrectionem mortuorum, et vitam venturi sæculi. Amen.

1. Après la lecture de l'Évangile, fragment et *specimen*

de la loi du Sauveur, le prêtre récite au nom de tous la profession de foi de l'Église, afin de témoigner de sa soumission à la doctrine révélée et de sa disposition à la mettre en pratique. Ce symbole est celui des Apôtres, développé à Nicée, contre Arius, relativement à la seconde personne, et au second Concile de Constantinople contre Macédonius, relativement au Saint-Esprit. L'usage de le dire dans l'Eglise remonte au neuvième siècle.

2. *In unum* : ce mot a été mis pour condamner en passant les Gnostiques et les Manichéens, qui admettent la coexistence de deux principes incréés.

3. Remarquez ces trois mots : *Jesum Christum... Homo factus est... cujus regni non erit finis...* Le premier faisait tressaillir saint Philippe de Néri ; saint Louis se prosternait en entendant le second ; le troisième ravissait de joie sainte Thérèse.

4. *Filioque* : mot inséré au Symbole depuis le second Concile de Constantinople et adopté par l'Eglise romaine au onzième siècle.

5. *Expecto* : j'attends, j'espère et je désire : acte d'espérance en la vie à venir.

IIe PARTIE DE LA MESSE. — DE L'OFFERTOIRE A LA CONSÉCRATION [1]

I

Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo [2].

OFFERTOIRE [3]

OBLATION DE L'HOSTIE [4]

Suscipe, sancte Pater [5], omnipotens, æterne Deus, hanc immaculatam Hostiam [6] quam ego indignus famulus tuus offero tibi Deo meo vivo et vero [7], pro innumerabilibus peccatis, et offensionibus, et negli-

gentiis meis[8], et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis[9] : ut mihi et illis proficiat ad salutem, in vitam æternam. Amen[10].

1. Cette partie, où commence la Messe des fidèles, rappelle la Passion du Sauveur, par laquelle se termina sa prédication. Avant de consommer son sacrifice par son immolation, Notre-Seigneur renouvela hautement l'offrande qu'il avait faite de lui-même à son Père pour être notre victime. *Supra*, p. 265.

2. Le prêtre invite les fidèles à s'unir à Notre-Seigneur, comme lui-même va le faire dans les prières qui suivent.

3. L'Offertoire est une antienne, destinée d'abord à être chantée par le chœur tandis que le peuple apportait ses offrandes. Quand elle se trouvait trop courte, on la répétait en partie, comme on fait encore aux Messes des défunts. Par sa signification, cette antienne est d'ordinaire en rapport avec l'Introït. Aux fêtes des saints, elle signale les principales grâces qu'ils ont reçues, avec le désir que nous avons d'y avoir part et de nous attacher à Dieu à leur exemple. Autrefois cet Offertoire était précédé d'une ou de plusieurs oraisons. C'est ce qui explique le mot *Oremus* après *Dominus vobiscum*.

4. L'oblation du pain et du vin rappelle celle qui se faisait de la victime à l'entrée du temple, à Jérusalem.

5. *Sancte Pater :* entendez la sainte Trinité, considérée dans le Père, d'où procèdent les deux autres personnes, comme à l'Oraison dominicale. Cette prière est du huitième siècle.

6. *Hostiam :* Jésus-Christ, l'Agneau divin, seule hostie digne de Dieu, qu'on considère dès à présent sur l'autel, où il prendra bientôt la place du pain et du vin. S'il n'y est pas encore, il n'en est pas moins, dès à présent, en état de Victime et en esprit de Sacrifice. Il ne cesse pas de s'offrir à

son Père ; et comme il s'offre toujours sans aucune réserve, il offre, avec sa nature humaine, tout ce qui lui appartient, à commencer par son Église et ses ministres ; et il les offre pour toutes les fins, tous les sacrifices et toutes les immolations que la gloire de son Père peut demander. Le prêtre doit entrer dans ces sentiments de Notre-Seigneur ; par conséquent s'offrir et se donner lui-même de tout son cœur, sans rien réserver, pas même sa vie ni son sang. Le pain et le vin qu'il a dans les mains doivent l'y faire penser ; car étant la base de notre alimentation, ils forment en quelque sorte notre substance et notre vie corporelles. Qu'il joigne donc en esprit son corps et son âme à la matière du Sacrifice. Qu'il demande à Dieu d'être détruit comme le pain et le vin, et changé en une hostie pure et sainte, qui soit animée de l'esprit du Sauveur et qui participe à ses hommages envers son Père.

7. *Deo vivo et vero :* par opposition aux idoles et aux fausses divinités : *Non colo idola manufacta, sed viventem Deum, qui creavit cœlum et terram.* (Dan., XIV, 16.)

8. *Peccata,* péchés délibérés ; *offensiones,* fautes de surprise et de fragilité ; *negligentiæ,* défauts qui se glissent dans nos bonnes œuvres et en diminuent le mérite. Au *Suscipe, sancte Pater,* le sacrifice est présenté comme propitiatoire : au *Suspice, sancta Trinitas,* il le sera comme eucharistique.

9. *Pro omnibus :* la valeur du divin Sacrifice est infinie, et les fruits en sont par eux-mêmes illimités.

10. Le signe de la croix, que le prêtre fait ici avec l'Hostie, représente le Sauveur s'étendant, pour être immolé sur le bois de la croix.

II

OBLATION DU CALICE

Après avoir mis du vin dans le calice, le prêtre y mêle quelques gouttes d'eau [1], en disant :

Deus [2], qui humanæ substantiæ dignitatem mira-

biliter condidisti, et mirabilius reformasti, da nobis, per hujus aquæ et vini mysterium, ejus Divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps, Jesus Christus Filius tuus Dominus noster[3] : qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Puis il offre le calice.

Offerimus tibi, Domine, calicem salutaris[4], tuam deprecantes clementiam, ut in conspectu divinæ Majestatis tuæ, pro nostra et totius mundi salute[5], cum odore suavitatis ascendat[6]. Amen.

1. *Tum quod Christus Dominus ita fecisse creditur, tum etiam quia de latere ejus aqua cum sanguine exiit. Et cum aqua in Apocalypsi populi dicantur, ipsius populi fidelis cum capite Christo unio repræsentatur.* (Conc. Trid., *Sess.* XXII.) *Omnes gentes quasi stilla situlæ coram eo.* (Is., XL, 15.)

2. Cette belle prière est très ancienne : elle servait autrefois de Collecte à la fête de Noël.

3. Demander avec ferveur et confiance cette grâce importante : *ut per hæc efficiamur divinæ consortes naturæ.* C'a été le but de l'Incarnation ; c'est celui du saint Sacrifice ; mais il ne sera atteint complètement qu'au ciel.

4. *Salutaris :* c'est-à-dire du Sauveur, votre Fils, dont l'immolation a racheté le monde. S'unir encore à Notre-Seigneur dans cette oblation.

5. *Pro salute mundi :* valeur infinie du sang du Sauveur ; excellence du ministère sacerdotal. *Quidquid est effectus dominicæ Passionis, est effectus hujus sacramenti.* (S. Th., *In Johan.*, VI, 6.)

6. En faisant le signe de la croix avec le calice, penser que le sang qu'il doit contenir est celui qui a coulé au Calvaire.

III

Après l'oblation du pain et du vin, le prêtre s'incline profondément en disant :

In spiritu humilitatis, et in animo contrito suscipiamur a te, Domine[1] : et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi[2], Domine Deus.

Veni, Sanctificator omnipotens, æterne Deus[3], et benedic hoc Sacrificium tuo sancto nomini præparatum[4].

1. Paroles d'Azarias et de ses compagnons, à la vue de la fournaise où ils s'allaient offrir en holocauste à la gloire du Dieu d'Israël. Devons-nous implorer avec moins d'humilité le salut de nos âmes, fruit du divin Sacrifice ?

2. La divine Victime ne peut manquer d'être agréée de Dieu, mais l'oblation que nous en faisons, la manière dont nous l'immolons, l'union sacramentelle que nous contractons avec elle par la Communion, pourraient avoir des défauts à ses yeux. Demander que, dans un sacrifice si saint, il n'y ait rien qui lui déplaise.

3. Que l'Esprit de Dieu, principe de toute grâce, produise sur l'autel cette sainte Victime, comme il l'a produite en premier lieu dans le sein de la bienheureuse Vierge.

4. *Benedic :* rendez notre ministère fécond en fruits de grâce et de salut.

IV

Puis le prêtre se lave les doigts[1], en disant :

Lavabo, inter innocentes, manus meas[2], etc.

1. Aux Messes solennelles, le prêtre, qui a dû encenser l'autel, peut avoir besoin de se laver les mains, et cette

cérémonie pourrait être regardée comme une pratique de bienséance ; mais il n'en est pas ainsi aux Messes ordinaires. Son but est uniquement de rappeler la pureté d'âme nécessaire pour offrir l'Agneau sans tache. N'est-il pas évident que pour célébrer dignement, il faudrait une vertu plus parfaite que pour communier seulement ?

2. Fragment du Psaume xxv, où David parle au nom du Sauveur. On y voit un exposé assez complet des dispositions où il faudrait être pour mériter d'offrir à Dieu le sacrifice de son Fils : pureté de conscience aussi complète que possible, horreur de toute faute, patience dans les épreuves, constance dans les persécutions, zèle pour la maison de Dieu, fidélité à recourir au Seigneur, application à devenir chaque jour plus pur et plus parfait.

V

Après s'être lavé les doigts, le prêtre s'incline devant la croix et dit .

Suscipe, sancta Trinitas, hanc oblationem[1], quam tibi offerimus ob memoriam Passionis, Resurrectionis et Ascensionis Jesu Christi Domini nostri[2], et in honore beatæ Mariæ semper Virginis, et beati Joannis Baptistæ, et sanctorum apostolorum Petri et Pauli, et istorum, et omnium sanctorum[3], ut illis proficiat ad honorem, nobis autem ad salutem ; et illi pro nobis intercedere dignentur in cœlis, quorum memoriam agimus in terris. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Puis ayant baisé l'autel, il se tourne vers le peuple et dit :

Orate, fratres[4], ut meum ac vestrum Sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem[5].

℟. Suscipiat Dominus, etc.

1. *Hanc oblationem :* le divin Sacrifice.

2. La Victime que le prêtre va offrir est celle qui a été immolée au Calvaire, reçue dans le sein du Père après sa Résurrection, et introduite dans la gloire par son Ascension. Le Sacrifice de l'autel implique ces trois mystères et nous en communique les fruits. *Nos Christi mors vivificavit, nos Resurrectio erexit, nos Ascensio consecravit.* (S. Aug., *De Ascens.*, serm. II.) Comme ils sont pour nous la source des plus grandes grâces, il est juste d'en remercier Dieu. La divine Victime, offerte plus haut comme hostie de propitiation, présentée ici comme hostie d'action de grâces, sera donnée un peu plus loin pour hostie d'adoration et d'impétration.

3. Les saints ont part à l'honneur rendu à Jésus-Christ, leur chef. On célèbre leur mémoire ; on réclame leurs suffrages. Après la bienheureuse Vierge et les saints Apôtres, on signale ceux dont les reliques sont sur l'autel ou dans la pierre sacrée.

4. « Priez intérieurement tandis que je prierai moi-même en secret. » Allusion à la parole de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers : *Venit et dixit : Vigilate et orate.* Plus la consécration approche, plus le prêtre sent le besoin de l'assistance divine.

5. Le Sacrifice de l'autel est le sacrifice de toute l'Église : c'est pour elle que Jésus-Christ s'est fait victime, qu'il est resté sur la terre. « Ne séparons pas nos vœux, dit le prêtre, puisque nos vœux sont unis. » Après cela, il fait un tour entier sur lui-même et ne se détourne plus de l'autel.

VI

Le prêtre, ayant terminé les Secrètes, dit :

Per omnia sæcula sæculorum. ℟. Amen [1].

℣. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

℣. Sursum corda [2]. ℟. Habemus ad Dominum.

℣. Gratias agamus Domino Deo nostro[3]. ℟. Dignum et justum est.

Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus : per Christum Dominum nostrum ; per quem Majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates, cœli cœlorumque virtutes, ac beata seraphim socia exultatione concelebrant[4]. Cum quibus et nostras voces, ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes :

Sanctus, sanctus, sanctus[5], Dominus Deus Sabbaoth[6]. Pleni sunt cœli et terra gloria tua[7] : Hosanna in excelsis[8] : Benedictus qui venit in nomine Domini[9] : Hosanna in excelsis[10].

1. En sortant de son silence, le prêtre parle de l'éternité ; et le peuple ratifie les prières secrètes ou plus intimes qu'il vient de faire, au nom et dans l'intérêt de tous.

2. Rien ne touchait plus vivement le bienheureux Suso que cette invitation. Une fois, il eut un ravissement à la vue de tous, en prononçant ces paroles.

3. Le but propre de la Préface (*præ fari :* préparation à l'immolation) est de rendre grâces ou d'exciter la reconnaissance envers Dieu. L'Église veut, comme le demande l'Apôtre, qu'on rende grâces au Seigneur en tous lieux et en tout temps. Mais pour le faire dignement, il faut le faire en l'esprit de Notre-Seigneur et en union à son sacrifice. L'usage de la Préface à la Messe quotidienne remonte jusqu'au troisième siècle. Nous avons neuf Préfaces de saint Léon.

4. Soit parce que le Verbe est originairement et essen-

tiellement la gloire de son Père ; soit parce que les anges, ayant été instruits dès l'origine du sacrifice que l'Homme-Dieu devait offrir à son Père, ont dû reconnaître dans son immolation le véritable culte dû à la Divinité ; soit parce que Jésus-Christ a été donné pour chef à toute l'Église militante et triomphante, et que les purs Esprits lui sont subordonnés, aussi bien que les bienheureux. — *Tremunt potestates.* (Cf. Job. XVI, 12.) *Cogita quibuscum invoces Deum, scilicet cum Cherubim, cum Seraphim, cum aliis cœli virtutibus animadverte quot habes socios.* (S. Chrys., *De die nat.* Hom., 4.)

5. Cantique du ciel à la gloire de la Trinité. Entre toutes les perfections de Dieu, sa sainteté est celle à laquelle les anges sont surtout appliqués et que le divin Sacrifice a spécialement pour fin d'honorer : *Seraphim clamabant alter ad alterum : Sanctus, sanctus, sanctus.* (Isai, VI, 3.) *Requiem non habebant, dicentes : Sanctus.* (Apoc., IV, 8.) Cette triple affirmation exprime l'admiration la plus vive et insinue la Trinité des personnes divines.

6. *Deus Sabbaoth :* Dieu des armées, c'est-à-dire non moins fort et puissant que saint.

7. Sainte Colette ne pouvait entendre ces paroles sans se sentir ravie d'admiration.

8. Cris de joie qu'on fit entendre à Notre-Seigneur, à son entrée triomphante à Jérusalem, figure de son entrée au ciel.

9. *Benedictus :* cette acclamation s'adresse à Notre-Seigneur, comme le *Sanctus* à la Trinité.

10. On a attribué à saint Xiste (127) l'insertion de cette doxologie au Missel : elle remonte certainement aux temps les plus anciens. Rien de plus digne de préluder à la consécration du corps et du sang du Sauveur ; rien de plus propre à élever l'âme à la hauteur de ce mystère.

VII

Te igitur[1], clementissime Pater[2], per Jesum Christum Filium tuum Dominum nostrum, supplices rogamus ac petimus[3], uti accepta habeas, et benedicas[4] hæc ✝ dona, hæc ✝ munera, hæc sancta sacrificia ✝ illibata[5]; in primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia tua sancta catholica[6] : quam pacificare, custodire, adunare et regere digneris[7], toto orbe terrarum, una cum famulo tuo Papa nostro N., et Antistite nostro N., et omnibus orthodoxis, atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus[8].

Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum N...[9]. Et omnium circumstantium[10], quorum tibi fides cognita est, et nota devotio[11], pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt[12] hoc sacrificium laudis[13], pro se, suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ : tibique reddunt vota sua æterno Deo, vivo et vero.

1. Ici commence le Canon, la partie de la liturgie la plus essentielle et la plus vénérable : *Antiquior est omni memoria*, dit le cardinal Bona. (Cf. Conc. Trid., *Sess.* XXII, 7.) C'est comme une suite de Secrètes qui se terminent au *Pater* de la même manière que les précédentes viennent de se terminer à la Préface.

2. *Pater :* la sainte Trinité, considérée dans la première personne, comme au *Suscipe* de l'Offertoire. Après avoir levé les yeux et les mains vers le ciel, comme pour supplier le Père éternel d'envoyer son Fils sur la terre, le prêtre les baisse aussitôt et s'incline profondément. Il semble alors entrer dans le Saint des saints, comme le Pontife de la loi

ancienne, ou comme Moïse, monter sur la cime du Sinaï, pour s'entretenir seul à seul avec Dieu des intérêts de son peuple. Aussitôt commence à voix basse cette longue prière, reliée à la précédente par le mot *Igitur :* « Puisqu'il est juste et digne de vous bénir ainsi... » Ensuite il baise l'autel, figure du Sauveur.

3. *Rogamus ac petimus :* nous vous prions avec humilité et nous vous demandons avec confiance, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur...

4. *Benedicas :* la bénédiction qu'on demande n'a pas pour fin de rendre la victime présente, ou de faire qu'elle devienne agréable à Dieu ; mais d'appliquer à l'Église le mérite de son sacrifice. Cette prière ne peut donc pas déroger à la dignité du Fils de Dieu, pas plus que celle qu'il a faite lui-même pour ses disciples au temps de sa Passion. (Joan., XVII.)

5. *Dona :* ce sont des dons, parce qu'ils nous viennent de Dieu ; *munera*, des présents, parce qu'ils lui sont offerts; *sancta sacrificia*, des hosties saintes et sans tache, parce qu'elles méritent dès à présent ce nom autant que les hosties des sacrifices anciens, et parce qu'elles vont être transsubstantiées au corps et au sang du Sauveur. *Illibata, nondum libata.* Les trois signes de croix qui se font ici indiquent que le mystère sera la reproduction du sacrifice du Calvaire et qu'il s'opérera par la puissance de la Trinité, en vertu des mérites du Sauveur. On peut se rappeler que les agneaux destinés à l'autel étaient appelés victimes longtemps avant leur immolation.

6. *Pro ecclesia :* pour l'Église, que Jésus-Christ a rachetée de son sang, afin qu'elle devienne de plus en plus sainte. Nul sacrifice qui ne profite à l'Église entière. (Cf. Exod. XXVIII, 29.)

7. *Pacificare :* souvenir des temps de guerre ou de persécution auxquels remonte le Canon ; *custodire*, dans la foi ; *adunare*, dans l'unité ; *regere*, dans les voies de la sainteté. (Cf. Joan., XVII, 12, 19, 21.)

8. Organes et éléments essentiels de la sainte Église. (Heb. xiii, 7 ; I Tim., ii, 11.)

9. *Memento :* Après avoir prié pour l'Église en général, pour le pape, pour l'évêque et pour tous ceux qui professent la vraie foi, le prêtre prie en particulier pour ceux qu'il a des raisons personnelles de recommander à Dieu. C'est un droit qu'on lui a toujours reconnu : il est fondé sur la valeur infinie du Sacrifice de l'autel et sur la part privilégiée que son ministère met à sa disposition[1]. L'usage ancien était de nommer à haute voix, après le pape et l'évêque, les bienfaiteurs de l'église et ceux qui avaient apporté des offrandes. Leurs noms, aussi bien que ceux des saints qu'on nommait avant le Pater, se lisaient sur des tablettes ou cartons garnis d'ivoire qui se pliaient en deux et qu'on nommait diptyques. Comme il s'élevait souvent des discussions sur les noms à insérer ou à effacer dans ces diptyques, on résolut d'en abandonner l'usage, de ne plus nommer personne qu'à voix basse et de ne mettre au rang des saints que ceux qui étaient inscrits dans le Missel.

10. En étendant les mains, penser à Moïse tenant les bras élevés sur la montagne, ou à Notre-Seigneur priant les bras étendus sur la croix.

11. Condition ordinaire pour profiter du saint Sacrifice.

12. En réalité, ce sont toujours les fidèles qui fournissent d'une manière ou d'une autre les dons nécessaires à l'autel, et qui les offrent à Dieu par les mains de ses ministres.

13. *Sacrificium laudis :* parce que l'Église joint ses louanges au sacrifice du Sauveur et qu'il est essentiellement un sacrifice de louange et d'adoration.

1. Voir la proposition xxx[e] du Concile de Pistoie condamnée par la Bulle *Auctorem fidei :* « Assertio sic intellecta ut specialis oblatio seu applicatio sacrificii quæ fit a sacerdote non magis prosit, cæteris paribus, illis quibus applicatur quam aliis quibuslibet, quasi nullus specialis fructus proveniret ex speciali applicatione, declaratur falsa, temeraria, perniciosa, inducens in errorem alias damnatum in Wiclefo. »

VIII

Communicantes[1] et memoriam venerantes[2], in primis gloriosæ semper Virginis Mariæ, Genitricis Dei et Domini nostri Jesu Christi ; sed et beatorum apostolorum ac martyrum tuorum, Petri et Pauli, Andreæ, Jacobi, Joannis, Thomæ, Jacobi, Philippi, Bartholomæi, Matthæi, Simonis et Thaddæi ; Lini, Cleti, Clementis, Xysti, Cornelii, Cypriani, Laurentii, Chrysogoni, Joannis et Pauli, Cosmæ et Damiani[3], et omnium sanctorum tuorum : quorum meritis precibusque concedas, ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen[4].

1. *Communicantes :* étant unis de communion, comme membres d'un même corps qui participent à une même vie.

2. L'Église de la terre appelle à elle celle du ciel, composée de ses enfants les plus saints ; elle l'appelle dans l'espoir d'être aidée de ses suffrages et de recevoir plus dignement l'Agneau divin qui va descendre.

3. Elle nomme avant tout la bienheureuse Vierge, mère de l'Homme-Dieu, qui a eu la principale part au sacrifice de son Fils, puis les douze apôtres, cortège préféré du Sauveur, saint Pierre et saint Paul qui semblent ne faire qu'un seul apôtre, à cause de leurs travaux et de leur martyre communs dans la fondation de l'Église mère, les deux saints Jacques, saint Thaddée ou saint Jude, etc... Viennent ensuite cinq martyrs pontifes, saint Xiste II, mis à mort dans les catacombes de Saint-Prétextat en 258, et saint Corneille qui a précédé saint Xiste, mais qu'on rapproche à dessein de saint Cyprien, évêque de Carthage, à cause de leurs mutuelles relations ; puis saint Laurent, diacre de

saint Xiste († 258), saint Chrysogone, mis à mort sous Dioclétien, saint Jean et saint Paul, martyrisés sous Julien l'Apostat, dans leur maison même qu'on vient de retrouver à Rome ; enfin saint Côme et saint Damien, immolés dans la dernière persécution avant Constantin, mais dont les corps furent rapportés à Rome, après quelque temps. Là s'arrête l'énumération ; car l'Église n'a plus permis d'insérer d'autre nom au Canon, de sorte que l'honneur d'être nommés au sacrifice de l'Agneau divin est réservé aux martyrs, qui ont été immolés comme lui à la gloire de Dieu, les seuls saints du reste qu'on honorât solennellement dans les premiers siècles.

4. *Per Jesum Christum :* conclusion de la première oraison du Canon.

IX

Hanc igitur oblationem servitutis nostræ[1], sed et cunctæ familiæ tuæ, quæsumus, Domine, ut placatus accipias ; diesque nostros in tua pace disponas[2], atque ab æterna damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Quam oblationem[3] tu, Deus, in omnibus, quæsumus, benedictam †, adscriptam †, ratam †, rationabilem, acceptabilemque facere digneris[4], ut nobis Corpus † et Sanguis † fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi[5].

1. *Igitur :* puisque nous faisons cette offrande en union avec vos saints... En disant cette prière qui remonte au pape saint Léon (444), le prêtre étend les mains sur l'Hostie et le calice, comme on faisait dans l'ancienne loi sur la victime offerte pour l'immolation. (Levit., IV, 1-4.) Par là, il témoigne accepter au nom de Dieu la divine Hostie à la

place de ceux qu'elle représente ou pour lesquels elle se dévoue. (Cf. Isai., LIII, 6.)

2. *In tua pace :* paroles ajoutées par saint Grégoire le Grand, lorsqu'il voyait, dit Paul, diacre, les Lombards le menacer de leurs armes et le peuple de Rome décimé par la peste.

3. Ici commence la principale prière du Canon, pour finir au *Memento* des défunts.

4. Que ce pain et ce vin, élevés à l'état de chose sainte, sacrée, divine, *benedicta*, deviennent pour nous une source de grâces ; que Dieu en accepte l'offrande ; qu'il mette cette oblation au nombre des choses qu'il approuve et qui lui appartiennent, *adscripta ;* qu'il la ratifie et la tienne pour irréprochable, *rata ;* qu'il la juge digne de sa sainteté, et infiniment supérieure à toute oblation charnelle, *rationabilis* (Rom., XI, 1) ; qu'il l'accepte enfin comme digne de sa grandeur et de sa gloire, *acceptabilis.* C'est par les mérites de la croix que nous espérons cette grâce.

5. *Ut nobis :* Que ce renouvellement du sacrifice du Sauveur devienne en même temps salutaire et fructueux pour nos âmes, comme son corps et son sang le doivent être. *Fiat nobis*, dans le même sens qu'Isaie a dit : *Parvulus natus est nobis.* C'est une grâce à demander ; car, dit saint Bernard : *Non semper eis fit pro quibus fit.* Rien ne s'opposerait d'ailleurs à ce que l'Église demandât ici ce qui aura lieu infailliblement, la consécration effective du pain et du vin, comme Notre-Seigneur lui-même a demandé sa glorification. (S. Th., p. 3, q. 83, a. 4, ad 7.) Les deux mots *corpus* et *sanguis*, avec le signe de la croix dont chacun est accompagné, sont une allusion à l'immolation mystique qui se doit faire de la divine Victime.

X

Qui, pridie quam pateretur [1], accepit panem in sanctas et venerabiles manus suas [2] : et elevatis

oculis in cœlum ad te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens, benedixit[3] †, fregit, deditque discipulis suis, dicens : Accipite et manducate ex hoc omnes :

HOC EST ENIM CORPUS MEUM[4].

Simili modo, postquam cœnatum est[5], accipiens et hunc præclarum Calicem[6] in sanctas ac venerabiles manus suas, item tibi gratias agens, benedixit †, deditque discipulis suis, dicens : Accipite et bibite ex eo omnes :

HIC EST ENIM CALIX SANGUINIS MEI[7], novi et æterni Testamenti[8], mysterium fidei[9] : qui pro vobis et pro multis[10] effundetur in remissionem peccatorum[11].

Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis[12].

1. *Qui pridie :* ajouté par saint Alexandre, sixième successeur de saint Pierre, afin de mieux retracer la dernière cène, où fut institué le Sacrifice eucharistique. Dès ce moment, le ministre de l'autel semble se transformer et devenir un autre Jésus-Christ. Il emprunte ses paroles et reproduit ses actions ; il n'agit plus qu'en sa personne, avec la vertu de son Esprit.

2. *Venerabiles manus :* par comparaison avec celles du ministre qui le représente, lesquelles ont eu à se purifier.

3. *Gratias agens :* Notre-Seigneur rendit grâce à son Père pour la gloire qu'il lui destinait et pour les dons qu'il voulait faire à ses membres. *Benedixit :* il invoqua la puissance divine seule capable d'opérer ce prodige. Remercions-le des grâces que nous avons reçues, et de celles que nous devons obtenir par ce divin Sacrifice.

4. Paroles toutes-puissantes qui réalisent ce qu'elles

énoncent. Elles signifient : Ce qui est du pain en ce moment est mon corps en cet autre moment ; ou plus simplement : C'est mon corps. Aussitôt après, le prêtre élève l'Hostie pour la faire adorer. Se rappeler la parole du Sauveur : *Cum exaltatus fuero...* (Joan., XII, 23) et lui demander d'attirer à lui nos cœurs.

5. Il ne faut pas conclure de ce mot que la consécration du pain se fit avant la cène. Le Sacrifice tout entier eut lieu après la cène pascale, quoique dans un même repas, *cœnantibus illis*, tandis qu'on était à table. (Math., XXVI, 26.)

6. *Hunc* : Quant au contenu, qu'on considère uniquement, le calice de l'autel est le même que celui du Sauveur à la cène. — *Præclarum* : allusion au Psaume XVII, 5.

7. *Hic est calix sanguinis mei* : allusion à Exod. XXIV, 8. *Calix*, emprunté à saint Luc (XXII, 20), ou à saint Paul (I Cor., XI, 25), fait entendre que le sang du Sauveur doit être notre breuvage en même temps que notre rançon. *Sanguinis mei* est dit par opposition au sang des victimes figuratives immolées au Sinaï pour l'ancienne alliance. *Supra*, p. 81.

8. *Æterni* : cette qualification donnée au Nouveau Testament, dans le sens de définitif et d'immuable, a pour but de le distinguer de l'Ancien, qui n'était que temporaire, *usque ad tempus correctionis*. (Heb., IX, 10.) Ni ce mot *æternus*, ni les mots précédents, *elevatis oculis in cœlum*, ne se lisent dans l'Évangile ; mais ils ont toujours été en usage dans l'Église romaine et ont probablement pour garants saint Pierre, témoin oculaire de la dernière Cène, aussi bien que saint Matthieu.

9. *Mysterium fidei* : apposition qui a la même origine, ou qui est empruntée à saint Paul : τὸ μυστήριον τῆς πίστεως. (I Tim., III, 9.) L'Apôtre applique ces mots au ministère du Diacre, qui est d'offrir le calice et de donner la communion.

10. *Qui pro vobis et pro multis* : *Qui* se rapporte à *sanguinis*. — *Pro multis* s'entend *pro omnibus qui sunt multi*,

ou, si l'on n'y voit qu'une partie de l'humanité, s'explique en sous-entendant *utiliter*, *fructuose*, *efficaciter*. En tout cas, ces mots font entendre que le Testament, scellé par le sang du Sauveur, n'est pas au profit d'un seul peuple, comme celui du Sinaï, mais en faveur de tous les peuples, *pro multitudine gentium*... Saint Pierre, martyr, avait coutume, en disant ces mots, de demander à Notre-Seigneur de verser comme lui son sang pour les pécheurs.

11. *An putas*, dit saint Chrysostome, en faisant le tableau du divin Sacrifice au moment de la Consécration, *te adhuc cum hominibus esse super terram? Annon in cœlo translatus?* De fait, c'est le ciel même qui est présent devant nous, avec le Roi du ciel. Ce n'est pas seulement lorsqu'il est descendu dans le sein de Marie par l'Incarnation, c'est chaque fois qu'il descend sur la terre avec sa divinité et son humanité que les anges le suivent pour l'adorer : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes Angeli Dei.* (Heb., I, 6.)

12. Comme le Père dans l'Ancien Testament, Dieu le Fils dans le nouveau veut qu'on se souvienne de ses œuvres. *Memoriam fecit mirabilium suorum.* Quel mémorial plus frappant pouvait-il nous donner de notre Rédemption !

IIIe PARTIE DE LA MESSE. — DE LA CONSÉCRATION A LA COMMUNION[1]

I

Unde et memores, Domine, nos servi tui, sed et plebs tua sancta[2], ejusdem Christi Filii tui Domini nostri tam beatæ Passionis, nec non et ab inferis Resurrectionis, sed et in cœlos gloriosæ Ascensionis[3], offerimus præclaræ majestati tuæ de tuis donis ac datis[4], Hostiam ✝ puram, Hostiam ✝

sanctam, Hostiam ✠ immaculatam, panem sanctum ✠ vitæ æternæ, et calicem ✠ salutis perpetuæ[5].

Supra quæ[6] propitio ac sereno vultu respicere digneris[7], et accepta habere[8], sicuti accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel, et sacrificium Patriarchæ nostri Abrahæ, et quod tibi obtulit summus sacerdos tuus Melchisedech[9], sanctum sacrificium, immaculatam Hostiam[10].

1. Cette partie de la Messe répond au temps que le Sauveur a passé sur la croix. C'est pour la victime le même état d'immolation et les mêmes sentiments intérieurs. — Les prières qui suivent la consécration s'adressent au Père, comme celles qui la précèdent. Elles ont les mêmes caractères d'antiquité, de simplicité et de piété. Le prêtre continue à tenir, en les récitant, les bras étendus, comme Notre-Seigneur crucifié. *Supra*, p. 268.

2. *Servi tui* : vos ministres, distingués de *plebs tua sancta* : fidèles sanctifiés par le baptême. *Unde* lie cette prière aux dernières paroles que le prêtre vient de dire : *In mei memoriam facietis*; et ce qui suit explique le sens de ces paroles : Nous qui sommes venus après l'accomplissement des mystères du Sauveur, nous en faisons mémoire, comme il nous l'a recommandé, et, en en faisant mémoire, nous les rendons réellement présents.

3. Passion, Résurrection, Ascension, trois mystères que l'Église unit ici, comme au *Suscipe, sancta Trinitas*, et qui étaient essentiels à notre rédemption ; car à quoi nous eût servi la mort de Notre-Seigneur, s'il était resté dans le tombeau? ou sa résurrection, s'il ne nous avait pas ouvert le ciel? Mais il n'a pas fait son œuvre à demi. Celui que nous avons devant nous n'est pas seulement le Sauveur crucifié, c'est le Sauveur ressuscité et glorifié. Il est juste d'offrir à son Père nos actions de grâce.

4. *De tuis donis :* quel don plus généreux et plus gratuit, en effet! *Sic Deus dilexit mundum.* (Joan, III, 16; Rom., VIII, 32.)

5. Ces cinq qualifications répondent aux cinq conditions, énumérées plus haut; *adscriptam ratam*, etc. On dit : *hostiam puram*, par opposition aux victimes charnelles; *sanctam*, par allusion à la parole de l'Ange : *Quod nascetur ex te sanctum* (Luc. I, 11); *immaculatam*, en souvenir de l'oracle de Malachie : *Offeretur nomine meo oblatio munda.* (I, 21.) Les mots *panem* et *calicem* montrent le corps et le sang du Sauveur sous des espèces séparées, dans un état d'immolation, en même temps qu'ils indiquent un aliment destiné à nourrir les âmes, *panem vitæ æternæ*, le pain qui contient et qui communique la vie éternelle; *calicem salutis perpetuæ,* la coupe du salut et de l'immortalité. Les cinq signes de croix qu'on trace en même temps font penser aux cinq plaies que le Sauveur a reçues pour nous. Rien qui donne une plus haute idée de notre Sacerdoce et de notre sacrifice. Les prêtres d'Aaron ne pouvaient agir sur le cœur de Dieu que par leurs dispositions personnelles. Notre sacrifice, à nous, agit sur Dieu par lui-même, indépendamment de nous. Ils n'avaient à lui offrir que des hosties sans valeur, dont le mérite était de figurer plus ou moins imparfaitement la divine Victime. Nous avons entre les mains cette victime elle-même, la victime infinie, l'unique victime, plus précieuse que le monde, que le genre humain, que la cour céleste. Dieu ne saurait en détourner les yeux sans manquer à ce qu'il se doit à lui-même.

6. *Supra quæ :* désignation vague, comme *jube hæc perferri.* Ce mystère divin n'est pas nommé parce qu'il est ineffable : *Ininterpretabilis ad dicendum.* (Heb., V, 11.)

7. Après avoir indiqué la première fin du Sacrifice, qui est la gloire de Dieu : *offerimus majestati tuæ,* le prêtre en indique une seconde : *propitio vultu ;* il dira bientôt la troisième : *ut omni gratia repleamur.*

8. L'Hostie divine et l'offrande qu'elle fait d'elle-même ne peuvent manquer d'être agréés de Dieu; mais comme l'oblation que nous en faisons lui pourrait déplaire, le prêtre demande que ses dispositions répondent à son offrande, et qu'elles lui méritent les bénédictions dont les plus saints patriarches ont été l'objet. (S. Th., p. 3, q. 83, a. 4.)

9. L'Église remet ici devant les yeux de son ministre trois grands personnages et trois grands sacrifices des anciens temps, pour deux raisons : 1° parce que ces personnages ont été des figures de Notre-Seigneur, souverain prêtre, et d'admirables modèles des vertus que son sacerdoce demande ; 2° parce que leurs sacrifices ont figuré d'une manière frappante le double sacrifice de Jésus-Christ : celui d'Abel, son sacrifice sanglant, celui de Melchisédech, son sacrifice eucharistique, et celui d'Abraham, père des croyants, l'un et l'autre à la fois. (*Supra*, p. 41.)

10. *Sanctum sacrificium* : ces mots ajoutés par saint Léon sont le complément de *accepta habere* et ont pour objet le sacrifice de la Messe. Ce qui est dit des sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech est comme une parenthèse.

II

Supplices te rogamus [1], omnipotens Deus : jube hæc perferri [2] per manus sancti angeli tui [3] in sublime altare tuum, in conspectu divinæ Majestatis tuæ : ut quotquot ex hac altaris participatione [4], sacrosanctum Filii tui Corpus et Sanguinem sumpserimus, omni benedictione cœlesti, et gratia repleamur [5]. Per eumdem Christum Dominum nostrum [6]. Amen.

1. Ici, le prêtre joint les mains et s'incline profondément devant la croix, se reconnaissant indigne de présenter à

Dieu une pareille hostie et incapable de l'offrir dignement.

2. Allusion aux sacrifices anciens, dans lesquels la victime, consumée par les flammes, s'élevait d'elle-même, pour ainsi dire, dans le sein de Dieu. *Hæc*, dit Bossuet, c'est Jésus-Christ; mais c'est Jésus-Christ avec son Église, avec ses membres, avec nous, avec nos vœux et nos prières. Cela ne fait qu'une seule oblation; et nous avons à la faire agréer de Dieu dans sa totalité, spécialement dans ceux qui offrent la divine Hostie et qui s'unissent à elle. (S. Th., p. 3, q. 83, a. 4.)

3. Quel est cet ange ou cet envoyé? Plusieurs répondent : c'est l'ange qui assiste au saint Sacrifice et qui a la charge d'offrir à Dieu nos prières. (Cf. Tob., XII, 12; Apoc., VIII, 3.) Comme nous avons exprimé à la Préface le désir d'unir nos voix à celle des anges, nous pouvons bien demander en cet endroit que les anges s'unissent à nous pour rendre plus agréable à Dieu l'oblation que nous lui faisons de nous-même en union avec son Fils. Mais, plus communément, on entend par là Jésus-Christ, l'Ange *du grand conseil*, l'Ange du Nouveau Testament, le grand Médiateur. (I Tim., II, 6.) Lui seul, par ses mérites et par son sang, a un libre accès dans le Saint des saints, devant le trône de Dieu, à l'autel sublime du ciel. C'est là que saint Jean l'a vu dans son ravissement. (Apoc., V, 5; VIII, 3.) L'Église conjure donc ici le Seigneur d'agréer que son offrande lui soit présentée, par son propre Fils, et qu'ainsi les mérites de Jésus-Christ, glorifié au ciel, couvrent l'indignité du ministre qui le représente sur la terre. « Un insecte ne saurait porter un monde, dit M. Olier : comment un mortel pourrait-il offrir à Dieu le Fils de Dieu, maître du monde? »

4. Ici le prêtre baise l'autel de la terre, figure de Celui du ciel qui est la personne même du Sauveur, sa personne divine, élevant notre nature créée à la hauteur de sa Divinité; car le Verbe incarné, prêtre par son esprit, victime par son corps et son sang, est en même temps autel à rai-

son de sa personne et de sa substance divine. L'Église a une grande dévotion à cet autel.

5. Afin qu'étant nourris du corps et du sang du Sauveur, nous ayons en nous la plénitude des bénédictions célestes (Cf. Act., I, 4; Eph., I, 1); en d'autres termes, afin que Notre-Seigneur nous fasse participer par la Communion à toutes les grâces dont son humanité a été remplie et qu'il prend plaisir à communiquer à ses membres dans le ciel et sur la terre.

6. Ici finit l'Oraison : *Unde et memores*, qui a pour objet l'offrande. Ce qui suit est une supplication.

III

Memento etiam, Domine, famulorum, famularumque tuarum, qui nos præcesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis, N...[1].

Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus[2], locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas, deprecamur[3]. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Nobis quoque peccatoribus, famulis tuis, de multitudine miserationum tuarum sperantibus partem aliquam et societatem donare digneris cum tuis sanctis apostolis et martyribus[4]; cum Joanne, Stephano, Matthia, Barnaba, Ignatio, Alexandro, Marcellino, Petro, Felicitate, Perpetua, Agatha, Lucia, Agnete, Cæcilia, Anastasia et omnibus Sanctis tuis[5], intra quorum nos consortium, non æstimator meriti, sed veniæ, quæsumus, largitor, admitte[6]. Per Christum Dominum nostrum.

1. La recommandation des vivants a lieu avant la Consé-

cration, afin qu'ils puissent unir leurs vœux à ceux du prêtre : celle des défunts se fait après, parce qu'il ne leur reste plus qu'à recueillir les fruits du sacrifice. — *Signum fidei :* la profession du christianisme ou le caractère de chrétien imprimé au baptême. L'Église ne prie pas pour les infidèles défunts, parce qu'il n'y a pas de salut sans la foi. — *Somnus pacis :* langage chrétien plein d'espérance. Sommeil implique réveil.

2. *In Christo*, pour *in fide et caritate Christi*, dans la pratique du christianisme.

3. *Locus refrigerii, lucis et pacis :* ces mots sont comme une définition du ciel : ils nous disent les biens qui manquent aux âmes du purgatoire.

4. Remarquer le soin qu'a l'Église de tenir le ministre de l'autel dans l'humilité : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam.* (Eccl., III, 20.) En se frappant la poitrine, il peut penser au Centurion, rendant hommage au Sauveur au pied de la croix. (Luc, XXIII, 47.)

5. Ici le prêtre mentionne de nouveau un certain nombre de saints, non plus pour s'appuyer de leurs suffrages, mais pour s'encourager par la vue de la gloire dont ils jouissent et pour demander d'avoir part à leur félicité. Après les apôtres et les martyrs, en général, il nomme le Précurseur, saint Jean-Baptiste, omis précédemment ; saint Étienne, le premier martyr ; saint Mathias, qui remplaça Judas dans le collège apostolique ; saint Barnabée, compagnon de saint Paul ; saint Ignace, évêque, troisième successeur de saint Pierre à Antioche ; saint Alexandre, pape ; saint Marcellin, prêtre, et saint Pierre, exorciste, martyrisés l'un et l'autre sous Dioclétien. Viennent ensuite plusieurs femmes, qui ont également sacrifié leur vie pour la foi : sainte Félicité, qui renouvela sous Marc-Aurèle le sacrifice héroïque de la mère des Machabées ; sainte Perpétue, la plus illustre des martyres de Carthage ; et, parmi les vierges de Rome, sainte Agathe, sainte Lucie, sainte Agnès, sainte Cécile, suivie

de sainte Anastasie dont on fait mémoire le jour de Noël.

6. Nouvelles protestations d'humilité.

IV

Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas[1], sanctificas ✠, vivificas ✠, benedicis ✠, et præstas nobis.

Ici, le prêtre fléchit le genou, fait avec l'Hostie trois signes de croix sur le calice, et continue :

Per ✠ ipsum et cum ✠ ipso, et in ✠ ipso, est tibi Deo Patri ✠ omnipotenti, in unitate ✠ Spiritus sancti, omnis honor et gloria[2].

Per omnia sæcula sæculorum[3]. ℟. Amen.

1. Il paraît que, dans les premiers temps, on faisait ici la bénédiction des fruits ou des dons offerts à l'autel ; et que c'est à ces dons et à ces fruits que l'on rapportait ces paroles, accompagnées de signes de croix : *hæc bona creas, sanctificas.* Cet usage ayant cessé, on a continué de dire les mêmes paroles, en les rapportant au pain et au vin apportés pour la consécration et dont les espèces restent sur l'autel. Ce pain et ce vin, Dieu les produit d'abord : *creat;* puis il les sanctifie en les destinant au sacrifice, *sanctificat;* ensuite il les vivifie par la vertu de la consécration, *vivificat;* et enfin il en fait l'aliment de nos âmes par une bénédiction particulière, *benedicit.* Ces mots peuvent s'appliquer au Corps même et au Sang de Notre-Seigneur, aussi bien qu'aux simples oblations, telles qu'elles viennent des fidèles, à cette différence près que l'humanité du Sauveur a été vivante et sainte dès le premier moment de son existence, tandis que ces dons ne peuvent le devenir que par une action divine subséquente.

2. Rite très ancien, d'une signification profonde, qu'on

trouve dans toutes les liturgies ; il a pour but de témoigner que Jésus-Christ est sur l'autel tout entier, avec sa divinité comme avec son humanité, que par conséquent le Sacrifice eucharistique a la même valeur que celui du Calvaire et qu'il ne laisse rien à désirer à la majesté divine en fait d'honneur et de gloire. Prenant l'Hostie de la main droite, le prêtre la place sur le calice, pour dire que Jésus-Christ n'est pas divisé, comme au tombeau, mais uni et vivant, comme en sa résurrection; puis tenant à la fois le calice et l'Hostie, il adresse au Père éternel ces mots solennels : *Per ipsum et cum ipso*, etc. « Toute gloire vous est rendue, à vous, Père tout-puissant, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, dans l'unité du Verbe et du Saint-Esprit, qui ne sont avec vous qu'un seul et même Dieu. » (Rom., XI, 25.) *Per ipsum* : parce qu'il est, comme Verbe incarné, le chef de tous les enfants de Dieu, le principe de toute vie surnaturelle, et que tout ce que nous pouvons faire de glorieux pour la Divinité et de méritoire pour nous, c'est lui qui nous l'inspire et qui en est le principal auteur. *Cum ipso :* en même temps qu'à lui ; le Fils étant consubstantiel au Père et possédant la même essence, il est impossible que l'un ait une gloire différente de celle de l'autre, ou dont l'autre ne jouisse avec lui. *In ipso :* non-seulement le Fils est honoré avec le Père par les hommages que la Majesté divine reçoit de l'humanité du Sauveur, mais c'est dans le Fils même que le Père est ainsi honoré, puisque, n'ayant tous deux qu'une même substance, ils sont nécessairement l'un dans l'autre, et ne font qu'un seul et même Dieu. (Joan., x, 38.) Et ce que nous disons du Père par rapport au Fils, il faut également le dire du Saint-Esprit, puisqu'il n'a pareillement avec le Père et le Fils qu'une même essence. Aussi le Père et le Fils sont-ils honorés dans l'unité du Saint-Esprit : *in unitate Spiritus sancti*. En disant ces mots, le prêtre, pour témoigner que toute la gloire des trois divines personnes a le saint Sacrifice pour principe, trace

encore cinq signes de croix avec l'Hostie, trois au-dessus du calice, en nommant le Sauveur; et les deux autres en deçà en nommant le Père et le Saint-Esprit. Enfin il termine en élevant à la fois vers le ciel l'Hostie et le calice, comme pour porter la victime dans le sein de Dieu, et en disant : *Omnis honor et gloria*. Ainsi toute la gloire que Dieu reçoit, il la doit à Jésus-Christ; et toute la gloire que Jésus-Christ peut rendre à son Père, il la lui rend en se faisant sa victime et en immolant avec lui tous ses membres vivants, tous les fidèles qui sont dans sa grâce et qui agissent par son esprit. Cette élévation a été longtemps unique. Celle qui a lieu après la consécration n'a été établie qu'au XIIe siècle comme une protestation contre l'hérésie de Bérenger.

3. Conclusion du Canon, prononcé à haute voix, comme celle de la dernière Secrète.

V

OREMUS

Præceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati [1], audemus dicere :

Pater noster [2], qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra [3]. Panem nostrum quotidianum [4] da nobis hodie : et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris [5]; et ne nos inducas in tentationem [6]. ℟. Sed libera nos a malo. Amen.

1. Paroles de saint Cyprien (240), insérées ici par saint Grégoire le Grand (591). Pour l'Oraison dominicale, elle a toujours été dite à la Messe dans toutes les liturgies, comme exprimant les dispositions les plus nécessaires

pour offrir le divin Sacrifice et pour y participer. (S. Aug., *Serm.*, LVIII, 12.)

2. Ce qui nous donne la confiance d'appeler Dieu notre père, et de lui exposer nos besoins, ce n'est pas seulement la recommandation que le Sauveur nous a faite, c'est encore et surtout sa présence devant son Père en état de victime, la grâce que nous avons reçue de lui être incorporés par le baptême et l'assurance où nous sommes qu'il a au fond du cœur les sentiments que nous exprimons en son nom et au nôtre.

3. Les trois premières demandes expriment les vœux de la charité la plus désintéressée, telle qu'elle doit exister dans le cœur des bienheureux; les autres ont pour objet nos intérêts spirituels et temporels.

4. Dans un Évangile, on lit *supersubstantialem.* Il n'y a pas de doute que le mot *panis*, prononcé à l'autel, ne comprenne aussi l'aliment de l'âme, le Pain eucharistique.

5. *Debitoribus :* terme de miséricorde. Notre-Seigneur sur la croix a prié pour ses bourreaux.

6. Épargnez notre faiblesse ; détournez de nous les épreuves où nous succomberions ; ne nous laissez pas entraîner aux mauvaises suggestions.

VI

Libera nos, quæsumus Domine[1], ab omnibus malis, præteritis, præsentibus, et futuris[2], et intercedente beata et gloriosa semper Virgine Dei genitrice Maria, cum beatis apostolis tuis Petro et Paulo ✝, atque Andrea, et omnibus sanctis, da propitius pacem in diebus nostris[3], ut ope misericordiæ tuæ adjuti, et a peccato simus semper liberi, et ab omni perturbatione securi[4].

Puis le prêtre rompt l'hostie et dit[5] :

Per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus : per omnia sæcula sæculorum. ℟. Amen.

1. Cette prière est comme le complément de l'Oraison dominicale, dont elle développe la dernière demande. Elle est l'œuvre de saint Grégoire le Grand.

2. Tous les maux, c'est-à-dire tout ce qui est contraire à nos vrais intérêts : les intérêts de notre âme.

3. L'exemption de tous les maux nous donnerait la paix et la joie du cœur, fruit du sacrifice du Sauveur. C'est pour rappeler d'où est venue cette grâce que le prêtre fait ici un signe de croix et qu'il invoque, comme intercesseurs, les saints qui se sont immolés de la manière la plus parfaite avec Notre-Seigneur, la très sainte Vierge qui se tenait auprès de la Croix, saint Pierre et saint André qui y ont été attachés, et saint Paul qui a toujours été crucifié en esprit. Le baiser qu'il donne ensuite à la patène s'adresse au corps du Sauveur qui va y reposer.

4. Pour nous garantir du péché, il faut que la divine grâce nous affranchisse de la tyrannie des passions, appelées ici *perturbationes*, parce qu'elles ont pour effet de mettre le trouble dans notre âme en nous ôtant le discernement de l'esprit et le libre usage de notre volonté.

5. La fraction de l'Hostie rappelle deux choses : 1° la fraction que Notre-Seigneur fit à la Cène du pain consacré; 2° son immolation, ou la séparation violente qui eut lieu à la croix de son corps et de son âme. Ce rite a pour motif l'usage où l'on était à l'origine de diviser le pain consacré afin d'en donner un fragment à chaque communiant. De là le nom de *Fractio panis* donné à l'Eucharistie. (I Cor., x, 17.) Le prêtre place les deux parties de l'Hostie sur la

patène, et retient une parcelle de celle de gauche pour la mêler au vin consacré.

IVe PARTIE DE LA MESSE. — DE LA COMMUNION A LA FIN [1]

I

℣. Pax ✝ Domini sit ✝ semper vobis ✝ cum [2]. ℟. Et cum spiritu tuo.

Hæc commixtio et consecratio Corporis et Sanguinis Domini nostri Jesu Christi [3], fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.

Puis s'inclinant profondément et se frappant la poitrine, le prêtre dit :

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi [4], miserere nobis.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.

Domine Jesu Christe [5], qui dixisti apostolis tuis : Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiæ tuæ : eamque secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris. Qui vivis et regnas Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Domine Jesu Christe, Filii Dei vivi, qui ex voluntate Patris, cooperante Spiritu sancto, per mortem tuam mundum vivificasti, libera me per hoc sacrosanctum Corpus et Sanguinem tuum ab omnibus iniquitatibus meis et universis malis : et fac me tuis semper inhærere mandatis, et a te nun-

quam separari permittas [6]. Qui cum eodem Deo Patre et Spiritu sancto vivis et regnas Deus in sæcula sæculorum. Amen.

Perceptio Corporis tui, Domine Jesu Christe, quod ego indignus sumere præsumo, non mihi proveniat in judicium et condemnationem [7]; sed pro tua pietate prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis, et ad medelam percipiendam : Qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

1. Le prêtre commence ici sa préparation prochaine à la communion. Cette dernière partie de la Messe correspond aux mystères glorieux de la Résurrection et de l'Ascension et aux temps qui ont suivi. Les premières cérémonies et les premières prières rappellent la réunion de l'âme et du corps du Sauveur : la communion rappelle son départ de ce monde et son retour dans le sein de son Père.

2. Le mot *pax* a le même sens sur les lèvres du prêtre que sur celles du Sauveur ressuscité. Il suppose le calme de la conscience fondé sur une union parfaite avec Dieu et avec le prochain. En faisant ce souhait aux fidèles, le prêtre fait trois signes de croix avec la particule de l'Hostie, pour dire que nous devons cette triple paix à l'immolation du Sauveur.

3. *Commixtio et consecratio :* ces mots expliquent la cérémonie que fait le prêtre en laissant tomber dans le calice une particule de l'Hostie. Le rite rappelle la réunion qui s'opéra à la Résurrection, de la chair, du sang et de l'âme du Sauveur; car non seulement son âme reprit possession de son corps, mais son sang rentra dans ses veines et se remit en mouvement. *Hæc commixtio corporis et sanguinis*, pour *commixtio specierum eucharisticarum*...; ainsi Notre-

Seigneur dit qu'une personne l'a touché, quoiqu'elle n'eût touché que son vêtement. — *Consecratio corporis*, pour *corpus consecratum*.

4. Paroles du Précurseur, qu'il faudrait dire avec la même humilité, la même religion et la même reconnaissance que lui. Le prêtre les répète trois fois pour s'en pénétrer davantage; à la troisième, il ne demande pas seulement la miséricorde de Dieu : il demande sa paix, dont la communion est le gage. « Ce fut durant un schisme, dit Innocent III, que l'Église de Rome a donné au troisième *Agnus Dei* cette terminaison particulière. *Qui tollit, non qui tulit ut quotidie id tollere intelligatur. Non quotidie crucifigetur. Unum enim pro peccatis obtulit sacrificium sed semper per illud nos perficit.* (S. Chrys., *In Joann.*, Hom. XVII.)

5. Les trois Oraisons qui suivent s'adressent à Notre-Seigneur, considéré au Ciel comme l'Agneau divin, comme la grande victime de la gloire et de la justice de son père. Elles ont plus de mille ans d'antiquité et respirent la plus ardente piété. Dans la première, le prêtre prie pour l'Église et demande l'union de tous ses membres; dans les deux autres, il prie pour lui-même : il demande la persévérance dans la grâce, fruit le plus précieux d'une sainte communion.

6. On lit dans la Vie du docte et pieux Lessius qu'il ne récitait jamais à l'autel la seconde de ces oraisons : *Domine Jesu Christe*, et surtout ces mots : *a te nunquam separari permittas*, sans un vif sentiment de dévotion. *In veritate comperi nihil esse æque efficax ad gratiam promerendam, retinendam, recuperandam,* dit l'auteur de l'*Imitation* après saint Bernard, *quam si inveniaris coram Deo omni tempore non altum sapere, sed timere.* (In Cant., LIV, 9.)

7. Remarquer l'allusion aux paroles de l'Apôtre sur la communion indigne. (I Cor., XI, 27-30.) Ne serait-ce pas une chose terrible d'abuser du corps et du sang du Sauveur? Et n'aurait-on pas lieu de craindre ce malheur, si

prenant chaque jour une nourriture divine, on s'obstinait à mener une vie terrestre et charnelle?

II

Ici le prêtre, ayant fait la génuflexion, prend la patène et l'Hostie consacrée, et dit :

Panem cœlestem accipiam [1], et nomen Domini invocabo [2].

Puis, trois fois, en se frappant la poitrine :

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea [3].

Et, en faisant le signe de la croix avec l'Hostie :

Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam [4]. Amen.

Ensuite, venant à la communion du sang, il dit :

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi [5]?

Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo. Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero [6].

Et, après avoir fait un signe de croix avec le calice :

Sanguis Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam [7]. Amen.

1. Imité du Psaume cxv, 13. *Panem cœlestem accipiam :* expression d'un vif et pieux désir de s'unir à Notre-Seigneur par son sacrement. Pour profiter de cette grâce, il faut l'apprécier et la désirer : *Beati qui esuriunt!* (Matth., v, 6.) *Edent pauperes et saturabuntur.* (Ps. xxi, 27.)

2. *Et nomen Domini invocabo :* intention qu'il faut avoir pour profiter de l'Eucharistie. N'y point chercher la consolation de Dieu, mais le Dieu des consolations, et la force dont on a besoin pour le bien servir.

3. Témoignage de foi et d'humilité qui fut l'objet de l'admiration du Sauveur (Matth., VIII, 8), et que l'Église fait répéter trois fois au prêtre comme au fidèle avant la communion. Origène mentionne déjà cet usage.

4. Le corps du Sauveur nous est donné comme viatique du salut et comme gage de la vie éternelle. Penser, en le recevant, qu'il descend en notre cœur, comme une hostie immolée, mais pour en sortir glorieux et animé d'une vie nouvelle. C'est le froment des élus qui vient mourir en nous pour y croître et y porter des fruits. (Joan., XII, 24 ; XV, 5.)

5. Le don du Sauveur est le don suprême : il renferme tous les dons : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (Rom., VIII, 32.)

6. Paroles prophétiques du Psaume XV, 13. *Calicem salutaris :* la coupe qui contient le Sauveur et le salut. Le don que nous avons reçu est tel qu'un Dieu seul en peut rendre de dignes actions de grâces. — *Invocabo :* Saint Augustin dit : *Quid est invocare, nisi vocare in se?*

7. Le prêtre répète : *Custodiat in vitam æternam.* Que ce sang, mieux que celui de l'Agneau pascal qui n'était appliqué qu'au dehors, préserve mon âme du glaive exterminateur et me conduise en la terre des vivants : grâce suprême à laquelle il faut tout rapporter.

III

Après la première ablution, le prêtre dit :

Quod ore sumpsimus, Domine, pura mente capiamus : et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum [1].

Et en se purifiant les doigts dans le calice, il ajoute :

Corpus tuum, Domine, quod sumpsi, et Sanguis quem potavi, adhæreat visceribus meis [2] : et præsta ut in me non remaneat scelerum macula, quem pura et sancta refecerunt Sacramenta [3]. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

COMMUNION [4]

Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo [5].

POSTCOMMUNION [6]

Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

Ite, missa est [7]. ℟. Deo gratias.

Placeat tibi, sancta Trinitas obsequium servitutis meæ [8], etc.

Et, après avoir baisé l'autel :

Benedicat vos omnipotens Deus, † Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus [9]. ℟. Amen.

1. Même vœu en d'autres termes, le seul qui convienne en cette circonstance. La communion est une grâce passagère, mais qui doit avoir des effets durables. Ces paroles et celles qui suivent se lisent dans tous les Missels, même les plus anciens.

2. *Adhæreat.* Nombre singulier comme dans le grec, exprimant bien l'unité du composé humain.

3. Conserver avec soin les grâces qu'on a reçues est le moyen d'en mériter de nouvelles. Remarquer le mot *scelerum macula.* Plus les saints prêtres sont pénétrés de l'obligation qu'ils ont d'être purs, plus ils sont portés à regarder leurs moindres fautes comme de grands crimes. Ils ne craignent jamais de parler d'eux en termes trop humbles.

4. L'antienne nommée Communion est ordinairement tirée du Psautier, comme l'Offertoire dont elle est la contre-partie. Dans celle-ci, le prêtre se donne à Dieu ; dans celle-là il remercie Dieu de s'être donné à lui. Il n'y a plus lieu, après la Communion, qu'à la reconnaissance et à la joie.

5. Ces mots ont un sens plus précis et plus touchant en ce moment où le prêtre vient de recevoir Notre-Seigneur.

6. Oraison pour remercier Dieu des grâces qu'on a reçues et pour demander qu'elles produisent leurs fruits. *Tota Missæ celebratio in gratiarum actione terminatur.* (S. Th., p. 3, q. 83, a. 4.)

7. Formule antique dont on se servait pour congédier les assemblées et à laquelle l'Église a donné un sens particulier, en l'appropriant au saint Sacrifice. Aux jours de férie, on la remplace par une simple invitation à louer le Seigneur.

8. Dernière Oraison dans laquelle le prêtre résume toutes les autres. Que son infirmité personnelle ne nuise pas à son ministère et que le Seigneur agrée toutes les prières qu'il lui a faites au nom de son Fils.

9. Après avoir pris lui-même la bénédiction de Notre-Seigneur en baisant l'autel, le célébrant lève les yeux au ciel, comme pour dire qu'il n'appartient qu'au Pontife éternel, assis à la droite de Dieu, de bénir les enfants de Dieu ; puis, comme son ministre et son représentant dans le sacerdoce, il prononce les paroles de la bénédiction sur les fidèles présents, en leur appliquant les mérites de la croix du Sauveur et le fruit de ses mystères. (Cf. Lev., IX, 22 ; Luc., XXIV, 51.)

IV

℣. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

℣. Initium sancti Evangelii secundum Joannem.

℟. Gloriam tibi, Domine.

In principio erat Verbum [1], etc.

1. Sommaire de l'Évangile de saint Jean. Il rappelle au prêtre ce qu'était avant l'Incarnation le Verbe fait chair qu'il vient de consacrer, d'offrir et de recevoir, ce qu'il sera éternellement au ciel, le but qu'il s'est proposé en venant sur la terre, la grâce qu'il nous a méritée par son Sacrifice, ce qu'il exige de nous pour nous donner part à son royaume et à sa gloire. On ne devrait jamais réciter cet Évangile sans la plus religieuse attention, et il faudrait en avoir médité et approfondi à loisir tous les versets. Rien de plus propre à donner une haute idée des divins Mystères. Rien qui fasse mieux sentir l'obligation de les célébrer saintement et d'en conserver le fruit.

IN OMNIBUS HONORIFICETUR

PER JESUM CHRISTUM

CUI EST GLORIA ET IMPERIUM. AMEN

(I Pet., IV, 11.)

TABLE DES MATIÈRES

SECONDE PARTIE

DU PRÊTRE QUI CÉLÈBRE LE DIVIN SACRIFICE

SECTION I

DE L'OFFICE DU PRÊTRE A L'AUTEL

SECTION II

OBLIGATIONS DU PRÊTRE A L'ÉGARD DU DIVIN SACRIFICE

SECTION III

DES AVANTAGES QUE PROCURE AU PRÊTRE FERVENT LA CÉLÉBRATION QUOTIDIENNE DU DIVIN SACRIFICE

SECTION IV

EXEMPLES RELATIFS A LA CÉLÉBRATION DU DIVIN SACRIFICE

APPENDICE

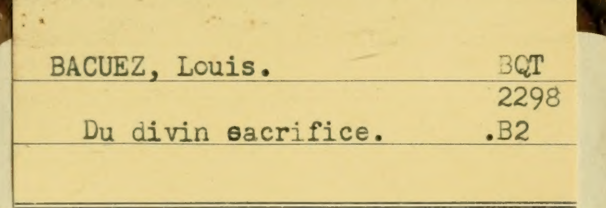
FIN

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C[e]

5, rue des Grands-Augustins, 5




BACUEZ, Louis. BQT
2298
Du divin sacrifice. .B2

